N° 594 34e Année. Tome CLXII 15 Mars 1923

MERCVRE DE FRANCE



Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Étranger .... 4 fr.

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Après les achats considérables de ces derniers temps, le marché, durant quelques séances, s'est montré craintif, ce qui provoqua des réalisations en valeurs qui avaient été majorées, ou dont la hausse avait été trop rapide; puis, ce travail de réajustement terminé, on est reparti de l'avant, mais sans brusquerie. Il ne faut pas oublier que les facteurs économiques restent excellents, et que le relèvement des cours de nombre de valeurs en est une conséquence toute naturelle.

Nos rentes sont fort calmes, avec généralement des cours un peu au-dessus de ceux précédemment pratiqués, 3 o/o Perpétuel 58,75 ; 5 o/o amortissable 88,80 ; 6 o/o 1920 87,35. Aux fonds étrangers, les rentes russes bénéficient d'achats suivis : le Consolidé vaut 27,50, le 3 o/o 1891-94 8 fr. 25 et, en dépit des nouvelles d'Angora, les fonds turcs restent fort bien disposés, l'Unifié passant de 67 à 69,70.

Le groupe bancaire est très bien orienté, notamment le Comptoir d'Escompte avec quarante francs de hausse à 1023, le Crédit Lyonnais qui passe de 1595 à 1619. La Société Générale est stable à 724 ; fermeté de la Banque de Paris et des Pays-Bas dont le conseil proposera à l'assemblée du 20 mars le maintien du dividende à 65 francs par action.

L'agitation est moins vive sur les valeurs sucrières qui se présentent en réaction de quelques centaines de francs. Reprise de quelques métallurgiques: Usines de la Basse-Loire 170 ; Senelle-Maubeuge 1560. Activité croissante des houillères et mines métalliques où nous relevons les cours après ; Charbonnages du Tonkin, 8200 ; mines d'Anzin 1270 ; de Carmaux 1130 ; de Dourges 76,50.

La hausse du métal se représente sur les cours des cuprifères qui enregistrent les cours les plus élevés : Rio, 3020 ; Boléo, 733 ; Montecatini 160. Excellentes tendances des valeurs d'électricité toujours très en faveur, ainsi que des titres de produits chimiques et de phosphates. Kuhlmann [illegible]0 ; Phosphates tunisiens 800, de Gafsa 1025 ; produits chimiques d'Alais 910. Les usines du Rhône se présentent en vive avance à 480, avec des demandes nombreuses.

En valeurs diverses, notons particulièrement la fermeté de la Brasserie Quilmès à 2370 ex-répartition, de l'Agence Havas à 1575, des Magasins modernes à 353, ces derniers figurant sur la cote du terme depuis le 5 mars. Pétrolifères anglo-saxonnes fermes : Royal Deutch 26700, Shell [illegible]0. Bonne tenue des valeurs industrielles russes : Bakou 3078 ; Maltzoff 526. Les caoutchoutières, bien que ne restant pas sur leurs cours les plus élevés, gagnent néanmoins quelques fractions : Financière, 178,50 ; Padang, 320.

Dans le compartiment Sud-Africain, remarquable progression de la De Beers à 1170. Mines d'or fermes : Rand Mines 214,50 ; Crown. Mines, 210,50.

LE MASQUE D'OR.

Emprunt 1923 du département du Nord

Reconstitution des immeubles détruits pendant la guerre

L'emprunt émis par le département du Nord est d'un montant maximum de 141.220.000 francs représenté par 282.440 obligations 6 o/o de 500 francs nominal.

Ces obligations sont *nettes de tous impôts présents et futurs* et jouissent de la *double garantie de l'Etat et du département du Nord.*

L'intérêt de 6 o/o, soit 30 francs par titre, sera payable par coupons semestriels de 15 francs les 15 février et 15 août de chaque année. Echéance du premier coupon : le 15 août 1923.

Les obligations seront amortissables *au pair* en 30 ans par voie de tirages au sort annuels ayant lieu le 15 décembre de chaque année. Premier remboursement : le 15 février 1924.

Le prix d'émission est fixé à 475 francs, avec déduction de 5 francs pour l'intérêt à courir du [illegible] décembre 1922 au 15 février 1923, *soit à verser en souscrivant une somme nette de 470 francs.*

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
UN AN	60	fr.	UN AN	75	fr.
SIX MOIS	32	»	SIX MOIS	40	»
TROIS MOIS	17	»	TROIS MOIS	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

THÉODORE DE BANVILLE

—

L'approche du printemps nouveau allume au jardin de l'esprit une éclosion jeune de fraîcheur, de vivacité féconde, d'abondance aisée et d'ardeur souriante, qui, sous l'éclat renaissant d'un soleil propice, se fixe aux feuillages agités doucement par la brise, aux sourires déjà multicolores et persistants des premières corolles. Tant de lumière en fête, tant de joie affinée en des yeux où la bienveillante malice pétille, à des lèvres où la parole prompte et spontanée surgit, tempérée et guidée au contrôle d'une réflexion sans cesse spirituelle... je songe au portrait adorable et, comme on dit, parlant, signé de ce grand peintre Renoir, et qui illustre d'une merveille authentique et précise une salle au musée du Luxembourg.

Théodore de Banville, au témoignage de ceux qui l'ont connu, entendu, de son vivant portait ce masque délicieusement mobile, ce nez aux frémissantes narines, ces lèvres émues d'avance, impatientes de bien dire, mais sans nulle fièvre désordonnée, et des prunelles telles, buveuses ardentes de clarté, lumineuses non moins d'esprit que de bonté universelle. Son œuvre, dédaignée et d'une valeur à trop de cerveaux demeurée imprécise ou douteuse, faussée au reste par ce qu'elle contient de germes parfois frivoles ou même délétères, laissant tomber, poussière infertile, le poids en somme menu de ses

parties à l'évidence affectées ou inconsistantes, développera aux regards du curieux un visage ravissant de jeunesse éternelle et de sécurité printanière, avec le charme d'une sagesse à la fois précoce et durable, avec le charme des musiques les plus délicates dont le délice qui enivre et étourdit l'imagination persuade d'autant plus profondément la raison et le cœur.

Sans doute ne sied-il guère que l'on exige de cet art, s'il irradie plutôt qu'il ne s'étend, s'il miroite plutôt qu'il ne pénètre, la puissance formidable des suprêmes poèmes par la magie insoupçonnée du verbe, par l'élan passionné d'une pensée dominatrice et souveraine. Théodore de Banville ne prétend s'égaler à aucun Homère, à Dante, à Shakespeare, à Goethe ni à Hugo, devant qui religieusement il se courbait, et, très humble, fléchissait le genou. A ses côtés, Baudelaire, son contemporain, dont il s'honorait d'être l'ami, lui apparaissait, très justement, sur un plan supérieur. Néanmoins, la grâce et l'esprit, l'amour harmonieux des formes extérieures, des sons nuancés avec adresse, la précise science des rythmes et une diction toujours souple et décisive, gardent, dans ce prodige de splendeurs qu'est le paradis du lyrisme français, une séduction certaine, même de la grandeur non moins sûre que son agrément. La douleur n'est point à la source de son œuvre, la destinée de l'homme a été facile ; la gravité d'une attitude austère n'a point trempé son vers que nul tourment de l'âme ne déchire, que nul martyre du corps ou du sentiment ne broie et n'ensanglante. Théodore de Banville ne fut sur cette terre qu'un chanteur parfaitement heureux, qui ouvrait sur le monde des yeux émerveillés, dont la voix jusqu'au dernier jour ne célébrait qu'extase et félicité, fierté de vivre, et de sentir et de savoir, amour de la lumière et du nombre, culte de la beauté terrestre et humaine, culte de la divine et insaisissable poésie lyrique, raison d'être du monde, son essence, son but.

Qu'importe, au surplus, cette misérable distinction entre les grands poètes et les moindres ? Lui-même n'a-t-il pas écrit, dans un de ses opuscules les plus ignorés, — mais, en vérité, qu'est-ce qui de son œuvre est connu ? — dans une étude, que nous appellerons plutôt une *impression*, sur Pierre de Ronsard, cette justification dont on se doit souvenir en songeant à Banville :

On ne sait pas assez comment chaque poète vient à son heure pour remplir une mission définie d'avance et à laquelle ni les circonstances, ni lui ne peuvent rien changer. Les uns, et ceux-là sont les heureux entre tous, ont été élus pour achever les poèmes définitifs et durables ; d'autres n'apparaissent que pour préparer la venue de ceux qui suivront, et nul travail humain ne modifierait cet ordre providentiel.

De quel droit écraserions-nous sous un imbécile dédain ceux-là, les poètes mineurs, dont le rôle n'a été en quelque sorte qu'expérimental et préparatoire ? D'ailleurs Banville, s'il a ouvert, désigné, plus sciemment qu'on ne se le figure parfois, des voies où de plus jeunes s'engagèrent très avant sur son indication, a, d'autre part, complété et achevé des poèmes d'un certain ordre où pouvaient seuls aboutir ses dons de raffinement ingénu, de goût parfait, de mesure, servis par une maîtrise impeccable de virtuosité brillante, de sagace ingéniosité. Lui-même, toute sa vie, s'est considéré comme un « écolier ». L'étude des modèles sacrés le captivait. Jamais il ne se persuada d'avoir jusqu'au tréfonds pénétré le secret des cadences traditionnelles ou l'inépuisable prestige de la rime ou des rythmes. Aussi s'était-il fait un métier aux ressources sans nombre, et depuis Ronsard est-il sans exemple qu'un poète, fût-il l'universel Hugo, ait disposé, autant que Banville, d'une variété aussi abondante de formes harmonieuses et disciplinées où enclore les images sensibles de ses rêves, les capricieux contours de sa verve lyrique et de sa fantaisie.

Sans doute les subtilités érudites ou précises d'un

métier réfléchi n'arrêtent qu'à peine l'attention du lectèur; il est de mode, à présent, chez les écrivains et jusque chez les meilleurs de nos poètes, de n'y attacher que fort peu d'importance. Théodore de Banville ne pensait pas comme eux. Il jugeait que la maîtrise déployée dans l'agencement des strophes, dans le maniement des éléments rythmiques et de la rime par les anciens et particulièrement par Ronsard et par la Pléiade, par Hugo et Théophile Gautier plus récemment, non seulement n'avait point constitué une entrave au développement de leur génie, mais en avait favorisé, en avait complété et achevé au degré le plus enviable l'éclosion totale et définitive. De là à supposer que, s'appropriant et adaptant aux modalités de son tempérament les ressources prodigieusement variées dont leur science et leur conscience avaient tiré un parti constamment heureux, il en accroîtrait et en affermirait les manœuvres et les ressorts propres à exprimer sa personnalité foncière, la conséquence lui apparaissait évidente.

A ses débuts peut-être avait-il envisagé son art d'un point de vue assez différent, ou, si l'on veut mieux dire, manquant d'expérience, il demeura, un temps plus ou moins long, dépourvu de parti pris. Toujours est-il vrai que le débutant qui, en 1842, avant d'avoir atteint sa vingtième année, forçait l'attention par un recueil aussi net et aussi sûr que les *Cariatides*, subissait, à l'égal de tous les jeunes gens, la fascination troublante d'Alfred de Musset. Certes il est permis de penser, pour peu qu'on se délecte au déroulement souvent bien lâche des poèmes intitulés *les Baisers de Pierre* ou *Ceux qui meurent et qui combattent*, que l'imitation, si formelle que par endroits elle surprenne :

... la gracieuse lettre
M'a trouvé justement comme j'allais me mettre
Au lit. Quand sur un vers on s'est presque endormi
C'est un charmant réveil qu'une lettre d'ami ;
Un carré de papier qui vient de tant de lieues... etc...

ou encore :

> Ce seigneur l'aima fort trois jours. Mais sa maîtresse,
> Femme blonde aux yeux noirs, qui le tenait en laisse,
> S'amouracha bientôt d'un horrible épagneul...

n'est pas exclusive, et la volonté, chez le jeune poète, le choix, alors même qu'il ne s'avère pas très judicieux, contrebalance l'entraînement d'une admiration légitime pour cette verve sans cesse jaillissante et renouvelée qui, chez le grand prédécesseur romantique, n'exclut pas toujours un laisser-aller dédaigneux, une détente nonchalante de l'expression lyrique et de la fièvre où il s'exaltait. D'autres influences circonscrivent celle-là et lui imposent, encore qu'elle prédomine, une discipline salutaire. Des poèmes, tels que celui qui précisément chante en tercets *les Cariatides,* renchérissant sur la perfection du *Triomphe de Pétrarque,* ou tels que *Songe d'Hiver* que hante une ressouvenance d'*Albertus* ou plutôt de *la Comédie de la Mort,* procèdent de Théophile Gautier. Mais l'hommage le plus fervent, tantôt avoué, tantôt latent (*Sachons adorer ! Sachons lire ! Aux amis de Paul* ; *Prosopopée d'une Vénus,* et bien d'autres) s'adresse déjà, comme il s'adressera durant toute la vie de Banville, à Victor Hugo, alors âgé de quarante ans, en qui il salue, bien qu'il n'eût produit encore ni *les Contemplations,* ni *la Légende des Siècles,* le « génie immense et tranquille », le maître qui, « faisant saillir dans tout problème sombre — l'ombre par le rayon et le rayon par l'ombre », — s'est sur nous levé triomphant et « a tout surpassé ».

En même temps le jeune poète assouplissait complaisamment sa lyre à des rythmes surannés. *Les Caprices,* série de « dizains à la manière de Clément Marot », des rondeaux, des rondeaux redoublés, des madrigaux, des triolets « en habit zinzolin », disent avec un raffinement exquis des sensations et des espoirs, et même un décor,

parfois fort modernes, dans le groupement attentif de petits vers ailés et troussés habilement.

Un goût audacieux et personnel et neuf de la modernité s'introduit et s'installe par Théodore de Banville dans le lyrisme français. Sans doute, le géant qui a tout dominé dans son siècle, et, à ses côtés, Gautier, Sainte-Beuve, jusqu'à Alfred de Vigny, et Musset, maint autre parmi les anciens romantiques n'ont pas négligé de donner quelque attention aux sentiments ou aux milieux modernes, à des pensées familières à leurs contemporains, à des événements matériels dont ils ont été les témoins. Mais ou bien ils les ont haussés à la dignité de faits désormais historiques et partant revêtus d'une certaine majesté, ou bien ils se sont eux-mêmes attendris aux côtés héroïques ou touchants de contingences parfaitement réalistes. Ce que les hommes de la génération nouvelle vont apporter se révélera d'une nature diamétralement opposée. C'est du dehors, comme des hommes étrangers à leur temps, surpris par les choses de leur temps, que les aînés, même Sainte-Beuve, considèrent ce qui les environne, les presse de toutes parts, les accable ou les tourmente ; un Baudelaire, qui va commencer à produire, se tient au cœur de la réalité, y est saisi comme dans une gangue où sa spiritualité se débat, et, pour ce qui est de Banville, au contraire, il tire, du fait d'appartenir au présent, la cause même de délices extrêmes, la raison d'être de sa joie. Nul n'est plus ému que lui des mille palpitations à l'apparence mobile ; dans le perpétuel étincellement des atmosphères, des jeux de lumière et d'ombre, des brises, des parfums, des sourires et des baisers, il surprend l'intrusion capricieuse et constante, le passage propice et amusé, l'aide continuelle, l'enchantement des dieux, des géants et des fées, sans qui le monde ne subsisterait pas, sans qui l'homme ni la bête ne sauraient vivre.

La personnalité, ainsi double, de Banville ne se fût

peut-être pas nettement dégagée aux yeux de ses contemporains si aux *Cariatides* il n'eût adjoint ses recueils successifs, où elle s'affermit, rayonne et triomphe. Ici, des poèmes plus concis, savants, graves : *A Vénus de Milo*, *le Pressoir*, des essais de strophes brèves en petits vers l'amènent à surveiller, à assouplir son talent spontané, et, par endroits, le pétillement extasié d'une fantaisie spirituelle éclate spontanément. On s'explique que, sur ces prémices, un ami aussi clairvoyant, un critique aussi prophétiquement inspiré que l'a en toutes circonstances été Baudelaire, ait pu à Théodore de Banville dédier cet admirable sonnet où il l'assure que les constructions d'une audace si correcte qu'il a édifiées permettent de présager avec confiance « quelle sera sa maturité ».

Les Stalactites suivent, en 1846, et le meilleur argument qui en ait été présenté est contenu dans la préface originale de l'auteur lui-même :

Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier d'azur qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne... Si donc l'auteur de ce livre a chanté encore une fois, sous les divins noms que la Grèce leur a trouvés, la Beauté, la Force et l'Amour, c'est qu'il appartient éternellement à la poésie lyrique de devancer comme une aurore la philosophie humaine.

La philosophie humaine : aux entours de 1850, la doctrine de Schopenhauer ne comptait guère d'adeptes en France ; on était avec Cousin éclectique, ou positiviste avec Auguste Comte. Les économistes sévissaient ; les politiciens prenaient le vent ou préparaient, dans le désintéressement de doctrines absolues, même volontiers mystiques, la ruine de la monarchie, élaboraient un échafaudage républicain assez instable pour être le jouet de la ruse et des intérêts d'un homme et d'une coterie sans scrupules. Mais l'appétit de bonheur et d'espérance, à mesure que s'éclairaient et s'enrichissaient les masses,

s'étendait ; on avait foi dans les promesses entrevues de l'avenir ; on aspirait à la joie universelle, que bientôt les dupeurs allaient à leur seul profit convertir en un privilège de jouissances matérielles et charnelles.

Théodore de Banville est demeuré le poète exquis et candide d'une époque belle et confiante. Il a subi la poussée du désir, mais non pas de façon à y trouver l'assouvissement de sensualités vulgaires; le désir a transformé pour lui en délices, en luxures d'ordre spirituel, immatériel, céleste, impalpable bien que partout présent, les réalités rudes et encombrantes auxquelles les autres se heurtent sans rémission, meurtrissent et sacrifient l'idéal pur de leurs rêves. Il n'a pas aperçu que la foule ne s'élançait point d'un essor égal, aussi enthousiaste que le sien, ni surtout aussi convaincu et aussi désintéressé. Il ne l'a point vue changer et envier la curée des places, des honneurs et des profits ; ni s'adonner à la matérialité gloutonne des cupidités repues ou des rapines plus lucratives. Au milieu de ces écœurantes trivialités, de ces stupres éhontés et de cette faillite de l'honneur, son cœur est resté vierge, il a conservé la divine, superbe innocence de ses illusions ; autant il est demeuré étranger et, par sa nature, inaccessible aux séductions d'un plaisir égoïste ou malsain, autant, n'ayant jamais été désabusé, il lui eût été impossible d'exprimer, à la vue d'une corruption sur laquelle il était à jamais aveuglé, aucun ressentiment de colère ou de dégoût.

Il a vécu plus qu'aucun autre dans son rêve, par son rêve et pour son rêve, et cela est chez lui d'autant plus remarquable que, tout en transposant incessamment et sans s'en douter la réalité, son rêve prenait naissance dans la réalité, et s'en nourrissait toujours en la transfigurant.

La divine transposition, pour quoi existe l'homme, (a écrit Stéphane Mallarmé,) *va du fait à l'idéal*. Chez tant d'autres l'idéal est préconçu; chez Mallarmé, comme chez

Edgar Poe peut-être, l'idéal a tout absorbé, et le fait qui a suscité cette cime intellectuelle s'est évanoui au fond de brumes trop lumineuses pour que le regard aveuglé l'y discerne. Chez Banville seul, parce qu'il ne se doute pas de pareille dissociation, le fait visiblement coexiste à l'idéal, s'y mêle ; le fait lui-même, dont la présence assurée est un support déjà très pur et radieux d'harmonie, s'épanouit de par la grâce et la fleur de son essence, laquelle distille, émet de toute nécessité le parfum suprême, son unique réalité, et c'est ce que nous nommons l'idéal. De tels éléments sont inséparables, l'un implique l'autre, et c'est en envisageant ceci que Mallarmé encore a pu très justement s'écrier, de Théodore de Banville, qu'il « n'est pas quelqu'un, mais le son même de la lyre ».

La lyre, cette obsession que l'emploi d'un mot le plus fréquent révèle chez un auteur, Baudelaire avait surpris qu'elle signifie pour Théodore de Banville « cet état presque surnaturel, cette intensité de vie où l'âme *chante*, où elle est *contrainte de chanter*, comme l'arbre, l'oiseau et la mer ». Mais ce qui n'existe peut-être chez nul autre poète, chez nul poète du XIXe siècle, au même degré, c'est cette déconcertante constance de l'obsession, c'est que pas un moment l'âme ne s'en dégage, ne songe même à s'en dégager ; c'est que, à coup sûr, tel que nous l'ont évoqué les meilleurs de ses amis, aussi naturellement lyrique, aussi amplement et totalement lyrique que se découvre Banville dans son œuvre, qu'elle soit en vers ou en prose, et tendre, enthousiaste, emportée, ou ironique et spirituelle, dans l'ode, le madrigal, la comédie, et, non moins, dans le roman, la nouvelle fantaisiste et même dans son essai sur le principe et la structure du vers français, aussi lyrique, par une grâce infuse, les émerveillait-il dans la familiarité et l'abandon des conversations et des relations ordinaires, au point qu'il eût été contraire, semble-t-il, à sa nature d'acheter un journal ou des allumettes sans que son geste, sans que sa voix trahît le poète, ou

vibrât nécessairement ainsi que « le son même de la lyre ».

Pour Théophile Gautier, « le monde extérieur existe », pour Théodore de Banville également, mais d'une manière fort différente. Il voit ce que Gautier aurait vu, ou nous-mêmes si nous nous y efforçons, mais dans ce que Gautier aurait vu, et dans ce que nous voyons, il voit en même temps autre chose, que sûrement Gautier soupçonne souvent et entrevoit ou ajoute à sa vision par la force de sa réflexion et de sa volonté, tandis que pour Banville ce surplus lyrique, c'est de la chose envisagée un caractère inséparable et primordial, en l'absence duquel elle perdrait non seulement tout intérêt, mais toute existence et son identité véritable.

Dans cette lumière, le recueil *les Stalactites*, s'il ne constitue guère une montée dans l'œuvre du poète qu'en ce qu'il dénote une tendresse plus humaine, moins étoffée de littérature un peu apprise, avec *le Sang de la Coupe*, où l'on rencontre (*la Malédiction de Cypris*, *les Souffrances de l'Artiste*, l'ardente et prophétique adresse aux « jeunes gens des temps qui ne sont pas encore ») certains des poèmes les plus parfaits qu'il ait composés, forme la substance et la condition du recueil d'odes lyriques où, de son propre aveu, il a pu mettre le plus de lui-même et de son âme, *les Exilés*, édités par Lemerre en 1866.

Mais que de recherches, que de trouvailles, quelle découverte de son talent, quelle conquête dans l'intervalle. Son goût de la souplesse rythmique s'est étrangement affiné par les *Odelettes* où il se plaît, songeant à Ronsard et à ceux de la Pléiade, à rendre vie à « quelques mètres passés de mode » ; il innove par là « une manière de propos familier » relevé et discipliné par le canevas lyrique d'un rythme précis et bref.

Il se prévaut de précédents dans l'antiquité même, évoque à ce sujet le souvenir d'Anacréon, de Méléagre, de Moschos et de Théocrite, d'Horace, puis de Hafiz et

des Persans, avant de songer à Charles d'Orléans, aux maîtres de la Renaissance jusqu'à Philippe Desportes, et finalement à Sainte-Beuve, qui a « retrouvé la France des rimeurs d'odelettes » et qui nous a « appris à lire dans Ronsard ».

Ce ne fut qu'un exercice varié et curieux au début, mais déjà l'habitude du « propos familier » inspirait à notre poète spirituel une adaptation singulière et nouvelle de son génie. Au théâtre, il avait apporté ces comédies de verve exquise et charmante, *le Beau Léandre, les Fourberies de Nérine,* écho prolongé, un peu, à peine, artificiellement refondu, de la large veine impromptue de Molière, et la *Pomme,* dialogue des dieux où la grâce, la ruse et l'esprit s'emmêlent avec tant de charme et de délicatesse. Mais, selon la locution dont aimait user Théodore de Banville, les directeurs des scènes subventionnées ont bien d'autres tigres à peigner que d'accorder à de telles vétilles, c'est-à-dire à des manières de chefs-d'œuvre, la moindre attention. *Gringoire* demeure au répertoire, parce que c'est une comédie en prose, et que la valeur d'un comédien, jadis Coquelin, aujourd'hui M. Berr, y trouve l'occasion de s'y déployer selon les faces multiples et les plus contrastées de son savoir et de son tempérament ; *le Baiser,* sorte d'improvisation rapide, charmante par endroits et par d'autres un peu trop facile à se satisfaire, plaît de même aux comédiens ; *Socrate et sa femme, Esope,* tragédies de forme et d'éloquence assez libres, sont essayées parfois sur le plateau. Mais on n'a jamais tenté d'y monter sérieusement ni surtout d'y maintenir ces merveilles, que sont à l'égal des divines comédies de Musset, honneur durable de l'inspiration dramatique au XIXe siècle, *Florise,* si pathétique, si tourmentée et si prenante, ou *Riquet à la Houppe,* allusion constante, rappel fin et amusé des formes classiques ou oubliées du dialogue et des chœurs dans Pierre Corneille.

Est-ce la peine d'écrire pour le théâtre, si l'on songe que ces rêveries animées et exaltantes ont été sans cesse négligées, et avec elles *Déïdamia* encore et *Diane au bois* non moins que le *Forgeron*, épisode mythologique que Banville a évidemment composé pour la seule lecture, alors que nous avons vu le succès, quels triomphes insolents et ridicules, couronner maintes pièces qui, de celles-là, au moins pour la mise en œuvre dramatique et la matière formelle, ont tiré, disons l'inspiration première, pour n'avoir pas à en écrire plus mauvais.

C'est au temps où Théodore de Banville venait de terminer *les Fourberies de Nérine* et la *Pomme*, où il méditait déjà *Gringoire*, que l'idée lui vint d'approprier, comme il le déclare, à nos mœurs et à notre poésie actuelle une nouvelle langue comique versifiée « et qui procéderait du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens comiques ».

A coup sûr, il serait, à ce propos, loisible d'analyser l'importance, la nécessité du concours que l'usage de la rime a apporté à la versification française, d'en discuter la légitimité, d'en décrire la force et la nature, d'étudier l'emploi différent que les poètes en ont fait, la tendance à l'atténuer, à la rejeter même qu'affichent quelques-uns des plus jeunes. Mieux vaut s'en tenir présentement à la conception de la rime que Banville, à l'exemple de Sainte-Beuve, s'était forgée :

> Rime, l'unique harmonie
> Du vers, qui sans tes accents
> Frémissants
> Serait muet au génie...

même Banville surenchérit (*Petit traité de Poésie française*) sur les vers de Sainte-Beuve :

> La *Rime*, comme ils le disent, est l'unique harmonie des vers et elle est tout le vers.

Et encore, et c'est lui qui souligne :

On n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime, et ce mot est le seul qui travaille à produire l'effet voulu par le poète.

Tout de suite je le proclame : je ne crois pas que Sainte-Beuve et Théodore de Banville aient tort d'accorder à la rime une importance de premier ordre dans la composition du vers ou du poème ; j'estime qu'ils exagèrent en lui attribuant une qualité exclusive de toutes les autres, et que par cet excès ils aboutissent tous deux à de prodigieuses erreurs. La conséquence logique de leur théorie serait de ne plus proférer, de ne plus lire ou ne plus écrire que les mots placés à la rime, de laisser tomber le reste du vers, sans souci d'autres cadences et d'autre harmonie, et d'abolir la phrase qui ne saurait, dans la poésie telle qu'ils la conçoivent, que constituer un remplissage inutile, puisqu'on ne l'entend même pas !

J'admets, au contraire de leur sentiment, que la rime puisse dissoudre sa rigueur jusqu'à ne sonner plus qu'en très faible assonance ; j'admets qu'elle soit anéantie et disparaisse. On peut, en art, tout se permettre avec de la volonté, du sentiment et du génie ; il n'en est pas moins vrai que, en se conformant le plus docilement du monde aux enseignements et aux coutumes traditionnelles, en ne se permettant d'en rejeter aucun des éléments usuels et ordinaires, formidables ou éculés, discutables ou essentiels, les modalités où se peut exhausser et apparaître l'originalité de l'artiste sont tellement diverses et à l'infini adaptables au tempérament de chacun, que l'on se trompe toujours lorsque l'on déclare : « ceci, cet élément que je désigne dans l'élaboration du poème ou d'un travail quelconque, ceci est indispensable ; et ceci, par contre, est inefficace, nuisible, il y faut absolument renoncer si l'on veut arriver à quelque chose de propre. » De pareilles affirmations peuvent, selon les cas, acquérir ou perdre toute valeur. Elles ont raison dans un cas particulier, généralisées, elles ont tort immanquablement.

Chaque homme est ici-bas porté à généraliser ce qui n'est vrai que pour lui, et Banville, loin d'être exempt de cette infirmité, mettait quelque complaisance à en faire parade. Son culte de la rime, plus exclusif dans le précepte, heureusement, que dans la pratique, ne l'a pas détourné d'emplir son vers de solides substances harmoniques et lyriques dont les rapports et la valeur ne sont pas toujours absorbés ni surtout anéantis par la rime. Il pourvoit la rime d'une puissance singulière et prépondérante, voilà qui est sûr ; mais dans cette sollicitude, il voisine avec Hugo comme avec Villon, avec Chénier non moins qu'avec Alfred de Vigny, avec La Fontaine, avec Tristan. On a fait de lui l'observateur rigide d'une sorte de rime abondante en lettres d'appui non moins qu'en sonorités de voyelles immuablement conformes. C'est le précepte qu'il semble professer dans le *Petit Traité de Poésie française*; mais une de ses émouvantes, quoique totalement ignorées *Lettres Chimériques*, si pleines d'enthousiasme convaincu et de véhémence saine et persuasive, élucide à la perfection sur ce point sa pensée :

Il ne s'agit pas de rimer, comme disait ironiquement Musset, à tour de bras, mais de rimer d'une manière conforme au sujet, au ton adopté, à l'effet qu'on veut produire, richement ou gracieusement, ou avec légèreté ou avec emphase, ou avec la verve bouffonne, ou avec la force tragique, et sous le mouvement de l'esprit qui la soulève, la Rime doit être aussi changeante, variée et diversifiée que les innombrables flots de la mer sonore. Elle est une reine avec le diadème au front, une guerrière au corset de fer, une nymphe inclinée sur le bord des sources, une dame dans son salon charmant, une aïeule aux cheveux de neige, une fillette dont le sourire ressemble à une pâle rose ; elle est enfin, dans ses incarnations agiles, tous les êtres féminins, excepté pourtant la bourgeoise chargée de gros bijoux d'or que serait la Rime platement et uniformément riche !

On sentira combien il était utile d'insister sur ce que Banville considère comme la nature des rimes à pratiquer selon les genres, si l'on songe que désormais et délibé-

rément tout son système poétique se basera sur l'emploi judicieux, sur le jeu, le chatoiement, le caprice de la rime. Des questions, accessoires ici, entraîneraient trop avant si l'on essayait d'y répondre : un tel système est-il légitime? efficace? sied-il qu'on le recommande ? Nous ne traitons point, pour l'instant du moins, de la propagation possible, du rayonnement de ce système chez d'autres poètes, nous nous en tenons à Banville : a-t-il servi ou desservi son art ? fit-il bien ou mal de le mettre, quant à lui, en action?

La réponse n'est pas douteuse. Ce système est l'expression réfléchie des besoins de son génie et de son tempérament. On objectera qu'il en a poussé l'application parfois à l'extrême limite où la rime se confond avec le calembour. Je ne le nierai pas, pourvu, toutefois, qu'on me concède que, en plusieurs rencontres, il a mis à profit le jeu de mots butant à la chute du vers pour en tirer, selon un dessein très finement spirituel, narquois et attentif, un effet de comique ou d'ironie original et délicieux. Qu'il en ait, surtout vers la fin de sa vie, abusé, lorsque, tous les huit jours, il fournissait *Gil-Blas* d'un petit poème de circonstance, en dépit de certains morceaux frais et séduisants qu'on rencontre avec plaisir dans *Nous Tous* ou dans (titre désolamment révélateur) *Sonnailles et Clochettes*, qu'il en ait abusé dans *le Baiser* encore, il serait vain de discuter si, en effet, une habileté de ce genre, toute gratuite, déplorable chez Banville aux yeux des critiques et de la postérité, n'a point contribué quelque peu au succès de quelques autres, plus tard venus, et à qui l'ignorance générale a attribué le mérite (si mérite il y a) de l'invention. Quoiqu'on en pense, les meilleurs et les plus grands des poètes, sans se faire une règle de la rime calembour, ont, en de précises circonstances, recherché l'effet que son emploi procure; je n'en découvre un usage systématique et soutenu de façon adroite et satisfaisante que dans Banville souvent,

dans la *Forêt Mouillée* de Victor Hugo et plusieurs pièces des *Chansons des Rues et des Bois,* dans la *Prose pour des Esseintes* de Mallarmé... J'arrête l'énumération : Laforgue, pourtant, pourrait être cité, ainsi que Verlaine, et un certain nombre des poètes vivants les plus jeunes.

La qualité des rimes de cette sorte, lorsqu'elle peut plaire et triompher, c'est apparemment, et notamment chez les jeunes d'à présent, qu'elle prend sa source dans l'humour. Chez Banville, il y a plus : c'est mieux que l'humour, plus large, plus haut ; elle est enfantée dans la joie.

La joie, voilà la caractéristique, dans ses bons endroits, de la versification de Banville, parce qu'elle est également la caractéristique de sa personnalité,de la réaction de son sentiment à la vue du présent, de son espérance et de sa foi lorsqu'elles s'étendent vers l'avenir.

L'année même de l'apparition de *Madame Bovary* et des *Fleurs du Mal*, en 1857, Théodore de Banville tentait, avec les premières *Odes Funambulesques*, d'ouvrir la cage à ce qu'il définit des

> oiseaux joyeux et libres ; c'est la chanson bouffonne et la chanson lyrique. Lyrique, parce qu'on mourra de dégoût si l'on ne prend pas, de ci, de là, un grand bain d'azur, et si l'on ne peut quelquefois, pour se consoler de tant de médiocrités, *rouler échevelés dans les étoiles* ; bouffonne... tout simplement, mon Dieu ! parce qu'il se passe autour de nous des choses très drôles.

Au moment précis où il allait tirer de la réalité omniprésente le motif le plus constant de son inspiration, sa préface fait le procès à tout ce qui est, ou mieux à tout ce qui, dans les livres, dans l'art, au théâtre, représente ce qui est « réel comme le papier timbré, le rhume de cerveau et le macadam ». Mais son âme ne s'exaspère pas ; l'indignation n'enfle pas son éloquence de traits acérés et venimeux ; il ne compose pas de satire ; c'est à peine s'il ironise ; il s'amuse et y prend le plus vif et le

plus sincère des plaisirs, et, de la sorte, pareil au saltimbanque en haillons qui se dresse et joue du violon sur la corde roide, le poète, en ce siècle profane, n'a de ressource autre que d'attester les dieux reniés, et, railleur en dépit de son déguisement,

........................qu'il soit
Un héros sublime ou grotesque ;
O Muse ! qu'il chasse aux vautours ;
Ou qu'il daigne faire des tours
Sur la corde funambulesque,
Tribun, prophète et baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces pavés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule.

Les élans d'un cœur que n'ont jamais corrompu les mouvements de la haine et de l'envie, même s'ils ne se sont brisés à l'atroce torture des souffrances et des maux imposés, ne peuvent transporter l'esprit d'un homme généreux dans les sphères harmonieuses et rayonnantes de la joie, sans qu'il contemple dans un attendrissement farouche, avec une sorte de regret qui les en voudrait emporter, l'horrible géhenne des peines et des tourments où se débat en vain et lamentable la multitude épeurée des cœurs et des esprits fraternels. Ceux qui sont rongés par les mille implacables maux de la pauvreté, du vice, de l'absence, de la douleur, ceux que la mort a séparés des êtres qui leur sont chers ne sont pas les plus à plaindre, parce qu'ils peuvent être consolés, réconfortés par des êtres pareils à eux ; l'abîme où ils se lamentent peut être comblé par le repentir et par le désir effréné du Ciel. Mais « les passants épris du beau et du juste, qui au milieu d'hommes gouvernés par les vils appétits se sentent brûlés par la flamme divine, et, où qu'ils soient, sont loin de leur patrie, adorateurs des Dieux morts, champions obstinés des causes vaincues... » ne reconnaissent d'autres

frères que les rares exilés comme eux avec qui ils échangent un signe de main résigné et un sourire triste. Les Dieux qui survivent, en dépit de la mort et dans la mort même, ne sont-ils pas, les premiers de tous, des Exilés ? — ou tous *les Exilés*, dans le sens que nous venons d'établir, ne sont-ils pas proprement nos Dieux ? *Roland*, certes, succomba à Roncevaux, et la *Reine Omphale*, *Une femme de Rubens*, *la Source* telle qu'Ingres l'a symbolisée, corps enfantin et argenté, tant et tant d'autres, hélas, au milieu desquels on eût rêvé de poursuivre son existence, et, au delà de tous, l'artiste que l'injustice et l'indifférence des foules ont meurtri et ravagé, celui, le poète divin, que son temps n'a pas su voir ni comprendre et qui est parti, avant l'heure, ignoré, pauvre, tué par sa misère et par sa vraie grandeur :

Toujours un pur rayon mystérieux éclaire
En ses replis obscurs l'œuvre de Baudelaire,
Et le surnaturel, en ses rêves jeté,
Y mêle son extase et son étrangeté.
L'homme moderne, usant sa bravoure stérile
En d'absurdes combats, plus durs que ceux d'Achille,
Et, fort de sa misère et de son désespoir,
Héros pensif, caché dans son mince habit noir,
S'abreuvant à longs traits de la douleur choisie,
Savourant lentement cette amère ambroisie,
Et gardant en son cœur, lutteur déshérité,
Le culte et le regret poignant de la beauté ;
La femme abandonnée à son ivresse folle
Se parant de saphirs comme une vaine idole,
Et tous les deux fuyant l'épouvante du jour,
Poursuivis par le fouet horrible de l'Amour ;
La Pauvreté, l'Erreur, la Passion, le Vice,
L'Ennui silencieux, ...
....
La Matière, céleste encore dans sa chute,
Impuissante à créer l'oubli d'une minute,
Pâture du Désir, jouet du noir Remord,
Et souffrant sans répit jusqu'à ce que la Mort,
Apparaissant, la baise au front et la délivre,
O mon âme, voilà ce qu'on voit dans ce livre
Où le calme songeur qui vécut et souffrit
Adore la vertu subtile de l'esprit...

Toujours le vers, ainsi se prolongeant et glissant sur les rimes, a l'air d'être, sous les doigts aisés de Banville, à la poursuite de soi-même et à l'affût de l'endroit de fête où soudain il éblouira, dressé, triomphant, les ailes toutes grandes, doué d'harmonie sublime et d'éclat surhumain. Ce serpentement flexible, qui sous-entend partout l'absolu qui tarde et parfois renonce à se révéler, entraîne la lecture indolemment prise en ses replis et en ses courbes, et l'on s'étonne, au poème fini, qu'on ait supporté le charme singulier et onduleux jusqu'au bout.

Étrange prestige, certes ! et plus valable quand le poète, comme aux *Odes funambulesques*, puis aux *Occidentales*, perfection de ce genre fantaisiste, aux *Rondels*, aux *Améthystes* et *Rimes dorées* qui reprenant les thèmes ailés des *Odelettes*, aux vingt sonnets où revivent en leur sang et leur âme hautaine ou compatissante *les Princesses* fabuleuses ou les très belles et les très infortunées de l'histoire humaine, enfin aux *Trente-six ballades joyeuses* « pour passer le temps » que composa Théodore de Banville « à la manière de François Villon, excellent poète qui a vécu sous le règne de Louis le onzième », et dont, au dire d'Asselineau, il restaura et fit chanter à nouveau « la grâce malicieuse », mêle la volupté lyrique d'une intarissable joie, éprise des lumières et de la beauté divine, parce qu'il en salue et en aime les reflets qu'il retrouve frémissants dans chaque chose terrestre et sur tous les visages.

« Paris est plein du sourire des fées » s'écrie quelque part ce Parisien si attaché au charme et aux prodiges de la grande ville où, tout de même, l'Art a trouvé son refuge, et étincelle et la magnifie. La beauté sainte s'y exalte sur son suprême autel. Certes, à l'exemple de Balzac que nul n'a vanté avec un plus persistant enthousiasme, il connaît, il fréquente et, de mémoire, décrirait le moindre recoin de la Capitale, telle qu'elle est, dans la gloire ou l'infamie, avec les merveilles diverses que

trace aux murs, sur les lambris ou parmi les décombres, la succession des heures et des saisons. Il en a suivi avec passion les habitants dans leurs repaires de misère et de honte comme sous les toits fortunés qu'illustre l'amour ou la grandeur. Il a pénétré le mensonge de toutes les vies et le cynisme qui se trahit aux gestes, en la lueur soudaine d'un regard, et la pudeur qui persiste sous l'affectation du persiflage amer, du vice sinistre, même du crime. Il a surpris tressaillir la soif imprévue du sacrifice, l'appétit du renoncement et du martyre dans les cœurs les plus apparemment fauves et endurcis. L'homme, s'il s'écoutait parler au tréfonds de lui-même, rejoindrait ce qui subsiste en lui, malgré les ténèbres où il se vautre, de la nature divine, pure et claire ; la femme, chaque fois que la vanité de paraître, de posséder, de dominer, n'adultère et n'éteint pas l'éclat natif de ses dons de grâce, d'harmonie, de bonté et de splendeur, irradie, amante ou mère, dans toute l'insoutenable et adorable majesté des fées et des déesses dont elle résume en son âme et en sa chair l'éblouissement formidable et délicat.

Ah ! les femmes, comme Théodore de Banville les a vues dans la souveraine supériorité de leur mission à la fois terrestre et céleste. Elles sont les sœurs de l'artiste et du poète ; elles les relèvent du doute, de la déception, du désastre. Sans elles, il semble qu'il n'y aurait ni air que l'on respire, ni soleil qui vivifie. Elles sont la raison d'être, le centre d'attraction, l'immense rayonnement de l'humanité dans le monde. Personne n'a défini aussi éperdument, aussi assidûment, et dans ses vers, et dans sa prose, le bienfait audacieux et nécessaire de leur présence. Où elles ne sont pas, il ne saurait y avoir ni générosité, ni ambition magnanime, ni sursaut et orgueil de la pensée, ni création ingénieuse de la science ou de l'art. Pour qui l'on vit ? Pour l'amour du laurier, soit ! mais il implique l'imposition, au front qu'elles couronnent,

des mains de femmes, le baiser promis du sourire sur leurs lèvres, et l'enchantement suave de leurs voix où toute l'harmonie des sphères lumineuses a pris naissance et s'est à jamais échauffée de douceur persuasive et de calme bonté.

Des peintres ont élevé aussi haut le culte positif de la femme, mais Banville ne succombe ni à la navrante et poignante mélancolie d'Antoine Watteau, ni à la luxurieuse concupiscence, élégante et fiévreuse, de François Boucher ou d'Honoré Fragonard ; il s'apparente mieux à Auguste Renoir, qui serre cependant de plus près la fidèle et stricte apparence sans énoncer, mais tout au plus en laissant à ceux qui l'admirent se suggérer d'eux-mêmes, les vérités de ressemblance éternelles, suprêmes, sur un plan souverain et supérieur.

Peut-être aux yeux du poète l'actrice, au théâtre, dans l'action et la réalisation de son rôle, brillante de la vivacité du fard et des éclairages, aux soins qu'elle prend de se montrer l'égale de l'inspiration poétique et de la pensée des auteurs par sa voix, par son allure et par la transfiguration de sa personnalité héroïque et charnelle, concentrait plus qu'aucune autre femme l'idée qu'il se formait de leur ascendant prodigieux et de leur nature essentielle. Il adorait le théâtre ; il y vécut beaucoup, il le fournit de son mieux de prétextes lyriques à exalter sa religion profonde d'amour et de beauté; et les actrices abondent dans ses ouvrages en vers et en prose. Depuis les *Esquisses parisiennes* et les précieux et ravissants portraits de visages que sont les *Camées parisiens*, jusqu'aux *Contes féeriques*, à *la Lanterne Magique*, aux *Contes héroïques*, ses recueils amusants et enthousiastes de nouvelles, d'anecdotes, de visions et de rêves tressaillent du passage embaumé et chimérique de femmes merveilleuses, de déesses, de fées et d'actrices énamourées. S'il n'apparaît point commode pour un tel homme de faire au moyen de citations apprécier

autant qu'on le voudrait l'originalité et la séduction tant musicale que purement intellectuelle de ses poèmes, sa prose, nourrie d'images, de sons, de vibrations de lumière et d'opulentes richesses d'un style ample et sonore, familier dans son emphatique et narquois déroulement, nécessite également pour être goûtée selon son mérite l'attention voluptueuse des lecteurs. Elle délecte qui la savoure. On ne la saurait parcourir d'un coup d'œil distrait ; les phrases et les périodes s'enchaînent, d'un ton sans cesse varié ; les aspects se modifient, s'élucident en se fondant, et tout cela enivre peu à peu d'enthousiasme fervent et de grandeur toute souriante.

Il est deux livres à part dans cette énorme production en prose qui équilibre par le nombre la production en vers. Nous l'avons vu déjà, le *Petit Traité de Poésie française*, où s'enroulent aux observations minutieuses et les plus doctes d'un poète captif au suprême degré de son art des théories tantôt inattaquables et parfois spécieuses ou très volontairement hasardées dans l'absurde, compose la plus légère, en dépit du sujet qu'on supposerait aride, la plus légère, la plus aimable et souriante des lectures.

Dût le surplus de son œuvre disparaître par les outrages des temps ou par l'injurieux oubli des siècles, un livre du moins de Banville doit être considéré comme un chef-d'œuvre impérissable et c'est celui auquel il a donné ce titre bien humble et modeste : *Mes Souvenirs*.

Il y parle de lui-même et de sa demeure ; il y fixe des impressions de son enfance et de sa jeunesse ; ses premières curiosités théâtrales, au Théâtre-Comte, au Théâtre Joly, aux anciens Funambules du boulevard du Temple ; et surtout, de la façon la plus attachante, la plus pittoresque, la plus vivante, il y suscite les traits du visage, du caractère, les gestes, la voix, les habitudes, la ressemblance d'âme et de corps de bien des gens, par eux-mêmes intéressants à connaître ou vers qui il aiguise

notre curiosité, de simples grands seigneurs ou hommes du monde, des comédiens, des peintres, des dessinateurs, des écrivains et des poètes. Oh la bonté spirituelle et la gaîté tendre dont toutes ces scènes vécues regorgent, et quelle souplesse chaleureuse et enveloppante dans ces récits ! Intimité non pas surprise, ce qui serait indiscret et malfaisant, mais qui naît, éclôt et s'abandonne; on vit avec Banville de la vie même la plus réelle, c'est-à-dire foncièrement transposée, supérieure et lyrique, de personnages aussi fantastiques que l'acteur Bignon, Frédérick Lemaître, Bache, l'acteur Grassot, ou que le Baron Brisse ou que Félix Pyat, Privat d'Anglemont, Pier-Angelo Fiorentino : oh ! le disparate, le tumultueux et regorgeant Paris de cette époque déjà lointaine, où passent aussi des esprits de qualité, des êtres d'un talent sûr et haut, des génies comme, aux côtés de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, de Baudelaire, de Balzac et de Daumier, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Méry, Jules Janin, Emile Deroy, ou bien, plus falots, mais non moins divertissants, le prince Euryale, Nestor Roqueplan, Albert Glatigny, Philoxène Boyer, Monsieur Scribe...

Bien que jamais Théodore de Banville n'eût dans la vie rencontré Henri Heine, pour qui il nourrissait une délectation particulière, le chapitre qui lui est consacré donne de lui et surtout de son art, il est vrai, une idée précieuse et absolue : « Henri Heine, y est-il écrit, est, après Victor Hugo, le plus grand poète de ce siècle. » C'est que, on s'en rend compte, la perfection où aspira sa vie durant Théodore de Banville, le mélange constant, comme invisible et enivrant, du songe et de la réalité, du rêve et de l'observation précise, de l'évocation serrée du monde quotidien et des mirages de la plus lyrique fantaisie, c'est, à peu de chose près, à quoi Henri Heine a abouti dans l'*Intermezzo* et surtout dans *Atta-Troll*, type du poème moderne,

où des chasseurs dandies vont tuer dans les Pyrénées un ours

vaillant comme Achille, qui une fois dépouillé et préparé par le fourreur, devient une descente de lit envoyée *à Mademoiselle Juliette, à Paris*, et où cependant passent sous la lune, avec la chasse infernale, la déesse Diane et la fée Habonde, faisant sauter sur son plat d'or comme une orange la tête de Jean-Baptiste !

Ainsi

Henri Heine n'est pas seulement extasié, lyrique et sincère, il est amusant !... Cela tient à ce que, nourri sur le mont Hélicon, désaltéré à la fontaine violette, il est en même temps le plus parisien et le plus moderne des hommes, et que, spirituel jusqu'au bout des ongles, il n'a pas dédaigné d'amalgamer l'esprit avec l'inspiration, seul moyen de peindre une époque civilisée et complexe, auquel on n'avait pas songé avant lui.

Théodore de Banville n'a pas seulement reconnu en Heine l'identité de ses propres aspirations. Exactement tel qu'il dépeint, lui, Heine, il a été le poète inspiré qui ne dédaigne pas l'esprit, l'homme divin, nourri sur le mont Hélicon et le parisien qui fréquente les coulisses, le jardin du Luxembourg « ce paradis du monde », les actrices futiles, les déesses et les hommes du plus clair et du plus abondant génie.

Si de son exemple a pris essor, à mon avis, l'innombrable race des poètes fantaisistes, des poètes du caprice et de l'humour, si Mallarmé, avec une part d'exagération, mais aussi une part d'appréciation mieux justifiée, se flattait d'être le disciple de ce maître qu'il chérissait et vénérait, ne serait-il point d'une intolérable injustice que, parce qu'il est dominé par la stature de certains colosses, ses contemporains, et parce que le verger d'harmonie en France est riche fastueusement d'arbres d'une sève surabondante et magnifique, on ne goûtât pas, à la mesure où il sied, en second plan certes, mais très haut, le souvenir de ce poète de grâce et de lumière, de charme, d'esprit, de séduction et de bonté, que, dans le double domaine de la fantaisie et du lyrisme, n'a jamais cessé d'être Théodore de Banville ?

ANDRÉ FONTAINAS.

LETTRES D'ALBERT GLATIGNY

A

THÉODORE DE BANVILLE

—

[Le compositeur Antoine Mariotte regagnait un soir sa villa de Sèvres, lorsqu'au départ du train de la gare Montparnasse, un bohême, sautant dans le compartiment, vint prendre place en face de lui. C'était une sorte de faune lettré qui, tout de go, engagea la conversation et qui ne parut point bête au musicien. A des propos spirituels il ajouta quelques vers dont il se dit l'auteur et que traversait en traits charmants une philosophie de nomade. Mariotte, que le bonhomme amusait, lui demanda son nom. Il répondit non sans fierté : « Je m'appelle Glatigny », et il indiqua pour sa demeure l'une quelconque de ces baraques maraîchères, posées parmi les terrains vagues qui avoisinent Clamart.

J'ai vainement recherché si ce rustique de banlieue qui porte un nom cher aux Muses descendait d'Albert Glatigny,

ce fou
Dont la cervelle avait un trou,
Lucarne à tous les vents ouverte,
Et qui n'eut jamais plus le sou
Qu'un oiseau dans la forêt verte.

Qu'il fût ou non son parent, c'était un frère de misère que n'eût point désavoué l'auteur des *Vignes Folles* et des *Flèches d'or*. Mais la rencontre, assez piquante, pourrait prêter à l'équivoque si l'on ne précisait dès l'abord la physionomie de Glatigny.

Il y eut une Bohême; elle groupa, vers 1830, autour de Murger, des jeunes gens pittoresques, dont la vie était une fantaisie légère comme leur bourse. Cette Bohême n'est qu'un petit legs romantique; vécue peut-être, encouragée par l'époque et les circonstances, elle est au moins, depuis le temps, admise et consacrée.

Il y eut, à la suite de cette première, une Bohême voulue, une Bohême avec cape, pipe en terre et longs cheveux, dont

la gageure transmise est, pour quelques ratés, de promener un esthétisme débraillé et denourrir d'étonnement le populaire.

De cette Bohême de contrefaçon, disons-le vite, Glatigny ne fit jamais partie :

J'adore la vie douce et tranquille, de famille ; ce n'est que poussé par la misère que je m'envolais vers la Province pour m'y faire siffler outrageusement et non pour obéir à une malheureuse vocation... comme le disent tous ces farceurs.

En effet, comédien en tournée perpétuelle, comédien contre vents et marées, il a produit sur toutes les scènes de France et de Belgique son lourd accent de Normandie et son physique de héron. Comme la pauvre Desbordes-Valmore qui jouait, adolescente aussi, la comédie à Bordeaux, il aurait pu dire : « Depuis l'âge de seize ans, j'ai la fièvre et je voyage. » Mais Marceline Desbordes-Valmore avait tout « pour devenir actrice », sauf « le feu sacré », alors que Glatigny n'eut jamais autre chose que le feu sacré. Cet être, tout de franchise, qui ne put jamais se dépouiller de sa personnalité, joua la comédie pendant toute sa vie, et pendant toute sa vie fut comédien sans l'être.

Poète, rien en lui ne le cédait à la « sainte folie » des vers. Il s'était donné à la route, il y cueillit ses rimes comme le fruit des haies et la fleur des talus. Anatole France dit avec subtilité : « Glatigny procède de Banville avec une nuance d'originalité. » Mais Glatigny :

O mes vers, on dira que j'imite Banville ;
On aura bien raison si l'on ajoute encor
Que je l'ai copié d'une façon servile,
Que j'ai perdu l'haleine à souffler dans son cor.

A la vérité, pour s'être attardé trop longtemps au pastiche de Banville, sa poésie légère et sans substance se résout en quelques notes de pipeau. Dégagé de cette sensible influence, il eût sans doute écrit davantage de ces pièces truculentes que nous aimons, comme *Maritorne*, la *Normande*, *Maigre Vertu*, et ce *Testament de l'Illustre Brizacier* qui, lui, procède de Villon et qui est du meilleur Glatigny. Dans cette rapide existence de chien fouetté, il n'a pas eu le temps d'être sévère, de se recueillir, de donner sa mesure. Il n'en reste pas moins qu'il n'a jamais cessé de travailler. Il a su se passer de tout, sauf de lire, sauf d'écrire. Aussi laisse-t-il, à trente-quatre ans, *les Vignes folles*, *les Flèches d'or*, *le Bois*, *Vers les Saules*, *l'Illustre Brizacier*, *le Fer Rouge*, des drames, des contes, des chroniques...

C'est une chose curieuse pour la mémoire de Glatigny que le comédien soit oublié, que le poète soit à peine lu, que l'homme survive. Certes, il ne faut pas le voir sous les paillons de la pièce de Mendès. Glatigny, c'est bien l'étourdissante fantaisie, remplissant, de loin en loin, au temps du Parnasse, la Brasserie des Martyrs ; c'est la prodigieuse mémoire qui pouvait en trois jours apprendre par cœur le *Tragaldabas de Vacquerie* ; c'est le jeu brillant des bouts-rimés à l'Alcazar de la rue Poissonnière ; mais c'est, par-dessus toute cette virtuosité caduque, la survivance d'une « âme charmante », au dire de Victor Hugo, et dont les qualités apparurent très hautes en des circonstances comme la guerre, et très rares dans les rapports de l'amitié.

A ce point de vue, je ne rappellerai qu'un fait ; il donne la mesure de son cœur : un de ses amis, ayant perdu sa femme, voulait lui donner une sépulture digne de son amour. Une administration consentait à faire l'avance des frais, à la condition qu'elle reçût le lendemain, à huit heures, au moment des funérailles, la somme de quarante francs. Cet ami s'en ouvre à Glatigny qui, sur le champ, se met en quête et à la suite de quelles démarches et par quel prodige, réunit la somme exigée. Il la met de côté et fait savoir à son ami qu'il la lui versera le lendemain à l'heure où elle doit lui être réclamée. Puis il part pour la campagne, à pied, — et pour cause, — passe la soirée et la nuit chez des amis et se remet en route, le lendemain, toujours à pied, pour se trouver au rendez-vous. Mais, arrivé au pont d'Asnières, un droit de péage est exigé qu'il n'avait pas prévu ; ce droit est d'un sou. Glatigny n'avait pas ce sou. Que faire ? Remonter au pont de Courbevoie où le passage est libre ? Il n'en a plus le temps. Cependant, là-bas, à Paris, on compte sur lui. Le temps passe. Glatigny descend sur la berge déserte, fait un paquet de ses hardes, l'attache à son cou et se jette à l'eau, nageur médiocre, en plein automne. A l'heure dite, son ami remettait aux hommes noirs les quarante francs promis.

Quelques anecdotes de ce genre suffiraient à résumer la vie de Glatigny. Cette vie, « tour à tour une ode de Ronsard ou un chapitre de Rabelais ». A quoi bon ? l'histoire en est offerte toute vive dans les lettres familières qu'il écrivit, au jour le jour, à Théodore de Banville.

Glatigny s'était épris de ce joaillier de rimes à la lecture des *Odes Funambulesques.* Banville devait plus tard lui consacrer *Les Trente-six Ballades Joyeuses.* Les deux poètes se rencontrèrent d'abord à Epinal, et cette entrevue fut le point de départ d'une émouvante et longue amitié de grand frère aîné pour son

cadet de Lettres. Lorsque Glatigny n'est pas à Paris où il revient de temps en temps radouber sa pauvre barque, il écrit à Banville, il lui fait confidence de toute sa vie; avec une franchise tranquille et crue il énumère ses amours,

> Légères comme les duvets
> Pour qui les brises sont tourmentes

tandis que de son petit appartement de la rue de Buci, le maître indulgent et très doux surveille de loin, encourage et soutient le bel extravagant.

Ces lettres sont donc avant tout des témoignages de fidélité. Et à ce titre elles sont un document. Leur ton désinvolte en dit long sur les rapports qui régnaient alors entre écrivains. La famille littéraire, moins nombreuse peut-être, était moins accessible aux âpres sentiments que suscite une époque de concurrence et de réclame. Des comices littéraires réunis à date fixe ne tendaient pas aux jeunes un appât doré. On échappait à certaines vulgarités. L'amitié profitable était moins recherchée. Une étroite solidarité créait d'abord entre ceux que rapproche l'amour des Lettres des liens d'affection sans exigence et de pur dévouement. Myope et maladroit, Glatigny s'est battu en duel pour quelques propos malsonnants à l'égard de Banville.

Le langage de ses lettres, brèves, tendres, bouffonnes, entraînantes, d'un seul jet, est « tel sur le papier qu'à la bouche ». Peu d'alinéas ; les idées y accourent en troupe, sans ordre, au courant de la route, au hasard de l'auberge. Elles sont l'image de ce cerveau toujours en mouvement et jamais en ordre. Jetées en hâte et d'une cursive légère, sur des feuilles de toutes sortes, elles sont, vers la fin, lorsque la pure Emma Glatigny, devenue l'étoile fixe, remplit les deux dernières années de sa vie,

> D'un bruit d'ailes d'ange gardien,

tracées sur un papier régulier qui porte en tête les initiales du poète, encadrées du vers de Ronsard :

> L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée.

Il y paraît assez à l'accent toujours enjoué de cette correspondance ; elle rend le son de son âme, elle ne rend pas le son de sa vie. Personnage fantomal échappé de la série de Callot, Glatigny passe sur le grand chemin, « un bâton à la main, une miche de pain sous le bras... couchant dans les granges » ; il mesure les étapes, faute de montre, au temps qu'il met à lire tel journal : un *National*, un *Rappel*, un *Figaro* « il est si grand que son nez s'ac-

croche aux branches des sycomores : il est si maigre que ses habits étroits flottent autour de ses os comme la brume crépusculaire autour des peupliers de la vallée... un chapeau pointu qui a eu des malheurs allonge encore sa tête longue. »

Ce lyrique mal mis, ce fumeur au long cou
Qui s'allonge toujours sans qu'on sache jusqu'où
C'est Glatigny, jeune homme aussi gras qu'une échelle
Exilé de Paris comme de Larochelle (1).

Un jour, à Caen, il a suffi que Glatigny apportât sur la scène une table, pour que le rire fût déchaîné et que tombât la pièce. Le directeur le fit appeler et lui déclara qu'il devait se faire engraisser...

Glatigny reprit la route.

Sur ses talons, on voit trotter l'une de ces vaillantes petites bêtes, en compagnie desquelles il disait des vers et dînait par cœur. C'est Toupinel, « un petit griffon d'un blanc sale, long, velu, efflanqué, osseux, piteux comme son maître et dont tout l'état, comme celui de son maître, criait le vagabondage et la famine ». Toupinel logeait dans la longue redingote de Glatigny, à l'endroit où d'aucuns mettent leur portefeuille. Les jours de fortune, ils mangeaient à la même table et se régalaient chacun d'une côtelette, en face l'un de l'autre, courtoisement.

C'est Gertrude, Cosette, Javotte... Cosette pour avoir partagé le plus longtemps la vie du maître a connu le plus de disgrâces :

Cosette ! Le printemps nous appelle. Fuyons.

Elle était à Payolle, où Glatigny vivait entre les fleurs et la neige, en écoutant grogner les ours; elle était à Bayonne, où elle fit des dettes de gâteaux chez un pâtissier; elle était à Bocognano, où le poète pris pour un criminel fut arrêté, mis aux fers et emprisonné dans « un cachot taillé en plein roc, dont les murailles suintent l'humidité ». Elle le défendit contre les rats affamés, mais rien ne put empêcher que la phtisie dont il était atteint ne s'aggravât à la suite de cette aventure et qu'il n'en mourût.

De l'incident, Glatigny fit une chanson et, sans rien perdre de sa franche allure, poursuivit son héroïque misère et continua de rimer sa vie !

Et cependant vous le savez,
Vous, étoiles qui m'endormîtes,
Que de chemins non retrouvés,

(1) Larochelle était un directeur de théâtre.

Que d'horizons faits de limites !
Que de projets, que de marmites
Renversés misérablement !

A Bayonne, où pourtant *le Bois* parut à la scène et fut édité, Glatigny a été manœuvre et on a pu le voir décharger des fardeaux sur le port. Combien de directeurs de théâtre en faillite le laissèrent-ils en gage dans une hôtellerie ? En Corse, il devint quelque temps aveugle et put croire qu'il le resterait toute sa vie. Il ne s'en plaint pas plus que son chien.

Il court seulement, le long de ses lettres, comme dans celles de Baudelaire à sa mère, un leit-motiv de gêne continue, le hideux souci d'une vie entravée au lacis des petites dettes. Que demande Glatigny ? Une place en chemin de fer ou dans la diligence, un engagement pour le prochain hiver, un livre, l'assurance de conserver l'habit noir qui lui permet d'affronter décemment le public ; il demande vingt francs à son ami Pierre Berton afin de prolonger d'une semaine un séjour de convalescence à Lillebonne. La dernière année de sa vie il avoue, — avec quelle joie puérile, — qu'il est heureux de posséder parmi tous ses meubles un dictionnaire en deux volumes de Bescherelle.

On s'afflige de penser qu'à Baudelaire comme à Glatigny, il eût fallu si peu de chose pour qu'ils pussent écrire librement, délivrés du souci du pain, et que ce peu leur a manqué.

Mais Glatigny avait tout ce qu'il fallait pour ne pas toujours s'en apercevoir :

> Les héros ignorés, chers à mon cœur, n'ont jamais connu l'envie ; comme les pigeons et les colombes avec qui ils partagent l'amour du libre espace, ils n'ont pas de fiel. Jamais une plainte n'est tombée de leur bouche. Pourquoi se plaindraient-ils d'ailleurs ? Ils sont heureux, leur âme déborde de joies ineffables, des ciels étoilés se déroulent sur leur front ; vous vous apitoyez sur leur sort, mais ne voyez-vous pas que c'est à vous qu'ils ont envie de faire l'aumône ?

Faut-il s'étonner que ce lyrique désintéressement ait suscité, vers le soir, une correspondante et mortelle dévotion ?

Il était décidé que dans la vie de Glatigny tout devait tenir de l'étrange ou du merveilleux : à ce coureur de grand chemin, point difficile sur le gîte qui couvrait ses amours, était réservée comme un don de fée, la plus nette et plus idéale fiancée.

C'est au printemps de 1870. Glatigny maigre et fourbu, comme l'Enfant Prodigue, est revenu en Normandie, à Beaumesnil, où son père est garde-chasse. La guerre éclate ; il se présente au re-

crutement, on ne veut pas de lui. Il s'emploie quand même, avec ce qui lui reste de forces, à organiser les secours et la résistance. Le deuil du pays pèse cruellement sur son cœur : « C'est à peine si je pense à caresser ma Cosette, tant je suis triste !... » Il faut cependant subir l'invasion ; un gros d'allemands arrive en Normandie qui parle « un patois fait pour rincer les bouteilles ». Mais lui aussi, il dit déjà : « Enfin, j'espère que cette guerre sera la dernière. »

Il arrive, en même temps, à Beaumesnil, parmi les réfugiés, une jeune fille d'origine américaine, que Glatigny avait connue à Nice : Mademoiselle Emma Dennie.

Il l'accueillit avec ce qui, malgré tout, reste toujours inviolé dans une âme de poète. Au lieu de lui déclarer ses sentiments, par respect pour elle, il s'enfuit. Et puis, quand l'accord s'est fait entre les deux cœurs, il avoue : « Ma mère l'appelle sa fille et j'ose à peine la regarder. »

Elle savait qu'il ne passerait pas deux années, elle savait qu'il manquait de tout ; ayant fait un petit héritage, elle avait voulu épouser Albert pour qu'il ne manquât de rien pendant ces deux années et pour qu'il fût heureux comme il ne l'avait jamais été.

Il connut, en effet, quelques jours apaisés. Il se remit au travail ; l'œuvre belle qu'il rêve d'écrire est une dette du cœur à l'égard de celle qui l'a régénéré. Hélas, il est trop tard ; essoufflé par la course, il n'a plus de force. La plume est lourde à ses doigts.

Du moins, il est heureux ; il le dit à Mallarmé, en des vers déclinants, de la plus tendre mélancolie :

Mais je vois ma douce femme
Aller, venir, et je sens
Quand elle passe, mon âme
Suivre ses pas caressants.

Il est tard, la brise pleure,
Les ombres vont s'amasser,
Le lit m'attend et c'est l'heure
Où je commence à tousser.

Ce sont là de ces « notes douces » que Sainte-Beuve se plaisait à rencontrer chez Glatigny.

Le 16 avril 1873, il s'éteignait à Sèvres, sous le clair regard de cette jeune femme qui, après avoir voulu vivre de sa vie, mourut de son mal, quelque temps après, — sa tâche faite.

Glatigny fut trouvé presque beau quand il disait de beaux vers. Sur le portrait que j'ai sous les yeux et que je dois, ainsi que

quelques-unes de ces lettres, à l'amitié du bibliophile Henry Girard, Glatigny apparaît déjà guetté par la mort : le col est lâche, la cravate flotte, un certain abandon du vêtement rappelle les belles insouciances de la route ; sa barbe est en collier comme celle des vieux marins ; la bouche ent'rouverte, la lèvre lourde et presque figée ; la fièvre a tendu la peau sur des pommettes en relief ; un accent d'infinie lassitude approfondit des yeux détournés de la terre. Et sous ce masque amer, suprême dérision, Glatigny a écrit : « J'étais jeune et superbe. » — GUY CHASTEL.]

Crevé de fatigue ne rendrait que faiblement l'état de lassitude physique où je suis après treize heures de maux de ventre compliqués de chemin de fer. Ajoutez à cela une absence complète de Malassis et de Rops ; sans Baudelaire, heureusement rencontré, j'étais la proie des républicains. Ce soir même, je file vers Tournay où vous pouvez dès à présent m'écrire au Théâtre. Je croyais voir le bon Chaumont, il ne joue pas et est à la campagne.

Si vous voyez paraître dans la *Vie Parisienne* un article signé B. Z. R. et ayant pour titre *Un Naufragé parisien*, allez en réclamer le montant. L'article est de moi. Si vous pouvez intriguer auprès de Lespès pour des sous et auprès de Prosper Jourdan pour des frusques, je recevrai le tout avec une joie d'autant plus grande que j'ai besoin des deux. Tout installé, il me restera trois francs. Je vous serre la main à tous et n'en dis pas plus long pour cause de trop de fatigue.

ALBERT GLATIGNY,

au Théâtre Tournay, Province, de Hainaut, Belgique.

—

Jeune Gnaf (1),

C'est à toi que je veux annoncer mon succès. Hier en jouant le rôle de Parade dans les *Femmes terribles*, j'ai été rappelé d'une façon triomphale. Tu peux sans crainte m'engager l'année prochaine dans ta boîte, mais je te demanderai des appointements effrayants. Les habits de Malin ont dignement soutenu l'honneur de la scène française.

(1) Lettre probablement adressée à Georges Rochegrosse, beau-fils de Théodore de Banville.

Dis au patron de m'envoyer deux *Fourberies* de *Nérine* avec les quelques vers ajoutés au Vaudeville. Je suis ancré à Tournay maintenant et ne crains plus rien.

Au revoir, mon vieux, je te serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

—

Je viens de Bruxelles où je me suis arrangé convenablement pour deux mois avec le Directeur du Théâtre Molière. J'ai dîné avec lui et Baudelaire chez Malassis, et me voilà tranquille pour quelque temps. Ce directeur me manquait. D'abord, il s'appelle Gilles Naza, et, en même temps qu'il est directeur de spectacle, c'est un dentiste extraordinaire. Son appartement est plein de bustes de lui qui ressemblent au buste de Talma, tous en costume de tragédie, parce qu'il ne joue que les comiques. Il parle comme un personnage des drames de Sébastien Mercier, et Baudelaire en était tellement émerveillé qu'il n'a pu s'empêcher de lui dire au moins vingt fois, avec sa voix grave et calme : « Vous avez une belle âme, monsieur ! » De plus, ce directeur, faible de santé parce que les émotions le tuent, a besoin d'un climat chaud pour se refaire la poitrine, et va passer une saison tous les ans en Afrique. Mais comme son théâtre le retient à Bruxelles pendant l'hiver, c'est en été qu'il va demander ses rayons bienfaisants au soleil de l'Afrique. On ne joue chez lui que le répertoire de Picard et de la jeunesse de Scribe. Ses affiches sont ornées, comme celles de l'ancien théâtre Comte, des vers de la Métromanie.

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

Quant à son théâtre, il est très joli réellement, et depuis dix ans on y touche des appointements réguliers.

L'année dernière, les chaleurs étant venues tôt, pour ne pas jouer devant les banquettes, il a renvoyé ses comédiens engagés jusqu'à fin avril, le 15 du mois, en leur payant le mois entier. C'est un beau trait que je voudrais lui voir recommencer cette année.

J'ai lu les *Épaves* de Baudelaire qui paraîtront la semaine prochaine. Bien que le volume soit très court, il est trop long. En dehors des six pièces supprimées des *Fleurs du Mal*, il n'y

a guère que trois ou quatre pièces dignes de Baudelaire. Le reste ne méritait pas l'honneur du volume. Vous le recevrez probablement un de ces jours, comme, vers le mois de juin, vous recevrez les *Joyeusetés galantes et autres* de Bonaventure de la Braguette, un fort tome dont l'auteur est un illustre comédien de votre connaissance.

Bonjour chez vous. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

A Tournay jusqu'à mercredi, jour où mon adresse sera 41, Chaussée d'Ixelles, au Théâtre Molière, Bruxelles, car on loge dans ce bienheureux théâtre.

Quand vous m'écrirez, inutile de dépenser huit sous. Les lettres pour la Belgique sont réduites à trente centimes de port seulement.

—

Nérine qui avait bien marché à Tournai a été sifflée à Louvain. La petite Thierry était pourtant bien charmante, mais les étudiants belges ont dit que les vers les assommaient. C'est un malheur. En revenant de Louvain j'ai dû passer par Bruxelles où les joies coupables m'ont retenu deux jours en compagnie de Malassis, de Baudelaire et de Victor Hugo. J'ai vu Chaumont. Le pauvre homme est sourd comme Bataille et ne prend les répliques que lorsque le mouvement des lèvres de son interlocuteur a cessé. La gendresse de Victor Hugo est charmante, toute blonde et toute mignonne. Son beau-père n'a point essayé de me convertir, de sorte que je suis enchanté de lui. Sous le nom de Hugues, j'ai des succès épatants : à preuves.

Je n'ai pas encore reçu le *Pierrot* d'Arène. Tâchez, je vous prie, comme voisin, de savoir où j'en suis avec Plon. Je n'ai pas peur que vous vous emportiez comme je l'aurais fait devant ce vieux daim, et vous en tirerez peut-être quelque chose.

Je vous serre la main à tous.

Gringoire est-il en répétition ?

ALBERT GLATIGNY.

Marc Leprevost vous dit bonjour.

—

J'arrive à Paris, le 2 mai. J'aurai faim. Je vous préviens d'a-

vance, afin d'être sûr de trouver un morceau de pain et de fromage. C'est ennuyeux de quitter Bruxelles juste au moment où ça devient amusant d'y demeurer. Baudelaire est toujours dans le même état. Si vous voulez être renseigné exactement sur sa maladie, procurez-vous le deuxième volume de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu par M. Trousseau, et cherchez le chapitre qui a pour titre *aphasie*. M. Trousseau cite cinquante à soixante cas de cette horrible chose et pas une seule guérison.

Madame Rops est au lit depuis la mort de son père et nous craignons pour cette pauvre femme qui était déjà fort souffrante.

J'ai reçu, ce matin, une lettre de Renard qui me propose d'aller passer l'hiver avec lui à Grenoble, comme régisseur. On répète la *Contagion* au Parc. C'est Lafont et Melle Delaporte qui doivent venir jouer les principaux rôles. Quant à moi, mon engagement est fini. Je vis de mes rentes juqu'au 1er mai en donnant quelques séances d'improvisation. C'est très ennuyeux, mais ça rapporte quelques sous. Je ne sais pas encore si je reviendrai à Bruxelles ou si j'irai à Grenoble. Je ne compte plus sur l'Odéon après tous les mic-macs qu'il y a eus. A bientôt.

Bonjour à Georges et à sa mère,

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

—

[Vers le commencement de l'hiver de la fatale année 1866, dans la ville de Clermont-Ferrand, un homme grand, d'une agréable maigreur, était enrhumé du cerveau.

Cet homme, nos lecteurs l'ont déjà reconnu, était le comédien Glatigny.]

Telle est ma situation, enrhumé de la nuque aux pieds, respirant l'alcali à plein nez, et vous croyez que c'est gai !

Je vous remercie des deux livres. *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* va retentir de leurs louanges.

J'ai rencontré un poète local. Ce ... s'appelle Chalmeton. Le brigand ! J'ai dû réciter ses turpitudes et je crois que c'est ce qui m'a rendu malade.

Remerciez Marc de son ami qui est charmant et que j'ai reçu en éternuant.

Je me plais beaucoup à Clermont, mais voilà le chiendent, il faut aller à Thiers (patrie de Guillemot) tous les huit jours. Neuf lieues en diligence par les montagnes, un crevage assuré pour ma personne.

La prostitution est abondante à Clermont. Ça me console du voyage à Thiers.

Son pot à colle attend encore Tutu dans ce pays où le bois est cher.

Bonjour à tous.

ALBERT GLATIGNY,
rue Pascal, 1, *Clermont-Ferrand.*

—

Merci pour votre livre, il est venu me distraire à temps de la littérature des papiers timbrés. Je ne vous fais pas de compliments. Si j'étais à Paris, je vous embrasserais. Je suis très gauche quand il me faut dire aux êtres que j'aime cette chose si simple que je les aime. Mon éloquence ne me revient que lorsqu'il s'agit de parler d'eux aux gens à qui il s'agit de les faire aimer.

Comme j'ignore l'adresse personnelle de Coppée, je vous envoie un journal pour lui.

Je ne fais plus partie du théâtre de Clermont. Deux procès que j'ai gagnés successivement m'ont débarrassé du.............. qui me dirigeait dans la mauvaise voie. Le tribunal m'a accordé une forte indemnité au moyen de laquelle je puis vivre en rentier dans ce beau pays d'Auvergne où les magnificences abondent. Je travaille comme ci comme ça. Votre nom de Dieu de livre me décourage et me fait voir que je ne suis réellement bon qu'à aimer les belles choses des autres, ne pouvant en faire moi-même. J'embrasse toute la maisonnée à plein cœur.

ALBERT GLATIGNY.

Mérat a-t-il enfin déshonoré Marie de ... ? Un carrier de Gravenoire me pose à l'instant cette importante question.

S'il vous reste encore deux *Cariatides,* envoyez-les-moi, j'ai à les placer, une entre autres chez mon avocat.

—

Vous avez tort de vous justifier lorsque vous restez longtemps sans m'écrire. Je ne vous accuse jamais, par conséquent la défense devient inutile. Vos lettres me causent une très grande joie, c'est vrai, mais je ne leur reproche point d'être rares. Je les accueille comme une chose bonne qui me réjouit le cœur, j'en voudrais avoir plus souvent. Elles me font l'effet du soleil dans la chienne de saison où nous sommes. Quand je le vois après huit jours de brouillard et de pluie, je suis si content que je ne lui en veux plus de ses éclipses.

Marc (1) au cœur indompté vous a montré une lettre, mais il ne m'a pas envoyé celle que je lui demandais pour son oncle ou son cousin de Thiers (patrie de Gabriel Guillemot). Mes improvisations vont si bien, qu'après la première semaine de janvier, je parcours bravement la province, à la façon des anciens Rhapsodes, improvisant à droite et à gauche et faisant tout ce qui concerne mon état. J'emmènerai probablement avec moi une belle personne du sexe féminin, avec laquelle je viens de perdre ma virginité !

Je suis donc forcé de renoncer au théâtre français puisque le pucelage est une condition *sine qua non* pour y entrer ; qu'ils s'adressent à Jenny Lind ou à Mme Ristori. — Ma comédie avance, mais je la vois mieux à l'Odéon que dans la maison de Thierry.

Je suis en correspondance avec Sarcey à qui j'envoie des notes étranges sur les théâtres de province. J'ai rencontré chez Mme Miette, une vertueuse dame qui dirige une maison de prostitution à Clermont, rue des Peigneurs, une demoiselle suffisamment tétonneuse et blonde qui m'a récité de vos vers et des miens. Ne voulant point jeter une sombre jalousie dans l'âme de Mme Elisabeth, je vais vous expliquer le mystère de ces vers lyriques déclassés, dans un endroit frivole. Cette jeune personne a exercé la profession de Margot à Moulins où elle a connu le jeune des E... Ce barde universitaire l'a initiée aux beautés de la poésie moderne et lui a donné son portrait. Pour me soustraire aux hommages littéraires de cette jeune fille, je me suis fait passer pour un modeste casseur de cailloux sur les grandes routes. A-t-elle été dupe de ce mensonge ? Je n'en sais rien, mais elle m'a appelé pignouf, et nous avons violé dans les

(1) Marc Fournier, Directeur de la Porte Saint-Martin.

bras l'un de l'autre. Je n'ai aucun remords. Lemerre m'a gratifié de l'*Iliade*. J'ai trouvé à Clermont une traduction d'Homère, conçue dans le même système, moins les noms grecs, elle est de M. Dugas-Montbel, 1820, chez Didot. Demandez-la à la Bibliothèque. C'est très curieux. Bonjour à mon vieux Georges et à sa maman.

ALBERT GLATIGNY.

—

Et voilà comment les honnêtes Rhapsodes se trouvent compromis. Un pignouf récite leurs vers pour faire accepter les siens. Remerciez le révolté pour moi. Après-demain, j'irai à Thiers voir son oncle. J'ai déjà pour cent francs de billets d'assurés à Clermont. Dans huit ou quinze jours la ville de l'Exposition me recevra dans ses murs. Raynard tâche de me faire entrer au Châtelet. Je vous transmets les plus chauds compliments d'un excellent et spirituel homme qui ne vous connaît pas directement, M. Bardoux, ami intime de Flaubert et de Bouilhet. Les *Exilés* l'ont ravi. Lui-même, en 1857, sous le nom d'Agenor Brady, a publié un livre de vers édité chez Lévy, où il y a de fort belles choses. Cet ami que je vous ai gagné en vaut la peine. Il vous aime presque autant que moi, déjà, patron, et ce n'est pas peu dire. Bonjour au crapaud, à sa mère et à Asselineau.

ALBERT GLATIGNY,
toujours rue Pascal, 1,
où ma propriétaire me respecte avec ardeur.

—

Et dans tout ça, ce pleutre de Goubert qui, s'il ne viole pas Lagier, viole ses promesses, ne m'a point envoyé les sous dont j'avais besoin pour rentrer à Paris, si bien que je suis la proie des provinces lointaines. Je vis comme je peux, au hasard des recettes. Je vais prendre prochainement la rédaction en chef d'un journal libéral, violent jusqu'au fer rouge. J'aime mieux ça que mon remplissage de bouts-rimés. La politique m'a envahi jusqu'à la moelle, et j'en fais maintenant avec passion, sans aucun respect des trônes. A Nantes, j'ai vu Judith jouer le rôle d'*Hamlet* dans la traduction de Meurice seul. C'était très

beau. On va reprendre, au gymnase de Bordeaux, *Gringoire*, qui a été un grand succès, l'année dernière, aux Variétés. La pièce sera très bien montée. Je voudrais prouver que je le suis aussi à la jeune personne qui doit jouer Loyse. Croyez d'ailleurs que je ferai tous mes efforts pour arriver à cette démonstration vivante et palpable. De quelles puérilités s'occupe-t-on à Paris ? Je suis à la tête d'une chienne bizarre née le 14 juillet, et répondant au nom d'Ursule. Elle a la queue en trompette et se distingue par une absence complète de race. On ne sait pas ce que c'est, mais elle est drôle et pourra jouer les seconds comiques avec succès. A propos de second comique, bonjour à Georges. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
rue d'Arnal, 25, *Bordeaux*.

Bonjour à Mme Élisabeth.

—

Bonne année à tout le monde.

Je vous envoie un ours à propos duquel il faut que vous vous entendiez avec Saint-Agnan Choler pour me faire coller de la Société. Je l'ai envoyé également à Larochelle pour Cluny-Théâtre. Les *Fourberies de Nérine* ont été jouées deux fois, la seconde sous le nom de Najac, par suite d'une distraction du régisseur. La *Pomme* va passer avec le beau Léandre. Quant à ma petite pièce, elle a été fortement applaudie. J'ai encore, terminés, une comédie et deux vaudevilles. Le 15 janvier, je jouerai les *Muses de Molière* de Philoxène. J'aurais voulu envoyer à Georges du chocolat de Bayonne pour ses étrennes, mais les rigueurs du destin me forcent à reculer cet envoi. Bonne année encore.

ALBERT GLATIGNY.

—

Je suis heureux que ma pauvre comédie vous ait plu. En même temps que votre lettre, j'en recevais une toute pareille de Vacquerie. Cela me suffit. Peu m'importent les bêtises et les méchancetés habituelles si je conserve les cœurs de ceux que j'aime. Or, comme tous les efforts combinés des univers ne pourraient jamais élever l'ombre d'une ombre sur la pure et franche amitié que j'ai pour vous et que vous me rendez, je me moque du reste avec une joie absolue.

Je travaille beaucoup en ce moment. *Le Comte de Saldagne*

est achevé et le *Cœur aimé* et aussi les *Chansons d'Été.* En cherchant un sujet de pièce locale pour mon bénéfice à Bayonne, j'ai mis la main sur un bon drame mouvementé et vivant que je vais faire jouer avant la fin du mois. Le *Bois* a réussi plus que je ne l'avais espéré, dans un décor agencé par moi, avec une petite femme qui s'y donnait de tout cœur. Quant à l'acteur qui jouait Mnazile (c'est le Scapin de *Nérine* et le Mercure de la *Pomme*) je l'ai trouvé épatant, comprenant à ravir mes intentions, et doué d'un organe formidable qui a fait applaudir deux fois la grande tirade. J'en suis très content, et vous enverrai son portrait ! J'ai envoyé la pièce à Larochelle qui ne m'a rien répondu, encore. Quant à l'Odéon, je n'aurais pas osé y penser. Il y aurait peut-être un moyen, ce serait que Coquelin en parlât pour son frère, à qui cela ferait un rôle qui rapporte à la scène. Je voudrais bien, à vous parler franc, caser mon *Bois* quelque part, parce que j'ai besoin de sous. J'ai lu le *Charivari.* Je ne sais pas l'effet produit à Paris, mais à Bayonne, il a été des meilleurs. Bayonne est d'ailleurs adorable en ce sens que c'est une ville du Midi qui n'est pas gasconne, mais basque ou espagnole. Nous n'avons eu que deux jours de froid, et encore je n'ai pas vu le moindre glaçon. Je me lave tous les matins, la fenêtre grande ouverte, et je vois, dans les journaux, que cet exercice serait impraticable à Paris. Tâchez donc de barboter une passe de chemin de fer. Je suis très bien vu des alguazils de Saint-Sébastien et de Bilbao à qui j'ai payé des petits verres. Merci — pour vos offres, et carte blanche. Je vous embrasse tous.

ALBERT GLATIGNY.

—

On ne reçoit pas le *Charivari* à Mont-de-Marsan. J'ignorais votre maladie. Me pardonnez-vous de vous avoir bassiné avec mes lettres ? Vous recevrez la visite de M. Foncin, professeur au lycée de Mont-de-Marsan, charmant homme, très aimable, et mon ami. Nous avons failli nous noyer ensemble. Je suis dans un rêve à Pau, de la verdure, du soleil, et à l'horizon de la neige qui égaie, — un miracle. Nice est la rue Maubuée auprès de cela. Guérissez vite.

ALBERT GLATIGNY,
9, rue Saint-Louis de Gonzague, Pau

—

Il y a quatre mois que je n'ai reçu de nouvelles de vous. Je ne peux même pas lire le *Charivari*, en ce sens que Paillole, ville importante de deux maisons et d'une écurie, ne s'abonne à aucun journal. Non de Dieu ! Que ça finisse. Engagez-vous avec la troupe du Théâtre Français, Comme ça, du moins, j'aurais peut-être la veine de vous rencontrer. J'ai mis la main, pour dix sous, sur un très bel exemplaire des *Liaisons Dangereuses*, que je vais tâcher de réimprimer en y collant une notice sur Laclos. Le pauvre Baudelaire avait commencé ce travail ou plutôt avait envie de le commencer. Si je peux avoir l'autorisation, ce sera amusant. Si je ne l'ai pas, je m'en passerai. La Belgique n'a pas été inventée pour des prunes. Mais que ça ne vous empêche pas de me répondre. Voyons, un peu de courage à la plume, comme disent les saltimbanques. On a joué *Gringoire* à Dax et on va le jouer à Bagnères-de-Bigorre où, samedi, je récite, encadré dans mes improvisations, un chef-d'œuvre qu'on appelle *le Sang de la Coupe*. Tâchez de vous procurer ce poème.

Bonjour à la maison.

ALBERT GLATIGNY,
Paillole, par Campan, Hautes-Pyrénées.

—

Lac Bleu, près Bagnères-de-Bigorre.

Je suis dans le pays des Capulets sans Montaigus, me livrant à la profession libérale de rimeur et de marcheur. Les pics des Pyrénées n'établissent aucune différence entre moi et les isards. Je vais aller en plein cœur de la montagne, dans une maison isolée, où la nuit on entend grogner les ours. Quel pays épatant! Vous n'avez pas idée de ça. Les Alpes ne sont qu'une blague près des Pyrénées. C'est toujours la même chose, et ici le décor change, toutes les secondes, c'est un délire de végétation, de rochers, de neiges, de lacs et de verdure. Puis, l'Espagne à côté et le soleil. Ma figure n'est plus celle d'un blanc. Répondez-moi. Bonjour à trétous.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
15, *Quai de l'Adour, Bagnères-de-Bigorre,*
après mardi, à Payolle, Vallée de la Séoube,
près le col d'Aspin, Hautes-Pyrénées.

—

Les gens sérieux ne procèdent pas autrement : ils collent leur habit noir et les frusques accessoires dans leur malle, chargent le tout sur la diligence qu'ils laissent partir, et s'engagent à pied dans la montagne. Après deux jours de marche, ils arrivent aux Eaux-Bonnes où ils regardent, sans les imiter, les bourgeois boire une eau près de laquelle un rat mort du choléra est musc et benjoin. Après ça, impossible de trouver une plume et de l'encre dans les cafés où la chope coûte dix sous. Voilà pourquoi j'écris cette lettre avec le crayon de l'improvisation. Nom de Dieu, patron, c'est foutu ! Quel pays! que c'est beau! L'horreur des bourgeois y disparaît. Elle y disparaît d'autant mieux que le Glatigny,embarqué de force avec une famille ridicule, mais qui a de l'influence sur la recette, et forcé d'accompagner cette famille au pic de Gers, la mène au bord d'un précipice, et, profitant du cri de terreur de tradition, s'élance à vingt mètres au-dessus de la tête des bourgeois épatés et s'éclipse à la façon d'un isard, en déplorant qu'un torrent l'empêche de rejoindre ses aimables compagnons. Après-demain, je reviens à Paillole. En arrivant au Casino des Eaux-Bonnes, j'ai trouvé le directeur qui échangeait des coups de poing avec un de ses cabots.Je les ai laissé faire et suis allé présenter mes hommages à la jeune première. Est-ce d'un sage, oui ou non? Mon chien étant défunt,je l'ai remplacé par une chienne à poil ras de la famille des ratiers. Pas d'autres nouvelles. Bonjour au gosse et à sa mère. Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

Paillole, par Campan (Hautes-Pyrénées).

—

Patron,

Je commence comme Petitenards.

Que pensez-vous de Taine ? Quant à mon opinion sur son compte, en tant que montagnard, elle se formule en un seul mot : c'est un .... Est-il possible d'avoir aussi mal vu les Pyrénées que ça ? D'abord, il n'a vu que les endroits célèbres, et en calèche. Cette faculté d'orientation dont vous avez eu un échantillon à Barbizon s'est développée ici d'une façon démesurée, et les Dieux ont transformé mes jambes en acier. J'abats mes cinquante kilomètres par jour avec une facilité voisine de

la grâce. Hier j'ai servi de guide à une bande d'Anglais qui voulaient aller au pic d'Arbizon. J'en avais également envie. Je leur ai raconté comment Messala avait battu les Bigorrais dans le Pré Saint-Jean, et leur ai montré la place même occupée par sa tente. Je ne sais pas si on s'est jamais battu là, mais ça m'est égal. L'essentiel, c'est que mes Anglais épatés m'ont abreuvé tout le long de la route, et voilà le plus bouffon, le chef de la bande a voulu me coller cinquante balles. Je n'ai pas hésité, je les ai prises tout de suite. Et voilà ce que c'est que de fumer sa pipe, en blouse, devant la porte des auberges. Mais donnez-moi donc signe de vie... ou j'entre à l'École Normale et je vous débine au nom de Voltaire. Bonjour à la famille et à Asselineau.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

à Paillole, par Campan (Hautes-Pyrénées).

J'ai un mètre de manuscrits sur ma table.

—

Je ne sais pas si je pourrai vous voir cette année, car je vais, peut-être, rentrer à Paris en passant par l'Ile Maurice et Batavia. La chose ne tient plus qu'à un fil. Je partirai sous huit ou dix jours. Faites-moi donc envoyer le Baudelaire avant que je ne m'embarque. Nous n'en sommes plus qu'à une misère d'appointements sur laquelle je passerai, s'il le faut.

J'ai appris la mort du pauvre Rolland. Quelle fatalité depuis un an ! Baudelaire, Philoxène, Lambert. C'est à n'y pas croire, et Bataille qui est fou !

J'ai reçu des nouvelles de Gouzien, devenu tout à fait homme de lettres à la façon de Maynard. Cette littérature formera de jolies œuvres complètes plus tard.

Je refais en dix actes, rimés avec sonorité, le drame que je vous ai envoyé et qui, tel qu'il est, bâclé à la diable, a réussi. Le *Bois* a été refusé partout avec une ardeur qui m'a fait garder le *Marquis Algérien* et le *Cocu armé* dans le fond de ma malle. Je les jouerai moi-même en province. Comme ça auteur et comédien seront mutuellement charmés.

Je vous écris au milieu d'un groupe d'Anglais que je vais conduire au Pic du Midi. La perfide Albion a deux bien belles filles

avec elle! Je me sens tout disposé à faire leur bonheur si elles veulent.

Bonjour à la nichée et à Asselineau.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

—

Enfin! merci pour votre lettre. Les ennuis dont vous me parlez, je les comprends si bien que, pour les éviter, je recule mon retour à Paris le plus que je peux. D'ailleurs le moment serait mauvais de quitter les Pyrénées. Les villes d'eaux regorgent de monde et ça fait des séances. Mais aussitôt la soirée finie, je prends mon bâton ferré et je reviens à Paillole. Quel paradis! Avec le café, la nourriture et le logement me coûtent soixante-dix francs par mois : le ciel du midi dans toute sa magnificence, un soleil qu'on voit et qu'on ne sent pas à cause de l'air. Songez que la plaine où est Paillole est déjà à onze cents mètres d'altitude. Je me baigne dans un lac qui, lui, est à dix-huit cents mètres. J'ai passé cette semaine deux jours entiers et une nuit dans une montagne merveilleuse, inconnue des touristes comme toutes les belles choses. J'avais emporté des provisions dans un sac, et je suis resté là. Figurez-vous un château fort naturel, inabordable, avec des murailles de huit cents mètres de haut, des précipices effroyables pleins de neige ; les sapins qui sont à vos pieds ont l'air de brins d'herbe ; puis, la neige dépassée, une verdure folle, des fleurs sauvages comme si ça ne coûtait rien, des petits lacs et des sources avec une grotte dont j'ai fait ma chambre à coucher pour ma nuit. On appelle ça l'Arbizon ; la surprise et l'admiration ont failli me faire dégringoler. A un moment donné, il faut marcher pendant trente mètres sur une arête de deux pieds de large, avec deux pentes verticales de cent et quelques mètres de chaque côté, et au bas des aiguilles et des gouffres.

Un vieux berger m'a dit que depuis dix ans personne n'avait osé passer par là. Je suis fier. Quant au *Falot*, j'en suis propriétaire au même titre qu'Edmond Albert l'était de la *Revue Fantaisiste*. Je prête mon nom à un ami et ne m'occupe en rien de la rédaction, d'ailleurs parfaitement niaise, de ce journal. On m'y paie ma copie, voilà tout. Quand je reviendrai, j'aurai

soixante mille francs d'excédent de bagages à cause de mes manuscrits. Faites-moi expédier les *Fleurs du Mal* et la *Vie de Baudelaire,* aussitôt parues. J'ai à ma disposition quatre ou cinq journaux des Pyrénées, très lus pendant la saison. Envoyez-moi aussi quelques femmes si vous en avez dans le quartier. Mon désert en manque absolument. Il n'y a que des gardes-forestiers, des bergers, des ours et des isards. Quand Vénus réclame sa proie je suis obligé d'aller à Tarbes ou à Bagnères, et Vénus est exigeante. Je suis tout noir et tout brûlé comme le Comte de Gand de la *Légende des Siècles.*

Et quand je reviendrai de ce climat salubre,
Dans les murs de Paris, avec ce front lugubre,
Ma femme qui déjà, — peut-être, — a quelque amant
Me prendra pour un Turc et non pour un Normand.

Dans ma joie, j'ai eu du chagrin. J'avais un pauvre petit chien bon et dévoué au possible. La maladie l'a emporté. Il est mort après quinze jours de souffrances atroces, et me léchait encore la main en mourant. On va jouer *Gringoire* à Bagnères. J'y ai joué *le Bois* avec ma barbe. Bonjour à Mme Elisabeth et à Asselineau, sans oublier Georges.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Pensez à moi pour les *Fleurs du Mal.*

—

Vallée des Eaux-Bonnes.

Je suis en plein Benoîton ! Des bourgeois ivres de chic, jusqu'aux Espagnols qui chantent les couplets de Milher dans l'*Œil crevé.* Mais tout ce monde vient abouler sa braise au Casino et c'est la chose essentielle. Je vais encore rester huit jours tant aux Eaux-Bonnes qu'aux Eaux-Chaudes et m'installer à Biarritz pour quelques jours. Recommandez ceci à Coquelin : j'ai tenté hier, avec accompagnement d'orchestre, le *Carnaval de Venise* de Gautier. L'effet est épatant. Dans un salon, un piano tiendrait lieu d'orchestre. Ce vieux daim de Levassor est là. Nous lui avons fait remporter une veste ! Autre bonne nouvelle, j'ai trouvé, dans une cabane de berger, le volume de vers de Félix Arvers, qui, vous le savez, est d'une introuvabilité

surprenante, mais que de mouches, monsieur ! Je me lave dans les cascades, ce qui n'amuse pas autant ma chienne.

Bonjour à Georges à qui je rapporterai ou ferai rapporter un bel encrier en marbre de Gabas.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Maison Victor-Cazaux, Eaux-Bonnes.

—

Vous pouvez peut-être m'empêcher de m'expatrier. Demandez à Hollacher, dont vous faites le prologue, s'il a un coin pour moi. Vous savez que je joue tout l'emploi masqué.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Maison Victor-Cazaux, Eaux-Bonnes,
(Basses-Pyrénées).

Parlez-lui du *Bois* en tout cas.

Ma lettre était déjà sous enveloppe quand, dans le paquet qui me revenait de Paillole, j'ai trouvé la vôtre. Si vous pouvez réussir chez Hollacher, je reviendrai à Paris. Je vais lui envoyer le *Bois* qui a un grand succès partout où je le joue, même avec des grues, ce qui ne m'est arrivé que deux fois. Je refais *Pès de Puyane* en vers. Il aura six tableaux. J'avais été obligé de le bâcler en quatre jours. J'ai aussi trois actes d'écrits d'une comédie moderne en vers, et j'en suis content. Je vais envoyer au *Gaulois* une série d'articles terminés sur les *Inconnus Célèbres*, c'est-à-dire les poètes dont on cite toujours le nom et dont on ne connaît rien : Arvers, Dovalle, X[ra]. J'ai mis la main sur le volume d'Arvers, c'est lui qui m'a donné l'idée de ces articles. Ça peut être curieux.

Si vous grillez à Paris, ce soir je grelotte aux Eaux-Bonnes. En attendant une solution, un ami à moi, neveu du Directeur des Courses de Grenade, m'emmène faire un tour en Espagne. Nous partons la semaine prochaine. Je verrai Madrid, Tolède, Séville. Si vous croyez que cela me fâche, vous vous trompez. Cela me console même du public crapuleux d'ici. Oh ! les bourgeois qui vont aux Eaux ! Quelle démence ! Ils s'accrochent à deux ou trois princes poitrinaires et hideux. C'est encore plus bête qu'à Vichy. Mais je m'en fous, grâce au paysage dont vous

avez un échantillon en tête de ce papier azuré. Tous ces beaux endroits se tiennent. *Le Vin de l'Assassin*, de Baudelaire, dit par moi au Casino, a terrifié les Benoîtons. Il y en a un qui m'a conseillé de dire des choses plus gracieuses. Le jour de mon départ, je leur lâcherai la *Charogne*. Dites à Mme Elisabeth de se guérir et bonjour à Georges, l'homme aux prix.

A. G.

Señor,

Se habla español, escoutta d'Jeannetta, Hierro, Cortes taxas de tapettas. Je vous parle la langue du Cid... Que Gautier a eu raison de ne pas voir les Espagnols en Espagne. Le pays dépasse tout ce qu'on peut souhaiter en tant que modeste poète lyrique, mais les habitants ! Quels cochons ! Des gens qui s'appellent don Juan, pour de bon, et qui ressemblent à des petits crevés, des Havins majestueux !... mais il y a le ciel, il y a le soleil, y a la mer, y a la montagne, les œuvres complètes de Michelet réunies et réalisées. Je vois en ce moment traîner sur le dos d'une Anglaise une mer de cheveux rouges à rendre fou Rubens, et avec ça la garce est jolie. J'ai trouvé, parmi les cabots de Saint-Sébastien, un baryton de mes amis qui, ce soir, va me jeter dans les bras d'une fille perdue. Voilà encore où l'Espagne est chouette, c'est dans les femmes. Des yeux à ne pas s'y retrouver, une blancheur de dents et des rires amoureux et frais. Vrai, je suis content. L'Espagne est une chose vraie, on a chaud, on aime, on voit des moines improbables. C'est très gai.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY.

Ne me répondez pas avant d'avoir reçu une lettre qui vous apprenne mon adresse. Je fais sept lieues à l'heure dans le rêve et ne sais pas quand je m'arrêterai.

Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu
La vieille Catalogne en mère m'a reçu !

Je suis de retour. Le voyage a duré huit jours d'épatement, de joie. Les Espagnoles sont de bonnes filles, oui, d'humeur

accommodante. Il ne s'agit que de les faire rire. Après ça, vous pensez bien que je n'ai pas déshonoré que des Duchesses. Je me suis rabattu sur les jeunes personnes à qui l'oubli des devoirs est cher. Vous me direz que mes impressions de voyage donnent bien peu de chose à la science austère. Mais que voulez-vous ? Ce sont les jupes légères qui m'attirent tout d'abord, mais je ne perds pas le paysage pour ça. J'ai remarqué une chose très importante d'abord : les jarrets des Espagnols mâles sont de la blague,— pas un n'a pu me suivre dans les montagnes. Les jambes de la France ont triomphé sur toute la ligne dans ma personne. A Bilbao j'ai vu de vraies courses de taureaux. C'est mieux que la *Biche au Bois*.

Je vous embrasse tous.

ALBERT GLATIGNY,
Saint-Jean-de-Luz (où naquit Jubinal)
rue Neuve, 6.

Je vous envoie le portrait de Fontarabie pour Georges, dont j'ai toujours l'encrier impossible à fourrer dans une lettre. Je reste jusqu'à lundi à Saint-Jean-de-Luz; je vais à Biarritz, qui est à deux heures, essayer de faire du sou.

—

Au moment où j'allais quitter Saint-Jean-de-Luz, avec l'encrier de Georges, les Lionnet sont arrivés. Je reste avec eux pour donner quelques soirées à Biarritz et à Bayonne — quand je dis donner, vous pensez bien que nous ferons payer le public. Je vous envoie pour Brisebarre, si vous savez où le trouver, un joli vol. de ses *Pauvres de Paris,* que j'ai acheté à Tolède. C'est une bonne contrefaçon de Tolède. Les Lionnet vous disent mille choses. Hippolyte est furieux, parce qu'il n'a pris en pêchant à la ligne que des crabes dégoûtants, ce qui est une veste pour un pêcheur.

Bonjour à Mme Elisabeth et à Georges, dont l'encrier m'embarrasse et qu'on ne peut envoyer dans une lettre. Si j'avais su, je lui aurais acheté quelque chose de plus léger.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
Grande-Rue, 7, *chez Melle Lefebvre,*
Saint-Jean-de-Luz.

—

Je vous envoie pour Georges, en attendant son encrier de marbre, une superbe vue des Eaux-Bonnes et le portrait de la vallée de Laruns où s'exerce cette industrie bizarre.

Des jeunes filles aimables de Toulouse, en costume du pays et en carte,offrent leurs faveurs aux étrangers qui partent avec la conviction d'avoir jeté le trouble dans l'âme d'une Ossaloise.

La diligence m'attend, je clos cette épître.

ALBERT GLATIGNY,
à Saint-Jean-de-Luz, Basses-Pyrénées.

—

J'ai fui sans trop de tristesse
La Lutèce
De Villemessant, de Scholl.
Vers les hautes Pyrénées,
Couronnées
De neige, j'ai pris mon vol.

Donc un perruquier de Tarbe
Fait ma barbe.
Me voici pour dix-huit mois
Dans ce pays de montagnes,
De campagnes,
De vignes et de pins droits.

Goubert est un muff. J'accorde,
Pour la corde
Qui doit l'étrangler, deux sous.
Enfin, de lui, je suis quitte
Et j'évite
Son noir public d'hommes saouls.

Je lis, je rime et rimaille,
Maille à maille
Et vers par vers je bâtis
Un long et superbe drame
Dont la trame
A des fils bien assortis.

Que le ciel vous tienne en joie
Et vous noie
Dans un torrent de gaîtés.
Moi, je suis heureux de vivre
Et m'enivre
Du beau pays des Etés.

Achetez un sucre d'orge
Au gars George.
Je m'endors jusqu'à demain
Dans la couche où s'est vautrée
La denrée
Dont j'ai le cœur ?... Et la main.

ALBERT GLATIGNY,

32, *rue des Grands-Fossés, Tarbes*, patrie de Théophile Gautier, où Fould vient de claquer et où Larrey est représenté, en bronze, sous les traits d'un marchand de jouets d'enfant.

—

Tu disais donc, Mateo, que Cosette, l'encrier de Georges et Glatigny se dirigeaient vers Toulouse pour épater les peuples et, de là, se rendre à Marseille où l'ami Péricaud, qui joue les *Fourberies de Nérine* comme un ange, appelle ces trois pîtres. Ajoute que les Lionnet iront prochainement chez le poète Théodore de Banville, leur dire une foule de choses réjouissantes. En attendant il pleut, Cosette fait des indécences avec un tas de chiens bizarres, l'encrier est dans la malle, et Glatigny prend des bocks au café Farnié, remplacé par le café Champagne. Telle est la vie. On remplit des bouts rimés en public et Banville vous écrit tous les quatre ans, et on veut que j'aime les hommes à qui les femmes me paraissent préférables d'ailleurs, sous le rapport simple de l'amour. Marguerite qui avale un soda préfère les hommes et comme elle est très belle, et que les hommes se résument en moi, j'ai la canaillerie de ne point la détromper,

et peut-être, ô misère !
Un malheureux de plus qui maudira le jour !

Dans le fond, je suis content, j'ai passé un été splendide dans un pays éblouissant, je reçois les baisers de l'heureuse créature qui se prostitue à moi, ma chienne mange sa pâtée avec un appétit extraordinaire, il n'y a que l'encrier de Georges qui s'embête dans sa malle. Bonjour à vous tous et de tout cœur.

ALBERT GLATIGNY,

chez M. Valu, Théâtre des Variétés,
Toulouse (rien du Capitole).

—

Toulouse, cinq jours d'arrêt ! Je suis arrivé dans ce village démesuré avec des fesses qui vous auraient fait chanter le Cantique des Cantiques, à vous qui aimez les compotes et la marmelade. Avant de quitter Saint-Jean-de-Luz, j'ai eu la joie, à Saint-Sébastien, de contempler une reine.. . dont on peut dire plus justement que de Mona Belcolor : cette fille est hideuse !

Hier, succès épatant aux Variétés de Toulouse. Je vais y jouer *le Bois* et les *Fourberies de Nérine*. Faut propager les belles pièces. Un conseil : ne parlez jamais de Champfleury à Toulouse ; on est furieux contre lui depuis *la Belle Poule*, ce qui n'empêche pas le roman d'être amusant. Si on vous propose le trône d'Espagne pour moi, dites que je refuse. Je suis engagé pour un mois à Marseille et de là je vais à Alger, puis à Oran, ous'qu'est mon frangin.

Bonjour chez vous et livrez-vous aux Belles Lettres en ma faveur.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
2, Grande-Rue, Faubourg Saint-Michel,
Toulouse.

—

C'est pas drôle. Vous avez un chien et je ne l'apprends que par la voix des feuilles publiques. S'il est aussi paillard que ma chienne est catin, c'est du joli. Qué ville bizarre que Toulouse, rien que des cabots et des académiciens ! *L'Emancipation* a reproduit vos derniers vers du *Charivari*. Demain, je joue *le Bois* avec la fille de Henri Monnier qui est bigrement jolie, mais elle n'a pas de réciprocité pour moi, comme dit son père, et elle a tort, car je ne lui serais point cruel. Lévy se décide-t-il à mettre Baudelaire en vente ? Si oui, vous pouvez me faire envoyer le volume avec celui d'Asselineau auquel je tiens avec fureur, à Toulouse où je reste jusqu'à dimanche. Bonjour à Georges et à sa mère. Je vous serre la main et Cosette flaire avec volupté le cul de Buck.

ALBERT GLATIGNY,
2, Grande-Rue Saint-Michel, Toulouse.

Ne recevez pas Marfori chez vous. Sa conduite manque de dignité.

—

Cette (patrie de Babon).

Je constate deux choses avec douleur, la première que Théodore de Banville ne sait écrire de lettres qu'au *Charivari*; la seconde, que *La Légende des Siècles* ment comme un arracheur de dents, alors que faisant la description de Narbonne, elle dit :

Une ville très forte,
Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte,
Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
Trente maîtresses tours avec des toits d'étain,
Et des mâchicoulis de forme sarrasine,
Encor tout ruisselants de poix et de résine.

Narbonne que je viens de voir est fortifiée à la Vauban, d'une manière bête. Il n'y a pas de mâchicoulis — il y a des vents, mais pas de mâchi, — et on veut que j'aime les hommes, répéterai-je !

Avec tout ça je me ruine en chemins de fer uniquement pour vous informer de mes changements d'adresse, et vous me répondez tous les quatre mille ans ! L'Espagne a eu le temps de faire une révolution avant que vous ne vous soyez décidé à répondre au pauvre bougre et à sa chienne qui vous aiment. C'est honteux. Je bénis Georges et sa mère et je vous maudis.

C'est tout ce que vous aurez de moi, cette fois, foutre !

ALBERT GLATIGNY,
Au Casino, Marseille.

Je vais aller à Avignon épater les félibres....

6 octobre 68 (date de l'enveloppe).

—

Patron,

Je passe mon été dans le Midi pour aller à Alger. Paris est trop loin. V'là mon adresse. Bonjour à la famille.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
11, *rue Thubaneau, Marseille, Bouces-du-Rhônnneu.*

11 juin 1869 (date de l'enveloppe).

—

Vous me voyez à Marseille, le pays des lieux à un sou, où je

dévore mes appointements. Jamais je n'ai vu de public aussi chaud, mais quelle turbulence! Si vous voulez voir l'effet du rythme de Sara la baigneuse en provençal, regardez :

> Tout de passis, tout gingolo ;
> La piboulo
> Jeto sa fucio au mistrau ;
> Plego coume uno amarino
> E Cracino
> Au ronfla d'ou vint-terrau.

Et on appelle ça une langue. Je veux bien moi et vous ? Bonjour à la maison.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
11, *Rue Thubaneau, Marseille.*

J'ai rencontré Lagier à Marseille. Plus vaste que jamais.
Péricaud vous dit bonjour.

—

Marseille, 5 messidor, an 77.

Patron,

Péricaud, qui est avec Honorine (j'aime mieux, tout en le plaignant, le voir dans cette vieille dame que moi), vous dit bonjour. Je suis parvenu à quitter Nice, en laissant mes frusques en gage. L'habit noir seul est sauvé du naufrage ainsi que ma chienne. Correspondants, directeurs, amis, personne ne me donne signe de vie. Vous dire où je dois aller cet hiver m'est impossible. La première chose qui se présentera sera celle que je choisirai.

Bonjour à la maison.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,
11, *Rue Thubaneau, Marseille.*

—

Marseille, 10 messidor, an 77.

Seigneur,

Je suis depuis quinze jours sans un mot de personne. C'est à croire que Paris est détruit. Mon engagement pour Alger est presque décidé. A moins d'un revers du sort, je m'embarquerai

dans quinze jours pour Oran, où je verrai mon noble frère, et, de là, j'irai à pied jusqu'à Alger. Roqueplan ni Blum ne m'ont répondu, il ne me reste plus qu'à me faire bédouin, comme Jocrisse. Je vivote en attendant au moyen de quelques séances. Péricaud, toujours avec Honorine, toujours pas belle, vous dit bonjour. La ville de Marseille, depuis deux semaines, va bien. Il y a régulièrement un assassinat tous les soirs, et les dimanches et jours fériés on ajoute un supplément le matin. C'est très gai.

Bonjour à tout le monde.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

Rue Thubaneau, 11, *Marseille.*

—

Marseille, 21 messidor, an 77.

Invitez Mme Waldor, en vous accrochant à Paul Foucher. On va remonter *Notre-Dame de Paris* chez l'*Ambigu*. Quelle occasion pour moi de jouer *Gringoire !* Un début dans ce rôle, c'est la fortune. Poussez à la roue avec acharnement. Bonjour à la maison.

Je vous serre la main.

ALBERT GLATIGNY,

11, *rue Thubaneau, Marseille.*

(*A suivre.*)

DÉTACHEMENT

—

I

Ces notes, extraites du carnet de Daniel, semblent devoir justifier on ne sait quelle expérience peut-être amoureuse dont il aurait souffert. Je les transcris sans en rien corriger, désireux de respecter surtout leur extrême franchise.

I

Je n'ai pas assez touché aux choses, quand je me serais enrichi de toute possession. Et je hais mon père, parce que, le premier, il m'a détourné de prendre part au monde. Tout enfant, déjà je l'entendais me dire qu'« un enfant ne doit rien demander ». Et moi, doutant si ma convoitise n'avait tort, évitant d'y songer, patiemment je m'efforçais à la détruire.

Puis, peu à peu, je me laissai convaincre que des parents ne peuvent se tromper... Ils en faisaient un article de foi. Et mon père pourtant ne m'a jamais parlé. Que m'importe aujourd'hui qu'il m'ait aimé si c'était par devoir ? Il ne soupçonnait pas même que j'eusse des besoins.

Ah ! je ne désirais pourtant que tendresse et d'être caressé. « Jeux de petites filles », grondait-il. Et, comme, selon lui, pas plus que d'être beau un homme n'a besoin d'être doux, il me faisait quitter les genoux de maman où je m'étais réfugié quand je n'en pouvais plus. S'il m'enseigna l'ennui sacré du devoir qu'on ne discute pas, quand m'a-t-il montré cette faiblesse charmante qui se laisse sourire ?

Un jour qu'il était étendu dans son lit, malade et déjà

éloigné, j'ai touché la profondeur de son sacrifice. Il n'avait donc vécu que pour moi ! J'ai pris sa pauvre main dans la mienne et j'ai pleuré sur elle. Mais, l'ayant quitté, je ne me suis plus déjà rappelé que ses efforts ignorants contre la violence de mes désirs, me portant à croire, quand je ne l'aimais pas, que je l'aimais, parce qu'il était mon père, à aimer tous les gens pour telles et telles autres raisons ; détournant le cours naturel de mon amour, m'enseignant la politesse de l'amour, il m'avait fait perdre jusqu'au sens de sa spontanéité gratuite.

Par reconnaissance à son dévouement pouvais-je lui passer sa dureté meurtrière ? Aussi, lorsque je rentrai dans la solitude où son aveuglement m'avait précipité, je ne savais plus trouver, le payant de tant de maux, qu'un mépris qui ne pardonnait pas.

II

Que n'ai-je eu d'abord la société d'un chien, d'un chat qui m'eussent révélé la douceur des contacts et de l'indolence ! Par eux j'aurais encore appris à jouer avec les choses vivantes. Hélas ! nous entretenions bien dans une cage quelques tristes oiseaux, mais je ne les considérais que comme l'instrument de leurs chants.

D'ailleurs je vivais à l'écart des autres enfants jugés peu convenables, ou de qui mes parents craignaient que j'attrapasse une coqueluche qu'ils risquaient de couver en effet. Comme l'on m'épargnait le moindre contre-temps dont se fussent irrités et nourris mes désirs, je ne crus plus bientôt que les accidents — dont les jours, au contraire, sont uniquement tissus — pussent être autres qu'indésirables, évitables, accidentels enfin. Tout se disposait pour ne me montrer dans l'existence qu'un rigide idéal, indifféremment à l'usage de tous...

... Nous habitions un quatrième, à l'abri des changements du temps, un quatrième ou un autre étage, dans une maison quelconque, avec des gens au-dessus et des gens

au-dessous qui, — je l'ignorais, — pour faire l'amour baissaient la voix. Je n'avais besoin de me préoccuper de rien. Séjour de félicité ! L'eau et le gaz à tous les étages.

Puis lorsque, rien que pour prendre l'air, on me menait promener, c'était, — vêtu de pied en cap, — toujours vers le même gazon aride et peu familier.

Je m'émerveille maintenant de voir pousser dans les jardins les légumes aux vertus efficaces, les beaux fruits si juteux, si sucrés. Mais tout, à la maison, s'évaluait. Rien n'y entrait qui ne fût coupé, sec, mort. Et mes émerveillements tardifs ne remplacèrent pas la conscience paysanne, que je n'ai jamais prise, de la fantaisie naturelle et changeante des saisons et des heures.

Enfin l'on me mit au lycée. Pendant sept ans, quatre fois par jour, j'ai traversé dans sa longueur la même morne rue, allant chercher pour rapporter chez moi, interminablement, une instruction où le cœur ne trouvait point sa part et où, par besoin d'harmonie, tout de même je m'abandonnais sans retenue. Seule, la chimie, à cause des naissances mystérieuses, attendues et précises, me ravissait. C'est elle qui m'introduisit — oh ! si faiblement — à la vie des choses. Triste temps où j'ai tout négligé des seuls qui comptassent, mes soucis enfantins, et où me manqua jusqu'à l'antidote des sports.

Cependant la férocité calme de mes vieux professeurs s'assouvissait à me dessécher. Et maintenant je ne me rappelle mon passage, par ces bâtisses sans air, ces cours nues, ces murs froids, que comme la traversée d'un tunnel qui n'en finissait pas et où je m'habituais à vivre sans respirer.

III

On tarissait en moi l'émotion de la vie ? J'abstrayais ! Mais j'abstrayais dans les musées, dans les monuments, avec délices et frénésie. Ma sensualité, se spiritualisant de plus en plus, se séparait de toute violence charnelle et prenait ses plaisirs où l'autre, s'ignorant encore, n'avait pas

accès. Et comme je ne voyais sur tant de tableaux que compositions dont rien ne se laissait reprendre, les spectacles trop imparfaits de la vie, comment m'auraient-ils agité ? J'en arrivai à négliger toute anecdote, n'essayant plus de saisir que les combinaisons de nombres dont naît l'équilibre rythmique. Chaque pas m'éloignait de ce que je ne savais pas devoir me devenir si cher, tandis que, trop longtemps réduit à nourrir une passion muette pour des formes indifférentes, je sentais me gagner un platonisme détaché et le dédain au moins inavoué de toutes les agitations humaines. Ce qui était individuel m'apparut dès lors ridiculement mesquin quand je le rapportais aux parfaits monuments qui m'avaient sans partage enchanté.

Et mon enthousiasme, désemparé de se voir sans objet dans le monde, se replia sur soi.

Témoignant d'une si glaciale passivité près d'eux, comment m'auraient recherché d'autres êtres, comment, sur eux, me serais-je penché ? Je m'étonnais au contraire de ce qu'aux paroles de tels et tels, l'on prêtât attention si religieuse. Je ne comprenais pas encore combien sont rares les rencontres de circonstances favorables à la moindre des réussites. Gêné de ne pas comprendre leur langage amoindri, je me renfermai dans un mépris silencieux que je ne parvenais pas même à me formuler et où, ramenant mes jugements à une échelle de grandeur surhumaine, ma surprise se fixait. J'évoluais comme sur un autre plan.

Tout m'y apparaissant réduit, il fallait bien que je me crusse réservé pour quelque destinée d'exception. Epiant les concordances entre les faits et mes pressentiments, j'y déchiffrais promesses sibyllines.

Et tout, mes distractions, mes espérances même, conspirait à glacer des désirs importuns.

IV

Comment pourrais-je maintenant distinguer entre mon propre fonds et ce qui de l'extérieur est venu s'y ajouter ?

...Tristes livres à qui j'ai donné mon amour !... Plus que pas un peut-être, ce perfide conseil m'a dévoré que m'avait insidieusement glissé le plus insinuant des maîtres. « Ah, disait-il à peu près, n'avoir plus qu'à étendre le bras pour arracher un fruit et passer sans le prendre ! » Je voyais là le conseil de faire effort sur soi. Mais je distinguais trop mal la valeur d'un geste volontaire pour tirer profit d'une telle paraphrase. Aussi me disais-je plutôt : « Qu'importe la possession ? Le désir compte seul et seulement jusqu'à ce que soit son objet presque atteint. » Mais ne raisonnais-je ainsi parce que du plaisir qu'un jour je pouvais prendre, il ne me restait le lendemain nulle trace ? Et je me maintenais pour quelle fin mystique dans un mystérieux état d'attente et de pureté.

Pourtant le seul mot d'amour, quel charme il exerçait sur moi ! Il ne m'évoquait rien de tangible. C'étaient lettres sans chair qui, tout au plus, signifiaient tendresse sentimentale exquise et vague que je ne concevais guère. Et il influait si vivement que, pour éviter de l'entendre, j'essayais d'en détourner ma pensée à qui je jetais d'une manière hypocrite une phrase étrangère et qu'elle eût à brouter. De sorte que, se consacrant à cette occupation, elle laissât, sans y être entraînée, passer comme un tourbillon la tirade impétueuse. (De même, plus tard, me faudra-t-il rougir — et non pas de honte — quand, ayant l'attention attirée par une allusion incidente sur quelque défaut reproché aux Juifs par exemple, — défaut auquel nul n'est plus hostile que moi et dont nul n'est plus éloigné, — je me trouverai, pour une raison fortuite, empêché de prendre part à la discussion où j'eusse peut-être justement précisé et soutenu l'accusation par laquelle mon trouble aura l'air de trahir, au contraire, que je me suis senti visé.) C'est que mon inquiétude se destine et réalise toute pensée où peut d'un soupçon l'idée lointaine sembler flotter. Et les mêmes mots, qui restent sans effet quand je les combats dans l'ardeur d'une active réponse, m'absorbant quand je ne puis ainsi m'en délivrer, me

réduisent alors à ce trouble apparent qui n'est de l'action qu'une forme mensongère et dénaturée.

A la lecture de Phèdre, un jour, en classe, j'ai rougi comme on se noie. Ce jour-là, aucun mot ne se présenta pour calmer mon inquiétude débridée. Non ! plus je voulais arrêter cette injustifiable suée, plus je la nourrissais.

Sous des voiles qui m'empêchaient de vous apercevoir, sommeilliez-vous, sens au tardif éveil ? Etait-ce, de votre léthargie, révélations subreptices, comme sursauts inconscients du dormeur ? ou bien pressentais-je quelque obscure singularité dont, sans la connaître, je me chargeais d'avance ?

Tant de corps autour de moi ne m'étaient pourtant jamais apparus que simples supports à des têtes dont l'unique fonction était de travailler, et je ne songeais pas qu'ils pussent prendre plaisir à des délassements.

Mais ce fut une bien autre rougeur qui envahit mon visage quand, incapable d'expliquer une certaine éruption survenue aux cuisses, le médecin, ayant prié ma mère d'aller dans la chambre voisine lui chercher un mouchoir, me demanda si je n'avais pas eu ces temps derniers des rapports avec une femme malade. Je n'établissais aucun lien entre l'amour qui me paraissait pure relation d'âmes, réservée à des temps anciens, et quelques autres mots comme rapports, sexe, dont je n'imaginais pas ce qu'ils représentaient, mais où j'enfermais un univers de monstres.

J'avais seize ans et j'étais vraiment vierge. Pourtant mon front rougit et ruissela comme pour confirmer l'acte dont je me sentais en vérité douloureux que le docteur, par présomptueux diagnostic, eût seulement osé me suspecter.

Je n'avais pas la pratique du monde. Mon orgueil était de l'avenir où je m'entrevoyais ; pour les choses du présent, j'étais tout défiance de moi.

Détaché des accidents parce que je m'étais habitué à les négliger, d'autant plus prisonnier des contingences, d'autant moins préparé à leur résister, j'avais le besoin presque maladif de la sympathie des autres. La plus légère

hostilité me faisait souffrir, vînt-elle d'un mendiant rencontré d'aventure. Et, certain, par exemple, que l'on ne pouvait que s'ennuyer avec moi, je faisais effort en société, bien qu'animé en principe d'un mépris nullement vaniteux et même plutôt humble, mais général à l'égard d'autrui.

Incapable de mentir, seulement occupé à dégager mon être véritable, je m'évertuais alors par politesse à me surpasser, sentant que je me trompais sur moi-même et troublant du même coup l'idée que, peu à peu, j'avais prise de moi. Alors j'éprouvais, tout à la fois, fatigue sans douceur, désolation de manquer des qualités qu'à leur témoignage les autres me semblaient posséder et goût plus vif enfin de cette solitude où, dans une paix que rien ne venait interrompre, s'amplifiait sans contradiction et se complaisait lâchement la faiblesse de mon caractère. Craignant les influences, je me jetai avec une fureur grandissante dans la contemplation intérieure afin d'éviter les désenchantements que le monde infligeait à ma jeunesse et les envies violentes et douloureuses dont il me tentait chaque fois que je me mêlais à lui.

Ame inquiète à se saisir, j'étais comme un riche honteux, doutant de ses richesses, parce que différentes des autres. Et c'était maintenant pour m'épargner la souffrance que je m'enfonçais de plus en plus dans mon isolement.

V

J'éprouvais des paroles qu'échangeaient mes parents — piteuses et presque dramatiques, à force de dénûment — une pudeur dont ils se gardaient d'être troublés. Mais, sans le vouloir, je faussais l'idée humaine que, sans eux, j'aurais pu me forger de l'amour. Et eux-mêmes me donnaient d'une façon continue l'exemple d'un ménage indissoluble et morne.

Si le cœur n'y parlait pas, si l'esprit ne trouvait pas à s'y satisfaire, comme l'idée de leurs rapports charnels jamais ne m'avait effleuré, de quoi donc pouvais-je m'imaginer que

s'entretînt leur vie commune ? Et je m'habituais à n'établir aucun rapport entre l'amour, perfection vague, charmante, inaccessible, et la vie d'un couple à qui d'avoir dit « oui » suffit pour se perpétuer.

L'image de la mienne s'étendait sur toutes les images de toutes les familles, les recouvrait, sans que je susse opposer (trop grave et confiant pour faire mon salut par la ruse) à sa desséchante influence la moindre ironie. J'en renforçais au contraire ma certitude d'un devoir inéluctable, puissant et suffisant, toujours dénué de charme et de fantaisie. Il n'y avait en effet entre eux, — qui, devant moi du moins, pas même ne s'embrassaient, — que relations de gens qui ont convenu de joindre leurs petites ressources pour se partager les soins de l'existence et se soutenir dans les périodes difficiles.

Comment aurais-je pris l'habitude de songer que je pusse un jour me marier, avoir des enfants ? Bien mieux, me désaccoutumant de penser que nous fussions créatures de chair, me gâtant la saveur de tout attachement, ils me dressaient à ne voir en nous que machines ayant pour mission de subsister hors du bonheur et des plaisirs. Ils me faisaient passer le goût des êtres.

Et ce n'est qu'après avoir perdu toute superstition du devoir que je devais un jour, tardivement, m'égarer dans des dangers dont rien, sinon la crainte plus tardive encore de m'y ensevelir, ne pourrait m'empêcher de faire mes délices.

VI

J'étais tellement embarrassé de toutes sortes de liens qui m'empêchaient d'agir, que les seules voies qui demeuraient accessibles à ma révolte étaient les plus extrêmes et les moins praticables. Chargeant mon père de ma propre inaction, j'en souhaitais la mort, ou bien je désirais quelque scandale dont je demeurais incapable.

Je souffris quelque temps, ne me sentant vivre alors que

dans mes révoltes intérieures. Puis la guerre éclata : j'avais enfin pour partir le puissant soutien d'une raison universelle. J'attendais tout de ce coup de la fortune ; et qu'il déblayât d'abord mes perspectives.

Je rentrai bientôt, blessé, parmi les miens que je surpris, intacts, à la même table, tenant les mêmes propos et comme si, depuis mon départ, le monde n'avait été bouleversé de fond en comble. J'étais repris dans leur cercle infernal. Mais je les haïs, à ce point que leur influence ne cessa pas de me faire véhémentement réagir et me refoula dans un état de solitude si parfaite que, pour m'y maintenir, je laissai en moi monter la défiance. Et toute douleur m'épargnait, sinon celle, d'ailleurs très légère, d'échapper à la douleur même.

C'est enfin dans ces années, où nulle inquiétude ne me troublait, que je m'épris des paysages du monde pour les avoir longtemps contemplés sans amour.

. . . .
. . . .
. . . .

J'ai mêlé mon corps aux forêts, aux plages, chantant avec la lumière sur les routes blanchies. J'avançais sans dessein, sans pensées, ne reflétant en moi que l'image d'un ciel que rien ne mesurait. Et me restera-t-il de plus beaux souvenirs que de ce soir, quand, dans la voiture qui me ramenait d'un paysage de rochers et de neige, je m'apparus brusquement seul au milieu des montagnes que l'ombre envahissante refermait derrière moi, n'entendant que le vent qui soufflait avec acharnement dans les bois où la nuit devenait plus épaisse et se peuplait de bruits, de formes et de voix ?

Je vivais d'une existence assez mal définie pour pouvoir intimement me fondre dans ces grandes scènes. Je ne les ramenais pas à moi, je ne les animais pas en moi. Je m'effaçais quand commençaient leurs jeux et j'y participais jusqu'à jouer moi-même leurs rôles éternels. Toute voix

m'eût troublé, toute parole eût pesé plus qu'il n'eût convenu. J'avais besoin de la paix et de la solitude.

. . . .

. . . .

Que cet abandon me fut cher! J'avais enfin trouvé les moyens et l'objet de mon amoureuse effusion. Et plus je me laissais aller à ces mouvements passionnés, plus, aux joies humaines, je devenais insensible.

Trop heureux temps de mon adolescence!

Tel étais-je, sauvage et vivant dans une exultation si continue que, si j'ignorais la douleur, puis-je dire que je connaissais la joie? Mais plutôt un transport qui n'en finissait pas de me soulever et me poussait, léger, sur les chemins du monde.

. . . .

. . . .

Trop longtemps détourné au profit du devoir, je me détruisais donc encore. C'était d'amour que mon cœur était plein; mais de celui qui s'accomplit dans la ferveur d'une conscience passionnée où je m'abandonnais sans retenue hors des gestes et de la possession. Plus j'étais heureux loin des hommes, plus je tendais à les négliger. Mais pouvais-je, dans la ferveur de cette ivresse continue, songer aux dangers de ma joie, pouvais-je à d'autres soucis me donner qu'à celui d'extases si parfaites? Je perdis sur moi-même contrôle; je me refusai à agir sur le mouvement naturel de ma pensée; je me laissai entraîner dans une indiscipline chaque jour grandissante, croyant que cette anarchie-là était le fin du fin.

Sans intérêt à défendre, sans désir à réaliser, j'étais une scène où se déployaient tour à tour les plus variés des paysages; je m'entraînais à n'être que mouvement loin de ce qui, chez les hommes, maintient une constance. Et c'est à cause de ma tendresse, inévitablement précaire, qu'à ceux qui se laissaient m'aimer je n'apportais que cruauté voilée de charmes, et le désespoir à force d'insuffisante charité pour moi-même.

Mais tant de si violents transports pour des êtres qui n'étaient ni de chair, ni de sang, tant de passion que l'esprit nourrissait, pouvais-je tout d'un coup les rapporter à deux yeux emplis de larmes, à une bouche dont je ne distinguais pas la forme, si loin des spectacles qui me disputaient à moi-même ?

Et tout, au contraire, me portait, malgré moi, à ce détachement insensé.

VII

La honte se mêlait à mes plaisirs d'amour. Et comment me serais-je volontiers abandonné à eux quand, en ayant si longtemps ignoré le besoin, je ne les avais à la fin découverts que pour y voir une monstrueuse et dégoûtante indiscrétion ? Je ne m'y livrai qu'en me les reprochant et comme à des expériences interdites.

Ne pouvant agir sur mes propres sentiments, ni jouir par sadisme d'une conscience contredite, ni rien désirer d'accomplir que dans une plénitude avouable, mon trouble m'empêcha de participer vraiment aux joies habituelles. Cela m'éloigna des gens davantage encore, car, au lieu de chercher à m'assouplir pour me plaire à leurs voluptés, je m'en étonnais et ne m'empêchais pas de m'en détourner.

Combien m'émouvaient-elles pourtant ces belles jeunes formes ! Du temps déjà que j'allais au lycée quels troubles j'en avais ressentis : j'eusse désiré de m'approcher d'elles et, sans savoir pourquoi, que c'eût été royal de les toucher. Mais je ne savais ni choisir, ni approfondir, ni m'attacher ; j'étais timide surtout et apeuré, j'avais scrupule à ne rien demander, à ne rien devoir. Je refoulais mes désirs. Je les accoutumais à ne pas s'exprimer.

D'ailleurs la chair même, quand je la connus, me parut répugnante. Alors, comme des femmes je m'étais encore plus écarté (ayant trop souvent entendu répéter que l'homme était né pour les servir et que je n'admettais pas une telle injustice), comme j'en avais trop vu de désœuvrées, lors-

que je n'appréciais que de faire son devoir, de trop faibles et molles, quand mon père m'enseignait combien la force est belle et même la dureté, je ne pus me complaire avec elles. Et puis j'étais trop grave pour ne pas me sentir d'une autre race que la leur et, le sentant, d'elles m'écarter. J'évitais donc leur contact avec d'autant plus d'aisance que j'étais ignorant des douces puissances du charme.

Enfin mes parents m'avaient si bien convaincu de la vénalité féminine dans le temps même où je ne savais pourquoi ils m'en entretenaient, ils m'avaient tellement démuni de tout argent, que je me fortifiai sans peine dans la double certitude qu'aucun n'est gratuit des plaisirs de l'amour et qu'entre les femmes et moi il ne pouvait y avoir rien de commun. Aussi continuais-je à ne les regarder que pour en admirer les formes, en ressentir un trouble vague et délicieux, mais non pour désirer de les posséder.

Et je n'envisageais de plus en plus mes rapports avec les autres êtres que comme un moyen, d'ailleurs secondaire, de m'enquérir de ce que ceux-ci pouvaient penser de moi et d'éclairer, de leurs lumières, ma seule conscience.

Mes sens s'étaient en effet si bien dépouillés dans les exercices les moins prémédités que, — spiritualisés, sans intérêt à la matière, — ils ne trouvaient de plaisir que dans l'éventuelle contemplation du monde où nul besoin de posséder n'accède. Tandis que, porté par un progrès continu des délires de la chair, j'atteignais à l'indépendance où, rien d'étranger ne s'y mêlant plus, l'être est à lui-même, hélas! un parfait univers.

II

Voici maintenant de cet étrange dédoublement une explication bien différente de celle que, dans ses notes, Daniel s'est proposée.

Un jour qu'il traversait la campagne angevine, du train qui l'emportait voyant se succéder tant de parcs et de

châteaux, quel n'avait été son désespoir à songer que nulle part il ne possédait rien et, vagabond, que la douceur des êtres et le repos au milieu des choses partout se refusaient à lui.

Elevé dans la gêne, il n'avait pas même connu la joie de disposer de cet argent qui, remplaçant la véritable propriété dans un temps où plus rien n'est gratuit, permet à ceux qui le possèdent de croire qu'ils goûtent à des plaisirs quand ils ne peuvent en provoquer que les occasions extérieures. Car il faut un minimum de quiétude acquise, d'accoutumance ancestrale aux voluptés pour que ni la surprise, ni l'ivresse de la découverte, ne fassent croire à la joie et ne l'emportent sur elle.

A toutes ces raisons qu'ont les hommes déracinés de n'éprouver qu'illusions, pauvre il en ajoutait d'autres qui le privaient de ces illusions même.

Et voici qu'il éprouvait soudain, allant d'un seul coup à la cause profonde de son dénûment, la tristesse de n'être fixé en aucun lieu du monde.

Juif en même temps que Français, s'il ne sentait que répulsion à l'égard des autres juifs de son temps dont l'âpreté vulgaire l'avait fait trop longuement souffrir, pour les anciens Hébreux il était troublé comme d'un sentiment familier.

D'où lui venait donc cet attachement à la terre française dont jamais ses parents n'avaient rien possédé, attachement si vif que, voyageant en Angleterre, il y recherchait avec une fièvre inconnue ceux que dans les rues étrangères il entendait parler sa langue? (Et il se rappelait bien qu'il faisait avec eux comme un pacte muet, quelque secrète convention qui lui donnait le droit de les aborder.) Non seulement il avait souffert, sous cette forme, du mal du pays, mais surtout il s'était étonné, au bout d'un peu de temps, de découvrir qu'un peuple étranger se nourrissait de faits et de pensées que, — les ayant toujours si naturellement associés au sien, — il lui avait cru réservés, au point qu'il s'ir-

ritait de les trouver ici, les y jugeant discordances, artifices, usurpation.

Et, de retour en France, s'attardant délicieusement aux mots qu'il entendait d'une oreille rajeunie, tout lui était apparu fraternel, et bien qu'il ne fût guère sensible au charme des campagnes, qu'il ignorât encore la grandeur des paysages simples et des vallées riantes, il s'y était retrouvé à son aise.

Ainsi, tout en se sentant le descendant à travers les siècles des vieux Hébreux, tout de même, il était uniquement attaché à ce pays où sa jeunesse avait eu lieu.

Mais le sens du déroulement des temps en un point déterminé de l'espace, qui chez les autres Français ne se morcelle pas, était disjoint en lui. Et comme il ne pouvait nulle part poser son pied et dire : « C'est d'ici qu'est ma famille » (famille errante et depuis combien de siècles, tantôt Franc-Comtoise, tantôt Alsacienne et Parisienne enfin), il ne se sentait aucun lien avec le passé de la France.

Il était, plus profondément que maint chrétien, homme de ce pays. Mais, création individuelle, son patriotisme qu'il nourrissait de lui ne le nourrissait point. Grave manquement dans cette double destinée. Le plus oriental des Juifs et le plus français à la fois, il appartenait à un pays dont l'histoire lui était étrangère, il était étranger à une race dont il avait en partie vécu l'histoire.

A quel moment cessait-il de reconnaître le peuple d'Israël ? A quel moment commençait-il d'appartenir à ce peuple de France qu'il chérissait exclusivement ? Ce n'est pas dans sa généalogie qu'il le chercha. Il avait en effet le sentiment d'une fin et d'un commencement vagues et confondus, d'un temps où il n'y avait plus eu qu'une incroyable suspension dans le vide, un arrêt provisoire de tout.

Comment aurait-il donc eu le sens d'aucune possession quand la plus élémentaire lui faisait défaut, quand toute filiation lui manquait, toute fidélité à d'anciennes formes ?

C'est pourquoi, dans le wagon qui l'emportait, songeant

tristement à ces choses que tant d'ordre aisé, tant de tendresse extérieure évoquaient, il éprouva soudain la certitude d'un désaccord profond, d'une irrémédiable contradiction de son esprit, de l'inconstance de son cœur, de son instabilité douloureuse.

Il souffrit vivement de n'être d'aucune campagne, d'aucun petit hameau qui eût été bien à lui.

Paris où il était né, qu'il n'avait jamais quitté, ne lui semblait patrie véritable, trop peuplé d'émigrés, trop disposé pour eux.

La France était une abstraction, et il y était d'autant plus attaché. Mais où la terre, la maison des ancêtres, dont il avait besoin pour ne pas se sentir partout un étranger ?

Et son immatérielle adoration, d'autant plus puissante qu'elle n'était troublée d'aucun attachement local, combien de siècles allait-il lui falloir pour se transformer en une réalité particulière, concrète, charnelle ?

RENÉ FORBES.

POÈMES

—

1

LE TREMBLE

Le couchant, tel qu'un grand bûcher qui se consume,
S'obscurcit, lentement envahi par la brume.
Dans les bois empourprés de son dernier reflet,
Les beaux feuillages que le vent échevelait
S'apaisent. La douceur rêveuse d'une idylle
Flotte dans l'air. Le plus léger, le plus mobile
A cessé par degrés de frémir, comme las.
Les verdoyants massifs se teintent de lilas.
Il semble, à voir leurs silhouettes familières
Se fondre dans la brume d'azur des clairières,
Qu'un calme élyséen soit descendu sur eux...
Regarde. Il a saisi les frênes vaporeux,
Dont la forme surgit du taillis, indécise ;
Les saules gris, jouet favori de la brise ;
Les sveltes bouleaux ondoyants, grâce des bois ;
Et les hauts peupliers, dont la cime, parfois,
Palpite sous un dernier souffle... Heure inspirée !
Maintenant, telle qu'une tranquille marée,
La nuit monte, emplissant la profondeur du ciel ;
Rien n'est majestueux, troublant et solennel
Comme ce grand sommeil des bois dans l'ombre amie.

Quelqu'un veille, parmi cette foule endormie...
On perçoit des frissons, de sourds chuchotements,
Une sorte de chant confus qui, par moments,
S'interrompt... Quelque part dans la forêt obscure

Un arbre singulier frémit, vibre et murmure
Sous un souffle profond que nous ne sentons pas.
Quel mystérieux chant module-t-il tout bas ?...
Qu'importe ? Sensible entre tous, il te ressemble.
C'est ton frère ignoré, poète. C'est le tremble.

2

LA MAISON DES IFS

Au fond du beau jardin solitaire et sauvage,
On voit luire, à demi caché par le feuillage,
Le seuil ensoleillé des Ifs, ton clair logis.
Simple et calme demeure où tes vœux, assagis,
Auront du moins trouvé la douceur d'un asyle !
Toit champêtre, qui fait rêver de quelque idylle !
Ah ! n'en dédaigne pas le charme suranné !
Jean-Jacques eût aimé ta maison, fasciné
Par sa façade rose et ses persiennes vertes.

O bienheureux ! Que de charmantes découvertes
Te ménageait la vie, en ce calme séjour
Où tu n'avais cherché que la paix ! Jour par jour,
Le cycle des saisons, comme au temps de Lucrèce,
S'est déroulé, chacune apportant son ivresse.
Le morne hiver a fui. Dans les champs, dans les prés,
Dans les bois, son dernier refuge, par degrés,
Une jeune verdure a frémi, frêle et tendre.
O joie ! Etre témoin du prodige ! En surprendre
Partout autour de soi le frisson précurseur !
Sentir les airs chargés d'une étrange douceur !
Respirer, dans un souffle embaumé qui se lève,
La fermentation profonde de la sève !
Epier tous les pas du printemps qui s'en vient !
Ce bonheur merveilleux n'a-t-il pas été tien ?
Ne t'es-tu pas senti plus près de la nature ?

N'as-tu pas éprouvé parfois, pauvre âme obscure,
L'allégresse promise à ses initiés ?

Un chaud soleil de juin rayonne. Tu t'assieds,
Un peu las, sur le banc rugueux qu'ombrage un frêne.
Tes yeux errent au loin sans voir. L'heure est sereine...
Le jour laiteux emplit l'espace illimité...
Les vastes champs, plongés dans la paix de l'été,
Vont déroulant là-bas leur splendeur... Tout sommeille...
Par instants, on entend vibrer un vol d'abeille :
Une ondulation passe sur la moisson ;
Les peupliers, saisis d'un éternel frisson,
S'espacent, à travers le profond paysage,
Vers l'horizon, qui n'est qu'une mer de feuillage...
Ce grand pays qui s'offre, inondé de clarté,
Si calme et si puissant dans sa fécondité,
C'est la Flandre.
Quelle douceur inattendue
Flotte, par ce matin nacré, dans l'étendue ?
Un brouillard de lumière argente les lointains...
Quelque chose tressaille en toi... Tes yeux latins
Se prennent à l'aimer, cette riche nature,
Ce fort pays qu'un jour vaporeux transfigure...
Quel charme est répandu sur tout ce que tu vois ?
Est-ce toi dont le cœur nostalgique, autrefois,
Ne palpitait qu'au nom de Florence et de Sienne ?
Est-ce toi qu'enchantait la douceur ombrienne ?
Tu ne sais... Dans ton âme triste d'exilé
Un regret orgueilleux subsiste, inconsolé ;
Mais l'innocent attrait des choses te pénètre.
Laisse agir peu à peu leur charme... Un jour peut-être,
Ce pays, qui n'est pas le tien, te sera cher...

Que peux-tu souhaiter au delà, cœur amer ?
Ceux qui t'aiment le mieux sont près de toi... Sans cesse,
Tu le sens, leur active et discrète tendresse

Veille sur toi. Pourquoi te perdre en vains souhaits ?
Ne possèdes-tu pas le bien rêvé, la paix ?
O bienheureux ! Tandis qu'assis sous tes ombrages,
Tu reliras, l'esprit plein de nobles images,
L'œuvre de quelque maître aimé, plus d'une fois,
L'air vibrera du son familier de leur voix...
Peut-être alors, laissant la page à moitié lue,
Evoqueras-tu, l'âme obscurément émue,
Ceux pour qui ton bonheur est un tendre souci...
Ne cherche pas ta vie ailleurs. Elle est ici.

Gysenzeele, juin 1913.

3

MÉTAMORPHOSE

Je voudrais que mon chant, lorsque vous l'entendrez,
Vous transporte magiquement, comme enivrés,
Dans un frais paradis d'eau vive et de feuillage.
Que les vers n'en soient plus des vers, vain assemblage
De mots qu'ajuste un art puéril et savant,
Mais quelque chose de pareil au bruit du vent,
Au gazouillis léger des ruisseaux, au murmure
Des premiers nids cachés dans la jeune verdure,
A l'obscure chanson des sèves en avril !
Qu'il soit aérien comme un souffle, subtil
Comme un parfum, naïf comme l'eau des fontaines,
Mystérieux ainsi que ces rumeurs lointaines
Qui troublent par instants le silence des bois !
Que l'haleine de Pan soit en lui ! Que ma voix,
Ma voix humaine, par une étrange méprise,
Semble être la voix même des choses ! Qu'on dise,
A l'entendre ainsi transfigurée : « Ecoutez !
Nos plus beaux chants n'ont pas de ces suavités...
Un doux prodige a dû s'accomplir ! La Nature
Récompense celui dont la vie humble et pure
Fut, tout entière, un hymne à sa seule splendeur :

Ivre d'amour, vibrant d'une pieuse ardeur,
Elle l'a rappelé dans son sein, l'immortelle.
Ce n'est plus lui qui chante, en ce moment ; c'est Elle... »

4

INVOCATION

Que ce chant, quel qu'il soit, soit le dernier... Peut-être
D'autres chants s'ébauchaient, impatients de naître,
Dans mon cœur, mon cœur d'homme ondoyant et divers...
A quoi bon ?... Ce travail mystérieux des vers,
Que le vulgaire estime un passe-temps frivole,
Me fut un décevant labeur ! Nulle parole
N'a révélé mon être intime tout entier.
J'ai cru parler : je n'ai su que balbutier ;
Ce qu'il y a d'exquis en moi reste ineffable.
Sans y songer, j'aurai réalisé la fable
De ces roseaux que Pan rejetait, dédaigneux
Parce qu'il n'avait pu faire chanter en eux
Son souffle auguste...
O vous, puissances bienfaisantes
Qui résidez dans notre cœur, toujours présentes
Bien que vos traits divins nous demeurent voilés,
Et qui seules savez, lorsque vous le voulez,
Ordonner en accords parfaits nos voix confuses,
Qui que vous soyez, vous qu'on appelait les muses,
Faites que notre chant, plus puissant ou plus doux,
Soit digne du grand souffle obscur qui passe en nous !
Rendez mélodieux les roseaux que nous sommes !
Donnez-moi, s'il en est dans la langue des hommes,
Des mots légers, des mots tremblants, des mots ailés
De ces mots que le vent semble avoir modulés,
Pour rendre, en leur douceur subtile et fugitive,
Tous mes tressaillements ignorés ! Que j'écrive
Fidèlement ce que mon cœur m'aura dicté !

Il semble, par instants, qu'un rayon enchanté,
Pénétrant brusquement en nous, nous illumine !
L'âme la plus obscure, alors, se sent divine...
Que, grâce à vous, un peu de ce trouble sacré
Anime seulement mes vers... Et je serai
Ce que, dans ma farouche et stérile retraite,
Je crus avoir été quelquefois, un poète...

FERNAND SÉVERIN.

LA LITHUANIE ET LA POLOGNE

WILNA ET MEMEL

—

I

De Kowno à Wilna la distance est d'environ 120 kilomètres ; les deux villes sont situées sur l'ancienne grande magistrale russe du Nord-Ouest (Saint-Pétersbourg-Wilna-Eydtkuhnen). L'express mettait, avant la guerre, deux heures pour parcourir cette distance ; maintenant on ne peut aller directement de Kowno à Wilna ; le voyageur doit faire un détour immense, soit par Dantzig, soit par Riga, c'est-à-dire perdre deux journées entières et dépenser une somme assez ronde, sans parler des difficultés des visas multiples. Pourquoi, quatre ans après la fin de la guerre, ce crochet, dont la cessation des hostilités avait déshabitué le voyageur ? C'est un des résultats du conflit, qui se prolonge, entre la Lithuanie et la Pologne au sujet de la possession de Wilna, c'est une conséquence de la constitution de la fameuse zone neutre entre la région de Wilna et la Lithuanie. Cette zone, qui est gardée d'un côté par les troupes polonaises et de l'autre par les troupes lithuaniennes, représente une bande de territoire de 150 kilomètres de longueur et de 20 kilomètres de largeur. Le passage de la zone est interdit et, comme le chemin de fer Wilna-Kowno la traverse à Landwarowo, il s'ensuit que tout le trafic est arrêté et qu'il n'y a pas de moyen d'arriver, au moins légalement, de Kowno à Wilna ou vice-versa par voie directe. Mais si pour les voyageurs l'existence de la zone

neutre est seulement une cause d'ennui, de perte de temps et de l'argent, pour la population malheureuse de cette nouvelle espèce de prison l'état de choses créé par la constitution de la zone est une source de supplices inimaginables. Dévalisés à tour de rôle par les soldats polonais et lithuaniens,les habitants de la zone ne savent même pas à qui se plaindre et il faut vraiment se réjouir que cette situation intolérable trouve bientôt fin; la zone devant être partagée par décision du Conseil de la S. D. N. entre la Pologne et la Lithuanie.

J'ai choisi pour aller de Kowno à Wilna la route par Riga. La ligne de Riga à Dwinsk porte encore les traces de la lutte sans merci que se livrèrent Bolcheviks et Lettons. Pendant leur retraite de Riga les Rouges, sentant le pays perdu pour eux, ont consciencieusement et méthodiquement ravagé et dévasté tout ; et des deux côtés du chemin de fer Riga-Dwinsk (qui s'appelle maintenant Daugavpils) c'est une suite ininterrompue de ruines, d'usines, de maisons, de gares. Le bâtiment énorme de la gare Dwinsk II est dans un état lamentable : pas de vitres ; à leur place pour boucher les trous des morceaux de fer blanc ; le perron est démoli ; à l'intérieur tout est saccagé et brûlé. C'est un spectacle peu réjouissant de la férocité humaine et de la folie de destruction.

On change de train pour Wilna à Journont (Kalkuny), petite gare insignifiante. Faute de matériel roulant le train est composé d'un wagon-lits et de deux vieux wagons allemands très délabrés ; les fenêtres ne ferment pas, les coussins sont sales et le chauffage insuffisant ; sur les lignes secondaires les wagons sont encore plus mauvais et voyager en Pologne en dehors des grandes lignes est encore une entreprise qui demande une sérieuse endurance physique.

Le train arrive à Wilna assez tard dans la nuit ; après deux heures de recherches et grâce à un denier à Dieu considérable (même en argent français), je trouve enfin

une chambre assez médiocre dans un hôtel. Je dois m'estimer très heureux, car la crise du logement est si aiguë qu'un simple mortel a bien des chances de rester sans gîte à Wilna, faute de pouvoir user du grand et presque unique moyen : la réquisition par la police, qui a ce droit et en use énergiquement en faveur des voyageurs plus ou moins qualifiés et recommandés. La situation à ce point de vue est encore pire à Varsovie.

Wilna est une ville très pittoresque. Du haut de la colline, dominée par les ruines de la tour d'Hedimine, fondateur véritable de l'Etat lithuanien, on jouit d'une vue superbe. On retrouve ici ce cachet particulier, qui se rencontre aussi à Lwow, que donne à quelques villes des marches orientales de la Pologne l'architecture gothico-byzantine des églises. Ce mélange des styles est très caractéristique et marque bien l'influence des deux cultures : byzantino-russe et catholico-occidentale, qui se sont heurtées dans ce pays pour la première fois au XIVe siècle et dont la lutte parfois sanglante, commencée au XVIe siècle, dure encore.

Au point de vue ethnographique la région de Wilna est un pays russo-polonais, dans lequel les juifs, très nombreux dans les villes (à Wilna ils constituent 45 0/0 de la population urbaine), jouent un rôle économique et politique considérable ; et pour ceux qui l'ont visitée et étudiée sans parti pris il est clair *que cette région n'est pas du tout lithuanienne.* La population est un mélange de Blancs-russiens, de Polonais, de Russes, de Juifs et, à l'Ouest, de Lithuaniens ; en même temps deux cultures et deux religions se côtoient ; les susceptibilités religieuses, en particulier, sont très fortes et dangereuses. D'autre part, par sa situation géographique, Wilna a une grande importance : c'est le nœud de chemins de fer qui relie Pétrograd, Moscou et l'Ukraine avec la Pologne, l'Allemagne et la mer Baltique.

Ces raisons ethniques et géographiques font de l'attri-

bution de cette région un problème complexe, de son administration une tâche délicate ; mais on pourrait déjà faciliter les solutions en constatant définitivement que la Lithuanie actuelle n'a aucun droit sur la contrée de Wilna et que ses prétentions ne sont pas fondées. La population des villes ne compte presque pas d'éléments lithuaniens et ceux-ci, dans les campagnes, atteignent à peine 10 à 15 0/0 dans les districts occidentaux, où les paysans lithuaniens sont les plus nombreux. Il faut du reste ajouter que cette population rurale, lithuanienne d'origine, est fortement polonisée (sans parler de la noblesse qui l'est entièrement). Il n'y a aucune trace dans toute la région de Wilna de la culture lithuanienne.

A défaut des raisons ethniques et culturelles, les Lithuaniens invoquent pour revendiquer Wilna des raisons historiques ; mais celles-ci ne résistent guère à l'analyse : Wilna fut la capitale du Grand-Duché de Lithuanie; mais il est incontestable qu'à l'époque de son indépendance ce Grand-Duché était un État à deux populations, surtout blanc-russienne, avec une dynastie lithuanienne.

La langue officielle était la langue russe (ou blanc-russienne) et le document juridique le plus célèbre qui nous ait été légué par le grand-duché de Lithuanie, le Statut Lithuanien (code civil), est écrit en langue blanc-russienne. Si l'on met de côté les droits historiques du gouvernement de Kowno, — d'ailleurs très douteux, car MM. Stulginskis et Galvanauskas ne sont pas les héritiers légitimes de Hédimine, Witowt, Keistut et Olgerd, — il n'en reste aucun autre. La population de la région de Wilna est, il est vrai, très mélangée, mais le gros de cette population, 60 0/0, est constitué par les Blancs-Russes, 11 0/0 par les Juifs, un peu plus par les Polonais et le reste par les Russes, les Lithuaniens, les Allemands, etc... Il y a chez les Blancs-Russiens presque autant d'orthodoxes que de catholiques. Ce qui est plus difficile, c'est de définir, même approximativement, le

rapport entre les nationalités diverses, car ce n'est pas seulement la race ou la langue qui peuvent servir de base de discrimination. Dans les villes chacun vous dira à peu près quelle est sa nationalité ; mais à la campagne un Blanc-Russe, qui ne comprend même pas le polonais, mais qui est catholique, se croit sincèrement et se dit Polonais ; et si vous lui demandez pourquoi, il vous répondra : « Mais parce que je vais à l'église catholique » (do kosciola) ; de même un Blanc-Russe orthodoxe se croit sincèrement et se dit Russe (non pas Blanc-Russe, mais Russe tout court) ; la raison est la même : il va à l'église orthodoxe (do tzerkwi). Les Vieux Croyants, avant la révolution, répondaient à la même question : « Nous sommes d'ici » ; maintenant, tout en maudissant les prêtres orthodoxes (les popes), ils se déclarent Russes, mais avec une nuance intraduisible (« mi rossiiskiié »).

Nous constatons donc qu'ici, comme en Orient, la religion remplace la nationalité. Toutefois, on peut dire que dans la région de Wilna il y a deux nationalités bien définies, à part les Juifs : russe et polonaise. Les Blancs-Russiens qui, ethnographiquement et linguistiquement, devraient constituer la nationalité la plus nombreuse, sont encore peu conscients dans leurs aspirations nationales ; mais il faut déjà tenir compte de ces aspirations, car, dans les dernières années, il s'est formé une « intelligence » blanc-russienne assez nombreuse, très dévouée à la cause de son peuple, qui lutte âprement pour la création d'une culture nationale, fonde des écoles, des collèges, pénètre dans les campagnes. L'idée nationale blanc-russienne, comme j'ai eu l'occasion de le constater plusieurs fois, fait des progrès sensibles et rapides parmi les paysans. Les intellectuels blancs-russiens ont des collaborateurs précieux et actifs dans le clergé catholique blanc-russien qui jouit sur ses ouailles d'une grande influence, non seulement religieuse et morale, mais aussi politique. Les grands propriétaires fonciers sont pour la

plupart Polonais; quant à la noblesse d'origine lithuanienne, elle est polonisée depuis des siècles : les Radziwill, les Skirmunt, les Korwin-Milewsky, les Sapiéha et autres grandes familles d'origine lithuanienne ou blanc-russienne, sont des patriotes polonais ardents.

Les intellectuels juifs aussi bien que les intellectuels blancs-russiens, presque sans exception, sont russophiles, car tous ont reçu leur instruction dans les lycées et les universités russes. L'évêque orthodoxe de Wilna, Eleuthère, m'a déclaré qu'il considère les Juifs comme les plus énergiques défenseurs de la culture et de la langue russes; ils mettent une sorte de point d'honneur à parler russe et envoient leurs enfants dans les gymnases russes. Dans trois gymnases russes (il y en a en tout quatre) de Wilna, dont je possède le chiffre exact des élèves, il y avait en 1922, sur 1109 élèves des deux sexes, 820 Juifs, c'est-à-dire près de 75 0/0. Dans les rues de Wilna on peut entendre le juif, le russe et le polonais ; personne ne comprend et ne parle le lithuanien ; il n'y a jamais eu et il n'y a actuellement ni culture, ni influence lithuanienne dans ce pays.

On peut donc se demander d'où est venue, dans ces conditions, l'orientation lithuanienne, qui fut un temps dominante dans la région de Wilna, et quelle est l'origine des prétentions lithuaniennes. Cette origine est allemande. Ce sont les Allemands qui, en exécution du plan pangermaniste de morcellement de la Russie, ont eu l'idée de créer le Grand-Duché ou le Royaume de Lithuanie, lié par des liens de vassalité à l'Allemagne, avec un prince allemand à sa tête. Chez les intellectuels blancs-russiens qui, pendant la guerre, se sont conduits en bons patriotes russes et n'ont pas même pensé à une autonomie politique de la Russie Blanche, cette idée n'a pas trouvé beaucoup de partisans ; au contraire, la population juive, qui avait trop de raisons pour ne pas aimer la domination russe et qui craignait la domination polo-

naise, était plus favorable au plan allemand, à condition que les droits nationaux du peuple juif fussent sauvegardés. Survint la révolution ; l'édifice de l'Empire russe commença à se désagréger ; les mouvements séparatistes se mirent à éclore de tous côtés. Mais ce fut surtout après la révolution bolchevique, qui proclama le droit des peuples allogènes à se séparer de la Russie, que les idées séparatistes se répandirent avec une rapidité inouïe. Les intellectuels blancs-russiens saisirent l'occasion pour proclamer à Minsk une République de Russie-Blanche ; les Lithuaniens, qui, quelques mois auparavant, étaient prêts à élire un grand-duc ou un roi, devinrent eux aussi républicains ; les Russes et les Juifs de la région de Wilna s'occupèrent également de préparer leur sort futur. Les Juifs, d'accord avec les Russes, demandèrent que la Lithuanie (la région de Wilna y comprise) devînt un « Etat des Nationalités » (Nationalitætenstaat) où chaque nationalité aurait des droits égaux. Les Juifs comprenaient que la Lithuanie, pour avoir une existence assurée, devait se lier avec la Pologne ou avec la Russie ; et comme la Russie était aux mains des Bolcheviks on optait, dans la région de Wilna, pour une fédération entre la Pologne et la Lithuanie, la région de Wilna restant autonome comme trait de liaison. Cette idée était un peu vague, mais, par là, la population de la région de Wilna voulait avant tout prendre des précautions contre l'incorporation pure et simple de la région dans la République polonaise. Les Blancs-Russes orthodoxes, les Russes Vieux Croyants et les autres nationalités non-polonaises craignaient le chauvinisme national polonais, les persécutions religieuses, la polonisation forcée ; quant aux Juifs, ils redoutaient l'antisémitisme du parti dirigeant, les nationaux-démocrates, dont l'idéologue Niemoïewsky et le journal *Dwa Grocha* menaient dès avant la guerre une campagne antisémite acharnée, prêchant et organisant le boycottage des magasins juifs et des

produits fabriqués par les Juifs. Les Lithuaniens promettaient d'ailleurs une autonomie très large à la région de Wilna et le respect de toutes les aspirations nationales des allogènes ; les dirigeants lithuaniens ne se montraient pas non plus, à cette époque, hostiles à l'idée d'une fédération avec la Pologne, sous condition d'égalité des deux pays contractants. C'est sous l'influence de ces divers facteurs, — promesses lithuaniennes et crainte du chauvinisme polonais, — que l'orientation lithuanienne devint très populaire dans le pays.

Mais, les Allemands partis, ce furent les Bolcheviks qui, avec l'aide et par la complaisance du haut commandement allemand, s'emparèrent de la région de Wilna et proclamèrent, en 1919, la République Lithuanienne des Soviets. Quelques mois de domination bolchevique suffirent pour soulever la population tout entière contre le régime communiste. Les paysans blancs-russiens, doux, paisibles, religieux et conservateurs, furent vite désenchantés du paradis terrestre que les Bolcheviks leur avaient promis. La commune agraire (le mir) n'avait jamais existé dans les gouvernements du Nord-Ouest. la terre, quoique en quantité insuffisante, appartenait aux paysans en propriété. Très imbu du sentiment de propriété, le paysan blanc-russien aurait volontiers pris part au partage des terres des seigneurs (encore aurait-il sans doute préféré les recevoir par voie d'achat à tempérament), mais il ne pouvait ni comprendre, ni souffrir un régime qui abolissait toute propriété foncière et lui prenait sans rien payer son blé et son bétail. Les Bolchéviks furent chassés assez facilement et ce furent les Lithuaniens qui les remplacèrent.

Venus en conquérants et se croyant maîtres de la région de Wilna à titre définitif, les Lithuaniens oublièrent toutes leurs promesses et commencèrent immédiatement à « lithuaniser » toutes les institutions publiques. Ils proclamèrent langue officielle la langue lithuanienne,

que personne ne parlait et ne comprenait, et ordonnèrent que la procédure devant les tribunaux se fît en lithuanien. Ces ordonnances, jointes à la maladresse et à l'arrogance des autorités militaires et civiles, soulevèrent l'indignation de toutes les classes de la population et de toutes les nationalités.

Quelques semaines après leur arrivée, les Lithuaniens furent chassés par les troupes polonaises de Zéligowsky, qui institua d'abord un régime très libéral. Le général Zéligowsky, et surtout son adjoint pour les affaires civiles (commissaire civil) Osmolowsky, homme très intelligent, instruit et libéral, respectaient les aspirations nationales de la population allogène et n'encourageaient pas le chauvinisme polonais; leur politique fut prudente et ni la population juive, ni la population russe, ni les paysans n'eurent à se plaindre du régime de Zéligowsky pendant les quatre ou cinq premiers mois. Tous, à Wilna et dans toute la région, sans aucune exception (et j'ai interrogé exclusivement les allogènes russes, juifs et blancs-russiens), même les adversaires des Polonais, m'ont affirmé que les racontars qu'on répandait en Europe sur la dureté du régime de Zéligowsky étaient de pure invention. Zéligowsky et Osmolowsky étaient, ou du moins se disaient partisans de l'autonomie de la Lithuanie Moyenne, — comme on appela alors officiellement la région de Wilna, — et de la fédération de la Pologne avec la Lithuanie.

Fatiguée par les guerres mondiale et civile, ruinée et saccagée par les armées d'occupation et par les Bolcheviks, la population désirait ardemment la paix et la tranquillité ; aussi, les partis politiques de la région de Wilna adoptèrent avec joie le programme de Zéligowsky et firent une vive propagande en sa faveur. Malheureusement ni la Pologne, ni la Lithuanie ne voulurent rien savoir de ce plan ; la presse des deux pays prêchait la haine mutuelle et les deux gouvernements tâchaient

de démontrer, par tous les moyens possibles, en commençant par des statistiques fausses et en finissant par la falsification de l'histoire, les droits exclusifs de la Pologne ou de la Lithuanie sur la région de Wilna.

L'idylle administrative de Zéligowsky ne tarda pas non plus à prendre fin. Sous la pression des cercles nationalistes très influents de Varsovie, contre lesquels fut impuissant, malgré toute sa popularité, le chef de l'Etat Pilsudsky lui-même, le programme de ménagements, de conciliation et d'autonomie fut remplacé par un programme de polonisation forcée, de tracasseries, de persécutions et d'annexion pure et simple du pays par son incorporation à la République Polonaise.

Les partis politiques voyaient un seul moyen de salut : l'acceptation, par les deux pays qui se disputaient la possession de Wilna, du projet Hymans, qui tenait compte des revendications de la population et qui, à la rigueur, pouvait encore arranger tout. Mais ce fut, cette fois, la Lithuanie qui, par haine de la Pologne, refusa catégoriquement ce projet, et ce refus lui fit perdre définitivement les sympathies, médiocres déjà, dont elle jouissait encore auprès d'une partie de la population juive et blanc-russienne, car si la Lithuanie voulait aussi incorporer tout simplement la région de Wilna et l'assujétir à Kowno, il valait mieux, surtout au point de vue économique, être incorporé par la Pologne, en attendant que la Russie se relève et règle à nouveau, mais cette fois d'une façon définitive, la question de Wilna et le sort de ses habitants.

Le boycottage des élections à la Diète de Wilna en 1921 par les Juifs et les Blancs-Russes ne fut aucunement, comme on a voulu le présenter, une démonstration en faveur de la Lithuanie ; ce fut seulement une protestation contre le nouveau régime de polonisation et de persécution. D'ailleurs les chefs des partis politiques juifs, russes et blancs-russiens m'ont dit qu'ils regret-

taient vivement la faute commise ; le boycottage fut, d'après eux, une faute ; car, en prenant part aux élections, on aurait pu arracher quelques concessions.

Pendant les élections récentes à la Diète de Varsovie il ne fut, du reste, pas question de boycottage. L'incorporation de la région de Wilna est un fait accompli et reconnu *tacito consensu* par toute la population ; la lutte pour les droits nationaux et pour l'autonomie doit se faire maintenant dans le cadre de l'Etat polonais, par des moyens légaux. Telle est l'opinion générale que j'ai recueillie sur place.

Il n'y a plus d'orientation lithuanienne ; cette orientation est morte et enterrée ; on n'en parle même plus. J'ai interrogé les chefs des partis juifs, blancs-russiens et russes, les intellectuels, les commerçants, les industriels, les paysans ; j'ai recueilli beaucoup de plaintes contre le régime polonais ; tout le monde est mécontent de ce régime tracassier ; la plus grande partie de mes interlocuteurs regrettaient profondément et sincèrement la débâcle de la Russie, et exprimaient des vœux pour son rétablissement ; mais aucun, pas un seul ne s'est prononcé en faveur de la rétrocession de la région de Wilna à la Lithuanie ; et si on faisait maintenant un plébiscite, la Lithuanie n'aurait pas 10 0/0 des voix. Le revirement qui s'est produit dans l'opinion publique après le refus de la Lithuanie d'adhérer au projet Hymans s'est accentué depuis, grâce aux fautes commises par le gouvernement lithuanien dans la question des minorités nationales.

Mais si l'orientation lithuanienne n'existe plus et ne représente aucun danger réel pour la Pologne, l'orientation russe, beaucoup plus dangereuse, existe toujours, nourrie par la politique du gouvernement polonais dans les marches occidentales (*wschodny kressy*), au nombre desquelles se trouve la région de Wilna. Les attaches de la population rurale et urbaine à la Russie sont très

profondes, surtout dans les districts de l'Est, confinant aux gouvernements de Polotzk et de Minsk. L'unité de religion, de langue, de coutumes et de race, la vie historique commune ont rendu les liens entre la population de la région de Wilna et celle de la Russie trop solides pour qu'ils puissent être rompus par le fait seul de la séparation de cette région de la Russie. Il faut ajouter à cela les puissants liens économiques. Tout de même, comme je l'ai indiqué plus haut, le gouvernement polonais pouvait, par une politique libérale et hardie, attacher la population à la Pologne et affaiblir sensiblement l'orientation russe, surtout si l'on prend en considération la haine du bolchévisme, dont est pénétrée la population aussi bien des campagnes que des villes. Le gouvernement polonais devait continuer la politique conciliante de Zéligowsky, octroyer une autonomie locale à la région de Wilna, ménager les sentiments religieux et nationaux de la population, tenir compte en un mot de la situation spéciale du pays, qui ne fut jamais une province polonaise proprement dite, comme les provinces de la rive gauche du Boug, et dont plus de la moitié de la population n'est polonaise ni par la langue, ni par la race, ni même par la culture.

Malheureusement les intellectuels polonais et les classes dirigeantes du peuple polonais, pénétrés à l'excès du pathos et de l'esprit national, ont toujours identifié et identifient encore la nation polonaise avec l'Etat polonais, ce qui n'est nullement la même chose, vu que l'Etat polonais n'est pas homogène et que, sur 36 millions d'habitants de la Pologne, la moitié au moins est composée d'allogènes. Cet esprit de nationalisme exclusif et militant présente un danger réel pour la tranquillité et le développement de la république polonaise en faisant des allogènes des ennemis de la nationalité dominante.

Le gouvernement polonais est en train maintenant de commettre la même faute qu'a commise le gouvernement

russe en voulant russifier de force les allogènes ; les résultats de cette politique de russification forcée sont bien connus, et néanmoins le gouvernement polonais tend maintenant par les mêmes procédés à poloniser les populations allogènes. Dans la région de Wilna, aussi bien qu'en Wolynie et en Galicie Orientale, le gouvernement de Varsovie a inauguré une ère de polonisation forcée et, comme les nationalités non polonaises résistent à cette politique, il s'ensuit une lutte entre le gouvernement et ces nationalités, dans laquelle le gouvernement use et abuse de la force publique, des institutions administratives et de tout l'appareil de l'Etat moderne.

Comme c'était le cas pendant la domination russe, quand toute l'administration locale dans les provinces allogènes se composait de Russes pris en dehors de ces provinces, dans la région de Wilna l'administration est composée exclusivement de Polonais, ne connaissant pas le pays, étrangers à la population et se comportant en conquérants. Les procédés auxquels recourt l'administration pour lutter avec les chefs du mouvement national blanc-russe ou tout simplement avec les gens indépendants adversaires de la politique de polonisation sont vraiment extraordinaires. Un fait peut donner une idée de ces procédés. En 1921, le gouvernement polonais s'est vu obligé, sur l'insistance du gouvernement des Soviets, d'éloigner des localités voisines des frontières les gens suspects de former des bandes « vertes », qui faisaient des incursions dans le territoire des Soviets. L'administration locale reçut l'ordre d'établir la liste de ces indésirables et de procéder à leur transport dans des camps de concentration. Or dans cette liste furent mis les noms de 900 paysans et bourgeois blancs-russiens, tous cultivateurs honnêtes et respectables, avec un propriétaire blanc-russien, Wlassoff, en tête. Tous ces malheureux, dont le seul crime était de ne pas approuver la politique de l'administration et de se déclarer nationa-

listes blancs-russiens, furent déportés dans un camp de concentration en Posnanie et il fallut que les députés socialistes de la Diète intervinssent pour que les déportés, après une détention de six mois, fussent libérés.

On pourra dire que ce sont là de petits défauts du mécanisme administratif et des abus dont la responsabilité n'incombe pas au gouvernement central. Or voici quelques traits de la politique scolaire du gouvernement.

Pour fonder une école, même communale, dont la langue d'enseignement n'est pas le polonais, il faut recevoir « une concession » des autorités scolaires ; cette concession doit être renouvelée chaque année et peut être retirée. Donc aucune garantie qu'une école existante cette année continuera à exister l'année prochaine. Comme les juifs constituaient la majorité des élèves dans les gymnases russes, le gouvernement, pour forcer les israélites à envoyer leurs enfants aux gymnases polonais, a décrété que seuls les enfants de religion orthodoxe pourraient être admis aux gymnases russes. Les concessions pour des écoles primaires blancs-russes sont régulièrement refusées ; les écoles primaires russes ont été pour la plupart remplacées par des écoles polonaises. La population orthodoxe, qui craint que dans les écoles polonaises on n'enseigne aux enfants le catéchisme catholique (des cas pareils ont été signalés), n'envoie pas ses enfants dans ces écoles et boycotte les maîtres. Même quand les autorités scolaires octroient enfin une concession, cela ne veut pas encore dire que tous les obstacles sont surmontés. A Rodochkowiecze dans le gymnase blanc-russe, les études sont demeurées en suspens pendant quatre mois, le curateur ayant refusé l'approbation à dix candidats au poste de directeur. Un fait encore plus bizarre. Dans le train de Molodeczno à Wileika j'ai rencontré une délégation de paysans blancs-russiens qui allaient demander la restitution à l'école blanc-russienne de leur village des meubles scolaires (banquettes et tables), qui avaient

été réquisitionnés par la police locale pour un club polonais à la veille de l'ouverture de l'école. Aux plaintes adressées encore en 1921 par une délégation, le ministre président d'alors, M. Skulsky, a répondu que dans l'Etat polonais tous les citoyens devaient être Polonais et que dans 50 ans il n'y aurait plus ni blancs-russiens ni oukrainiens.

A la politique scolaire il faut ajouter la politique religieuse. On a inauguré cette politique par la confiscation des propriétés foncières des églises orthodoxes, en laissant intactes les propriétés des églises catholiques. Sous l'influence de la propagande des prêtres catholiques et des révérends pères jésuites, qui jouissent d'une influence énorme en Pologne, les catholiques fanatisés ont saccagé plusieurs églises orthodoxes, que les autorités ont transformées après en églises catholiques. Des cas pareils eurent lieu à Lida, Bielitza (district de Lida), Molodeczno, Borouny, Choumsk, Ostrovetz, Roukoina, Doukzty, Batourin, etc. A Wilna, la cathédrale orthodoxe a été transformée en église catholique de Saint-Casimir ; le palais de l'archevêque orthodoxe a été confisqué et donné aux jésuites.

Mais ce qui soulève le plus l'indignation et le mécontentement des paysans, c'est la politique agraire du gouvernement polonais. D'après la loi agraire du 15 juillet 1920, les terres appartenant à l'Etat, ainsi que les terres privées rachetées obligatoirement par l'Etat, forment un fond agraire. De ce fond les terres sont données en premier lieu aux invalides de l'armée polonaise ou aux soldats de cette armée et en second lieu aux travailleurs agricoles. Or le gouvernement a fait de cette loi un instrument de colonisation polonaise dans les marches orientales en donnant des terres exclusivement aux soldats et travailleurs agricoles d'origine polonaise. Cette colonisation, « l'osadnitschestwo », a provoqué un mécontentement profond de la population autochtone du pays. Pour comprendre ce mécontentement il suffit d'indiquer

que les paysans blancs-russiens de la région de Wilna ont toujours souffert du manque de terres. Ce manque, ils le complétaient auparavant par la prise en bail des terres des seigneurs; les paysans se sont habitués à regarder ces terres comme leur fond agraire supplémentaire. Maintenant, grâce à la politique de colonisation polonaise, ces terres s'en vont aux mains des « étrangers » et le paysan blanc-russien ne peut pas augmenter son domaine, fût-ce par achat, car pour acheter un lopin de terre même de deux hectares il faut se procurer une permission spéciale et, cette permission, un Blanc-russien ou un Russe ne la reçoit jamais. La situation économique des paysans dans les districts de l'Est n'est pas brillante. Avant la guerre le paysan vendait du blé et du lin pour 92 roubles or par an en moyenne ; il gagnait encore comme bûcheron, en travaillant l'hiver ; maintenant ce travail n'existe presque plus ; la terre, faute de bétail, rend moins et les recettes d'un paysan en argent équivalent à 51 roubles or par an. Les paysans blancs-russiens sont indignés de cette politique et se plaignent ouvertement du gouvernement des « seigneurs », comme ils appellent le gouvernement polonais. Le succès électoral du bloc des minorités est dû principalement à cette politique agraire du gouvernement polonais. Quand on demande aux paysans où ils trouvent que la situation est meilleure, ici ou là-bas (en Russie des Soviets), ils répondent : « C'est mauvais ici et c'est mauvais là-bas; seulement là-bas, au moins, il n'y a pas d'osadniki et la terre appartient aux paysans. »

Le gouvernement polonais n'a pas su se concilier l'estime de la population et lui faire oublier la Russie. Et, chose remarquable, les bolcheviks, qui font dans la région de Wilna, comme en Wolynie et en Galicie Orientale, une propagande anti-polonaise intense, ne parlent dans leurs proclamations et brochures ni de la révolution sociale, ni du prolétariat mondial, mais de la Russie

et de l'unité du peuple russe. C'est une propagande purement nationale et ce n'est pas un secret que la propagande qui se fait dans l'armée rouge est une propagande nationaliste, qu'on enseigne aux soldats et aux officiers que leur devoir est d'être prêts à délivrer leurs frères du joug polonais. Un fait caractérise bien la politique bolchévique relative à la région de Wilna : il y a un an, Karakhan adressait deux notes consécutives au gouvernement polonais dans lesquelles il prenait au nom des Soviets la défense du clergé orthodoxe et de l'église orthodoxe contre les persécutions.

Pour attirer les sympathies des intellectuels blancs-russes les Soviets ont créé à Minsk une université, une école polytechnique, un théâtre et une bibliothèque blanc-russe, faisant de cette façon de Minsk le centre de la culture nationale naissante blanc-russienne.

Néanmoins, tant qu'en Russie subsiste le régime des Soviets, le danger n'est pas imminent ; mais il peut le devenir en cas de changement de régime en Russie ou en cas de guerre ; et le seul moyen pour la Pologne d'éviter ce danger, c'est de changer complètement de politique dans ses provinces allogènes, en commençant par la région de Wilna.

II

J'en viens à la Lithuanie, car le nœud des complications possibles entre la Lithuanie et la Pologne et le centre des agissements germano-bolchéviks se trouve à Kowno. La politique chauviniste du gouvernement polonais dans la région de Wilna, qui fait de cette région une proie facile, encourage ces agissements, car elle fait espérer aux bolcheviks des victoires rapides et foudroyantes et donne des prétextes aux dirigeants de Moscou de se poser en défenseurs des nationalités opprimées.

La Lithuanie dans ses frontières actuelles est un pays purement agricole. 90 0/0 de sa population sont des pay-

sans, pour la plupart petits propriétaires ; la population urbaine ne joue pas de rôle prépondérant dans la vie du pays et le prolétariat n'existe presque pas, faute de grandes entreprises industrielles. La Lithuanie n'a presque aucune industrie nationale. Les paysans lithuaniens sont très peu cultivés, religieux, voire superstitieux et le clergé (les paysans sont tous catholiques) joue le rôle principal dans la vie politique et intellectuelle du pays. Le parti clérical (chrétien démocrate) est le mieux organisé, le plus fort et le plus nombreux ; il dispose de la majorité absolue dans le parlement. Donc, du point de vue du danger bolchévik, la Lithuanie n'a rien à craindre. La propagande communiste n'a jamais eu de succès dans ce pays et le fléau bolchévik n'a pas traversé la frontière du gouvernement de Kowno.

Ce qui fait encore la force de la Lithuanie, c'est que sa population est presque homogène : de 85 0/0 à 90 0/0 de cette population sont des lithuaniens. Cependant la question des minorités nationales existe et, après les dernières élections au parlement, cette question s'est compliquée et les relations entre les juifs et les lithuaniens se sont tendues ; mais cette tension, par le fait que la majorité écrasante de la population appartient au peuple lithuanien, ne représente aucun danger pour l'Etat.

A l'heure actuelle la culture russe et la culture allemande dominent dans le pays. La culture polonaise ne s'y sent pas. On parle peu ou presque pas le polonais ; le russe est la langue courante ; mais presque tous les intellectuels parlent ou du moins comprennent l'allemand. L'occupation allemande a laissé des traces très profondes; les Allemands, qui étaient convaincus que d'une façon ou de l'autre la Lithuanie serait rattachée à l'Allemagne, ont épargné le pays et ne l'ont pas dévasté comme la Pologne. Au contraire, les Allemands ont construit des ponts, des routes, ont appris aux paysans les méthodes de l'agriculture intensive et ont toujours payé ce qu'ils

réquisitionnaient. Le paysan lithuanien est riche et se nourrit bien. On doit signaler encore une source de richesse pour le pays: il y a peu de familles en Lithuanie qui n'aient pas de parents aux Etats-Unis. Or ces parents envoient de l'argent à ceux de leurs proches qui sont restés au pays. On évalue à 20 millions de dollars la somme que la population de l'ancien gouvernement de Kowno reçoit de l'Amérique par an. Ces dollars américains ont servi de base pour la création de la monnaie nationale, la lite, qui équivaut à 10 cents. Beaucoup des paysans lithuaniens qui se sont enrichis aux Etats-Unis reviennent au pays natal et achètent des terres.

Comme la Lithuanie ne possède pas d'industrie nationale, tous les objets fabriqués, à commencer par les machines agricoles et à finir par les vêtements, les chaussures et la vaisselle, viennent d'Allemagne, qui à elle seule fournit 80 0/0 de toute l'importation lithuanienne. De même l'exportation des produits agricoles (chanvre, lin, blé, bois) se trouve entre les mains des commerçants juifs ou allemands.

Pays riche, peuplé de paysans robustes et aisés, la Lithuanie bénéficie de toutes les conditions nécessaires pour se développer et vivre ; mais sa situation géographique entre la Russie, l'Allemagne et la Pologne est telle, qu'elle ne peut pas mener une politique extérieure indépendante et doit coordonner sa politique avec la politique de l'une ou de l'autre de ses voisines. Toute la configuration de la Lithuanie, les liens économiques et historiques lui dictent une alliance soit avec la Pologne, soit avec la Russie ; mais tant qu'en Russie dure le régime des Soviets, une alliance entre la Lithuanie, Etat profondément bourgeois, et l'ancien empire russe, devenu un Etat socialiste, est impossible. Reste la Pologne. Quels furent et quels sont maintenant les obstacles qui empêchent le rapprochement de ces deux pays ?

Or, le premier et le plus grand obstacle est le nationalis-

me intransigeant des dirigeants polonais et la crainte des Lithuaniens d'être dénationalisés et de perdre leur indépendance. Que le principe de la libre disposition des peuples, qui implique le droit de chaque nationalité à l'indépendance complète, soit bon ou mauvais, c'est une question que nous n'avons pas à débattre. Ce principe existe; il est devenu l'évangile de toutes les nations, petites ou grandes. Les Lithuaniens, comme les autres nationalités de l'ancienne Russie, l'ont adopté; il fallait donc compter avec leurs susceptibilités nationales et avec leur désir ardent de devenir une nation souveraine et indépendante. Mais au lieu de ménager le nationalisme soupçonneux et jaloux des Lithuaniens et de leur proposer de traiter d'égal à égal, les Polonais ont commencé par nier l'existence même d'une Lithuanie et du peuple lithuanien en prétendant que le territoire habité par les Lithuaniens faisait depuis le XVI[e] siècle partie intégrale de la Pologne et que la création d'un Etat lithuanien indépendant était une machination allemande. Comme suprême concession les Polonais promettaient aux Lithuaniens de leur octroyer les droits des minorités nationales. Il est compréhensible que les Lithuaniens traitassent les Polonais d'impérialistes et les accusassent de vouloir annexer la Lithuanie. Le conflit provoqué par la question de Wilna a rendu l'entente entre la Lithuanie et la Pologne presque impossible. L'intransigeance polonaise s'est heurtée à l'intransigeance lithuanienne. Les Lithuaniens, se croyant forts de leurs prétendus droits historiques, se refusaient à tout arrangement proposé. Telle était la situation avant l'incorporation de la région de Wilna et avant le revirement profond de l'opinion publique dans cette région, que j'ai décrit plus haut.

Peu à peu les Lithuaniens, qui continuaient à proclamer leurs droits historiques, se sont aperçus que la population de la région de Wilna ne voulait plus rien savoir de la Lithuanie, que celle-ci avait perdu toutes les sym-

pathies dont elle y avait joui quelque temps. Si les dirigeants lithuaniens continuent encore à soutenir leurs prétentions sur Wilna, c'est plutôt par amour-propre national ; au fond, les hommes d'Etat lithuaniens comprennent, que la question de Wilna est pour le moment réglée et que,si le sort de cette région peut encore devenir une cause de conflit entre la Russie et la Pologne, la Lithuanie en est écartée pour toujours.

L'« état de guerre » avec la Pologne force la Lithuanie de tenir sous les armes 45.000 hommes, une armée trop faible pour se battre avec la Pologne et trop grande pour un pays de deux millions d'habitants. Cette armée coûte cher ; le budget de la défense nationale figure dans le budget de 1922 pour la somme de 1.117 millions de marks, ce qui forme 40 0/0 de l'ensemble du budget qui est de 2.750 millions de marks.Les paysans surtout se plaignent de la lourdeur du fardeau militaire ; la vie économique est détraquée, car les communications directes avec la Pologne et la Russie sont coupées. On dit ouvertement qu'on ne peut pas éternellement rester en état de guerre et qu'il faut en finir, ce conflit avec la Pologne empêchant la Lithuanie d'entrer dans l'union des pays baltiques. Le gouvernement lithuanien continue bien à soudoyer le mouvement révolutionnaire et insurrectionnel blanc-russien, mais ce mouvement est très faible et n'a aucune chance de réussite. A Kowno se sont réfugiés les débris du gouvernement éphémère de la république blanc-russienne, dont les membres reçoivent des subsides misérables de 100 marks (1 franc au cours du mois d'octobre), par jour. Il existe même un traité entre le gouvernement blanc-russien et la Lithuanie sur le partage de la région de Wilna entre les républiques blanc-russienne et lithuanienne, mais tout le monde comprend que tout cela n'est pas sérieux. Même les ennemis les plus acharnés de la Pologne, les réfugiés blancs-russiens de Kowno, sont forcés de

reconnaître que la Lithuanie n'a aucune chance de récupérer la région de Wilna.

Il était donc possible d'amener la Lithuanie à renoncer à ses prétendus droits sur la région de Wilna en trouvant une formule qui ménageât l'amour-propre national lithuanien et lui donnât une compensation. Cette compensation était à la portée des Alliés et était toute indiquée : c'était le pays de Memel (Memelland) ; car si les droits de la Lithuanie sur la région de Wilna sont douteux, ces droits sont incontestables pour le pays de Memel, si l'on écarte ceux de l'Allemagne, qui seule peut contester la possession de ce pays. La population de la contrée de Memel est constituée par des Allemands et des Lithuaniens, en parties presque égales : il y a 48 0/0 d'Allemands et 52 0/0 de Lithuaniens, En général, la population des villes est allemande, la population des campagnes lithuanienne. La culture du pays est allemande et toutes les professions libérales sont dans les mains des Allemands, ainsi que tout le commerce et toute l'industrie.

Jusqu'à ces derniers temps, les Allemands, dans le pays de Memel aussi bien que dans le Reich, étaient très hostiles à l'idée de la cession du Memelland à la Lithuanie. Ce que les Allemands voulaient, c'est ou la réincorporation du pays au Reich ou, si cette solution était écartée, sa transformation en un Etat libre (Freistaat). Les Allemands ne le disaient pas, mais ils étaient sûrs d'avance que, dans ce cas, l'Etat libre de Memel deviendrait de fait une province allemande, car tous les fonctionnaires seraient des Allemands et la majorité dans le parlement futur leur appartiendrait aussi.

Donc si les Alliés, et la France en premier lieu, voulaient détacher effectivement le pays de Memel de l'Allemagne, il fallait céder ce pays à la Lithuanie ; une autre solution était impossible. Mais il fallait le faire il y a cinq ou six mois, quand la Lithuanie n'était pas encore liée étroitement avec la Russie des Soviets et avec l'Allemagne.

On ne peut pas nier que l'influence allemande ait toujours été forte en Lithuanie ; elle s'est sensiblement renforcée depuis la guerre, car toute une génération d'intellectuels lithuaniens a passé par les écoles et les universités allemandes; les relations économiques entre l'Allemagne et la Lithuanie sont très développées ; l'Allemagne domine sur le marché lithuanien. Mais l'influence politique allemande n'était pas aussi grande qu'on le croyait, il y a encore quatre ou cinq mois. Au contraire, encore en automne 1922 (au mois d'octobre), la Lithuanie tâchait de se rapprocher de la France: elle a demandé l'admission de ses officiers dans les écoles militaires françaises et l'envoi d'une mission militaire française; cette demande a été faite non, comme l'ont dit certains journaux, pour tromper la France, mais sincèrement dans le but de gagner l'appui de la France dans la question de Memel.

J'étais alors à Kowno et je dois témoigner qu'une grande et influente partie de l'opinion publique était favorable à un rapprochement avec la France et à une tentative d'arranger les litiges avec la Pologne par l'intermédiaire de la France. La Russie des Soviets et l'Allemagne, qui craignaient toutes deux ce rapprochement, combattaient par tous les moyens ce courant politique. La mission des Soviets à Kowno faisait des efforts inouïs pour gagner la Lithuanie, mais en vain, le parti dominant, les chrétiens démocrates, étant l'adversaire résolu des communistes russes.

— Nous sommes ici, me disait un des membres de la délégation des Soviets, pour empêcher une entente quelconque entre la Pologne et la Lithuanie. Pour la Russie une entente pareille serait un malheur. Notre but est de faire de la Lithuanie un trait de liaison entre la Russie et l'Allemagne et d'empêcher qu'elle devienne, comme le veut la France, une partie du mur qui nous sépare de notre alliée.

Je sais qu'encore au printemps de l'année 1922 la Russie avait proposé au gouvernement lithuanien un accord spécial concernant le partage de la région de Wilna: la Russie recevait d'après cet accord le district de Molodeczno et une bande de territoire avec le chemin de fer Molodeczno-Zahacie-Farinowo. Les Lithuaniens ont alors refusé cette proposition. Mieux encore. Le gouvernement lithuanien, en fermant le Niémen à la navigation internationale, a causé de grandes pertes aux Soviets, dont les radeaux de bois, rassemblés sur les affluents du Niémen, restèrent sur place.

Mais les alliés traînaient en longueur la solution de la question de Memel et, ce qui était plus grave encore, se mettaient à parler de droits spéciaux de la Pologne sur le port de Memel. La presse lithuanienne, et surtout la presse allemande, insinuait que la Lithuanie et l'Allemagne allaient être dépouillées du pays de Memel, qui allait être attribué à la Pologne, comme la première avait déjà été dépouillée de la région de Wilna. Et pendant ce temps la mission des Soviets redoublait d'ardeur. Les Allemands, qui avaient perdu l'espoir de récupérer, même sous la forme d'un Etat libre, le pays de Memel, préféraient que ce pays devînt lithuanien, surtout si la Lithuanie devenait en même temps l'alliée des Soviets.

Lasse d'attendre une solution favorable, qui ne venait pas, la Lithuanie changea résolument de politique et conclut enfin un traité avec les Soviets, suivi d'une convention militaire.

Ce traité garantit à la Lithuanie l'appui de la Russie dans l'attribution du pays de Memel à la république lithuanienne; si la Lithuanie est attaquée directement ou indirectement par la Pologne, la Russie doit immédiatement intervenir et défendre la république lithuanienne par les armes contre une agression polonaise. En échange, la Russie reçoit des droits spéciaux dans le port de Memel et l'assurance d'une coordination de la politique exté-

rieure du gouvernement lithuanien avec la politique du gouvernement de Moscou. Cette alliance avec la Russie signifiait en même temps un rapprochement avec l'Allemagne.

Le reste est connu. Forte de l'appui des Soviets et de l'Allemagne, garantie par son accord avec la Russie contre la seule intervention possible, celle de la Pologne, la Lithuanie, avec l'aide effective russo-allemande, s'est emparée par la force du pays de Memel. La Conférence des Ambassadeurs, mise devant un fait accompli et n'ayant aucun moyen efficace pour déloger les Lithuaniens, a été forcée de consacrer le nouvel état de choses en attribuant la souveraineté du pays de Memel à la Lithuanie.

La situation est donc maintenant complètement changée. La Lithuanie n'a *pas reçu* le pays de Memel des Alliés, *elle l'a pris* par la force comme son domaine, et la Conférence des Ambassadeurs n'a pas à dicter au souverain lithuanien telles ou telles conditions. La Lithuanie dispose en pleine souveraineté du pays de Memel et c'est à elle seule de régler les questions qui se rattachent à l'utilisation du port de Memel et du parcours du Niémen. Telle est au moins la théorie lithuanienne. Et quelle est la force qui peut imposer à la Lithuanie des conditions édictées par la Conférence des Ambassadeurs? Ce n'est pas la Pologne, qui risque de se voir de cette façon entraînée dans une guerre ouverte avec la Russie et, déguisée, par des soulèvements en Posnanie et dans la Haute-Silésie, avec l'Allemagne.

Il ne reste donc qu'à laisser le pays de Memel à la Lithuanie, à recommander à la Pologne de trancher définitivement la question de Wilna en changeant sa politique dans cette contrée et en lui octroyant une autonomie locale, enfin de s'efforcer, en combattant l'activité allemande à Kowno, de rapprocher par des sacrifices mutuels la Lithuanie et la Pologne.

L. NEMANOFF.

POUSSIÈRES

AVEC JEAN DE TINAN

—

Je le revois.

Il est au second pupitre du premier rang, près de la porte.

La classe est une salle carrée, éclairée de larges fenêtres à guillotine, aux petits carreaux, où flotte toujours une odeur d'encre, de vieux papiers et de poussière.

Les murs, jusqu'à mi-hauteur, sont peints de chocolat rougeâtre. Et sur leur partie blanche, dans le haut, s'étalent des tableaux de toile cirée représentant un squelette (notre professeur d'histoire naturelle prononce un « esquelette »), l'intestin d'une poule et des champignons vénéneux.

Tinan a douze ou treize ans.

Il est vif, potelé, un peu rebondi et son visage à fossettes, sur le col rabattu, d'un blanc net, éclate de fraîcheur.

Il a toujours l'air mieux lavé qu'aucun de ses camarades.

Tinan est préposé à la perche. C'est lui qui tire, quand il fait chaud, les fenêtres au moyen d'un long manche à balai et qui les relève lorsqu'il pleut et que l'on sent la fraîcheur.

Cette fonction est très recherchée. Elle offre à celui qui l'exerce le privilège de circuler dans la classe, de transmettre du premier rang au dernier, et inversement, la solution d'un problème, la traduction d'une phrase difficile et de chatouiller, en passant, sans avoir l'air d'y toucher, le cou de quelque bon gros camarade, qui sommeillait et qui sursaute.

★

Tinan sourit.

Il sourit en faisant sa version, abrité, comme un écureuil derrière des feuilles, d'un rempart de dictionnaires qui le cache aux yeux du pion.

Il sourit quand il entre en classe. Il sourit quand il travaille. Il sourit quand il ne fait rien.

Dans la cour Tinan joue peu.

Il bavarde dans un coin, sous un arbre, avec cinq ou six camarades qu'il amuse.

Il est spirituel, léger, ironique, moqueur, un peu frondeur.

On l'entoure et il est aimé.

Cahier, plumier, règle, boîte de compas, rouleau de papier, Tinan, en récréation, a toujours quelque chose dans la main. Et toujours quelque chose de tout à fait inutile.

Je revois, comme si c'était hier, son uniforme bleu avec son col blanc dans la cour de cette école en briques qui a plutôt l'air d'une vacherie modèle ou d'une usine que d'une école.

★

Depuis le collège, c'est-à-dire depuis quatre ou cinq ans, je l'avais perdu de vue, comme la plupart des camarades de classe qui suivent des chemins différents et que la vie disperse.

M'a-t-il dit, étant à Monge, ou bien ai-je rêvé, — c'est possible, — qu'il voulait être marin ?

Je ne sais.

Bref je me le serais, volontiers, imaginé voguant sur quelque mer lointaine vers des archipels de fleurs, lorsque je le retrouvai, à bord du même bateau que moi, c'est-à-dire au milieu de la jeunesse littéraire que la vie poussait, alors, sous la même voile.

★

C'est au théâtre des Menus Plaisirs, à la répétition générale de *Salomé*.

Oscar Wilde, alors dans tout son éclat, est venu d'Angleterre et luisant, élégant, fleuri, corseté d'un gilet blanc, promène, durant les entr'actes, dans un nuage embaumé de cigarette d'Orient, son dandysme britannique parmi les critiques et les esthètes aux cravates flottantes.

On croise, à ces soirées, des silhouettes falotes, des ombres bizarres de personnages incertains qui ne se manifestent qu'à ces solennités littéraires et qui, en dehors de ces circonstances, n'ont aucune existence réelle.

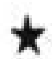
On frôle de longues femmes pâles, vêtues de soies pâles, aux pâles chevelures botticelliennes et la ferronnière au front accrochées aux multiples bras de Catulle Mendès. L'on se montre Sarcey que la jeunesse intransigeante méprise et Henri Bauer, ventru, satisfait, important comme un roi de jeu de cartes.

Tout à coup dans la foule, un feutre mou à larges bords, un sourire, un jeune homme mince à cravate flottante.

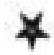
C'est Jean de Tinan.

Nous nous reconnaissons, nous évoquons des souvenirs, nous échangeons des cigarettes, nous jurons de nous revoir tous les jours.

Puis, de nouveau, nous nous perdons de vue.



Les plus intimes amis de Jean de Tinan sont, alors, Pierre Louys, André Lebey et, peut-être, Henri Albert. Mais c'est au volume qu'André Lebey lui consacra qu'il conviendrait, sans doute, de se rapporter pour le connaître. Ici j'évoque, très simplement, la silhouette d'un ami disparu trop tôt que le charme et l'esprit rendent plus cher à mesure que l'ombre s'épaissit, car je comprends mieux quelle en fut toute la fine saveur que le mystérieux travail du temps condense au lieu qu'il l'évapore.



Tinan fréquentant les milieux littéraires, nous devions nous revoir. Et, pourtant, nous ne nous rencontrons pas.

Mais Tinan habite la rive gauche et si des palissades ne se dressent pas entre ses deux rives, la Seine est là et malgré ses ponts, et à cause d'elle, Paris a deux centres : la Madeleine et le Panthéon.

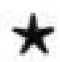
Pourtant le mardi soir, vers les dix heures, Tinan va parfois chez Stéphane Mallarmé.

Il fréquente cette petite salle à manger modeste, avec sa suspension familiale et son poêle de faïence, cette mosquée intime où les fidèles s'assemblent, chaque mardi soir, autour du maître qu'ils vénèrent.

Mallarmé ! Dans un brouillard de cigarettes, debout, très fin, menu...

Parmi les ombres de cette petite pièce où cinq ou six poètes, assis autour de lui, l'écoutent, il a l'air, dans son temple, de quelque dieu de jade, voilé de mystérieux encens.

Sa phrase est lente, pittoresque, toute en nuances que l'éclat d'un mot colore d'un vermillon précieux.



Alors que le public les ignore encore presque totalement, l'admiration de la jeunesse va, pour les aînés, à Mallarmé et à Verlaine. Et, pour les plus jeunes, à Barrès et Henri de Régnier.

Et pourtant Barrès n'en est encore qu'à *du Sang, de la Volupté et de la Mort* et Henri de Régnier n'a publié que quelques rares recueils, au format carré, aux vers hautains et magnifiques que l'on trouvait, presque uniquement, dans l'antre d'un vieux sorcier jaunâtre, établi libraire, près du Vaudeville, dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

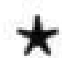
Je ne revoyais plus Tinan, lorsqu'un matin arrive un petit paquet sur lequel mon nom et mon adresse s'étalaient en lettres, ou plutôt en curieuses fleurs schématiques, hautes d'un pouce.

C'était un mince volume, paré d'une dédicace, illustré d'un frontispice de Rops, orné d'une page de musique auto-

graphiée, le *Document sur l'Impuissance d'Aimer* dont Tinan avait pris soin de faire précéder les feuillets d'un hymne à Héros, d'Augusta Holmès.

Quel délicat petit livre, quelle mélancolie, quelle tendresse, quelle fraîcheur se mêlent, encore aujourd'hui, au léger arôme du papier que le temps jaunit...

Tout Tinan est dans ces pages. Et ceux qui connurent son esprit nuancé, sa fantaisie et son indéfinissable élégance doivent sentir, comme l'a senti Barrès à la mort de Tellier, que lorsqu'un tel compagnon disparaît sa perte anéantit, en vous, certaines régions du cerveau, une part de sensibilité dont il était l'animateur.



Depuis l'envoi de ce volume nous nous revîmes souvent, d'autant que Tinan traversait de plus en plus la Seine.

Presque tous les jours, il venait rue Royale, chez Weber, c'est-à-dire dans un endroit commode, central et pittoresque, qui tenait autant du café que du salon littéraire et où de sept heures du soir à deux heures du matin trônaient, ou passaient Toulouse-Lautrec, Claude Debussy, Marcel Proust, André Rivoire, le vieil Adrien Hebrard, Paul Souday, Charles Maurras, Léon Daudet, Forain, Jean Moréas, J. M. Sert, pour ne citer que quelques noms.

Tinan stationnait, d'ailleurs, assez peu chez Weber.

Il y venait, en général, le soir pour retrouver André Lebey, Maxime Dethomas ou l'un de nous. Mais la soirée se prolongeait ailleurs.

Il rédigeait, alors, au *Mercure de France*, une chronique sur les Music-halls, les bars et les cabarets, ce qui l'eût, sans doute, rendu noctambule par conscience professionnelle, s'il ne l'avait été par goût.

Mais cela lui fournissait, du moins, une excuse, lorsqu'il était pris d'un scrupule, aussi tardif d'ailleurs que léger, de rentrer chez lui à l'heure du laitier.



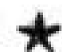
On croisait son feutre à larges bords dans les promenoirs du Palais de Glace, du Nouveau Cirque, des Folies-Bergères et du Jardin de Paris.

On le retrouvait dans les beuglants les plus pittoresques où, selon une expression qui lui était familière, après une journée de rêverie ou de travail, parmi les fumées, le fracas des musiques, les parfums, le frôlement des femmes faciles, « on se grisait de contrastes », à condition de résister, toutefois, au goût passager qui vous donne, dès l'entrée, l'envie d'aller reprendre son vestiaire...

Combien de fois n'allâmes-nous pas au Palais de Glace où sur la piste unie, luisante, les patineuses, la jupe retroussée aux hanches, tourbillonnaient, se poursuivaient, emmêlant leurs élans légers dans un bruit frais de soie frôlée.

Il admirait la sveltesse de la blonde Lyane de Lancy qui, lente ou rapide, dans l'éclair d'un patin, virevoltait, sans poids, enroulée d'un boa de plumes dont les bouts voltigeaient.

Mais en dehors de quelques exceptions, il préférait, à l'ambiance des courtisanes à la mode, celle de plus modestes mannequins, de « petits linges » dont les naïvetés, la grâce de jeune animal et le vocabulaire spontané le mettaient en joie.



Un soir que nous ne savions quel restaurant choisir, Tinan me proposa de dîner près de l'Odéon dans un endroit où Moréas avait l'habitude de prendre ses repas en compagnie d'amis.

Mais à peine avait-il formulé sa proposition qu'il hésita, embarrassé, en raison du caractère un peu capricieux, me confia-t-il, d'un certain Toulet qui n'admettait qu'assez difficilement les intrusions nouvelles.

Mais bientôt, s'étant décidé, Tinan me poussant dans une voiture m'obligea à le suivre.

Après une longue course, la voiture s'arrêta dans une rue étroite devant la petite porte d'un restaurant.

Nous montâmes un escalier et trouvâmes, à l'entresol, un grand cabinet, assez bas de plafond, où une dizaine de convives entouraient une table servie.

Retroussant sa moustache, la main haute, Moréas, monocle à l'œil, présidait.

Tinan fit les présentations, mais dans un bruit confus que coupait l'accent métallique de Moréas, je ne pus saisir aucun nom.

Recroquevillé sur lui-même, mon voisin, assis en « S », était un long loup sarcastique, aux mains délicates, dont la bouche riait en biais, dans une courte barbe pointue.

Ses reparties acerbes me frappèrent autant que l'excellence de ses façons un peu voulues.

Au bout d'un quart d'heure, nous nous étions découvert un ami commun, qui fit comme un diplodocus ou un crime à la mode les frais de notre première conversation.

Et aux prévenances que multipliait ce convive à l'égard d'un nouvel hôte, je n'aurais pu m'imaginer que j'étais placé, justement, à côté de ce Toulet que Tinan m'avait fait quelque peu redouter.

★

Bientôt Toulet, de même que Jean de Tinan, prit l'habitude de venir chaque soir, vers les minuit, rue Royale. Mais comme pour Tinan, Weber n'était qu'une première étape.

Et si, plus casanier, Toulet excursionnait peu à Montmartre ou au Quartier Latin, la nuit se prolongeait, du moins, au bar de l'Elysée-Palace, dénommé, par lui, le *Bain de Cuir* en raison de l'inestimable confort de ses vastes fauteuils de maroquin anglais dans lesquels le corps, mollement, s'enfonçait comme dans un bain.

Là, entouré d'amis, il trônait jusqu'à la fermeture de l'établissement et la soirée se terminait, en général, dans les parages de la gare Saint-Lazare, au fond de quelque bar qui

avait, du moins le privilège de rester ouvert jusqu'à l'aurore.

Toulet habitait, alors, en compagnie de Curnonsky et de Jacques de Montesquieu, rue de Villersexel, un appartement, — le Pavanatoire, — d'où il ne sortait que le soir pour n'y rentrer qu'au petit jour.

Et son noctambulisme était si noir que ses amis se souviennent l'avoir vu, durant une quinzaine, promener dans l'une de ses poches un chèque qu'il avait reçu et dont il avait le plus grand besoin sans parvenir à l'aller toucher, les banques modernes n'ayant encore poussé le progrès jusqu'à laisser, la nuit, leurs guichets ouverts.

Il aurait promené jusqu'à la fin des temps ce papier dans son gousset si une âme complaisante ne l'avait tiré d'embarras en se chargeant, pour lui, de cet encaissement.

Les soirées « du Bain de Cuir » se prolongèrent durant plusieurs étés et plusieurs hivers, mais la tête de quelque gérant ayant déplu, un beau soir, à Toulet, il changea ses habitudes et adopta le bar de la Paix où, chaque nuit, il tint ses assises, jusqu'à ce qu'il quittât définitivement Paris pour regagner la Rafette, aux environs de Bordeaux, où habitait sa sœur.

★

Toulet...

Au bar de la Paix, pensif, le menton dans la main, Toulet écoute en silence.

Il écoute avec son œil bleu, puis soudain il parle, d'une petite voix nerveuse, mordant, acerbe.

Recroquevillé sur lui-même, assis de travers, érudit, subtil, courtois, il discute, analyse, commente, un étrange rictus à la lèvre, — sans gestes.

Sa pomme d'Adam va et vient dans son cou maigre, entre les larges cassures de son faux-col.

Il griffe d'un mot, en passant, sans peser. Il admire un écrivain, un peintre. Il égratigne un juif, la République,

Flaubert, un protestant, un nègre, l'ami qu'il a devant lui (et qu'il défendra par derrière).

Sa phrase, en robe légère, nuancée, erre à travers un capricieux sentier à pic, rempli de ronces qui accrochent, de-ci de-là, une fleur à la soie frôlée.

Devant un whisky, Toulet parle, au bar de la Paix.

Les heures sonnent à la massive pendule dorée de la petite pièce second Empire.

Il est tard.

Le bar se vide.

La nuit se ouate de silence.

Toulet parle avec trois amis qui l'écoutent et plus la nuit s'avance, plus il semble vivre.

On a si souvent évoqué Toulet au bar ou au café que cela pourrait, en quelque manière, fausser, à son égard, les idées de ceux qui ne l'ont que peu connu.

Mais son dilettantisme qui s'était diverti, dans sa jeunesse, au détriment de son patrimoine, du pittoresque des salles de jeux et des pantins qui gravitent autour de leurs tapis verts, goûtait, aussi, le luxe d'un salon, pourvu qu'il ne s'y sentît pas invité pour corser la carte d'une de ces maîtresses de maison qui se donnent pour mission d'offrir en pâture, à quelques jolies précieuses, l'esprit d'hommes plus ou moins notoires ou ignorés.

Et si de tels salons, où il frôlait l'arrivisme des uns et la prétention des autres, répugnaient à sa sensibilité et le hérissaient, combien il se complaisait chez quelque admiratrice discrète, avec mesure, le recevant avec deux ou trois amis qui ne le choquaient ni par leurs manières ou leur sottise.

Là,— pourvu qu'il y fût disposé, — toute l'élégance de son esprit s'épanouissait et il était incomparable.

*

Yvonne Vernon, qui, toute jeune fille encore, avait fait

seule le tour du monde et parcouru, en tous sens, la Chine et ses vallées et ses déserts, était bien faite pour apprécier Toulet et elle le réunissait assez souvent, chez elle, à quelques amis de son choix.

Dans ce joli cadre parfumé et fleuri de la rue du Commandant-Marchand, où parmi des soies aux tons éteints, des laques, des jades et des coussins, méditait un Bouddha entre deux divinités de porcelaine blanche, les soirées se prolongeaient fort tard, ce qui, pour Toulet, ajoutait un attrait de plus à ce coin d'Orient transporté à Paris.

Passionnée de voyages, Yvonne Vernon, très fêtée dès son adolescence par quelques salons pour sa curieuse intelligence et sa beauté savoureuse, avait poussé la fantaisie jusqu'à se fiancer, entre deux croisières, à un noble diplomate auquel elle déclara, loyalement, trois jours après leur mariage, qu'elle ne se sentait décidément pas faite pour une vie qui ne pouvait qu'aliéner une indépendance qu'elle entendait reprendre et conserver.

Yvonne Vernon se complaisait, surtout, quand elle ne lisait ou n'écrivait pas, en la compagnie d'explorateurs qui revenaient de pays lointains et mystérieux. Et elle intéressait d'autant plus Toulet qu'il avait parcouru, aussi, quelques coins de ces contrées voluptueuses d'où Yvonne Vernon avait rapporté de curieuses impressions réunies dans ses *Terres de Lumière*.

Et c'est parmi les fleurs et le soleil du calme cimetière de Menton, dans un joli murmure d'abeilles insouciantes que repose, maintenant, celle qui traversa tant de fois les mers pour le soleil et de nouvelles fleurs, durant sa vie trop brève d'enfant miraculeusement comblée.

Tinan, Toulet, pour ceux qui les ont connus, le souvenir se confond en ces deux noms. Et comme, l'un et l'autre, on les retrouve tout entiers en relisant une page d'*Aimienne*, une pensée des *Trois Impostures!* S'il se peut qu'à la lecture d'un volume l'on hésite trop souvent sur la person-

nalité de son auteur, une seule ligne de Toulet ou de Tinan les révèle à notre esprit.

Avec des accents différents, une commune pudeur voile leur sentimentalité qui, élégamment, se palissade derrière un sourire et, pour Toulet, derrière un sourire amer.

Le recul les rapproche, comme le temps rapproche, un peu mystérieusement, au Louvre ou au Prado, deux maîtres qui vécurent à une même époque et sous un même ciel et chez lesquels on découvre des traits communs, imperceptibles, sans doute, de leur vivant.

Autant Tinan très jeune, actif et épris de pittoresque aimait à se mêler à toutes les manifestations de la vie parisienne, autant Toulet prenait soin de les fuir.

Pourtant une fois, — mais une seule, — il consentit à se lever au petit jour (c'est-à-dire vers les midi) pour assister à la répétition générale de *Pélleas et Mélisandre*.

Claude Debussy nous avait réunis, avec quelques amis, dans une même loge, et je me souviens de l'impression que ressentit Toulet.

Il élabora, d'ailleurs, dans la suite, un projet d'Opéra, — l'*Histoire de Tristan*, — avec Claude Debussy, qui ne fut pas réalisé et dont il serait curieux de retrouver le plan, si toutefois il existe encore.



Son admiration pour Debussy était égale à celle qu'il avait pour Moréas et à l'horreur qu'il professait pour Flaubert et Wagner.

Mais s'il fallait une occasion aussi rare que celle de la répétition générale de *Pélleas* pour que Toulet consentît, exceptionnellement, à se lever l'après-midi, il ne faudrait pas en déduire qu'il la consacrait au sommeil.

Alors qu'il habitait place de Laborde, après avoir quitté le *Pavanatoire* de la rue de Villersexel, il s'était fait confectionner une sorte de planche qui lui tenait lieu de pupitre pour lire et écrire commodément au lit.

Et lorsqu'il ne se plongeait pas dans l'un des seize volumes du *Dictionnaire historique* de Bayle, loin du bruit de Paris, il notait, avec peu de ratures, sa pensée de sa jolie et fine petite écriture serrée.

Tinan, lui, travaillait beaucoup plus par à-coups et souvent il abandonnait son appartement situé tout au haut d'une vieille maison assez pittoresque de la Place du Palais-Bourbon, pour aller se terrer, durant quelques semaines, à Montigny ou à Marlotte ou bien chez des parents, à Jumièges.

C'était l'isolement, l'isolement pour le travail, qu'il recherchait à la campagne beaucoup plus que la nature qui l'intéressait assez peu.

Dans un voyage, elle lui paraissait secondaire, et il assurait, même, avec quelque ironie que les arbres et les paysages n'existaient, réellement, que dans les livres. Et il se proposait même de publier, sans quitter la place du Palais-Bourbon, un volume de notes sur les lacs italiens en se servant du « Baedeker »...

Hélas ! il ne devait pas réaliser le projet fantaisiste qui, un instant, traversa son esprit.

Il tomba malade. Et après être resté quelque temps dans une maison de santé où il se soignait en écrivant, il fut transporté chez ses parents qui habitaient, aussi, dans les parages du Palais-Bourbon.

Son père, un vieillard à longue barbe blanche, ajoutait au goût très vif qu'il avait pour les antiquités un goût démesuré, qui tenait de la manie, pour les crânes et les ossements préhistoriques.

Et c'est dans son appartement où grimaçaient dans l'ombre d'étranges vitrines, parmi des ivoires, de lugubres têtes de mort, que je revis Tinan pour la dernière fois.

Malgré les souffrances qui le clouaient dans un fauteuil, il restait gai ou voulait, du moins, le paraître, car il avait, absolument, conscience de la gravité de son état.

Après une assez longue visite, je le quittai. Et pour me

faire accompagner, jusqu'à la porte, il appuya, avec son pied, sur une sonnette qui traînait sur le parquet, tout près de son fauteuil.

« C'est, me dit-il en souriant, ce que j'appelle sonner du cor. »

Ce fut le dernier mot que je l'entendis prononcer.

Quelques jours plus tard, une enveloppe de deuil sur laquelle je reconnus l'écriture de Pierre Louys m'annonçait sa mort sans que j'aie le courage de l'ouvrir.

J'appris, il y a quelques mois, celle de Toulet, au pays Basque. Et je songe à ses vers :

Dormez, ami ; demain votre âme
  Prendra son vol plus haut.
Dormez, mais comme le gerfaut,
  Ou la couverte flamme,

Tandis que dans le couchant roux
  Passent les éphémères,
Dormez sous les feuilles amères,
  Ma jeunesse avec vous.

PAUL LECLERCQ.

MATHÉMATIQUE ET PHILOSOPHIE

CONSIDÉRATIONS D'UN HUMORISTE

—

C'est Théophile Gautier, je crois, qui l'a dit. Sur vingt personnes qui ont pénétré dans une chambre, il n'y en a pas deux qui, une fois hors, puissent indiquer la couleur de la tapisserie. Cela veut dire que deux personnes à peine, sur vingt, ont la mémoire des couleurs. D'autres ont la mémoire des chiffres, des dates, ce qui est utile pour connaître l'histoire ou les sciences exactes. D'autres, la mémoire des idées. Il y a donc diverses sortes de mémoire, et il est indispensable de préciser, lorsque l'on se sert de ce mot. A moins qu'il ne s'agisse de l'homme extraordinaire, irréel, qui se souviendrait de tout.

Mais la mémoire n'est qu'une partie de l'intelligence. A plus forte raison, ce que nous venons d'énoncer est-il vrai de l'entendement. Dire d'un homme qu'il est intelligent, cela ne signifie rien. Tel peut déployer une activité pleine de subtilité dans les affaires et être absolument fermé à la poésie. Un mathématicien éminent sera complètement stupide si on lui demande de s'occuper de politique. Ce sont là des vérités évidentes. Il n'y a personne qui n'en soit d'accord en principe. Et cependant, en pratique, le jugement populaire accepte d'étranges confusions.

Il ne s'agit pas ici de comparer des choses très différentes, les aptitudes par exemple d'un peintre, et celles d'un économiste. Mais la tendance fâcheuse est de confondre certaines manifestations intellectuelles qui, pour un examinateur superficiel, paraissent sur le même plan, comme les étoiles lointaines. C'est ainsi que la mathématique et la phi-

losophie semblent à certains deux sciences voisines. C'est ainsi que les académies de province proposent encore pour sujet de prix littéraire les rapports entre l'art et la morale. Et les jeunes professeurs de collège, pour gagner le prix, s'efforcent de démontrer qu'on ne peut pas avoir de talent si l'on n'est pas vertueux, sans savoir d'ailleurs exactement ce que c'est que l'art ou la vertu. Ils ne songent pas qu'un bon nombre des hommes de génie, s'ils ne s'étaient, précisément, par leur génie, élevé bien au-dessus de la corde, eussent, pour d'autres raisons, été pendus haut et court.

On pourrait citer des exemples par centaines. Il est fâcheux qu'un homme de moralité plus que douteuse, qui ne se faisait aucun scrupule de vivre, à l'occasion, des subsides fournis par la grosse Margot, et de s'associer, le cas échéant, à des voleurs de grand chemin, se trouve, précisément, être le plus grand poète du quinzième siècle, et même des environs. Cela est infiniment fâcheux. Nous pouvons le regretter vertueusement, mais nous n'y pouvons rien.

Il est peu probable que Racine, le doux Racine, ait essayé d'empoisonner la Champmeslé, comme certains l'ont prétendu. L'eût-il fait, ce serait abominable, mais n'enlèverait rien au mérite de *Phèdre*, d'*Andromaque*, ou de *Britannicus*.

Pour parler de fautes plus aimables, si l'on déniait le titre de grand homme à tous les artistes ou hommes politiques à qui l'on pourrait reprocher le péché de luxure, comme on dit en termes ecclésiastiques, il n'en resterait pas beaucoup.

Il est également très fâcheux que l'on puisse être à la fois un éminent philosophe et un homme criminel et vil, faire condamner à mort, par son éloquence, ses bienfaiteurs, pour se mettre bien en cour, et se faire condamner soi-même plus tard, grand chancelier, pour concussion et prévarication. Nous sommes désolés que le génie et l'honnêteté morale n'aillent pas toujours, ou plutôt aillent rarement de pair, mais qu'y pouvons-nous ? Ce sont deux choses

différentes. Le rapprochement forcé que l'on veut établir entre elles n'est bon que pour les livres élémentaires chargés de donner aux enfants les idées fausses que, faussement, hypocritement, on croit nécessaires à leur bonheur.

Mais de tous les rapprochements injustifiés, le plus absurde, sinon le plus criminel, est celui que l'on s'obstine à établir entre la mathématique et la philosophie.

Certains mathématiciens, éminents dans leur partie, ont prétendu être philosophes. On les a crus, bien que la philosophie fût tout au plus leur violon d'Ingres. Mais il y a bien plus de gens capables d'apprécier, plus ou moins, un violoniste médiocre qu'un mathématicien, quel qu'il soit.

Il n'en reste pas moins vrai que la forme d'intelligence qui se satisfait par les calculs mathématiques n'a rien à voir avec celle d'où procède la philosophie. Le raisonnement mathématique est *a priori*. Il part de l'axiome et de la définition. La philosophie est une science inductive, qui doit partir de l'observation, pour arriver à des idées générales. C'est le contraire, exactement.

Un poète peut être philosophe, la véritable poésie étant plus large que tout. Platon fut poète et philosophe. L'exemple du latin Lucrèce est dans toutes les mémoires. Et les conceptions des premiers philosophes grecs ne sont-elles pas d'une grande poésie? Mais il y a, ce nous semble, une antinomie véritable entre la philosophie, d'une part, et d'autre part la mathématique ou la théologie, l'une et l'autre de ces deux dernières partant de définitions et d'affirmations absolues.

Quoi de plus absurde que les raisonnements de Cudworth, homme d'Église, cherchant anxieusement comment l'âme, substance spirituelle, peut agir sur le corps matériel, avec lequel elle n'a aucun point de contact? Il en est réduit à inventer son médiateur plastique, à la fois corps et esprit, qui par sa partie spirituelle reçoit les impressions de l'âme, et par sa partie matérielle les transmet au corps. Mais il oublie de nous dire comment s'établit le contact, la difficulté

restant la même, entre la partie spirituelle et la partie matérielle du médiateur.

Les causes occasionnelles de Malebranche, théologien philosophe, et l'harmonie préétablie de Leibniz, philosophe mathématicien, proposées comme solution du même problème, sont immédiatement au-dessous du ridicule.

Les dits philosophes, comme d'autres, d'ailleurs, se gardent bien de nous dire en quoi consiste la substance, spirituelle ou matérielle. Ils partent de définitions enfantines acceptées. N'est-ce pas Tertullien qui ne pouvait concevoir une substance qui ne fût pas matérielle? En réalité les spiritualistes les plus forcenés se représentent la substance spirituelle comme un feu, un souffle. Pour Platon, c'est le son de l'instrument que figure le corps, c'est-à-dire pas autre chose que de l'air en mouvement. De toutes façons, une matière subtile, matière néanmoins. Si la substance spirituelle occupe une place dans l'espace, elle est étendue, donc matérielle. Si elle n'occupe aucun point de l'espace, elle n'est donc nulle part et n'existe pas.

Les mêmes conceptions enfantines se retrouvent presque toujours chez les mathématiciens, dès qu'ils prétendent s'occuper de philosophie. C'est qu'ils sont invinciblement amenés à user pour l'étude de cette science de leurs procédés habituels. Ils raisonnent en mathématiciens. Un égale un, évidemment. Ils en sont sûrs dans leur domaine spécial. Le malheur est qu'il leur soit impossible de raisonner autrement quand ils s'aventurent en dehors de leur terrain. Et dès que l'on sort de la spéculation pure pour entrer dans la réalité, ce n'est plus cela. Trois pommes n'égalent pas trois poulets. Un homme n'égale pas un homme, sans aller si loin. Excepté pour le mathématicien.

Il est aisé de donner des exemples de ce désaccord, entre le point de départ du mathématicien et celui du philosophe qui rend un peu ridicule le premier quand il veut être le second, c'est-à-dire appliquer aux réalités concrètes le raisonnement qui lui a servi pour les abstractions. Descartes

tient une place éminente dans la littérature française. Son *Discours de la Méthode* inaugure la prose de son siècle comme le *Cid* la poésie dramatique. Mais après avoir admiré l'effort réalisé par le style, si nous considérons les idées, et la manière de les présenter, nous constatons une vision mathématique des choses qui se reflète dans le miroir philosophique avec d'extraordinaires déformations. Le doute méthodique, entre autres, est une simple plaisanterie. Quelle attitude aurait prise Descartes si son doute méthodique l'avait conduit à la négation de Dieu ou seulement du monde extérieur? Il n'y a pas de danger. L'auteur a écarté délibérément toutes les notions de son esprit. Il a fait table rase. Il nous le dit. Mais toutes ces notions usuelles de la mentalité d'un homme du dix-septième siècle, qui est la sienne, il les a mises soigneusement de côté, bien rangées pour s'y retrouver, car il sait bien que tout à l'heure il va les reprendre une à une, au fur et à mesure de son raisonnement, et il serait bien ennuyé si dans ce déménagement provisoire le moindre meuble s'était égaré. Car il tient à ses habitudes. Le philosophe théologien soumet à la critique toutes les idées, excepté les religieuses, qui sont pour lui en dehors du raisonnement. Le philosophe mathématicien, plus hardi, et de façon amusante épouvanté de son audace, fait le vide absolu dans son esprit. Mais toutes les cases du cerveau sont prêtes pour recevoir tout à l'heure, le plus tôt possible, les notions qui les habitaient. Le maître les surveille, d'ailleurs. La promenade philosophique sera courte. Elles reviendront ragaillardies, contentes, et un peu stupéfaites, de cette équipée.

Le mathématicien philosophe est heureux d'avoir retrouvé toutes ses idées usuelles. Nous avons laissé de côté à dessein le point de départ du raisonnement, le fameux « je pense, donc je suis », car nous évitons, autant que possible, de nous répéter, et nous avons déjà employé l'adjectif « enfantin ».

Dès le moment que Descartes prononce le premier mot, et dit « Je », ce n'est pas la peine d'aller plus loin. Ce mono-

syllabe affirme tout, et le reste de la phrase n'est que paraphrase. Et d'ailleurs, il y a d'abord : « Je doute. » Hélas ! Si je doute, je puis aussi, je dois même, logiquement, douter de « je ». Quelle plus belle occasion de faire usage de mon doute que de l'appliquer à moi ?

Cela nous paraît évident, d'une évidence beaucoup plus certaine que celle dont le mathématicien fait un si magnifique emploi. Aucun critérium de la certitude n'est valable, c'est entendu. L'humanité, depuis le commencement du monde, soupirait, et espérait la venue de Descartes pour savoir à quoi s'en tenir. L'autorité des anciens, le consentement universel, bagatelles ! Il n'y a qu'un critérium, l'évidence, c'est-à-dire la certitude absolue où je suis qu'une chose est vraie, car la certitude ne peut être dans les choses ; elle ne peut être qu'en moi. Une chose est vraie quand je suis absolument sûr qu'elle est vraie. C'est à cela que se réduit ce pauvre raisonnement. Pendant des siècles les hommes ont cru que le soleil tournait autour de la terre. Cela fut vrai, tout le temps que cela leur a paru évident. L'apparence, pourvu qu'elle soit bien nette, est la seule réalité. C'est Descartes qui l'a dit.

Notre mathématicien continue sa marche triomphale à travers les idées, avec une confiance absolue. Il ne voit pas, là-bas, Platon qui sourit. Comment l'apercevrait-il, puisqu'il ne voit que lui-même. Sûr de sa méthode mathématique, il accumule les axiomes et les définitions a priori. L'homme est un être contingent, donc l'absolu existe. Comme preuve, l'affirmation de Descartes. Dieu ayant créé l'homme, lui a octroyé l'intelligence et la sensibilité. Donc, il n'a pu accorder l'intelligence et la sensibilité aux animaux. (La preuve, c'est le mot « donc ».) Par conséquent, je puis m'amuser à donner des coups de pied dans le ventre de ce pauvre chien ; il ne souffre pas. En vain m'affirmerez-vous qu'il souffre, et qu'il hurle de douleur. Mes principes m'interdisent de me rendre à cette évidence, — qui n'est pas la mienne, et qui ne peut me servir de crité-

rium. Je fermerai les yeux, je boucherai mes oreilles, pour ne pas voir, pour ne pas entendre. Car la réalité qui est là, devant moi, ruinerait à jamais les théories que j'ai construites a priori, et dans les nuages. Je nierai cette évidence. Je nierai le témoignage éclatant de mes sens.

O homme convaincu, et qui pousse l'affirmation farouche de sa foi avec une telle mauvaise foi ! Heureusement Descartes n'a pas vécu au moyen âge. Il eût été le plus féroce et le plus pieux des inquisiteurs.

Mais il a créé la géométrie analytique.

Pascal a écrit le *Traité des Sections Coniques*. Et il a, tout enfant, inventé pour lui-même la géométrie, avec des barres et des ronds. C'est un mathématicien, et aussi un physicien. Il a en outre une mentalité essentiellement religieuse. Quel bagage redoutable pour s'occuper de philosophie ! Il est vrai que ses idées s'expriment parfois avec une poésie profonde. Aucune définition du monde infini n'égale celle de Pascal, le cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Qui ne voit que cette formule note seulement, et sous la forme la plus saisissante, l'impossibilité de définir l'infini ?

Mais la grande affaire de Pascal, c'est la religion. Il a souffert toute sa vie de n'être pas une âme ignorante et grossière, de n'avoir pas la mentalité de la dame des chaises ou du bedeau. Ce fut, de façon plaisante et triste, son ambition avouée. La seule chose importante est d'éviter l'enfer, s'il existe. Comme il est commode de philosopher en prenant ce principe pour point de départ !

Si la religion chrétienne est vraie, vous avez un intérêt effroyable à y croire et à la pratiquer. Si elle est fausse, que risquez-vous ? Une vie terrestre heureuse dans l'attente de la bienheureuse éternité, puis l'anéantissement avant la désillusion. Donc vous n'avez pas le choix. Il faut croire, allez à la messe ; cela vous abêtira et vous fera croire. Ah ! Religion de la peur mesquine ! Comme j'aime mieux sainte Thérèse disant : « Mon Dieu ! Même quand je serais sûre

que je dois aller en enfer, cela ne m'empêcherait pas de vous aimer, sur la terre, et dans l'enfer ! »

Hélas ! Il ne suffit pas de me dire, et même de me prouver qu'il est plus avantageux pour moi de croire à la religion ; il faut me prouver qu'elle est vraie. Et il faudrait me donner de Dieu une autre idée que celle que s'en fait Pascal. Nous parierions volontiers, puisqu'il s'agit de pari, que son pseudo-raisonnement n'a jamais converti personne. Nous ne sommes pas aussi sûrs qu'il n'ait pas troublé et détourné des âmes croyantes, en leur montrant le néant de cette preuve a priori.

C'est que Pascal est le contraire d'un philosophe. Et que ses raisonnements de mathématiques sont absurdes sur un terrain autre. Et nous ne pouvons trouver de meilleur exemple de cette confusion. Il faut croire. Admettons d'abord que nous devons croire. Nous raisonnerons après. Ah ! Bout d'oreille mathématique qui pointe sous la cagoule. Qu'est-ce autre chose, le départ de Pascal, sinon le « Supposons le problème résolu... » des arithmétiques élémentaires? Nous n'admettons pas, malheureusement, en philosophie, cette forme de raisonnement.

Qu'il s'agisse de mathématique ou de théologie, c'est toujours autre chose que la philosophie, et que son raisonnement. L'homme au raisonnement déductif tombe dans l'incohérence dès qu'il veut appliquer ses formules à ce qui n'a avec elles aucun rapport. Voici Malebranche, oratorien, et disciple de Descartes. Il admet le critérium de l'évidence, et rejette le principe d'autorité. Hérésie formidable pour un prêtre. Dans l'aveuglement de sa confusion, il ne s'aperçoit pas qu'il renonce, de ce fait, à toute sa religion, qui s'écroule, dès que ce principe est seulement discuté.

Il semble vraiment que pour ceux qui sont autre chose, le fait de se dire philosophe donne droit à l'énoncé de toutes les absurdités. Pour Leibniz, disciple dissident de Descartes, l'étendue n'est pas l'essence de la matière, celle-ci étant divisible à l'infini. Kant, plus tard, devait démontrer qu'il

est également vain d'admettre la divisibilité, comme la non-divisibilité, à l'infini. Leibniz, en divisant la matière, arrive à un nombre infini d'éléments inétendus. On peut, en effet, par le raisonnement mathématique, arriver à zéro, à l'infini. Mais ce n'est évidemment qu'une formule commode pour résoudre certains problèmes et qui ne correspond à rien dans la réalité. Si, dans la réalité, on suppose l'opération contraire, en multipliant, le total de cette infinité de zéros donnera un chiffre. Le total de ces éléments sans étendue donnera une étendue ! Il est aisé de jongler avec ces mots, immatériel, infini, qui n'ont qu'un sens négatif. Il est facile de pousser notre raisonnement d'impuissance jusqu'au néant, dont nous pourrons affirmer tout ce qui nous passera par l'esprit. Quand nous parlons de l'infini, nous ne faisons qu'affirmer notre impossibilité de le concevoir. Leibniz, prétendant définir l'idée qu'il se fait de Dieu, n'est que l'enfant, au bord de la plage, essayant de faire entrer l'océan tout entier dans son petit seau.

Et les monades n'ont pas de fenêtres, par où elles pourraient s'adresser de petits signes amicaux, et s'entendre pour la bonne harmonie de l'univers. Mais Dieu, de toute éternité, a déterminé leurs mouvements, tant spirituels que matériels, de telle sorte que tout concorde admirablement. Pour les maçons, l'être suprême est le grand architecte ; pour Leibniz, c'est un horloger. Peut-on dire que le point de vue est un peu particulier ? Pourquoi les monades de Leibniz n'ont-elles point de fenêtres ? Lui coûtait-il d'admettre que Dieu, puisqu'il était horloger, pouvait être architecte aussi ?

La plaisanterie peut être sérieuse. Tant que le mathématicien s'amuse à construire des édifices imaginaires, à donner imperturbablement la définition définitive de Dieu, de l'homme, de l'univers, ce ne sont là que les jeux d'un spéculateur fatigué de ses chiffres arides, et qui s'amuse à leur prêter une bizarre réalité. Le danger naît le jour où il prend au sérieux ces entités, et prétend appliquer ses

raisonnements à la réalité vivante. Dieu nous préserve de voir un pur mathématicien pasteur de peuples! Les réalités concrètes ne seraient plus que des chiffres, avec lesquels il jonglerait, puéril, redoutablement.

Ah! sans doute, sûrement, toutes les affirmations de formes différentes s'identifient dans l'absolu, et la vérité est une, en définitive, comme les images contradictoires et diversement colorées qu'Anatole France a vues magnifiquement sur la roue symbolique, dès qu'elle se met à tourner, et à mesure qu'elle va plus vite, au point de paraître immobile, se fondent dans une pure blancheur. Sans doute, la définition du triangle, des livres de géométrie, est rigoureusement identique, en transposition, à celle de la Trinité dans le Credo. La mathématique, la religion, la philosophie doivent se rencontrer dans l'absolu, qu'il se nomme Dieu, ou autrement. Mais au stade actuel de cette procession dont parle Plotin, tout est encore très éloigné. La science unique n'existe pas. Les formes de raisonnement sont diverses suivant les objets. Et il n'est pas encore vrai, si ce doit être jamais vrai, que les nombres soient la seule réalité, comme l'affirme Pythagore, dont les théories, à part cette affirmation, nous sont d'ailleurs parfaitement inconnues.

GABRIEL DE LAUTREC.

LE CHATEAU
DES DEUX AMANTS[1]

—

XI

— La *France légendaire* vous intéresse tant que ça, chère madame ?

Ce matin, vers neuf heures, avant le petit déjeuner qui nous réunit, je trouve Maud Clarddge *simplement* vêtue d'une tunique d'or, étendue à plat ventre sur le divan de mon bureau, les deux coudes enfoncés dans un coussin, les deux mains enfoncées dans ses joues et ses deux index enfoncés dans ses oreilles. Sans la tunique d'or, elle aurait assez l'aspect d'une pensionnaire appliquée, étudiant ses leçons. Elle lit, je crois, mon premier article sur la *Côte des deux amants*.

Je peux la contempler à mon aise, car elle ne voit ni n'entend et ses lèvres, très rouges, remuent lentement comme celles d'une femme en prière. Elle doit en arriver à la citation des vers de Ducis.

Je n'ai jamais voulu lui donner mes œuvres, parce qu'elles ne sont pas du tout intéressantes pour une personne du meilleur monde habituée aux romans licencieux. Dieu merci, je n'écris pas des romans licencieux (c'est bien assez de les vivre !) et mes travaux de modeste compilateur devraient laisser froide cette grande collégienne émancipée.

Mon rôle dans la *France légendaire* se borne à découvrir des documents plus ou moins inédits se rapportant aux

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 592 et 593.

légendes de chaque province et de vérifier dans les vieux textes ce qui a été relaté, contesté ou négligé. J'ai une perspective de plusieurs vies à vivre en me baignant le cerveau dans ces sources intarissables. C'est passionnant, quoique de tout repos.

Maud Clarddge est chez moi depuis huit jours et ne manifeste encore aucune envie de s'en aller. Elle est satisfaite de sa retraite volontaire au fond de mon ermitage. C'est en vain que j'espère un geste de lassitude de sa part. Cette sportive s'est mise au vert, décidément, et se complaît dans l'obscurité de ma silencieuse maison comme dans une langueur qui amollit ses fières façons de *cow-boy*. Quant à moi, inutile d'avouer que je ne travaille plus ! Et je ne suis pas certain de désirer réellement qu'elle s'en aille !

Elle surveille, de trop près ou de trop loin, les travaux de sa villa, c'est-à-dire la démolition du vieux palace du Puys qu'on a tout de même entamée. Une équipe d'ouvriers a été mise dans cette poussière et la remue vigoureusement. Détail curieux : on n'a jamais revu le premier, de l'embauche Vadrecar, le citoyen conscient et très organisé, qui nous ouvrit (par euphémisme) toutes les portes de la sinistre bâtisse. Qu'est-il devenu, lui et ma couverture de voyage *qu'il choisit* dans ma voiture en rémunération de ses bons services, car, moi, je n'avais pas du tout envie de le payer pour son loyal cambriolage ? Il paraît que ces choses-là sont courantes dans l'exercice des fonctions d'entrepreneur : « On a affaire à toutes sortes de gens, cher monsieur Hernault. Si on prenait des renseignements chaque fois qu'on emploie un ouvrier, quand ça presse, le bâtiment n'irait jamais ! »

Il va, ce bâtiment, tant bien que mal. Des échafaudages se dressent autour de ses ailes, sur mes spéciales indications, pour les abattre. Elles sont trop endommagées pour pouvoir les conserver sans danger, et de plus, elles déparent, à mon avis, cette construction lourde, sans

style possible. On consolidera le large corps du milieu, entouré de ses immenses galeries à ciel ouvert et on fera *le temple des mouettes*, dans le genre italien, à toiture en terrasses, en le revêtant de marbre, de céramique ou de stuc.

Si ce n'est pas absolument affreux, je consens à perdre le peu de tranquillité qui me reste entre cette jeune milliardaire et ma pauvre petite Normande, cette Américaine folle de projets dispendieux et la servante, qui a des idées très arrêtées sur ... l'économie domestique ! Je ne m'attendais pas, on en conviendra, à devenir architecte et à être obligé de bâtir une légende en briques roses pour une fée vêtue de robe d'or !...

Maud est vraiment superbe, ce matin, cet or lui colle à la peau comme une tunique de déesse tombée du soleil. Si elle remue dévotement les lèvres, c'est, elle me l'a avoué, quand elle lit des vers. Elle est très émue et il s'opère toujours un effort cérébral dans sa tête de jeune sauvage pour y traduire, en sa langue, toutes les métaphores. (Cela doit faire une jolie cacophonie !)

Maintenant qu'elle a envahi le bureau, je ne peux naturellement pas y décacheter mon courrier et malgré mon désir de m'isoler, à ce moment-là, je dois lui céder la place ou lui tenir compagnie. Et je pense à Zélie, au petit déjeuner qui attend dans la salle à manger ! Pourvu que la fillette, de mauvaise humeur, n'ait pas la funeste envie de nous l'apporter ici.

Oui, cette belle créature en or est très dangereuse pour mon repos intellectuel, sinon pour mon repos physique, car elle a un esprit dominateur qui ne me va pas du tout. Je me fie de moins en moins à ses fausses soumissions de jeune disciple mondaine en visite chez le cher professeur. Apprendre le joli Français ? ou prendre le vieux Français au piège de son rayonnement ? Je ne sais pas ce qu'elle médite et si je mets le flirt de la France au service du flirt de son pays, j'ignore ce qui en résultera, ne con-

naissant pas les mœurs de la dame. Ce qui domine chez moi, c'est le sentiment de la mesure, mais, où est la barrière à ne pas dépasser chez une femme lasse d'un mari brutal ou ignorant ?

Enfin, elle lève les yeux, m'aperçoit, sourit, exécute un saut de carpe au-dessus du flot doré de sa robe et s'assied à la turque, tenant toujours la revue sur ses genoux.

— Marcel Hernault, vous êtes un mauvais garçon ! Vous me cachez le meilleur de vous ! Pourquoi vous me parlez pas de ça ?

— Ça, quoi ?

— Le discours sur le bel amitié de ces deux amants si à plaindre ! Je croyais qu'on ne parlait jamais d'amour, dans le *Français légendaire.*

— Pardon : *la France légendaire,* s.v.p ! Ma chère belle amie, je ne songeais point que d'aussi vieilles histoires sur des ruines...

Elle penche la tête de côté, se lèche les lèvres comme si elle suçait un bonbon à la fraise et finit par laisser tomber ces énormités :

— Mais c'est ce qu'il y a mieux chez vous, les ruines ! Ah ! que j'aimerais qu'un homme me porte jusqu'en haut d'une montagne et en mourût...

— ... de fatigue ? ai-je riposté impatienté.

— Je ne suis pas si lourde. Je me pèse exactement tous les mois... Oui, ce serait une splendeur, une chose qu'on n'aurait jamais vue dans toutes les Amériques et s'il n'en mourait pas... (vous savez, cher, un Américain n'en serait pas mort) il aurait l'engagement pour un film impressionnant. Je crois même que je l'épouserais très facilement, après ou avant le film.

— Et votre mari ?

— Je le divorcerais.

— Ah ! Maud ! Maud Clarddge, vous apprenez un français terriblement légendaire, chez moi !

Je fais les cent pas, en fumant rageusement une de ces

atroces cigarettes à l'ambre dont elle m'intoxique bon gré, mal gré, à tel point que je ne sais plus si ce sont ses mains qui les offrent, ou le tabac, qui en sont imprégnés, puis je m'arrête et je la contemple, de nouveau, en clignant un peu. Elle est positivement éblouissante. C'est insoutenable et ça lui va très bien.

— Qu'est-ce que c'est que cette robe-là : de l'or pur ?

— Oui, cher garçon. Une étoffe qu'on m'a fait tisser exprès, parce que les couturières ne veulent pas employer le vrai, c'est trop lourd.

— Et vous voulez qu'un monsieur vous porte avec cette robe... par-dessus le marché ? Merci bien.

— Je pourrais pas me mettre toute nue sur son dos. Ce serait mal convenable pour les experts de la performance.

Je pouffe, désarmé par tant de candeur, et je vais lui baiser les mains en m'asseyant près d'elle.

— Ma chère idole, vous ne serez jamais raisonnable... Pourtant, il faudrait décider si on fait une *attique* au milieu du balcon nord ou si on se contente de l'encorbellement qui s'y trouve. Voici trois fois que votre entrepreneur vient pour le renseignement. Si vous voulez qu'on en finisse, un jour, avec votre temple de Minerve, il faut vous montrer plus sage et ne pas courir d'une idée à l'autre. Un plan, c'est sacré et cela doit se fixer sur papier spécial (augmentant la note, bien entendu) dé-fi-ni-ti-ve-ment.

Elle appuie sa main tiède, délicieusement ambrée, sur ma bouche et me répond d'un ton de quelqu'un qui rêve :

— Si vous aviez des moustaches, elles seraient grises comme vos cheveux : Ça ferait moins jeune !

— Mais oui, c'est sans doute pour cette raison péremptoire que je n'en ai pas et que j'ai adopté la mode de votre pays.

Je suis déjà tout habitué à cette incohérence de la conversation, un des plus grands charmes de Maud Clard-

dge lui constituant son originalité dans nos milieux parisiens et ce qui me trouble, ce n'est pas la main parfumée qu'on m'abandonne, mais l'irruption probable de la petite Normande. Je suis sur les charbons ardents de toutes les façons.

— Voyons, ma belle amie, allons-nous déjeuner ? Avez-vous juré de me rendre... américain tout à fait, ce matin ? Je n'attache pas grande importance à vos allures de fillette qui s'offre la tête de son papa, cependant, je vous préviens que si vous continuez à me traiter comme... une quantité négligeable, je vous cède la place et je vais habiter en face, chez vous, au milieu de l'équipe Vadrecar, ce sera plus commode pour exécuter vos ordres.

— Marcel Hernault, vous avez peur de moi ?

— Comme du feu, comme du soleil, et comme de l'or!

— Et comme de l'amour ?

— L'amour n'a rien à faire entre nous, mon enfant. Il sentirait l'inceste ! Vous êtes adorable. Tout le monde vous adore, je vous adore aussi... seulement, je ne vous comprends pas, surtout quand vous parlez un français... impur. Imaginez que je me permette de répondre dans la même langue... où irions-nous ?

— Je veux vous expliquer, Marcel Hernault. (Elle ferme la revue et la brandit en rouleau de conférencier.) Moi, je suis toute loyauté. Je tends pas des filets aux hommes. Pourquoi je ne parlerais pas en garçon avec vous? Nous pouvons tout se dire... vous êtes libre et je suis maîtresse de ma vie, toujours. Un amour comme je comprends, *c'est rien dans les lits.* La vie du ciel avec du plaisir plein le cœur de se voir si grands parmi les pauvres gens de ce bas monde. Des baisers sur les mains, sur les cheveux, sur les oreilles, parce que ça fait profond comme lorsqu'on entend la mer dans les coquillages, ou sur le petit bout, tenez là, où j'ai mon diamant qui pince. Et puis oser se dire tout ce qu'on pense, tout ce qui remplit l'âme et qui voudrait sortir. J'ai jamais pu faire de l'ami-

tié chaude avec des jeunes garçons, car ils n'en montrent que la grimace.

Si c'est là l'effet produit par un article de compilation paru dans la plus sérieuse des revues, je suis très flatté, quoique vraiment inquiet pour la suite de l'ouvrage !

Je ne peux pourtant pas devenir grossier ! L'honneur de la galanterie française est en question et dussé-je faire *la grimace*... d'un plus jeune garçon, j'embrasse, avec ferveur, et, sans doute, j'appuie trop, non le petit bout pincé par le diamant de sa boucle d'oreille, mais la nuque, très blanche, sous les frissons blonds, sortant de l'or de la tunique.

Maud se détend comme un ressort d'acier, malgré son alliage de métal précieux et se dresse devant moi, l'œil clair, un œil d'eau pure, dur et fixe.

— Ah ! non ! Je voulais pas ainsi ! C'est inloyal, pas franc jeu... Je vous défends, monsieur Hernault.

Je vais, d'un saut, glisser le verrou de la porte. On ne sait jamais jusqu'où peut aller une explication pareille. Le *rien dans les lits* m'a littéralement abruti, révolté. On n'est pas impudique à ce point-là, sans qu'il en coûte quelque chose à la chère madame.

Je déclare, les dents serrées :

— Maud, je n'ai aucune excuse à vous faire. C'est votre faute et votre mari serait là, qu'il me comprendrait.

— Je vous permets pas de dire *mon mari* à propos de ce que vous venez d'oser... ça ressemble trop ! Vous me devez le respect puisque vous êtes pas un mari ! Vous m'aimez pas plus que les autres. C'est pas l'amour ça, c'est des inconvenances ! (Elle tire un minuscule mouchoir de dentelle de son corsage et s'en frotte vigoureusement la nuque.) Ah ! c'est la première fois qu'on m'aime pas du tout, qu'on se moque de moi... Vous êtes vieux et je suis jeune, mais, il y aurait l'occasion, la chance, d'être très bien, très beaux, tous les deux en risquant

le pari de l'amour de légende ! Vous devez faire la légende pour moi et vous êtes si sympathique, Marcel Hernault. On devrait s'entendre mieux en vue de l'honneur de l'expérience. Si je voulais des caresses ainsi, j'en rencontrerais tellement... (Elle soupire.) Si encore ça pouvait s'arrêter là !... Nous sommes tous les deux pour le droit et la justice. Moi j'ai pris un petit village dans les réparations, un village que je veux tirer de la mort... et vous, vous avez parti pour sauver la France sans avoir le devoir, parce que c'était noble, alors ? Je veux un noble amour de vous, voilà. J'ai trop tardé à dire ce que je voulais. Je suis très fatiguée des choses du mariage, c'est pas pour recommencer en dehors... (Elle secoue la tête avec colère.) Ce n'est ni amusant, ni propre ! Je vous ai choisi pour mon grand ami et moi, moi, Maud, l'élue d'un concours de beauté, je donne assez, en choisissant, pour que vous me donniez votre cœur. Vous me plaisez, mais je voudrais pas être votre femme, parce que ça finirait tout de suite aussi. C'est bien étonnant qu'on ne puisse pas s'entendre pour une chose aussi simple... Ecoutez encore, j'ai pas fini ! Ne me regardez pas comme ça ! J'aime qu'on baisse les yeux devant moi... parce que le soleil ça ne se regarde pas en face puisque ça brûle ! Je parle pour toujours, pour bien désigner nos camps. A Paris, j'ai entendu la comtesse de Barantin dire qu'elle avait eu votre cœur pour de bon, rien que votre cœur et que vous lui aviez fait une cour de quelques années, si chevalier, si homme gentil, qu'elle ne pouvait pas vous oublier... jamais, et, que ce n'était pas du tout pour les choses du lit que vous l'aviez aimée. Vous devinez ce que je veux dire ?

Si je devine ? C'est-à-dire que j'en frémis d'indignation et que j'ai la subite envie de briser en deux la belle barre d'or, droite dans son orgueil de créature froide, trop adulée, qui peut tout s'offrir, tout... sauf mon cœur de chevalier servant de la pauvre Antoinette de Baran-

tin. (Les femmes feraient joliment bien de ne pas abuser des confidences !)

J'ai désiré follement cette jolie personne, en effet, jusqu'au jour où elle m'a dit : *non*, doucement, parce qu'elle était condamnée, paraît-il, par les médecins pour je ne sais plus quelle maladie chronique. J'ai horreur, une horreur instinctive des malades. Quand j'ai appris cela, j'ai trouvé triste, pour elle, de voir l'homme épris de ses charmes lui tourner brusquement le dos... parce que, soyons aussi cru que Maud, parce qu'il ne pouvait pas s'en servir ! et j'ai continué à lui faire la cour, une cour respectueuse, lui jurant que j'étais amoureux comme avant, plus qu'avant ! J'ai fini par lui persuader que cela me suffisait et quand je l'ai vue bien endormie dans cette délicate certitude, je me suis en allé sur la pointe des pieds. D'ailleurs, la respectueuse cour ne me fatiguait pas beaucoup puisque j'avais, à la même époque, deux maîtresses charmantes. Si les femmes du meilleur monde s'imaginent que leur offrir des bouquets, des bonbons et son cœur, ça vous empêche d'aller coucher autre part qu'en travers de leur porte...

Je m'écrie, pour ponctuer ma réflexion :

— Alors, quoi ? Elle n'est pas morte, Mme de Barantin ? Elle ferait donc mieux de ne pas s'en vanter !

Décidément, je ne suis pas en veine de galanterie, ce matin, car j'exprime cette vérité, un peu dure, à ma future noble amie qui fait : *oh !* en amériain et me montre les deux poings, tel un boxeur.

A ce moment précis où je vais peut-être... lutter, on gratte à la porte. J'y cours, j'ouvre avec empressement. C'est Zélie, le déjeuner. Dieu soit loué, s'il en est pour les hommes qui perdent la carte, en l'espèce le neuf de cœur !

— J'apporte votre déjeuner ici, Monsieur et celui de Madame, parce qu'il serait froid, depuis le temps que *j'espère*.

Ma déesse d'or pur se met à rire, bien que son français ne vaille pas beaucoup plus cher que celui de cette petite fille de la Normandie, et me sert mon thé, me beurre mes tartines, en continuant à développer ses singulières professions de foi, la présence des ouvriers ou des domestiques ne la gênant en rien quand elle est lancée.

—Moi, Marcel Hernault, vieux méchant garçon, je suis ainsi, tout d'un morceau, tout franchise de mes colliers, parce que je ne crois plus du tout à l'union des corps, c'est vilain et c'est fatigant. Songez que, chez nous, les médecins sont contre le baiser sur la bouche. Ils ont publié des livres là-dessus... que vous savez, puisque vous êtes savant.

— Les médecins, de tous les pays, sont des idiots, qui ne savent que deux choses : embêter le monde entier et laisser leurs pinces, avec leur latin, dans le ventre des gens.

Zélie, pétrifiée par l'accent de ma rage, risque un regard de coin. J'ajoute :

— Enfin, chère madame, il y a tout de même à la vilaine union que vous...déplorez le joli résultat du bébé. Vous n'aimez pas les enfants ?

Alors, Maud, dans l'envolée superbe de ses manches d'or d'où sortent ses bras blancs en guirlandes de lis, s'exclame :

— Ah ! non ! Non ! Je ne veux pas, moi, qu'on me fasse un petit comme à une bête !...

Confondu, je demeure immobile, le nez dans ma tasse. J'ai peur de l'éclat de rire qui me chatouille la gorge et encore plus peur de la moue méprisante de Zélie qui toise l'Américaine puis reprend la direction de la cuisine, heureusement.

Si les grandes dames disent ces choses-là, que diront les petites filles à qui on s'efforce de prouver que les enfants se font par l'oreille... avec ou sans diamant dessus !

La porte refermée, je risque un acte de contrition :

— Maud, je suis le dernier des goujats, c'est entendu, mais je vous supplie de ne pas me forcer à embrasser des ornements si près de votre cou. J'ai eu tort. Je ne recommencerai que si vous voulez bien m'en prier et m'indiquer, montre en main, le temps qu'il me sera permis d'appuyer les lèvres pour que je demeure dans les bonnes grâces du corps médical... sinon du vôtre. Tout ça, voyez-vous, ma belle guerrière, ce n'est même pas la peine de le discuter : affaire de tempérament.

— Oh ! moi, me répond Maud convaincue, moi, je n'ai pas de *température* du tout !

Cette fois-ci, Zélie n'étant plus là, j'éclate, je me roule sur le divan.

— J'ai dit une chose impropre ? questionne la grande demoiselle en or, un peu choquée de voir sombrer ma dignité de père noble dans une furieuse gaîté de voyou.

— Maud, vous êtes un amour !

Je lui retourne sa phrase essentielle, parce que je ne trouve plus que ça à lui envoyer dans la figure. Je ne peux pas la fouetter et c'est bien dommage.

— Mais oui, appuie de son côté Maud Clarddge, riant aussi de bon cœur, je suis votre amour. Je crois que vous avez voulu m'éprouver, comment dit-on cela : me toucher à la pierre... pour connaître si l'or est bien de sa valeur.

— Maud, hélas! Je ne suis ni en pierre, ni en bois, je suis... Français.

Tant pis pour le flirt de mon pays, mais dussé-je jouer ce jeu-là, jusqu'à m'y brûler, je ne pousserai pas le respect jusqu'au vice... avec une femme !

J'opère un rétablissement grave dans l'équilibre de ma personne, je remets de l'ordre dans mes cheveux et je prends un gros livre que je feuillette :

— Maud, ma mie, voulez-vous que je vous lise l'histoire de la *côte des deux amants*, puisque vous êtes

enthousiasmée de mon étude sur cette légende ? Nous avons besoin, vous et moi, de redevenir sérieux.

— Oh ! oui, je voulais. Pour nous réconcilier, surtout. J'aime tant comme vous lisez. On croit toujours que c'est arrivé.

Elle s'assied à côté de moi, replie ses jambes sous elle en idole hindoue et demeure immobile, attentive, l'air si hiératique que je suis ému de ne plus la croire vivante.

XII

« Côte et prieuré des *deux amants*.

« Le prieuré des *deux amants*, dont on voit encore les restes, était situé sur le territoire de la commune d'*Amfreville-sous-les-Monts* à l'extrémité d'une côte escarpée dont la Seine baigne le pied et qui porte le nom de Côte des *deux amants*, a donné lieu à un grand nombre de conjectures et de récits contradictoires. Les traditions relatives à ce nom remontent très haut. *Marie de France* qui vivait vers le milieu du XIIIe siècle y a puisé le sujet d'un de ses plus gracieux *lais* et elle affirme n'avoir fait que reproduire d'anciennes poésies bretonnes. Comme elle fait figurer, dans son récit, un roi des Pistriens et que l'illustration des Pitres ne date guère que de Charles le Chauve, il est clair que l'origine des faits qu'elle raconte est postérieure au IXe siècle. La mention de l'école de Salerne dans le poème breton a fait penser à quelques auteurs qu'on devait rapporter ce poème au XIe siècle, époque où les conquêtes des Normands en Italie avaient mis Salerne en grand renom. Le poète Ducis et quelques voyageurs se sont exercés sur l'histoire des *deux amants*. Mme de Genlis dans ses mémoires racontant son séjour chez le président Portail, a Vaudreuil, consacra quelques lignes à une visite qu'elle fit au prieuré et à la tradition qu'elle recueillit sur les lieux. Enfin M. Fallue, dans son histoire du château de Radepont, s'inspirant de la tra-

dition constante qui existe depuis des siècles auprès des châteaux de Cantelou, de Bonnemare, et du tombeau *des deux amants* a composé un récit auquel nous nous attachons de préférence.

« Vers la fin du XIIe siècle, Robert, baron de Cantelou, seigneur d'Amfreville-sous-les-Monts, personnage au caractère bizarre et à l'humeur tracassière, partit pour la croisade avec Richard Cœur de Lion laissant sans aucun souci sa femme et sa fille : Mathilde. Celle-ci avait une parente, Alix de Bonnemare, qui habitait le manoir de ce nom auprès de Radepont. Avec Alix demeurait son fils, Raoul, âgé de dix-huit ans. Les relations journalières des deux mères firent naître entre les deux enfants un sentiment des plus vifs et la dame de Cantelou étant venue à mourir, le châtelain de Bonnemare recueillit Mathilde. Cependant le baron de Cantelou revint à son manoir, en compagnie d'un chevalier qui lui avait sauvé la vie au prix d'un œil et d'une balafre qui l'avait horriblement défiguré. Il ne s'inquiéta nullement de sa fille et l'eût laissée au château de Bonnemare, si, après une visite à ce château, accompagné du chevalier borgne, ce dernier, frappé de la beauté de la jeune Mathilde, n'avait fait des ouvertures au baron et ne lui avait demandé la belle personne en mariage. La jeune fille mandée par son père résista à ses ordres, repoussa la demande du chevalier et après de longues résistances fut enfermée dans le monastère de Fontaine-Guérard. Quant au chevalier, que ces résistances ennuyaient et qui préférait le vin et l'indépendance des mœurs, il quitta un beau matin le pays, laissant le baron tourmenter les hôtes des forêts, ses vassaux et sa fille.

« Raoul de Bonnemare, qui pensait toujours à Mathilde, et qui cherchait les moyens de la voir, put trouver une occasion de se rendre le baron de Cantelou favorable. Il vint à son secours dans une chasse et lui aussi lui sauva la vie en tuant un sanglier qui l'avait grièvement blessé.

Le baron qui aurait dû être touché de son dévouement n'y vit qu'une occasion d'appliquer l'une de ces idées bizarres qu'enfantait habituellement son esprit. Comme beaucoup de seigneurs à cette époque, il exigeait l'accomplissement de certaines formalités ou le paiement de certains droits de la part de ses vassaux à l'occasion de leur mariage ou de celui de leurs enfants. Ainsi, prescrivait-il, dit-on, aux uns de passer la première nuit de leurs noces perchés comme les oiseaux sur les branches d'un arbre, aux autres de se plonger deux heures dans les eaux glacées de l'Andelle, à ceux-ci de sauter à pieds joints par-dessus un bois de cerf, à ceux-là de s'atteler comme des animaux à une charrue. Quelque étranges que paraissent ces formalités et bien que leur souvenir ne repose que sur des traditions qui ont pu être altérées, elles n'ont cependant rien d'inadmissible étant donné les mœurs du temps. On peut donc ajouter foi à la tradition qui veut que le seigneur de Cantelou n'ait accordé sa fille à Raoul de Bonnemare qu'au prix de l'accomplissement de l'épreuve singulière dont nous allons parler : il fit venir Raoul et lui montrant le pic escarpé de la côte, appelée depuis *des deux amants* : « Mathilde sera ton épouse, lui dit-il, si tu peux la porter en courant depuis la base jusqu'au sommet. » Raoul accepte et au jour fixé, en présence de tous les vassaux de *Pont-Saint-Pierre* et autres lieux, il prend la jeune Mathilde entre ses bras, poursuit sa course, atteint le sommet du mont, mais tombe mort en arrivant. Mathilde, désolée, soulève à son tour le corps de Raoul et s'écrie : « Mon père que l'union que vous avez permise s'accomplisse ! » Elle se précipite avec son fardeau du haut de la colline et vient se briser à ses pieds. Le seigneur de Cantelou en proie au plus vif repentir fonda le prieuré des *deux amants* et y prit l'habit de pénitent qu'il porta jusqu'à la fin de sa vie. Les corps des deux victimes furent mis dans un tombeau, près du chœur de l'église de *Fontaine-Gué-*

rard. On voyait encore ce tombeau avant la *Révolution*, recouvert d'une pierre où étaient réunies dans un seul écusson les armes des Bonnemare et des Cantelou. Le sceau du prieuré *des deux amants* porte *deux mains enlacées*. Du haut de la colline de ce nom, on jouit d'une vue immense et l'on cueille, le long de son escarpement, le *phyteuma orbicularis* appelée aussi *herbe d'amour*. »

... Je risque un œil au-dessus du gros livre. Elle ne dort pas. Toujours hiératique dans sa tunique d'or, le visage grave, elle regarde *en dedans*, pour elle seule, une image de cette légende qu'elle modernise.

— Où c'est, la côte des deux amants, monsieur Hernault ?

— Loin d'ici, chère madame, je ne peux pas vous y conduire avec ma petite jument grise, car elle n'a pas la puissance de vos quarante chevaux.

— Bien. Je vais faire venir le chauffeur avec. Vous lui expliquerez les chemins. Je veux aller voir. Est-ce qu'il y a encore une maison ?...

— Non seulement une maison, un château qui était à vendre, avant la guerre, plein de beaux vieux meubles. Depuis, j'ignore... Voyons, Maud, enfant capricieuse, et votre palace? Vous n'allez pas le laisser en plan pour courir après un autre château, celui *des deux amants ?* Je ne me rends pas très bien compte de la tête de votre mari quand vous lui donnerez l'adresse de cette nouvelle demeure.

— Mon mari me laisse maîtresse de moi pour tout et il me donne toujours l'argent que je demande. (Elle ajoute d'un ton sec.) C'est fait pour ça, nos maris.

Je riposte d'un ton non moins sec :

— Vous avez de la chance de ne pas être Française.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes un peu moins confiants, ici.

— Plus jaloux, voulez dire, et à quoi sert ?...

En effet.

Jusqu'au déjeuner de midi, elle est vibrante, trépidante, toute à la joie de sa découverte : *un château des deux amants*. Et ce sont des questions à n'en plus finir. Si on y habitait, aurait-on le facteur, ses lettres, ses *magazines*, ses dépêches. Et aussi de la crème, des sauces au piment, des cigarettes à l'ambre, des chambres d'amis... etc...

Impatienté, je lui demande si elle oublie ma maison, mon humble ermitage, loin de ce prieuré célèbre, mais qu'elle voulait s'offrir aussi, je crois, il y a dix jours.

Elle vient à moi, du fond de la salle à manger, où elle se mirait dans une glace pour refaire son teint de fleur à la poudre et le pâlir aristocratiquement ; elle met ses deux mains sur mes épaules, se haussant un peu pour placer ses yeux exactement dans les miens.

— Vous y serez très heureux avec moi. J'ai senti que mon cœur me le disait pendant la lecture. Ce sera un beau roman que le nôtre ! Vous me porterez jusqu'au ciel, jusqu'à la mort et nous serons les derniers maîtres du château, les derniers héros de la légende, nous serons les grands amants du monde moderne. Il faut des exemples pour la vie qui se prépare. Je voulais, Marcel Hernault.

Je frissonne malgré l'enfantillage de ce transport lyrique. A qui s'adresse-t-elle, mon Dieu ? Et qu'il ferait bon avoir trente ans pour oser plier ce beau corps de statue à un tout autre lyrisme, moins superficiel comme gymnastique cérébrale.

— Maud, faites attention ! lui dis-je doucement en plaisanterie facile. Vous allez encore me demander de vous embrasser !

Elle frappe dans ses mains, rieuse.

— Mauvais vieux garçon mal élevé, chère méchante chose, vous savez bien que je n'ai pas envie de ça, si oui, je le prendrai. Je ne veux que votre cœur et ce qu'une femme veut...

Je glisse mon bras autour de sa taille et je la serre contre moi, tout en baisant sa main, très respectueusement.

— Mon délicieux petit garçon trop bien élevé, chère excellente chose, je me déclare votre esclave et il arrivera ce qui vous plaira. En attendant, nous allons nous rendre aux chantiers de la falaise, parce que le Vadrecar-entrepreneur doit y placer un échafaudage de plus. On pourrait peut-être l'en empêcher, hein ? Pas de frais inutiles...

— Non, non. *Le temple des mouettes* aussi. Je désire tant. Il faut tout et beaucoup dépenser pour la France, afin de donner de l'ouvrage à tous ceux qui ont faim.

Je pense à l'ouvrier cambrioleur, amateur de couvertures de voyage! C'est plus fort que moi, j'ai l'amertume de ceux qui ont vécu, mais, comme je donnerais tout ce qui me reste à vivre pour rafraîchir mon cœur dans l'eau de ses yeux, l'eau de la jouvence américaine !

Tout à coup, je la sens frémir dans mon bras. Une légère torsion de son buste le fait s'échapper de mon étreinte, elle a presque rougi et elle se sauve pour remonter à sa chambre.

Zélie nous regardait fixement dans l'ombre du vestibule. Elle était donc là ? Je l'avais vue sortir par la porte opposée !...

Je ne fais que des bêtises, ce matin. L'Américaine en or, sans pitié et sans pudeur, a-t-elle rencontré ce regard oblique de la petite idole domestique jetant des sorts pour défendre le foyer français... ou normand.

— Zélie, dis-je à voix contenue en passant devant elle, tu as tort de prendre tout ça au tragique et en outre je te défends d'écouter aux portes, selon ta déplorable habitude.

Elle laisse tomber, dédaigneuse :

— Oh ! je la crains pas... Elle parle trop et vous, ça vous embête quand on parle... vous en avez bien trop à penser !

C'est net comme un coup de couteau... ça n'atteint pas le cœur, mais ça fait très mal.

Il est vrai que ce charabia extraordinaire, où il entre autant de verbiage de *magazine* que de sincère lyrisme, me donne un peu l'envie discourtoise de me moquer de Maud Clarddge, pourtant, il y a le corps merveilleux, la fille, à la fois sauvage et racée dont la chairfleure bon les parfums rares, les soins journaliers poussés jusqu'aux raffinements invraisemblables. Il y a les ongles bombés, polis comme des agates, les cheveux pliés, depuis l'enfance, à la discipline d'une molle ondulation qui a fini par devenir naturelle, et les dessous fleuris, en pétales de soie, s'ovalisant autour d'elle comme s'ils la laissaient nue, en des calices qui l'enveloppant, cependant, la suivent dans tous ses mouvements, la faisant encore plus fleur, de rose et de lis pétrie.

Si je n'en deviens pas tout à fait fou, c'est, en effet, parce qu'elle parlera au moment psychologique et que je serai désarmé par son irrésistible jargon.

Devant la *bouchure,* la charrette anglaise nous attend. Maud me revient en jersey bleu saphir, sur sa jupe blanche plissée. Son collier de turquoises lui bat les genoux. Elle porte, sur le côté, un polo de petites plumes bleues où pointent des becs de colibris. Je l'aime mieux ainsi qu'avec sa robe théâtrale. Nous nous asseyons l'un près de l'autre. *Magrise* part vivement secouant sa clochette.

— Ami, m'ordonne Maud, conduisez-moi d'abord à Dieppe pour téléphoner au chauffeur.

— Ça dure toujours, la dernière fantaisie ?

— Oui, et puis je veux me promener un peu dans votre pays. Très bonne voiture, la mienne. Aucun accident.

Au fond, c'est une excellente idée et pour courir après *le château des deux amants*, que je sais être habité, nous pourrons nous évader de l'ombre de ma maison où il y a des yeux dans les murs.

A Dieppe, on se retourne sur nous. Dans les glaces des

devantures je me fais l'effet d'être en bonne fortune avec une de ces grues de haut vol qui ont tout de la femme du monde excepté sa science des demi-teintes.

Maud aime les couleurs vives et sur les plages ça va. Sur un trottoir, c'est moins bien. Je rencontre un officier de marine qui me fait un petit geste d'intelligence, s'imaginant qu'il serait probablement indiscret de saluer.

Maud s'arrête, brusquement intéressée, devant un étalage de poissonnerie et contemple un superbe homard qui remue lentement une de ses antennes comme le balancier d'une horloge qui va s'arrêter.

— Mon grand ami ? Et elle appuie sur mon bras avec une insistance câline, absolument voluptueuse.

—Quoi donc, ma petite amie ?

— Je voudrais le homard.

— Ah ! mon Dieu... Mais nous en avons mangé hier !

— Je vous en prie. Je veux le gros homard.

Je suis effrayé, positivement navré. Est-ce que Maud aurait une *envie*? Voilà une chose qui m'étonnerait, mais on ignore les surprises que peut vous réserver un corps charmant en révolte contre l'autorité conjugale.

Il n'y a donc pas à hésiter. J'achète le homard et je propose de revenir le chercher en voiture, ça se remarquera moins.

— Non, l'emporter tout de suite... sans le papier. Je ne veux pas qu'on l'enveloppe.

— Maud, vous perdez la tête ! Cet animal-là est encore vivant. Vous voyez bien qu'il remue ?

— Justement.

Et Maud, sans permettre qu'on lui enveloppe son homard, bête vraiment monstrueuse et qui doit être coriace, le serre tendrement sur son jersey couleur de ciel des tropiques. De son pas le plus sportif, elle se dirige du côté des cales où se balancent des navires en partance. Là, devant un attroupement de gamins curieux, d'un geste royal elle lance le homard, toutes pattes furieuses hé-

rissées, au beau milieu du flot qui ne l'a certainement pas vu naître.Ce sauvetage à l'envers déchaîne l'hilarité des témoins, naturellement, et je remarque deux escogriffes prêts à descendre une échelle de fer afin de remettre le sauvetage... à l'endroit. Quand nous remontons en voiture, elle me murmure, dans le cou :

— Je pouvais pas qu'une bête souffre...

— Et vous en avez mangé hier !

Je ne trouve plus que cette phrase, tellement je suis abasourdi par la bizarre sensibilité de Maud.

— Oui, mais j'étais pas responsable. Celui-là m'a fait signe, quand j'étais passé. J'ai compris.

C'est exquis et ridicule. Il est clair que je ne peux pas encore la gronder. Je ne ferais plus que ça et j'aurais un rôle maussade, très peu dans mes cordes...

Le palace en démolition est, maintenant, complètement entouré de ses charpentes. Il disparaît sous une forêt de mâts et sur ce fond de houle émeraude, il prend, au coucher du soleil, l'apparence d'un immense navire échoué. On ne peut plus entrer par la porte cochère, tout est effondré, les grilles, les murs des terrasses, jusqu'à l'escalier intérieur que l'on a remplacé par un escalier tournant en vis placé extérieurement et donnant accès aux chambres du haut. Nous y montons. Ça s'ébranle sous le pied et procure une petite inquiétude assez semblable au début du mal de mer.

Maud s'accroche à mon bras et sourit.

— Il me semble que je voyage en avion. C'est très amusant.

Je la porte sur les dernières marches et elle ne s'en offense pas.

— Vous me porterez ainsi sur la montagne des deux fiancés, dites ?

— Aussi loin que vous voudrez, en auto, bien entendu.

— Ne me serrez pas ainsi. C'est très mauvais pour le cœur.

— Le mien ou le vôtre !

— Comme ça plaisante inconvenablement un Français. C'est jamais sérieux. (Puis elle consulte le plan étalé par Vadrecar.) Me conseillez-vous les plafonds peints pour les loges des galeries ? Les gens d'ici disent que la mer est détruisant.

— Moi, je conseille... une petite piscine au milieu du grand salon pour le bain des homards. Une jolie piscine remplie de coquillages et de plantes aromatiques, de piments rouges et de safran jaune, chauffée par en dessous naturellement, pour que les pauvres animaux s'y trouvent... *confortable*, tout à fait à l'américaine.

— Vous êtes un méchant vieux garçon! Vous êtes cruel! Est-ce donc ainsi que vous parliez à la comtesse de Barantin ? Et moi je suis plus belle, je mérite mieux.

J'ai complètement oublié ce que je pouvais dire à cette jolie personne, moins belle, oui, mais qui n'aurait jamais pensé à sauver un homard devant une centaine de pêcheurs. Sans la présence de monsieur son entrepreneur Vadrecar, nous ne cesserions pas de nous disputer. Heureusement ce gros homme, soufflant, suant, bouffi d'une suffisance exaspérante nous sépare avec ses explications techniques. Il dit : mes équipes, mes hommes, mon bâtiment, mon terrain. Tout est à lui ! C'est le bourdon du coche. On est étourdi par sa prestance de maître des huit heures ! Maud lui tient tête, parce qu'elle veut, de sa chambre, celle du milieu, voir la mer de tous les côtés et il prétend que l'on doit se garer des vents du large ou ce ne sera pas tenable aux équinoxes :

— Faut biaiser, madame, faut ruser avec cette garce de mer, sans ça vous serez secouée jusque dans votre lit. On vous arrangera un lanterneau, sur le côté, des jolis verres de couleur !

— Oh ! s'écrie Maud, indignée, pas de couleurs, une glace unie sans aucune chose dessus pour imiter son portrait, comme chez M. Hernault. (Et elle ajoute avec une

touchante conviction) : je veux la voir même en dormant!

On n'en est point encore aux glaces unies, car tous les carreanx sout définitivement brisés dans l'établissement, mais il y a un pittoresque désordre tout autour qui fait songer à une ville mise à sac. Jadis, c'était triste, aujourd'hui, c'est désespéré. Les choses se hérissent à la façon des pattes du homard de ce matin. C'est un fouillis de ferraille, d'éclats de bois, de morceaux de verre et de persiennes qui évoquent aussi un maëlstrom sur lequel tourneraient les restes d'une escadre vaincue. On ne peut plus reconnaître les vieux matériaux des neufs, tout est recouvert de la même poussière de plâtre et de rouille. On s'attaque aux derniers soubassements qui formaient les anciennes cuisines de l'hôtel. C'est un monceau de ruines, toutes plus dégoûtantes les unes que les autres. Il y a de vieux fourneaux qui laissent échapper des torrents de suie grasse allant poisser tout le monde sur la plage, à l'heure du bain. Et on retouve des vieilles casseroles de cuivre pleines de vert de gris : « un trésor », déclare un vieux maçon, vu le prix du cuivre à l'heure actuelle.

La présence de la maîtresse de la future maison donne un entrain tout particulier aux hommes qui cognent dur sur cette malheureuse carcasse de casino, et un élan les soulève pour tout démolir, même inutilement, parce que c'est toujours excitant de frapper ferme sur n'importe quoi devant une femme élégante, histoire de lui prouver qu'on a des biceps. Elle parle à tous ces gens qu'elle ne connaît pas, comme si elle était sur le yacht de son mari, un jour de branle-bas général et elle rit, parce que le bas de sa jupe, ses souliers de peau blanche, sont noirs comme ayant trempé dans le bitume.

— Voyons, Maud, vous êtes enragée ! Est-ce que vous voulez prendre la pioche avec eux ?

— Vous avez vu, cher vieux garçon, ces ouvriers, ils aimeront l'étrangère, parce qu'elle est une sœur d'âme

pour eux. Je voudrais leur distribuer tous les brillants de mon collier. Cela fera une chaîne d'eux à moi.

— Hum ! Ça me paraît déjà un peu risqué de leur distribuer le cidre bouché à discrétion. Vous allez trop fort, Maud. Vous les griserez...

— Oh ! que j'aimerais ! Ils rêveraient tous de moi. Je voudrais avoir l'amour d'un peuple.

— Il y a leurs femmes ? Tenez-vous à leur amour également, Maud ?

Elle se retire, à regret, de ce milieu empesté de toutes les vénéneuses gangrènes des ruines et elle consent à aller respirer un air plus pur, là-haut, sur ce que nous appelons le *Camp de César*.

Chemin faisant, je lui montre la jolie villa *Marie-des-roses*, très en retrait des falaises dangereuses, qui, au courant des siècles, doivent, peu à peu, s'abîmer dans les flots. Cette maison-là, entre mon *Ermitage* trop bas, et le palace, trop près, est un juste milieu ; une maison comme il faut, toute tapissée de frais feuillage, ayant une jolie vue de mer lointaine qui s'harmonise en un cadre de collines et de rochers la faisant *venir*, pour employer l'expression des peintres. Là tout est calme et beauté sereine, le jardin, en terrasse, s'étage comme des corbeilles de roses posées sur des consoles de marbre. Cela sent la paix parfumée des bonnes consciences.

— Ça oui, c'est français ! dis-je à Maud.

En passant, on se salue discrètement, je connais un peu les voisins, les Lamarine, bourgeois paisibles, mais je les vois regarder, à la dérobée, la fille des Gauchos qui les intéresse avec son corsage rutilant du bleu de ces beaux insectes des îles qu'on colle sous verre.

Et ils se demandent, amusés, si cette superbe libellule est... une demoiselle ou une dame ? Les doux yeux noirs, veloutés, de Mme Lamarine ont un imperceptible haussement de sourcils pendant que M. Lamarine cache, dans sa barbe, un sourire de grande indulgence.

Il est certain que mon Américaine ne tardera pas à révolutionner ce paisible Puys, grâce à ses équipes de démolisseurs et à ses fabuleux colliers, véritables miroirs aux alouettes.

Ah ! je vais avoir une belle réputation, ici !

XIII

— Quel homme est-ce votre chauffeur, chère madame ?

Je questionne Maud à ce sujet, parce qu'il faut que je donne mes instructions à ce personnage pour qu'il puisse nous conduire au *château des deux amants*, ou à ce qui reste de l'ancien prieuré de ce nom.

Maud, ce matin, levée de bonne heure, trépide en costume absolument blanc, brodé de délicates arabesques argentées. Elle a l'air de porter la cuirasse de Brunehilde. Ses bas, détails savoureux, sont en valenciennes, à jour, sur sa peau, ce qui sera bien pratique si l'on doit marcher en des sentiers ardus ; une toque de feutre blanc, enturbanné de tulle, lui fait un visage de rose rose dans le nid de mousse d'or de ses cheveux et elle a tourné, autour de sa taille, deux anneaux de son collier en pierres de lune.

Nous déjeunons rapidement. C'est effarant ce qu'elle peut manger de tartines de beurre ! Le bébé américain fera bien de se peser en sortant de l'ermitage.

— Mon chauffeur ! C'est un pur sang des Etats, m'affirme-t-elle entre deux bouchées, *il a couru !* On me l'a recommandé dans l'agence où je l'ai pris pour la saison. Mon mari ne l'a pas encore essayé, mais il sera content de sa forme et, cet hiver, je pourrai le garder pour venir ici, à cause du palace... Nous viendrons ensemble, cher vieux garçon !

Par la fenêtre, j'examine l'homme taillé en Hercule, les traits réguliers, couleur buisson d'écrevisses, ne laissant rien deviner de sa mentalité qui ressemble probablement à toutes les mentalités de chauffeur américain.

Il s'appelle Forster et, malgré son teint, m'a l'air très « sec ».

— L'ennui, murmure Maud, c'est qu'il entend pas un mot de français.

Voilà qui est gênant pour moi qui parle assez mal l'anglais, surtout l'américain de Maud, langue sauvage remplie de syllabes gutturales. Penchés tous les deux sur la carte de la contrée, Forster et moi, nous finissons par échanger des affirmations mimées on ne peut plus rassurantes. Cet homme est certainement d'une rare intelligence, car il m'entend avec les yeux. La complication du voyage est qu'arrivés au bas de la fameuse côte, il n'y a plus de route désignée sur la carte du pays, mais, moi, j'en connais une que l'on peut très bien grimper sans voiture si Maud y consent.

La limousine de Mme Clarddge est une superbe machine à carrosserie énorme, doublée d'une étoffe déplorablement claire qui la rend troublante comme une alcôve. laissant entr'apercevoir la blancheur du drap. Le colosse, à sa conduite intérieure, sera inquiétant, à peine séparé de nous par une glace à demi baissée au-dessus de laquelle Maud a la prétention de diriger la promenade en lui traduisant mes indications. Je le suppose en bois, ou en briques de son pays et absolument détaché de l'aventure; pourtant, je voudrais l'envoyer au diable ! Combien je déplore de ne pas avoir appris à conduire ! Qu'arrivera-t-il si Maudme témoigne son intention *de faire l'amitié* chemin faisant avec sa coutumière innocence de gestes ? Il ne comprendra rien à ce lyrisme-là, sinon que mes cheveux sont un peu gris pour avoir l'honneur de le supporter.

J'ai laissé la petite Zélie endormie chez moi, ayant pris toutes mes précautions pour qu'elle ne puisse pas servir le thé, ce matin, et je pense que la mère, sachant certainement où dort sa fille en ce moment, n'aura pas l'intempestive idée de la sonner pour qu'elle risque un

esclandre du genre de celui d'hier : elle m'a cassé encore une théière et j'ai la faiblesse de tenir à mes porcelaines...

— Vous comprenez bien ? par la vallée de l'Andelle ! dis-je une dernière fois au chauffeur installé au volant rigide et sacerdotal qui acquiesce d'un énergique mouvement de tête.

Il fait un temps joli ni trop chaud, ni trop frais, un de ces temps d'arrière-saison qui ont l'air de se moquer de vous en vous murmurant dans un petit vent aigre-doux : c'est le moment de se quitter, hein, les Parisiens, alors, on va fermer les écluses et désormais, ce sera le calme, les beaux matins emplis de rosée et les beaux soirs de couchants vermeils... Canaille de climat maritime !

J'ai fait mettre, dans le porte-bouquet de Maud, les dernières roses blanches de mon jardin, ces follettes ébouriffées qui sautent le mur, du côté du chemin creux. Maud bavarde et me débite les pires phrases de son répertoire lyrique en trébuchant sur les locutions les plus vicieuses du monde. Je lui rappelle son chauffeur en lui désignant son large dos, mais elle rit :

— Lui ? C'est une muraille ! Il est comme sourd pour le français. Et puis, ajoute-t-elle dédaigneuse, je le paie pour conduire, pas pour écouter, mon ami *gris-jeune !*

Ce matin, parce que j'ai mis un costume de drap moins sombre que d'habitude, elle m'appelle ainsi, ce qui me vexe un peu. Elle m'avoue que je lui fais l'effet d'un chien d'auto, d'une de ces grandes bêtes couleur de cendre de cigares, aux yeux de braises, à oreilles de loup qui, pouvant forcer le lièvre à la course, ont réfléchi qu'il était quelquefois préférable de se faire traîner philosophiquement en contemplant les choses de haut. Il y a progrès ! A son arrivée, elle me traitait *d'amour,* comme un chien de manchon, maintenant, elle m'accorde plus d'importance, mais ne me respecte pas davantage, car elle se frotte à moi comme une chatte qui n'a pas peur des chiens.

Je suis calme, heureux, reposé, jouissant en dilettante de la volupté contenue de cette situation exquise... (Il est tout de même *rageant* de constater qu'ayant à ma portée la maîtresse merveilleuse, je m'entête à coucher avec la servante... les hommes sont de bizarres animaux!)

Jusqu'au déjeuner de midi, cela se passe bien. Maud est toute à la joie de découvrir le merveilleux paysage s'encadrant dans les glaces très nettes de l'auto comme autant d'inestimables Corot. La belle nature s'impose toujours aux gens intelligents. Elle trouve souvent des réflexions charmantes dans leur singulière naïveté.

Nous nous arrêtons dans une auberge, un peu avant la fameuse côte, une de ces *hostelleries* d'allure ancienne, genre *Grand-cerf* ou *Cœur-volant*, ressemblant assez à celles dont il est question dans les œuvres du marquis de Foudras.

Nous mangeons sous une tonnelle, entourés de pigeons qui roucoulent, tout près d'un méandre de la Seine au calme de lac... on se croirait devant un miroir d'eau de Versailles.

— Qu'est-ce que vous voulez boire ?

Maud ne connaît qu'un vin en France, comme toutes les étrangères venues chez nous pour se griser un peu : le champagne ! Celui qu'on nous sort d'un puits comme d'un immense seau à glace est plus sucré que le mien, aussi ne prend-elle pas la précaution de placer un verre d'eau à côté de sa coupe. Il en résulte un montant de la conversation qui me tourmente à cause du raidillon qu'on doit, nous, monter à pied. Je regarde notre chauffeur déjeuner dans la salle à manger de l'hôtellerie, nous tournant toujours le dos, fidèle à sa conduite intérieure. Ma compagne est grise comme une petite pensionnaire qui sort de pension pour la première fois avec son oncle, sinon son vieux cousin ! Les coudes sur la nappe, sa toque blanche tombée sur les épaules, la pointe de ses seins tendant son jersey de soie d'argent, elle m'explique, d'une

voix noyée, qu'elle croit à la bonté du monde entier et à la solidarité des peuples.

— Mon ami *gris-jeune*, vous êtes juste amoureux de moi comme je rêve. Vous faites toutes mes fantaisies et votre bon cœur se fond dans ma main et puis vous savez si bien raconter les histoires ! Il faut aimer les pauvres.

J'ai déjà entendu dire une chose de ce calibre par un de mes amis, un jeune enseigne très toqué, qui, le lendemain, se flanquait une balle dans la tête, parce qu'il ne pouvait pas payer ses dettes de jeu.

Quand nous remontons en auto, le chauffeur lui fait une réflexion en anglais, elle répond étourdiment en français, alors, il reste au port d'armes, sa casquette à la main.

Elle réitère son explication qu'elle ponctue d'un petit sifflement guttural très américain. Il a compris.

Dans l'alcôve parfumée de roses, ma jeune mariée pose son front sur mon épaule en m'assurant que c'est comme en mer, par temps de houle.

Je glisse mon bras autour de sa taille, parce que ça ne peut guère se voir, du siège du chauffeur et elle soupire :

— Je suis contente, mon *gris-jeune*, parce que vous ne serrez pas trop fort. Vous pouvez embrasser mon oreille, sur le diamant, *j'écoute*.

J'embrasse l'oreille, les yeux fixés sur ce dos carré bouchant l'horizon avec une folle appréhension de le voir se retourner et elle me confie, généreusement, l'effet que cela lui produit :

— Moi, Marcel Hernault, j'aime les manières des hommes qui sont des chevaliers français. J'écrirai à mon mari : je ne couche plus, parce que je suis sur le piédestal de l'amour, art nouveau. Je suis la liberté éclairant le monde. Je me trouve dans ses bras comme dans ceux de la victoire et puis je le vois plus beau avec ces doux che-

veux de *chinchilla* qu'avec votre *brosse à rebours*. Voilà ! Il y a des choses qui permettent pas la discussion.

— En effet, chérie, seulement je crains quelques mouvements d'impatience de la part de... la *brosse à rebours*. Tous les hommes ne sont pas des philosophes ou des... dupes de la solidarité entre les peuples.

J'ai gagné le cou, la joue... si ce colosse ne bouge pas, j'aurai les lèvres. Il est certain que la solidarité entre les peuples a fait un grand pas !...

Nous montons la côte en face de la colline, de la fameuse colline *des deux amants* et au point de vue indiqué sur la carte, notre ange gardien chauffeur s'arrête automatiquement sans daigner prendre les ordres. Je dénoue l'étreinte. Maud me rend un baiser inconscient et s'écrie :

— Oh ! c'est un amour !

Elle parle du paysage...

Ce tournant est comme un large balcon suspendu sur l'espace immense et très sincèrement je redeviens, moi, conscient de la merveille... C'est la douce terre de France étendue à nos pieds, qui s'étale comme un tapis, alternant ses bandes jaunes des guérets avec les velours verts des prairies. *Pont-Saint-Pierre, Amfreville-sous-les-Monts* égrènent leurs maisons grises ou blanches, modestes ou somptueuses, en petits dés à jouer sur la splendeur des vallonnements, allant jusqu'à l'horizon bleuâtre comme une houle peu à peu mourant, joignant l'immobilité d'une mer infinie en charriant une écume de fleurs. La Seine se replie et se déplie sous les délicats bracelets de ses ponts. Enorme, avançant sur le flot miroitant de la plaine, en éperon d'un navire monstrueux, se dresse la *côte des deux amants*,déserte de la base au sommet, seulement tapissée d'une herbe rare qui se fend, au milieu, comme une cicatrice, d'une raie crayeuse, ravin ou sentier la traversant en zig-zag d'éclair sur son flanc dénudé. Pas d'arbres,pas de rochers, une peau écailleuse et verte, celle du monstre tout nu.C'est en vain que nous cherchons

les vestiges du fameux château *des deux amants*. On n'en aperçoit, d'ici, que la frondaison d'un parc, à peine un taillis, ou des ronces sourcilleuses, au-dessus de ce front désolé.

— Voici, madame, la côte célèbre par sa légende, dis-je respectueusement tourné vers elle que guette le chauffeur pour savoir si c'est bien ça.

Elle joint les mains, reprend toute sa dignité de grande dame en visite dans le salon français et s'écrie :

— Hourrah ! Marcel Hernault, vous êtes !

Puis elle m'accable de questions, jetées en coup de filet à papillons sur moi. Ce sentier blanc qui sépare la falaise en deux comme d'un coup d'ongle de géant, c'est celui-là ? Est-ce que le jeune homme qui portait la jeune fille l'avait à son cou ? Sur le dos ! Ah ! le pauvre chevalier ! Et le père, et les témoins du *pari*, étaient-ils en bas de la côte ou en haut ?

— J'ai envie de pleurer ! Mon ami gris-jeune ! C'était si facile de leur tailler des petites marches comme on fait pour les glaciers de Chamonix !

— On ne pense pas à tout... et puis la légende n'existerait pas, chère Maud. Ce serait bien dommage, au moins pour votre serviteur.

Après quelques échanges de vues, avec le chauffeur, au sujet de ce chemin qui n'est pas indiqué sur la carte, nous remontons en voiture.

Maud est énervée, elle me livre ses mains qu'elle dégante en me suppliant de ne pas la serrer trop fort, parce que c'est mauvais pour le cœur. Et c'est étonnant comme cette femme peut conserver le sentiment des distances tout en laissant brûler les étapes. Ce qui me gêne le plus, c'est qu'elle a confiance en moi. Une telle différence de race nous partage... que c'est comme pour le sentier de la côte en question, il faudrait y tailler des petites marches.

Ah ! je m'en souviendrai de la côte *des deux amants !*

Quelle histoire savoureuse, inédite... pourvu, mon Dieu, qu'elle ne tourne pas trop brusquement !... Nous tournons, nous, dans un glissement rapide, les vallonnements en lacets et les falaises à pic, ainsi les pages d'un album qu'on feuillette et qui vous évente le visage de l'éventail de ses sites. C'est d'une fraîcheur et d'une violente beauté.

Nous sommes tout à coup engloutis sous le mont, dont le vert nous surplombe, on voit qu'on ne voit plus rien.

Forster prononce quelques formules gutturales où il a l'air d'abjurer le terrible coteau de bien vouloir nous ouvrir une porte. On tourne, on retourne, on se détourne, enfin le fracas des pierrailles nous annonce qu'on remonte, mais c'en est fini des bonnes routes. Celle-ci est dure, étroite, ravinée, elle ressemble à... un coupe-gorge, et cela en effet coupe la gorge, en arrière, de la pente illustre pour faire un lacet strangulant la monstrueuse colline. J'arrête le chauffeur.

— Mon ami, c'est inutile de continuer, je crois que nous devons descendre. Nous ferons le reste à pied.

Maud proteste :

— Oh ! non ! Je ne me sentais pas en forme à cause d'une tendresse de jambes.

Elle veut dire : *mollesse*. Je ris et je regarde le chauffeur qui ne bronche pas.

C'est égal, Maud n'est pas sportive pour un centime aujourd'hui. C'est le champagne de l'auberge ! Il y en a pour à peine une heure, même pour des petits pieds en dentelles. Je ne veux ni la gronder, ni la porter... Je sens que si je remonte en voiture, dans cette atmosphère de chambre nuptiale, c'en est fini du chevalier français. Ce chauffeur n'entend rien, cependant il pourrait voir dans je ne sais quel jeu de glace.

Maud discute. Le chauffeur mesure des yeux le premier tournant parcouru. Il y en a trois comme ça, ce n'est pas la mer à boire, surtout pour un Américain.

Mon repos est à jamais fichu si nous remontons dans cette voiture, où le parfum des roses devient insupportable, se mélangeant à *l'origan* de Perse dont se sert Maud pour ses mouchoirs.

Ce chauffeur, innocent complice, je le veux croire, hausse les épaules et referme la portière sur nous.

L'honneur de sa limousine est engagé.

Et le mien, donc ?

C'est ahurissant de voir combien ces gens-là aiment à aller droit devant eux, surtout quand ils sont assis.

Je me retrouve, le bras encore passé à la taille de Maud.

Insensiblement on s'élève, et dès le premier tournant, sur un gouffre vert sombre dont on ne peut pas bien distinguer la profondeur, c'est le premier enchantement du vertige. Maud ayant l'habitude des *gratte-ciel* de son pays est enthousiasmée. Cela la soulève de plaisir (en même temps que mon bras), de se sentir attirée par la légende comme un fol éphémère par la toute-puissance d'une flamme pure.

Il fut un siècle où deux pauvres enfants... Et voici le siècle où un vieux garçon étourdi... Mon Dieu comme ça monte, ce bel enchantement sent tout à coup le maléfice! Un bruit de ferraille s'échappe, maintenant, de la silencieuse voiture électrique. On dirait qu'elle patine, que parfois ses roues ne boivent pas l'obstacle facilement. Le chauffeur, ne pouvant plus se lancer sur une pente droite, est obligé de changer ses vitesses et il ralentit.

Je regarde par la petite glace du fond de la voiture.

— Chérie, c'est amusant. On se dirait dans le lanterneau de votre palace de Puys.

Elle se serre contre moi. Le tournant disparaît, c'est à présent un bois mystérieux, puis un second tournant de franchi. La côte est de plus en plus à pic et le chemin de plus en plus mauvais. Je vois les épaules du chauffeur s'abaisser, comme s'il se *rasait*, en animal prudent qui

devine quelque chose, un danger... et brusquement, un coup de frein féroce, un craquement qui retentit jusqu'au cœur.

Ce qu'il a entrevu là-haut est bien la chose la plus effrayante qui pouvait nous arriver... Nous nous sommes engagés comme des fous sur une route relativement possible pour une bonne machine, mais pas pour deux se croisant en sens inverse !

Et ça nous arrive !

Nous sommes vis-à-vis d'une autre auto qui descend. On ne peut ni croiser, ni virer... On est comme coincés et les deux grosses bêtes ont l'air de se flairer dédaigneusement ne voulant, ne pouvant, ni l'une ni l'autre céder la place.

Maud a poussé un cri, un cri de son pays, un sifflement d'épouvante.

Machinalement, le chauffeur passe la main par la portière pour prévenir derrière lui.

Oh ! il peut être tranquille de ce côté. Personne ne le suit ! Il fallait être lui pour en venir là. Je me sens glacé d'une terreur sans nom. Le voilà, le tournant dangereux de notre histoire ! Et je ne pense plus à la situation amoureuse de la légende ni à la possibilité de s'en sortir honorablement.

Je regarde *l'homme d'en face !*

XIV

L'homme d'en face ? Eh bien ! C'est *l'essayeur*, dit *la terreur des routes !* C'est le chevalier casqué de cuir fauve, aux yeux d'insecte phénoménal, aux grosses lunettes noires, tête ronde, lisse, sans aucune autre humanité que celle que pourrait nous représenter le crâne d'un squelette. Campé sur sa bête apocalyptique, ses quatre roues nues écartées comme les crochets de pattes d'araignées, subitement grossis quelques milliers de fois, il a l'air de faire corps avec elle par l'intermédiaire d'un su-

çoir qui plonge dans la poussière cherchant à l'épuiser jusqu'au centre du globe. Il est toujours macabrement strié de gris et de noir, couleur d'encre et d'acier, luisant d'huile et dès qu'il vole, il vrombit terriblement. En passant près de vous, il émet le bruit sec d'une soie qu'on déchire, puis il a disparu. S'il vous piquait, vous ne le sauriez jamais puisque vous seriez mort !

Ils s'en vont par ban les essayeurs, les joyeux insectes de la mort, et, au hasard, déposent leurs œufs qui sont des boulons, des chapeaux de roues, des morceaux de fer capables d'assommer un bœuf à quatre-vingt-dix à l'heure. Les essayeurs, ce sont les dragons de la route. Ils gardent des trésors qu'on leur confie : les chassis des futures voitures, mais ce n'est pas leur faute... et bien souvent, les chassis, eux, ne les gardent pas. A un passage dangereux, sur un pont en dos d'âne ou un cassis en entonnoir, ils sont lancés, toujours à quatre-vingt-dix à l'heure et retombent en bouillie, en pluie rouge, alors on dit qu'ils étaient des restes méconnaissables, parce qu'à l'usine celui-ci avait remplacé celui-là et qu'on finit par ignorer le véritable nom du défunt.

Les essayeurs, ce sont de braves gens. Ils ont l'ordre d'essayer de se casser les reins pour essayer leurs machines. Et ils rigolent ferme dans leur baquet, une caisse à savon de Marseille vissée par deux vis : « L'essentiel, vous comprenez, ce n'est pas la carrosserie... c'est la mécanique. »

Et le mécano part, toujours à quatre-vingt-dix à l'heure, dans ce monde-ci ou dans l'autre !...

L'homme d'en face demeure immobile comme collé sur son trône couleur de rouille. On dirait qu'il est assis sur le couvercle d'un ancien cercueil de métal récemment exhumé ! La tête semble fabuleuse, ornée des traditionnelles lunettes d'un noir bleu de mouche à viande. Les deux bras, comme deux pinces de crabes, tiennent sa direction ou plutôt la continuent en deux poignées de fer

bruni. Son chassis, relativement large, porte ce bonhomme comme un bouchon et il hoche en avant et en arrière, salue la galerie.

Pourquoi diable est-il monté là ? Pourquoi diable redescend-il ? Il n'en sait rien lui-même. On fait de l'escarpement, du rase-motte, comme ils disent, les aviateurs, les frères supérieurs, enfin dépouillés de leur chrysalide terrestre. Et allez donc ! Tant que ça peut ! Parlez-moi d'une belle route en ravin desséché ! Si la rôtissoire ne casse pas là-dedans, c'est qu'il y a du bon !

Je devine ce que pense le petit gnome, gardien, aujourd'hui, d'un trésor plus mystérieux que celui de sa voiture : « Oh ! là là ! Une bagnole de luxe ! Non, mais des fois, ce serait pas une noce ? »

Le drame est muet. Personne, hélas, ne songe à s'enquérir de l'entité du voisin, ni des lois du code de la route! Il n'y a plus ni droite, ni gauche. Il n'y a rien que le flanc de la montagne, l'autre monstre impassible de ce côté-ci et de ce côté-là, le vide, le gouffre, cent mètres de vertige pour messieurs les voyageurs qui ne peuvent plus descendre de voiture. On est même prié de ne pas se pencher à la portière !

Le petit gnome trouve ça extrêmement rigolo. Il est habitué aux mauvaises rencontres. Sa tête indévissable ne lui tourne pas pour si peu.

Forster, — mon regard inquiet le remarque seulement en allant de la tête du gnome à la sienne, — sue des tempes... à grosses gouttes... parce que sa voiture, tout doucement, tout sagement, se met à reculer. Nous nous en allons en arrière et cela est écœurant, comme le premier mouvement du navire qui abandonne l'estacade ou la terre ferme. Et pourquoi ferait-il autre chose que reculer? En bonne justice, il ne peut pas forcer l'autre à remonter la pente, alors il est plus simple de redescendre et je ne vois guère l'occasion de se mettre en nage...

Forster dit, d'une étrange voix que je ne reconnais

pas, une phrase gutturale à Maud et Maud se jette à mon épaule, m'entrant ses ongles dans le bras :

— Il dit ! Il dit... ah !...

— Que dit-il, mon cher amour ? Pourquoi êtes-vous si bouleversée ? Il fait ce qu'il doit faire... il recule avec prudence.

— Il dit que les freins ne fonctionnent plus et qu'il ne peut plus s'arrêter.

— Fichtre !

Je pensais justement à descendre par le côté le moins dangereux pour nous enfuir à pied de cette impasse, mais l'homme d'en face en a décidé autrement. Puisque nous pouvons reculer, lui, il avance, maître de sa direction et freinant comme un ange ! C'est de plus en plus rigolo, à son avis, pour les gens de la noce !

Maud se met à crier. L'ivresse du champagne, si légère et si capiteuse, au moins pour moi,se dissipe en une série de petits hurlements de chatte qu'on égorge. Elle m'étreint, me paralyse les bras, en regardant en arrière. Il est de toute évidence que nous allons à une mort certaine,car un chauffeur, si maître de son sang-froid qu'il puisse être, d'Amérique ou d'ailleurs, ne pourra jamais tenir sa direction dans la ligne voulue lorsqu'il arrivera au tournant. Il ne saura pas où son arrière-train porte et même s'il porte sur la route. C'est une perspective horrible. Je comprends les gouttes de sueur aux tempes.

— Tais-toi, ma chérie ! dis-je en pressant passionnément la jeune femme contre moi. Voici l'heure de te montrer bellement courageuse. Ne crie pas ! Ne trouble pas ce malheureux garçon qui tient notre vie entre ses mains. La peur ne sert à rien, jamais. Elle empêche d'y voir clair et de saisir l'occasion d'enrayer le mal, quand elle se présente.

J'embrasse éperdument la belle bouche rouge qui pâlit en râlant. Je suis fou de rage et d'amour... car le chauffeur a autre chose à faire, vraiment, que nous regarder.

Et l'allure de la voiture s'accélère. On perçoit comme un bruit insolite de ferrailles qui se délivrent de toute contrainte.

Les épaules basses, cramponné à son volant, Forster semble porter toute la machine dans ses mains et elle lui échappe de plus en plus. On le sent. L'homme d'en face, par pitié ou par précaution, freine de plus en plus, lui, ayant la généreuse pensée de ne pas nous tomber dessus, mais c'est tout de même bien lui qui nous pousse aux abîmes, inexorablement.

Ce que je dis là est idiot, car il ne pourrait pas retenir deux voitures sur la pente et encore moins la nôtre que la sienne, puisque la nôtre n'a plus de frein. Il m'est très douloureux d'entendre Maud gémir comme cela, je l'aurais cru plus *sportive*. Je m'imagine que, sans le champagne, elle aurait été plus résignée. La voilà qui me rend mes baisers et me mord littéralement.

— Marcel Hernault, crie-t-elle, sauve-moi, je t'aime, au secours ! je ne veux pas mourir...

Et elle entrecoupe ses folles supplications françaises d'interjections anglaises qui, très sûrement, édifient le chauffeur sur ses différents états d'âme.

Je me souviens que j'ai failli deux fois me noyer et que j'ai vu, au front, sauter une toiture de ferme dans les airs où elle y plana pour ainsi dire quelques secondes mais, vraiment, non, je n'ai jamais eu cette affreuse sensation d'une poigne qui vous tire en arrière, impérieuse et puissante, vous insinuant une obéissance passive, un laisser-aller général de toutes vos facultés. Ici, c'est la mort en la fuite, le lâcher-pied abominable contre lequel on ne peut rien que s'enfouir de plus en plus dans l'anéantissement final.

Sauter à droite ? C'est le flanc uni de la montagne où on ne peut s'accrocher à rien !

Sauter à gauche ? C'est le vide, le gouffre à pic ! A chaque tour de roues, un cahot et à chaque fois je

me dis : « Allons, ça y est ! La pauvre jolie rose blonde ne sera plus tout à l'heure qu'un tas de chair sanglante en bas de la funeste côte. » Je ne crois pas en Dieu, mais je ne suis pas loin de songer que *les deux amants*, protégés par le grand démon de l'amour, nous punissent d'avoir voulu profaner leur souvenir par notre curiosité malsaine.

Le tournant ! Le tournant ! Je sens la voiture qui dévie, Forster vire le plus à la corde qu'il peut contre le rocher, râcle le flanc dur de la montagne en tordant un garde-boue... mais, sa roue d'arrière, où est-elle ? Un choc, un cahot, plus violent que les autres, m'annonce qu'elle a sauté le coin dans le vide. La voiture penche un peu, puis se redresse.

Sauvés pour ce tournant-ci, malheureusement, la voiture, comme délivrée elle-même d'une angoisse, va plus vite, et Maud pousse un cri plus aigu.

Alors, du chauffeur courbé sur sa direction, j'entends monter, ou mieux gronder ces paroles, comme on entend gronder la foudre en se bouchant les oreilles :

— Mais, nom de Dieu, empêchez donc la patronne de gueuler ! Si on est foutu, on le saura bien assez tôt.

Et ce avec le plus pur accent de Montmartre !

Maud se tait, car elle vient de s'évanouir en recevant ces paroles en pleine face.

Non seulement son chauffeur entend le français, mais encore il le parle... et comment !...

Une réaction salutaire s'opère chez moi. Je n'ai plus du tout envie d'embrasser personne. Je regarde l'homme d'en face, le gardien du trésor qui nous chasse du paradis, le dragon mystérieux envoyé à notre rencontre par le génie de la montagne.

— Monsieur, lui dis-je, d'une voix aussi respectueuse que possible, il y a ici une jeune femme qui a peur, est-ce que vous ne pourriez pas la prendre avec vous, je vous en serais bien reconnaissant.

Le gnome ne bronche pas. Dans le tapage infernal des moteurs, renâclant sur le travail qu'on leur demande, a-t-il seulement entendu ?

Notre chauffeur personnel souffle, féroce :

— Pas l'heure des politesses! Chacun pour soi. Le copain en a d'ailleurs plein les bras comme moi-même. Ce n'est pas le poids d'une poule qui rétablirait les différences.

Dédaigneux de relever le qualificatif, je dis, en serrant les dents :

— C'est que je suis Français, moi ! Il me semble naturel de sauver la femme. Après, on se débrouillera.

— Couchez-la sur la banquette du fond et empilez les coussins dessus. Y a que ça à faire ! Si vous croyez que je m'amuse !

— A quoi puis-je vous aider? Si je descendais sur le marchepied pour essayer de caler la voiture.

— Vous êtes pas louf ? Avec quoi ? Avec votre ruban ? Penchez-vous pour veiller au second tournant, c'est là qu'on va y sauter! Ah! Tonnerre, ce que je voudrais être dans une rue de Panam !

En me le figurant avec d'autres poncifs, moi aussi !

...Et il se passe une chose que je renonce à comprendre: la voiture, à ce tournant-là, s'engage tout entière dans le vide... et se met à rouler à toute vitesse, en arrière, sur une pente toute unie, sans un cahot, sans une secousse, et après cette course folle, ce déraillement en arrière, elle se retrouve, les quatre roues d'aplomb, sur la route d'Amfreville !...

Nous ne sommes pas morts. La voiture, par exemple, a sa direction cassée. Forster, un coup de volant dans la poitrine relativement bénin. Moi rien. Seulement Maud est furieuse d'avoir été à moitié étouffée sous les coussins. Elle en sort toute rouge, les yeux égarés... Quant au gnome, il a disparu. Non ! Le voilà tout là-haut qui

tourne, à plein gaz, il tourne, là-haut, comme un oiseau planerait.

Il y a un moment d'émotion. J'offre un cigare au chauffeur qui sourit. On se serre la main, à l'américaine, et on s'efforce de rire tout à fait.

On laisse la voiture à la garde de Forster qui se logera dans la petite auberge voisine d'où sont accourus des tas de gens de très bonne volonté.

Maud est si révoltée que je la ramène tout doucement vers la gare la plus proche. La marche lui rendra son équilibre mental, fera jouer ses muscles endoloris par la secousse morale surtout. Je tiens son bras bien serré sous le mien et j'unis sa main glacée à la mienne brûlante :

— Ma chérie, nous ne verrons pas *le château des deux amants* aujourd'hui. Ce sera pour une autre fois. Nous n'en étions pas bien loin, cependant.

— Oh ! Marcel Hernault, sanglote-t-elle, je suis perdue, je n'ai plus de force ! Mon mari va tout connaître... et il croira que je l'ai trompé. Ah ! ces affreux domestiques... ce chauffeur est un... voyeur.

Elle veut dire *voyou*, mais dans le cas qui nous occupe, le mot est aussi juste.

Sur la route, des moutons trottent, nez bas, dans la poussière et un grand chien les range, à notre passage, comme s'il les comptait. Des oiseaux chantent près d'une petite rivière, avant de s'endormir, et le soleil, très loin, prend le ton d'une orange ruisselant sur une nappe rose. L'air a la saveur délicieuse de la vie retrouvée, si calme et si placidement ordinaire,mais si voluptueuse, au fond. Elle remet sa tête sur mon épaule.

— Voulez-vous m'épouser, Marcel Hernault ? Ce sera moins impropre que si mon mari vous croit mon amant.

— Vous voulez dire moins ridicule ? Non, petite Maud extravagante et peureuse. Je ne veux pas vous épouser, parce que vous êtes trop jeune, trop belle, surtout trop

capricieuse. On a fait un essai loyal, je m'en contente, parce que j'espère que ce sera mieux quand nous retournerons là-haut, sans voiture.

Silence. Elle tremble.

Nous entrons dans une petite gare déserte. Je prends nos billets pour Dieppe.

Cela sent la vie bourgeoise après ces péripéties de drame. Nous revenons chez nous comme deux époux qui se sont cruellement disputés et qui découvrent que la paix a du bon. Nous montons dans le train. Sa toilette blanche un peu fripée évoque une mariée en rupture d'église.

Assoupie près de moi, elle n'ose pas s'endormir tout à fait et elle murmure, d'une voix ingénue :

— Est-ce que vous ne pouviez pas tuer ce chauffeur, dites ? Il serait mort de l'accident et ça arrangeait tout !

RACHILDE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean-Jacques Rousseau en Savoie. Annecy-Chambéry-Les Charmettes. Extraits des Confessions situés et commentés par F. Vermale, Libr. Dardel, Chambéry.— A. Viatte: *Le catholicisme chez les Romantiques*, E. de Boccard. — J. Barbey d'Aurevilly: *Victor Hugo*, G. Crès et Cie.—*Les grands Ecrivains de la France. Les Contemplations de Victor Hugo, par Joseph Vianey*, Hachette, 3 vol. — Paul Jarry : *Théophile Gautier à Neuilly*, Bull. de la Commission hist. de Neuilly-sur-Seine. — *Revue de littérature comparée*.

Puisque cette chronique est consacrée au Romantisme, signalons le dernier travail publié sur Jean-Jacques, le soi-disant inspirateur de l'école. Le grand brigand, le mauvais génie à qui nous devons tous nos maux continue à verser son poison dans nos âmes et dans nos veines. Des gens d'esprit orné sont encore assez fous pour s'intéresser à ses doctrines et pour chanter sa louange. M. François Vermale, dont nous avons précédemment commenté un excellent ouvrage sur Joseph de Maistre, ose consacrer ses loisirs à étudier un maître qui emplit encore sa province de son immense souvenir. Hélas! il ne fait point œuvre pie!

Habitant ce pays où le philosophe vécut ses années d'adolescence et laissa des traces si attachantes de ses tribulations et de ses aventures, où il reçut ses enseignements les plus profonds, M. François Vermale a cru utile d'offrir aux touristes et aux pèlerins des Charmettes un petit livre qui les aidât à suivre les itinéraires de **Jean-Jacques Rousseau en Savoie**. Il a ainsi extrait des *Confessions* les passages concernant les séjours du jouvenceau à Annecy, à Chambéry, aux Charmettes, les reliant entre eux par d'adroits résumés, en éclairant les obscurités par de précises gloses historiques. De très curieux renseignements sont de cette sorte donnés sur la conversion de Rousseau, sa situation de bureaucrate au cadastre, ses amours. La psychologie si complexe de Mme de Warens et ses équivoques manœuvres sortent clarifiées de cette exégèse sans pédantisme.

Enfin tous les comparses que Rousseau met en scène et les lieux mêmes qui forment le théâtre de ses évolutions émergent du passé vivifiés par le commentateur habile en l'art des évocations.

M. François Vermale se garde d'entrer dans le domaine des idées. Ce n'est point son affaire en ce volume au but particulier. Il sait d'ailleurs que d'autres se chargeront de le suppléer sur cette matière ; car les ennemis de Rousseau ne vaquent jamais, bien qu'ils aient depuis longtemps mesuré l'inanité de leur ressentiment. Les bons apôtres ! C'est sous couleur de patriotisme qu'ils attaquent le philosophe. Ils l'accusent d'être le père de cet humanitarisme et de cette sensiblerie que les romantiques propageront et qui, de notre temps, affaiblira en nous le goût de la raison et le principe d'autorité. Rousseau et les Romantiques détruisirent, à leur sens, l'esprit classique, c'est-à-dire l'esprit de mesure et de règle qui fit, au xvııe siècle, la grandeur de la France.

A la vérité, les censeurs de Rousseau savent bien que si les disciplines morales de la France ont évolué sous l'impulsion des philosophies et des littératures nouvelles, elles n'ont nullement perdu le sentiment de l'équilibre et de la clarté. Ils exècrent surtout le philosophe et ses continuateurs pour avoir rejeté la férule religieuse et indéfiniment éloigné le retour de la monarchie.

Leur animosité et leurs regrets se manifestent au nom d'une certaine morale dont le sens paraît singulièrement abstrus. On ne discernera que très malaisément ce sens en lisant l'ouvrage que M. A. Viatte, dernier critique de Rousseau et de ses disciples, consacre au **Catholicisme des Romantiques**. M. A. Viatte est un habile sophiste et, dans toutes ses pages, éclate une partialité qui rend leur lecture vraiment énervante, malgré leur dialectique excellente et leur bon style. C'est visiblement à M. Ernest Seillière qu'il emprunte sa doctrine, se montrant cependant plus modéré que son maître.

M. A. Viatte voit en tous les tenants de l'Ecole romantique des monstres de perfidie. Ces gens, imprégnés de Rousseau, ont substitué, à son avis, en matière de religion, à l'amour de Dieu, l'amour tout court, le sentiment à la croyance. Ils ont été, jusqu'à Baudelaire, leur héritier dépravé, et Lamartine lui-même, les initiateurs à toutes les corruptions dont souffre la France et, subissant des influences étrangères, les agents d'une sorte de « dénationalisation ».

Ce réquisitoire est déjà connu. Plusieurs écrivains, avant M. Viatte, l'avaient prononcé sous d'autres formes. Ils appartiennent tous à un parti politique qui, sous prétexte de retrouver le règne de la raison unie au sentiment et de refaire le pacte national, poursuit l'écrasement de la démocratie. La littérature française, dans l'une de ses manifestations les plus magnifiques, est mise par eux en triste posture devant cet étranger dont ils semblent, quand besoin est, redouter le jugement.

Néanmoins la critique est libre. Loin de nous la pensée de demander que l'on muselle ces criards amoureux de régression. Avant qu'ils entrassent dans la carrière, Barbey d'Aurevilly s'était déjà chargé, et avec un étonnant prestige de style, de réduire en poussière l'œuvre de **Victor Hugo**. Ce dévot, comme ses congénères, disposait de beaucoup de fiel. Il en humectait sa plume chaque fois qu'il sentait le besoin d'écrire contre le bon géant. Il ne reprochait point à son adversaire tout ce qu'on lui reproche aujourd'hui, car il n'attribuait point une telle importance philosophique et sociale à un poète, à son sens, pauvre d'esprit. Il le considérait comme un lourdaud. Volontiers, il le comparait à Hercule, mais à un Hercule qui, loin de nettoyer les écuries d'Augias, y ajoutait.

On se demande pour quelle raison Barbey d'Aurevilly, dandy au physique, mais pas toujours au moral, poursuivit d'une telle colère un homme envisagé par lui comme le père des niais. C'est qu'il haïssait en lui le « poète traîné, par les idées dont il est l'esclave, au panthéisme, à la métempsychose, à la prostitution de Dieu, à ses créatures » ; une querelle religieuse les divisait.

Le plus odieux chapitre de son livre, — car on ne saurait employer d'autre épithète, — concerne ces **Contemplations** dont M. Joseph Vianey vient de nous donner, dans la collection des Grands Ecrivains, une très savante, très minutieuse et très pure réimpression. Barbey d'Aurevilly ne respecte même plus, dans ce chapitre, l'exilé et, avec une rare violence, il proclame la fausseté du sentiment paternel que Victor Hugo, sa fille Léopoldine venant de mourir, manifeste dans quelques pièces de son œuvre.

Il faut l'avouer, les procédés critiques de Barbey d'Aurevilly (homme combatif que Chamfleury, à son tour, se divertit à étriller de la belle manière) n'étaient pas toujours admirables. Ils

amusent, à cette heure, à cause du pittoresque d'un style surtout remarquable dans la polémique; mais on sent le besoin que quelques esprits pondérés donnent à cette prose cinglante la place qu'elle mérite. C'est le rôle de M. Joseph Vianey.

M. Joseph Vianey introduit Barbey d'Aurevilly dans le groupe des écrivains appartenant à la presse religieuse particulièrement active contre Victor Hugo, mais, en définitive, peu puissante et d'une influence médiocre. Les *Contemplations*, telles qu'il nous les présente, non sans admiration, mais avec le désir de rester dans le domaine de la réalité historique, apparaissent sous un jour singulièrement attachant, car elles touchent à des épisodes de la vie du poète où se mêlent l'amour, les deuils, la proscription, le désir de jouer un rôle social universel.

M. Joseph Vianey a écrit, en tête de ces trois volumes, où chaque poème est précédé d'une notice historique et accompagné de variantes, de rapprochements avec les textes d'autres écrivains contemporains, de notes explicatives et linguistiques, une introduction considérable où la formation de l'œuvre est située dans le temps et parmi les événements, où les idées directrices sont examinées, où enfin nous assistons à la préparation graduelle de la publication. M. Joseph Vianey ne s'est pas contenté de collationner avec soin l'édition originale du 23 avril 1856, il a, en outre, recouru au manuscrit. Il est parvenu à classer les pièces dans un ordre chronologique rigoureux qu'un tableau résume clairement. Une bibliographie de l'œuvre complète son appareil critique.

Le succès des *Contemplations* parut tout d'abord devoir être éclatant. En une journée, 20,000 exemplaires furent épuisés ; puis la vente se ralentit : la critique faisait partout des réserves. Les amis du poète ne le soutenaient plus comme aux temps héroïques du romantisme. Beaucoup avaient, à ce moment, d'autres préoccupations. Théophile Gautier entre autres, excédé par sa tâche de journaliste, n'aspirait qu'au repos dans un cadre rustique. A 45 ans, il pensait déjà à une demi-retraite, et il cherchait, aux environs de Paris, une villa où il rencontrât quelque silence parmi les fleurs. Il ne devait réaliser son vœu que deux ans plus tard, en 1858.

M. Paul Jarry, intelligent érudit qui se plaît à contempler dans leur intimité les romantiques plutôt qu'à les décrier, aimable écri-

vain qui traduit en bon style les résultats de ses enquêtes dans le proche passé, a retrouvé le bon **Théophile Gautier à Neuilly**, dans cet ermitage de la rue de Longchamps où il s'installa, le printemps venu. Il nous fait un tableau charmant de cette maison bien disposée dans son jardin et de ses richesses artistiques. Le poète y vivait en famille, dès lors bien éloigné de ses outrances de jeunesse, en compagnie de ses filles et parfois de ses sœurs. Il y écrivit d'innombrables articles, ses études sur Baudelaire et Nerval, le *Capitaine Fracasse*, la comédie l'*Amour souffle où il veut* et quelques autres œuvres de moindre importance.

Il y recevait, tous les jeudis, ses amis, en particulier la fameuse présidente, Mme Sabatier, dont M. Paul Jarry résume agréablement l'histoire. Flaubert et Gustave Doré s'y venaient réjouir, et Dumas fils qui habitait dans les environs. De belles fêtes y furent données, celle en particulier du 14 avril 1863, où l'on joua une comédie dont les décors furent brossés par Puvis de Chavannes. En 1870, Gautier dut quitter cette demeure que les canons allemands menaçaient. Il y revint après la guerre et y mourut le 25 octobre 1872.

MÉMENTO — Signalons, au sommaire de la *Revue de littérature comparée, Janvier-Mars 1923*, un excellent article de M. Bouillier : *La Fortune de Chamfort en Allemagne*; une étude curieuse de M. Ed. Maynial : *Flaubert orientaliste et le Livre posthume de Maxime du Camp* ; une *Note sur Marivaux en Italie*, de M. N. Melloni ; *Une invitation indirecte de Richard Corden à Victor Hugo*, par F. B.

ÉMILE MAGNE

LES ROMANS

Legrand-Chabrier : *Christine liée et déliée*, Rieder. — Louis Bertrand : *Cardénio*, Ollendorf. — Victor Segalen : *René Leys*, Crès. — Ch.-Th. Féret : *La réincarnation de Claude le Petit*, Belles-Lettres. — Edmond Jaloux : *Les profondeurs de la mer*, Plon. — Yvonne Schultz : *Les nuits de fer*, Plon. — Louis Delluc : *Les secrets du confessionnal*, Monde nouveau. — Jules Hoche : *Une effarante aventure*, Albin Michel. — Horace Van Offel : *La terreur fauve*, Albin Michel. — Maurice Privat : *L'aventurière aux yeux verts*, Monde nouveau. — Maurice Duplay : *La Bacchanale*, Fayard. — Pierre Mille : *Myrrhine courtisane et martyre*, Ferenczi.

Christine liée et déliée, par Legrand-Chabrier. Laissons parler l'auteur, parce que c'est encore le meilleur moyen de savoir ce qu'il a voulu faire :

D'abord il sied que je me livre à un examen de conscience littéraire sur une comparaison possible de Christine et de Claudine. On l'a faite, de ci de là, les uns pour me louer, plus ou moins, les autres pour situer mon roman dans une catégorie. Un critique solide, aimable et piquant, M. Dominique Braga, dans l'*Europe Nouvelle*, en conclut qu'un tel sujet n'était sous ma plume, en dépit de ma bonne humeur, de ma fantaisie, de ma facilité, que « bagatelle, batifolage, babiole » : il ajouta même : « Une femme, seule, Mme Colette par exemple, car nous ne pouvons nous empêcher de penser à la série des Claudine, aurait pu, de l'intérieur, retrouver la vérité de ce libre instinct. »

Cela appelle, à mon gré, quelques réflexions. Personne plus que moi n'admire Colette. Autrefois j'eus l'occasion de le témoigner publiquement. Je ne demande qu'à récidiver. Mais si l'on savait combien peu j'ai pensé à Claudine en écrivant mon livre. Hé oui, j'ai lu les *Claudine* à leur apparition, et j'en demeure charmé. Mais enfin, ce sont des mémoires sous forme romanesque et non un roman. Or j'ai eu l'ambition d'établir un vrai personnage de roman, de composer, sur un des grands thèmes humains, un roman selon ma volonté d'écrivain avec une confiance bien naturelle en ma personnalité consciencieuse et franche. J'ai voulu créer tout autant qu'observer, et beaucoup plus que conter mes aventures réelles et imaginaires, et beaucoup plus que rapporter celles du prochain. J'ai voulu créer et non me re-créer.

En établissant ces romans de *Christine*, j'avais le souci de *Madame Bovary* bien plus que de *Claudine*, et aussi de ce roman que le seul Jean Dorsenne a signalé à ce propos : *Un Cœur virginal*, de Remy de Gourmont. Un romancier de cette sorte ne voit-il pas, de l'intérieur, ses personnages ? Autrement peut-être, mais aussi vivement qu'un analyste de soi-même ? Sinon, niez le roman œuvre d'art et déniez au romancier le droit à la création. Auquel cas, tout ne serait que mémoires. Claudine est de la même lignée que René. — *L'Archer*.

Christine en liberté, pas plus que *Christine liée et déliée*, ne ressemble à *Claudine*... parce que cette pure femelle aime uniquement les hommes et dans les hommes le seul mâle ! « Christine est ce qu'elle est, elle fut ce qu'elle fut, elle sera ce qu'elle sera », déclare aussi l'auteur qui prise fort M. de la Palisse. A sa place, je n'aurais même pas daigné lui chercher une généalogie. Personnellement, je ne discute jamais le droit au sujet plus ou moins scabreux, de la part d'un écrivain. « Puisqu'elle ne pouvait être ni la femme soumise, ni la mère dévouée, elle eût dû, au moins, être l'amoureuse servante du sexe viril, mais trop préoccupée de son propre sexe ; égoïste et sensuelle, elle se conduisit non pas tant

en femme qu'en homme. » Voilà où se trouve avoué le défaut de l'œuvre, ou de la création, puisque ladite *Christine* vise à représenter un type. Je n'apprendrai rien au monde moderne en affirmant que l'homme est beaucoup plus *bête* que *Dieu*, aussi quand il invente une femme neuve, il ne se sert pas de sa première côte, il prend ça de plus bas. Le malheureux! Le plus beau garçon du monde ne peut donner que ce qu'il éprouve, d'où la cacophonie des sensations, sinon des sentiments. Il oublie toujours la petite différence. Pour lui, une femme en liberté, c'est une chienne en chaleur, rien de plus, rien de moins. Et, bien entendu, il ne pense jamais que la femme la plus éhontée, si elle a une certaine culture ou connaissance des choses, est toujours dominée par deux immenses terreurs : la peur des maternités et celle des maladies répugnantes. Sans ces craintes salutaires, commencement de la sagesse ou de l'hypocrisie, il n'y aurait plus de mâles depuis beau jour: *elles les auraient dévorés*, car, il faut le dire tout haut, les femmes ont les sens bien plus développés que leurs compagnons de plaisir et ça va plus loin que le bout de leur nez. Maintenant, je ne me permets pas de critiquer un roman de mœurs libres quand il est écrit, composé, intéressant de style et de mouvement. L'auteur a fait de son mieux, je n'ajouterai que ceci en guise de morale : de même que toutes les religions ont leur mystère, il n'est pas de volupté digne de ce nom qui n'ait sa pudeur... c'est-à-dire son délicieux aphrodisiaque.

Cardénio, l'homme aux rubans couleur de feu, par Louis Bertrand. Reconstitution d'une époque où l'on comprenait l'amour comme une religion, celle de l'ancienne chevalerie française. On marie une princesse à un farouche roi d'Espagne et nous la voyons s'enfoncer dans la nuit des prisons du protocole féroce de ce pays comme un dernier rayon de soleil teintant de feu le crépuscule. Légère, innocente et coquette, cette jeune fille est amoureuse d'un beau courtisan italien qu'elle verra deux fois en deux sanglantes aventures et qui mourra d'avoir essayé de porter les couleurs ardentes de sa belle. De très curieuses scènes, au moment du mariage royal, nous montrent les dessous de l'histoire espagnole de ce temps où la morgue le dispute à la plus noire des misères. On plaint la jeune créature livrée à ce roi brutal et dévot et on lui aurait au moins souhaité une heure de doux oubli.

René Leys, par Victor Segalen. Roman mystique de cette Chine mystérieuse que l'Européen ne peut jamais pénétrer. Ce jeune homme se vantant de faire partie de la police secrète de l'Empire, d'avoir eu les faveurs de la plus haute puissance féminine du palais et de déjouer les complots les plus dangereux, a-t-il rêvé toutes ces histoires terriblement enchevêtrées ou en est-il réellement le héros! Nous ne pouvons plus, hélas! interroger l'auteur à son sujet, mais nous savons que Victor Segalen fut certainement l'auteur le mieux informé des mœurs qu'il nous décrit et qu'il nous en laisse un témoignage de très pure forme.

La réincarnation de Claude-le-Petit, par Ch.-Th. Féret. Dans le décor de la petite ville sauvage et pittoresque de Quillebœuf, nous voyons évoluer un petit pêcheur qui ne se doute pas de ses hautes destinées ou prédestinations intellectuelles. Plus tard il saura trop de choses, mais tout jeune et encore naïf, il nous intéresse par son courage et sa précoce dignité. De beaux et saisissants décors et une vie intérieure qui les teinte d'une remarquable poésie.

Les profondeurs de la mer, par Edmond Jaloux, drame âpre et douloureux d'une passion qui porte malheur à une charmante créature uniquement faite, semble-t-il, pour la fidélité. Cet écrivain horriblement égoïste, sacrifiant tout à ses besoins d'immoralilés littéraires (car il y a une immoralité spéciale aux littérateurs de marque!) est bien le plus redoutable bandit intellectuel qu'on puisse rencontrer. Il vit en décor. Son échec au théâtre ne lui apprend rien, que l'art de se consoler avec le tourment d'une femme et le jour où il sonde enfin la profondeur de l'amour... ou de la mer, il ne songe qu'à promener son désespoir factice chez ses victimes. Le roman se termine sur l'apothéose du coupable par sa femme et son enfant : « Alors le vilain petit canard sera pareil à ce cygne éblouissant. » Oui... mais le cygne est en carton, ce qui est toujours dommage pour ceux qui le croient vivant ou capable d'avoir un cœur.

Les nuits de fer, par Yvonne Schultz. Intéressantes études sur un pays fort peu connu : la Laponie. La vie sauvage de ces gens, qui endurent le supplice du froid le plus rigoureux et ont cependant des mœurs relativement douces, est très consciencieusement fouillée. Le drame de ce triste adultère est moins poignant que l'existence même des nomades campant avec leur troupeau

de rennes, toujours menacés par les loups, errant à tâtons en proie à l'ophtalmie. Il est des contrées absolument désertes où ils sont les patientes victimes de moustiques après avoir eu à lutter contre des carnassiers de plus grandes tailles. Une affreuse mégère condamne la jeune héroïne à périr dans l'horreur d'une de ces nuits de fer où les arbres et les rocs éclatent sous l'emprise de la gelée.

Les secrets du confessionnal, par Louis Delluc. Psychologie extrêmement compliquée de deux amoureux qui se torturent inutilement devant l'évidence même de leur passion. L'un en meurt, l'autre prend l'habit des moines dominicains. Au cours du récit, le héros a l'occasion de remplacer un prêtre et d'entendre les plus singulières confessions.

L'effarante aventure, par Jules Hoche. Il y a une chose que je n'ai pas très bien comprise, c'est pourquoi la voleuse suggestionnée se sert d'un gant d'escrime promené au bout d'une tringle de fer pour pêcher les bijoux sur les meubles. C'est ce qu'il y a de plus effarant dans l'aventure, mais ça ne paraît pas très commode au point de vue du résultat.

La terreur fausse, par Horace Van Offel. L'auteur imagine un clan de singes faisant la conquête de Paris et le prince Ban-Bahour régnant sur l'Etat redevenu sauvage de la capitale du monde civilisé. Sans aller si loin, je crois que les Jazz-Band nègres accompagnant les mercantis d'après-guerre ont, en effet, singulièrement changé nos mœurs.

L'aventurière aux yeux verts, par Maurice Privat. La femme fatale, belle, riche, intelligente, aux gages d'hommes très ambitieux qui prétendent changer la face du monde. On ne se rend jamais bien compte du résultat, parce que ce genre de femme périt toujours misérablement et il n'y a pas plus d'ordre dans le mal que dans le bien, heureusement.

La Bacchanale, par Maurice Duplay. Vulgaires fêtards qui s'imaginent s'amuser et font surtout beaucoup de bruit pour rien.

Myrrhine, courtisane et martyre, par Pierre Mille. La malice du titre est tout un programme. Cette pauvre petite fille qui meurt victime d'une erreur religieuse a pourtant existé, car il est impossible dans ces grands conflits politiques de ne pas commettre de ces sortes d'impairs, mais comme elle est sympathique et tellement plus attendrissante que ces matrones vertueuses dont les secrètes nervosités avaient trouvé toutes leurs expansions dans

une foi nouvelle. Le beau Cléophon est aussi touchant dans son cynisme de libertin que le plus sage des philosophes et on se sent une juste colère contre ces fous, païens ou chrétiens, qui ne savent que troubler la belle ordonnance des voluptés éternellement maîtresses du monde.

RACHILDE.

THÉATRE

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *L'Ecole des Amants*, pièce en 3 actes de M. Pierre Wolf. — MAISON DE L'ŒUVRE : *La Dame allègre*, pièce en 3 actes de J. Puig y Ferreter ; *La messe e.tdite*, pièce en 1 acte de M. Marcel Achard (18 février). — Un article de M. Jean Cocteau. — Mémento.

De même que tous les malheurs, une mauvaise pièce ne vient jamais seule, surtout si cette mauvaise pièce « fait », comme on dit, beaucoup d'argent. C'est le cas de ces *Vignes* dont le Seigneur de la Motte-Ango et autres lieux a lié les pampres le long du boulevard Bonne Nouvelle. Tous les imbéciles de Paris en veulent tâter les raisins, et il faut de ces occasions pour évaluer le nombre des imbéciles à Paris. Donc le marquis fait école ; qui le croirait : M. de Flers a son Campistron, qui s'appelle M. Pierre Wolf :

Sur le Robert de Flers, le Pierre Wolff pullule...

Ce Pierre Wolf est, en son genre, redoutable. Il appartient à cette espèce de personnages qui, entre l'exposition et la guerre, conquirent Paris au moyen d'une laideur miraculeuse et providentielle. Avec un tel nez, un tel crâne, de tels yeux, M. Wolf devrait écrire des choses phénoménales, il devrait être le Rimbaud de la calembredaine, le Shakespeare de l'insanité. Or, voici la merveille : il est le plus plat faiseur de vaudevilles qui ait chevauché les deux siècles ; il surpasse M. Mouésy-Eon et fait regretter Busnach. Aristote s'est trompé. Quel démenti aux travaux de Porta, quel défi, aux lois de la physiognomonie !

M. Pierre Wolf vient de faire jouer une pièce plus inepte que toutes ses autres pièces, et c'est un véritable tour de force. Cela s'appelle : **L'Ecole des Amants**. Ni plus, ni moins. Il n'est que les gens de cette sorte pour oser chercher abri dans l'ombre de Molière, ouvrir dans cette ombre surnaturelle leur petit commerce, s'enrichir et céder vers le tard, leur fonds à quel

qu'autre tenancier. *L'Ecole des Amants* nous montre la série à peu près complète de ces personnages : viveurs, courtiers, coquebins, vieux beaux, greluchons, qui animent toutes les pièces écrites pour le succès. Les critiques et les derniers chroniqueurs écrivent que ce sont-là des « types bien parisiens ». Ils l'écrivent comme ils le pensent et ensuite des spectateurs vont par milliers répétant que ces types sont tellement parisiens qu'on jurerait les avoir rencontrés quelque part. Parbleu ! on ne les rencontre que trop et depuis un siècle et toujours aux mêmes lieux : sur les scènes du boulevard. Ce sont des pantins-conventions ni plus, ni moins que l'immobile mannequin du Théâtre Oriental ; et ils ne sont pas moins muets, puisqu'au bout du compte ils ne disent rien, absolument rien, qui n'ait été cent fois ressassé par les pères-pantins et les grands-pères-pantins des pantins que voilà. Le Wolff au crâne beurré les emprunta au vieux Lavedan qui, avant de souffler dans les drapeaux, travaillait dans la bannière et le caleçon et se contentait de recueillir l'héritage de Gondinet. Or, Gondinet vivait des restes de Delacour et de Siraudin, qui enchantaient, au Palais-Royal, les gens du Second-Empire. Ces amuseurs trépassés n'étaient eux-mêmes que les ombres de Clairville et Dumanoir, auteurs du *Trottin de la Modiste* que jouait Alice Ozy et qui faisait rire Louis-Philippe... Qu'on déshabille les comédiens du Théâtre des Nouveautés, MM. Brasseur, Bellière, Lorrain, et qu'on leur passe le pantalon, à sous-pieds, le gilet à fleurs, la haute-cravate et l'habit à châle roulé de Clerval ; ils auront l'air de jouer une pièce de la Restauration très mal écrite et l'une des plus plates de ce répertoire, qu'il ne faut pas appeler ancien. Après cela, je pense que vous tiendrez pour inutile l'analyse de l'*Ecole des Amants*. Les journaux eux-mêmes y renoncèrent.

§

Au théâtre de l'Œuvre on a joué une pièce espagnole : **La Dame allègre**. L'auteur qui s'appelle je ne sais plus comment, — Escamillo, ou Ramire, ou don Lopez, — nous enseigne que la débauche maternelle est un spectacle cruel aux regards d'un fils bachelier. Mais l'alacrité de la dame est sans bornes comme sans frein. Au moment où le fils s'enfuit vers les Amériques, elle tombe en riant dans les bras d'un farinier robuste et sonore. Entre temps, on aperçoit une espèce de cocu soporifique, dont la

ramure ressemble à une double tige de pavots. Ce cocu dépasse en douceur et en confiance tous les cocus de théâtre, depuis les Grecs jusqu'au Bruno de Crommelynck. Cela finit par en faire un personnage; il prend corps à force d'impersonnalité ; il ne dit presque rien et cependant il remplit la pièce.

Cet Actéon qui, pour parler comme M. Pistol de Windsor, ne porte pas toute sa corne aux pieds, me fait penser qu'on joue, au théâtre de la rue de Clichy, un nombre bien inquiétant d'ouvrages tissés entre deux andouillers. Il n'est question rue de Clichy que de cornards. Le *Cocu Magnifique* fut suivi de l'amusant *Dardamelle* de M. Emile Mazaud, puis d'une harde nombreuse où les dix cors bramaient au milieu des faons, où la longue plainte des misères conjugales emplissait le silence pathétique des bois ... (1) Que de cocus! Le monde en est-il à ce point rempli? Est-ce que vraiment la chanson du pauvre Yon-Lug disait vrai, selon qui :

Un cocu mène l'autre
Et tout le long d'la plaine
Un cocu l'autre mène...

C'est à croire, puisque, le même soir, après la *Dame Allègre*, on jouait une pièce nouvelle d'uu jeune auteur, M. Marcel Achard, et qui est encore une histoire biscornue. Cette pièce, **La Messe est dite**, nous révèle d'ailleurs un écrivain de théâtre qui porte en lui le plus riche avenir. On admire, chez M. Achard, une verve naturelle, le don très rare de cette sorte de bouffonnerie de précision qui déclanche le rire comme un carillon. Il n'a guère plus de vingt ans et, déjà, il s'est fait, dans les feuilles, une renommée de journaliste gai, la plus enviable ; c'est que, dans les lettres, l'esprit n'est point aussi rare que la gaîté ; on sait des gens d'esprit tellement sinistres que l'entourage leur préfère n'importe quels sots. Mais l'homme gai est chéri de ses semblables et des dieux. M. Marcel Achard, donc, se révèle comme un écrivain naturellement gai. Il est, en outre, comme tous les gens myopes, excellent observateur. Il y a en lui de l'Henry Monnier et du Bernard Shaw. Ceux qui le connaissent craignirent, un moment, que sa nature, toute de primesaut, ne se pliât trop aux exigences d'une époque dure aux pages et aux fols.

(1) Et l'Œuvre annonce son prochain spectacle : *Le Cadi et le Cocu*, de M. Pierre Mille !

Mais non : M. Marcel Achard jubile et passe dans la vie comme un ruisseau, qui chante entre deux murs tout comme entre deux rives de saules et de fleurs. Il ne capitulera pas et n'aura aucun mérite ; c'est qu'il est ainsi, tout simplement. Cela, je ne le dis point absolument à propos de sa petite comédie. Je l'ai, comme tout le monde, trouvée plaisante, cette histoire d'un mari trompé, qui, devenu veuf, ne peut se séparer de l'amant de sa femme, tout parfumé du souvenir de la défunte. N'est-ce pas, après tout, le développement du caractère de Bovary, qui, rencontrant Rodolphe de la Huchette : « se perdait en rêveries devant cette figure qu'elle avait aimée. Il lui semblait revoir quelque chose d'elle. C'était un émerveillement. Il aurait voulu être cet homme. » Toutefois, M. Achard, faute de choix et de décision, n'a point donné dans ce petit ouvrage la mesure de ses dons. Nous le retrouverons bientôt sur un autre théâtre.

§

J'ai reçu une gazette des « Sept Arts » qui contient un article de M. Jean Cocteau. J'ai lu cet article, qui concerne le théâtre, ou, plus exactement, le théâtre de M. Cocteau. Je l'ai lu parce que des amis de M. Cocteau, que je rencontre parfois dans les cafés, célèbrent fort sa conversation, la qualité de ses paradoxes, la grâce de ses inventions et son prestige de chef d'école. Cette lecture m'a laissé dans un état ou la rêverie alterne avec l'abattement. M. Cocteau, un doigt levé, explique « à propos d'*Antigone* » les mauvais traitements qu'il fit subir à Sophocle. Et voici la qualité de ces explications :

La vitesse qui étonne et qu'on m'impute se trouve dans Sophocle, mais notre vitesse n'est pas la vitesse de jadis. Ce qui semblait court à une époque attentive et calme paraît interminable à notre trépidation. C'est pourquoi je déblaye, je concentre et j'ôte à un drame immortel la matière morte qui recouvre sa matière vivante.

De pareils propos ne nous rendront-ils point enfin le goût de la raison suffisante ? Encore n'est-ce rien. Savourons cette « réponse à une question » : « Pourquoi peindre les femmes en blanc et les hommes en rouge ? Parce que le théâtre de l'Atelier n'a pas de rampe et qu'il fallait retrouver les prestiges de la rampe sous une autre forme. » Sont-ce là ces fameux aperçus, qui gavent d'admiration les petits snobs du *Bœuf-sur-le-toit* ? Ces propos ou d'autres, n'importe ! Cet âge sans pitié n'est tendre que pour ses

miroirs, et le narcissisme n'a jamais à ce point peuplé nos jardins, rompu l'immobile reflet de nos étangs, rempli nos oreilles d'échos plus vains et plus futiles. Tout de même, il fallait plus de lettres et d'invention, autrefois, pour jouer les chefs d'école. Le stupide XIXe siècle avait ceci de bon que l'on n'y enseignait point les professeurs, et que les gosses mouchaient leurs nez et ne parlaient point qu'on ne les interrogeât. Pierre Lasserre a écrit, là-dessus, des choses définitives, et M. Jean Cocteau trouvera bien le temps de les lire, en descendant de son toit ou de sa tour Eiffel — car son esprit s'accommode plus volontiers de l'altitude que de l'élévation. Et qu'à son exemple, « les poètes bien mis » s'octroient de bonnes nourritures. Car, en vérité, Musset a bien maigri.

Mémento. — Théâtre national de l'Odéon : *Résurrection*, drame en 5 actes et un prologue d'Henry Bataille, d'après Tolstoï, « soirée offerte à la critique, aux amis et aux admirateurs d'Henry Bataille » (23 février). — Théâtre Albert Ier : *Le Venin*, pièce en 3 actes de M. Pierre Pradier ; *les Bons comptes*, pièce en un acte de M. H. Dhuys (9 février). — Théâtre Marigny : *J'te veux*, comédie-opérette en 3 actes de MM. Wilned et M. Grandjean, musiques de M. Gabaroche, Fred Pearly, Valsien, R. Mercier, sur paroles de M. Battaille-Henri (13 février). — Apollo : *Les Dieux complotent*, opéra-bouffe en trois actes de M. Maury Nicolle, musique de F. Masson (19 février). — Théâtre de l'Atelier : *Monsieur de Pygmalion*, farce tragi-comique d'hommes et de marionnettes de Jacinto Grau, traduction de Francis de Miomandre (16 février).

HENRI BÉRAUD.

SCIENCES MÉDICALES

Henri Leclerc : *Précis de phytothérapie*, Masson, 1922.

Nos bonnes amies, les Plantes. — La médecine d'aujourd'hui, malgré la précision de ses recherches de laboratoire et la découverte de produits thérapeutiques de plus en plus actifs à faibles doses, semble prendre plaisir à se promener à nouveau sur les vieux domaines désaffectés. L'extrême intelligence s'accompagne souvent de simplicité, et la science la plus audacieuse, par un retour naturel, fortifie la tradition.

A côté des synthèses et des analyses chimiques merveilleuses, des alcaloïdes et des colloïdaux, voici que les praticiens reviennent aux plus anciennes coutumes. On ne se moque plus. On

étudie les procédés empiriques de nos pères, et on est sans cesse surpris des qualités de leur observation et de leurs intuitions. Ils avaient noté l'influence particulière des astres et des saisons sur les maladies, ils avaient même nommé « lunatiques » certains nerveux sensibles aux moindres modifications de l'atmosphère. On s'est moqué d'eux, puis, ces derniers temps, quelques travaux importants sont venus préciser les corrélations telluro-organiques. Lorsque Amiel disait qu'il avait l'âme « climatique », il exprimait une indiscutable vérité.

Toute une section — et non des moindres — de la thérapeutique moderne, l'opothérapie, n'est que le perfectionnement d'idées qui remontent à la médecine antique. Vraiment ce n'est pas en littérature et en philosophie seulement que les idées neuves sont rares. J'ai souvent prononcé le terme de « pénélopisme scientifique », la science détruisant et refaisant sans cesse sa tapisserie. Les progrès de la technique ne réussissent parfois qu'à démontrer la valeur de très vieilles intuitions. Dans la Chine, dans l'Inde, en Grèce, chez les Arabes, au Moyen Age, on prescrivait, comme aujourd'hui, des organes — sang, foie, bile, testicules — pour suppléer à l'insuffisance des organes similaires. Chiron le Centaure donna de la vigueur à Achille en lui faisant ingérer de la moelle de lion. On traitait les crachements de sang des tuberculeux par l'absorption de sang de taureau. Hérodote raconte que la cécité d'un roi d'Egypte, qui durait depuis dix ans, fut guérie par l'urine d'une femme n'ayant eu de rapports qu'avec son mari (Carnot). Hélas ! le remède n'est pas facile à trouver. On méprisa en bloc tout cela, au début du XIXe siècle, quand on crut avoir trouvé la médecine scientifique. On oublia si rapidement les procédés des anciens que Brown-Séquard, proposant le traitement de l'asthénie par le suc testiculaire, fit effet de novateur génial. Pourtant la sagesse du peuple avait toujours remarqué que la jeune vierge chlorotique est souvent ravigorée par le mariage, que les moines trop continents sont gras et bien portants, et que les religieuses, au contraire, à qui n'a pas été fourni ce que les moines ont en excès, s'étiolent et maigrissent (Mattéi, Carnot). Il n'est pas une seule technique de notre opothérapie dont on ne puisse retrouver le pedigree en remontant le cours de l'histoire de la médecine.

On considérait aussi comme remèdes de vieilles femmes la

médication par les plantes, par les « simples ». Si l'étudiant en médecine travaille un peu la botanique pendant son passage d'un an à la Faculté des Sciences, il a vite fait d'oublier une science dont on ne lui demandera plus compte jusqu'à sa thèse de doctorat. Médecin, ne croyant d'ailleurs pas trop à leur action, s'excusant de son ignorance en disant que les tisanes n'agissent que par l'eau, il usera toujours des mêmes plantes et son arsenal tisanier se composera invariablement de *fleurs pectorales*, de *queues de cerises*, de *stigmates de maïs*, de *chiendent* et de *tilleul*.

Et voici que, comme l'opothérapie des anciens qui avaient trouvé la chose sans inventer le nom, la médication par les plantes connaît un renouveau éclatant. Elle a son nom de baptême à allure très sévère. On appelle cette médication la *phytothérapie* de φυτόν (plante) et θεραπεία (cure). Ce vocable à allure scientifique a une grosse importance pour les jeunes médecins praticiens et pour les professeurs. Cela les tranquillise. Du moment que ça s'appelle *phytothérapie* ils ont confiance.

Le docteur Fr. Helme consacra plusieurs de ses charmants feuilletons médicaux du *Temps* aux racines et aux feuilles cueillies le long des sentiers de la thérapeutique. Mais certainement l'homme qui aura le plus fait pour nous apprendre à utiliser nos innombrables amis du règne végétal est le docteur Henri Leclerc. Médecin et botaniste, il a, dans ses séries d'articles, montré les inépuisables ressources que nous offrent les plantes. Appartenant à une unité combattante, il eut souvent l'occasion de faire bénéficier ceux qui l'entouraient de ses connaissances spéciales. C'est ainsi que, sachant que Dioscoride — vous le voyez, ça ne date pas d'hier — avait recommandé le *fenouil* « à ceux qui ne peuvent pisser que goutte à goutte », il relate une observation qu'il a recueillie pendant la retraite de la Marne, et qui compte, dit-il, parmi ses plus glorieux souvenirs de guerre. Elle concerne un officier, doyen de sa popote et goutteux insigne, dont les fatigues de la campagne avaient réduit dans de fortes proportions les fonctions rénales, et à qui il fit boire un jour, au déjeuner, quelques tasses d'une infusion de fenouil fraîchement récolté. « Au cours du trajet que nous fîmes ensuite de Tours-sur-Marne à Fère-Champenoise il dut descendre plusieurs fois de l'automobile qui nous emportait, au milieu de nuages crayeux, et lorsqu'il reprenait sa place auprès de moi, il n'était pas d'élo-

ges qu'il ne prodiguât aux vertus uropoïétiques de la tisane de fenouil.» Rien n'est bon comme la *bruyère*, la simple bruyère, aussi prosaïque que le fenouil, pour adoucir les vessies enflammées et les débarrasser de leur pus. Combien de praticiens le savent? Leclerc note les excellents résultats qu'il en obtint aux armées chez des malades atteints de cystite avec pyurie. Il a relaté l'observation de deux soldats présentant de l'entérite et des phénomènes de cystite chez qui la décoction de la plante redonna rapidement leur odeur et leurs volumes normaux aux urines louches, fétides et rares.

Si vous le voulez bien, au lieu de nous livrer à des considérations hautement scientifiques, laissant de côté les grands seigneurs de la pharmacopée végétale, la digitale, la belladone, l'ergot de seigle, le pavot dont on a isolé des principes actifs qui se prêtent au plus galbeux des déterminismes, nous allons nous promener dans le domaine des tisanes. Je suppose que vous n'êtes pas des botanistes. Aussi ferai-je, sous la conduite du bon Leclerc, un choix peu compliqué dans lequel la moins éduquée de vos cuisinières pourra se reconnaître. Cela risquera de vous rendre de réels services à la campagne... et ailleurs. Ayant personnellement une méfiante prudence dans l'emploi des médicaments, craignant chez mes malades ce que Ch. Fiessinger appelle «les coups de trique médicamenteux»; ayant vu des malades mourir pour avoir été trop bien drogués, ayant connu tel magnifique cerveau fracassé par le «dévouement» d'un médecin qui, espérant «guérir» là où il fallait se contenter de «conserver», employa les injections intraveineuses d'une substance active, trop active, dont on apprit justement par la suite qu'elle occasionnait des hémorragies cérébrales chez les prédisposés; lisant souvent les «accidents» occasionnés par les injections intra-veineuses d'autres médicaments qui sont pourtant d'application courante; ayant une véritable phobie de tout ce qui peut être un risque chez autrui; tenant à faire plus de la «pratique» que de la «théorie»; me méfiant enfin des conclusions tirées trop facilement d'expériences de laboratoire dont les cornues et les instruments ne sauraient être assimilés à nos organes si souples, si opportunistes, si vivants et vraiment si intelligents, j'ai toujours eu une prédilection pour les médications physiques, l'emploi judicieux des régimes et la large utilisation de la pharmacopée végétale.

Bien entendu, comme mes confrères, j'use des médicaments dits pathogéniques, et j'emploie avec l'audace voulue le mercure, l'arsenic, le salicylate, la digitale, etc... chez les syphilitiques, les rhumatisants, les cardiaques, etc... mais, en dehors de ces cas bien déterminés, je préfère toujours le médicament se rapprochant le plus de l'état naturel. Et jusqu'ici, Dieu merci, je n'ai pas eu à m'en plaindre. Ne me prenez pas, chers amis, pour imbécile si je vous dis que, dès ma seconde année d'internat, je collectionnais les « recettes de bonne femme ». Il m'arriva, avant d'avoir le droit d'exercer, de guérir une maladie de peau rebelle de ma concierge qu'avaient en vain traitée à l'hôpital les spécialistes les plus éminents. Pommades et arsenicaux échouèrent splendidement. Une bonne vieille m'avait, à la campagne, parlé de la sauge, de la saponaire et du genièvre. Quelques applications de tisane de sauge en cataplasmes sur la figure, quelques bols de tisane de saponaire et de genièvre, et ma concierge fut guérie. Je fus pour elle un grand homme, ce qui m'a toujours consolé de ne l'être que pour elle. Etre apprécié de sa concierge, quel bonheur!

Mais ma plume marche, le papier qui limite ma rubrique diminue rapidement. Venez avec Leclerc apprendre à utiliser les bons médicaments que la nature a dispersés providentiellement autour de nous. Prenez quelques notes sur un carnet ; cela vaudra les meilleures recettes de cuisine.

La *bourdaine* est un arbre très répandu dans nos campagnes ; son écorce met fin à la trop grande discrétion des fonctions intestinales. C'est un laxatif de choix pour tous les sujets chez lesquels existe une constipation due à des spasmes intestinaux ou dont la sécrétion biliaire laisse à désirer. Comme il ne détermine pas d'exagération du péristaltisme de l'intestin, on peut le prescrire aux femmes enceintes, aux malades qui ont subi une opération abdominale. De toutes les préparations de bourdaine, dit Leclerc, la plus active est la décoction suivie de macération : on fait bouillir de 2 à 5 grammes d'écorce desséchée avec soin (elle est d'autant meilleure qu'elle est plus ancienne) dans 150 gr. d'eau pendant 25 minutes ; on laisse ensuite infuser à froid de 4 à 6 heures ; le liquide décanté est absorbé le soir au coucher. Les paysans des Vosges se purgent en prenant le matin, dans leur soupe, une trentaine de baies desséchées de *nerprun*. Vous pourrez aus-

si utiliser à la campagne les feuilles infusées de *grand liseron* à la dose de 6 à 12 gr. dans de l'eau bouillante. « Les vertus exonérantes de la *mauve* ont été magnifiées par d'illustres personnages de l'antiquité. Cicéron raconte dans une de ses lettres qu'il fut purgé copieusement après avoir fait usage d'un ragoût de mauve et de blette, et Martial conseille un mélange de laitue et de mauve à Phœbus, un de ses contemporains dont le visage attristé traduisait une irréductible constipation. »

Utere lactucis et mollibus utere malvis
Nam faciem durum, Phoebe, cacantis habes.

L'infusion de fleurs édulcorée de miel est une médication dont on peut apprécier la réelle efficacité chez les enfants et chez les vieillards. De même pour les fleurs de *rose pâle* et de *pêcher*.

... Je ne veux pas ici passer en revue les propriétés de toutes les plantes. Je ne cite que les plus débonnaires, les plus commodes à manier, les « tisanières ». Je passe sur les VOMITIFS, dont la racine de *violettes* ; je cite, parmi les VERMIFUGES, les *semences de citrouille* qui ont l'avantage de n'être ni irritantes, ni toxiques, et dont on peut élever les doses sans inconvénient, l'*ail* que les Grecs appelaient la « rose puante » ; et j'en viens immédiatement aux DIURÉTIQUES. Parmi ces derniers tout le monde connaît le *chiendent*, les *queues de cerises*, les *stigmates de maïs*. Prenez votre stylo et notez : le *petit houx*, dont la racine en décoction rend grand service aux goutteux ; le *céleri sauvage*, le *persil*, le *fenouil* dont je vous ai parlé au début de ma rubrique, la *pariétaire*, les *feuilles de bouleau*, les *feuilles et semences de frêne*, *fleurs d'ulmaire*, la *bruyère*, la *prêle*, le *genévrier*, le *sureau* (écorce), l'*oignon* qui fait si bien chez les malades atteints d'insuffisance du foie, le *cassis* (feuilles). Quel dommage vraiment de ne pouvoir causer plus longuement pour vous citer les vertus DÉPURATIVES de la *bourrache*, de la *bardane*, de la *douce amère*, de la *pensée sauvage*, de la *saponaire*, de l'*orme*, du *buis*, de la *carotte*. Combien nombreux sont les TONIQUES ASTRINGENTS : *cyprès*, *chêne*, *néflier*, *cognassier*, *noyer*, *fraisier*, etc... ; les TONIQUES AMERS, *gentiane*, *petite centaurée*, *verveine*, etc... qui réveilllent les fonctions des voies digestives ; les STIMULANTS ; les ANTISPASMODIQUES ; les EMMÉNAGOGUES qui favorisent ou régularisent la fonction menstruelle ; les BÉCHIQUES qui calment la toux (la bonne tisane pectorale dite

des *quatre fleurs* en renferme en réalité sept : la *mauve*, la *violette*, le *bouillon blanc*, le *coquelicot*, la *guimauve*, le *tussilage* et le *pied-de-chat*), la *réglisse*, le *lichen d'Islande*, le *pin*, le *lierre*, etc. ; les NARCOTIQUES, *laitue*, *passiflore* ; les CARDIO-VASCULAIRES enfin, *digitale*, *adonis*, *muguet*, *genêt*.

J'ai un infini regret à ne vous donner qu'une liste sèche... ce qui est bien ennuyeux pour une tisane ; mais, avec ces quelques courtes pages, vous risquez d'être encore plus au courant de la « phytothérapie » — puisque phytothérapie il faut dire — que beaucoup de médecins. Les plus officiels, ceux que déformèrent les « leçons de concours », n'ont jamais eu le temps de s'occuper des « simples ». Parlez-leur des *colloïdoclasies* et autres bateaux à la mode qui leur donneront l'appui de Monsieur le grand lama Widal, des *alcaloïdes* et des *médicaments* précis employés à doses minimes dont la propriété thérapeutique est immédiatement voisine de l'action toxique, mais fi ! des remèdes de bonnes femmes... qui donnent de si beaux résultats aux *praticiens* qui savent les employer. Apprenez, lecteurs, la liste courte des diurétiques, ces précieux diurétiques que je vous ai cités, et si, à l'occasion d'une fâcheuse grippe, vient chez vous un pontife tout verni, demandez-lui naïvement de vous citer quelques tisanes diurétiques ; s'il va au delà des *queues de cerises*, du *chiendent*, du *maïs* et du *frêne*, il sera plus fort que les personnages du *Bois Sacré* qui ne pouvaient jamais citer plus de trois muses. Ses hésitations, ses « oublis » ou ses dédains légèrement embarrassés vous démontreront que la « pratique » est une chose à la fois proche et lointaine de la théorie qui explique que, dans les grandes villes, les meilleurs praticiens ne sont pas toujours ceux qui sont le plus chargés de reliques.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Dr G. Dequidt : *Le statut des familles nombreuses*, Dunod. — Albert Tournaire : *La plaie française*, Bibliothèque Auguste Comte, 19 rue Saint-Séverin. — Gilles Normand : *Mon Village se meurt*, Perrin. — Georges Anquetil : *La Maîtresse légitime, essai sur le mariage polygamique de demain*, Edition Georges Anquetil, 3, rue Boudreau.

La question dont Charles Richet a dit : « Ce n'est pas la plus importante, c'est la seule ! » est celle de la population et plus s'accentue la puissance de haine et la volonté de vengeance de l'Alle-

magne, plus nous nous rendons compte que ce sera vraiment une affaire de vie ou de mort de ne pas lutter contre elle dans deux ou trois générations à un contre deux ou un contre trois. De là, sans compter bien d'autres points de vue, la raison de nos efforts pour la lutte contre la dénatalité, lutte dont M. le Dr Dequidt nous donne un tableau d'ensemble dans son livre **Le Statut des familles nombreuses** que publie l'*Encyclopédie parlementaire des sciences politiques et sociales*.

A première vue nous pouvons tirer quelque patriotique fierté des lois que nous avons votées et des sacrifices d'argent que nous nous sommes imposés pour atteindre le but que nous visions, qui est la multiplicité des familles nombreuses, force saine et vraie du pays ; ces familles nombreuses n'étant d'ailleurs, très modestement, que les familles à partir de trois enfants. La loi du 14 juillet 1913, qui a organisé l'assistance à ces familles, et la loi du 17 juin 1913, qui a créé l'assistance aux femmes, en couches, développée depuis par d'autres actes, coûtent au contribuable environ 120 millions par an. Le service des primes à la natalité (lois des 29 juin 1918 et 30 avril 1921) n'en demande que 8. Mais il faut ajouter à ces chiffres les allocations pour charges de famille accordées par l'Etat aux fonctionnaires, 178 millions, et celles versées par les patrons à leurs ouvriers à titre de sursalaire familial, 90 millions. Cela fait déjà près de 400 millions, sans parler des subventions annuellement affectées aux sociétés d'habitations à bon marché principalement utiles aux familles nombreuses, 300 millions, ni des réductions fiscales, 300 millions encore rien que pour les impôts sur le revenu. Le sacrifice que la société s'impose pour ces familles oscille donc entre 1 milliard et 1 milliard et demi, et vraiment il serait injuste de dire que nous n'avons rien fait pour lutter contre le fléau de la dépopulation.

Malheureusement il n'est pas sûr que cette grosse dépense soit efficace et personne ne peut affirmer que toutes ces lois d'intention si louable et de construction si ingénieuse aient augmenté d'une unité notre effectif national. Certes, elles allègent le fardeau écrasant qui pèse sur les chefs de familles nombreuses et accordent quelques faveurs aux femmes en couches et organisent la protection infantile et tout ceci est on ne peut plus louable, mais quel est le père de famille qui consentira à avoir un enfant de plus pour bénéficier de l'indemnité exceptionnelle de cherté de vie de 720 fr. et

quelle est la femme qui consentira à être en couches pour toucher sa prime d'allaitement ou autre faveur analogue? Or, c'est pourtant là ce qu'il faudrait : des mesures telles que le : gens qui ne tiennent pas à avoir d'enfants se décideront du cou; à en avoir, et que ceux qui se trouveraient satisfaits de ceux qu'.ls ont ambitionneront soudain d'en acheter un de plus. Les faveurs, réductions d'impôts et primes d'entretien ne sont que des récompenses ou des indemnisations, rès légitimes, mais peu provocatrices, et ce sont des provocations justement qu'il faut. Celles-ci ne peuvent être que de deux sortes : des primes à la naissance, et le crédit qui se réfère à ces primes-là dans notre ensemble législatif est ridiculement faible, on l'a vu, ou des primes à la majoration de retraites et celles qu'accorde la loi du 30 décembre 1895 sont non moins miteuses, 16 o/o pour 4 enfants, 25 o/o pour 5 et ainsi de suite ; en vérité qui commandera à sa femme un cinquième bébé pour avoir un supplément aussi médiocre ou pour toucher la prime de 500 fr. qu'alloue le plus généreux de nos départements, celui du Rhône ?

En réalité, si l'on voulait agir sérieusement sur le taux des naissances, il faudrait procéder par allocations massives, capables de triompher de certains égoïsme ruraux. Je parle de ruraux parce que c'est surtout sur eux qu'il faut compter pour relever une population déclinante ; les citadins, rongés par la tuberculose, l'alcoolisme et la syphilis, peuvent être laissés à leur triste sort, qu'ils soient ouvriers ou bourgeois, mais les ruraux sont la grande réserve nationale et s'il faut leur donner 3000 fr., prix d'une très belle vache, pour les décider à avoir un quatrième enfant, qu'on les leur donne ! jamais argent ne sera mieux placé, car un nouveau-né, c'est un nouveau futur producteur. Le milliard que nous dépensons en sursalaires familiaux ou encouragements aux constructions, si nous le dépensions massivement en primes à la naissance, nous donnerait les 4 à 500.000 compatriotes de plus qui nous permettraient d'améliorer plus tard la production et les salaires, et de construire toutes les maisons que nous voudrions pour familles nombreuses et autres.

Ce qui vient d'être dit permet d'être bref sur le livre de M. Albert Tournaire, **La Plaie Française**, *dédiée*, ajoute le sous-titre, *aux familles nombreuses, à leurs amis, à leurs bienfaiteurs*. Ce n'est pas un instrument de travail comme le précédent,

ouvrage bardé de chiffres et de textes, mais un éloquent plaidoyer plein d'anecdotes savoureuses et de réflexions judicieuses, et que chacun lira avec plaisir, tandis qu'il ne fera que consulter un peu morosement le travail du Dr Dequidt. M. Tournaire, vieux journaliste parisien, sait l'art de plaire aux lecteurs, et on ne peut que lui en souhaiter beaucoup ; il connaît d'ailleurs très bien aussi son sujet, ce qui n'est pas toujours le cas de ceux qui traitent de la dépopulation, et il a le mérite de ne pas s'être entiché de ces faux-remèdes dans le genre de la réforme de notre régime successoral où tant de braves gens ont vu la panacée souveraine !

Et puisque je parlais des ruraux, j'en profite pour citer le très louable livre de M. Gilles Normand, infatigable propagateur de tout ce qui peut rendre la France active, **Mon village se meurt**. On y verra de saines et grave raisons pour s'intéresser à la résurrection de ces vieux villages français qui ont toujours fait la force vitale de la patrie.

Des raisons graves et saines, M. Georges Anquetil a prétendu s'en donner quand il a écrit son livre **La Maîtresse légitime, essai sur le mariage polygamique de demain**, et il a avancé que la polygamie était un excellent moyen de repopulation. Ce en quoi il s'est trompé. Toutes les sociétés polygamiques ont été des sociétés clairsemées et vivant dans des pays désertiques ; le régime de la grande tente implique un patriarche, plusieurs femmes adonnées chacune à un travail spécial, pain, cuisine, tissage, bétail, etc., de nombreux serviteurs et des troupeaux; sortie du désert et transportée dans les villes, la polygamie n'a été conservée que pour motif de tradition religieuse ou de vanité sociale, et n'a été pratiquée que par les gens riches, cheiks, pachas et sultans. Ce n'était pas d'ailleurs, comme dans les opéras, un essaim d'odalisques dansant devant un khalife enturbané prêt à jeter le mouchoir à la plus affriolante, la réalité était beaucoup plus bourgeoise ; le Grand Turc aux trois cents femmes leur donnait à chacune un pavillon avec domestiques et eunuques, et ces dames vivaient entre elles, se satisfaisant comme elles pouvaient, on devine d'ailleurs comment, en attendant la visite, de loin en loin, du seigneur et maître. Chez les gens moins riches, les femmes vivaient ensemble, mais alors c'était l'enfer ! d'autant que le musulman polygame, on l'oublie souvent, se marie de façon successive ; à 20 ans, il épouse une femme de 16, puis à

3o ans une autre femme de 16, la première étant déjà flétrie, puis à 40 ans une troisième femme, toujours de 16, et ainsi de suite, de sorte que les pauvres intermédiaires se trouvent coincées entre la dernière qui est la favorite et la première qui est la vraie légitime, la mère du fils aîné, la sultane validé, et ce ne doit pas être gai pour elles !

M. Georges Anquetil, est-il besoin de le dire, ne se préoccupe pas de tout ceci, il ne pense qu'à sa bonne petite vie parisienne, et de même que Schaunard avait plusieurs pipes pour aller dans le monde, il voudrait, semble-t-il, pouvoir sortir tantôt avec Mme no 1, tantôt avec Mme no 2, etc., et être également bien reçu partout. Dirai-je que pour ma part je n'y vois aucun inconvénient, n'ayant pas l'intention de recevoir ce confrère à la réputation trop spéciale ? Son livre est d'ailleurs amusant, non pas tant par son propre plaidoyer que par les réponses à l'enquête qu'il mena sur a grande idée ; la soixantaine d'écrivains qu'il a pris au lassos s'en sont presque tous tirés par une pirouette et cette série de gambades n'est pas déplaisante ; il y en a d'élégantes comme celle d'Aurel, d'ironiques comme celle de Colette, de subtiles comme celle de Rachilde, etc., etc. ; parmi les messieurs, la réponse que Pierre Mille prête à son ami Mardoche est tout à fait savoureuse :

Si j'épouse plusieurs femmes, ce sera pour les faire turbiner... Faire travailler le plus grand nombre de femmes sans avoir à les payer, en échange de la nourriture, du logement et du vêtement, rien de plus, c'est très avantageux... Et maintenant avec la loi de huit heures ce sera encore bien plus avantageux ! Elle ne concerne pas « l'atelier familial », la loi de huit heures.

La question de la polygamie me semble donc réglée. Quant à celle de la polyérotie (poly-tendresse ou poly-paillardise), elle est tout autre. L'une est de délicate psychologie, l'autre de solide complexion physique. L'auteur semble s'intéresser plutôt à celle-ci, mais sans oser aller jusqu'au bout qui est la chiennerie. C'est dommage. Le plaidoyer eût été amusant aussi, et l'enquête cocasse. Ici encore, je n'y vois pas d'inconvénient, j'ai passé l'âge.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Presse : Affaire Silvain-Jaubert contre Doumic, Droit de réponse, Liberté de la critique, Théorie de l'abus du droit.— Manœuvres pour fausser le prix,

spéculation illicite, prix des journaux, cours des marchandises. — Match Carpentier-Siki. — Mémento.

Par jugement du Tribunal de la Seine, en date du 12 février 1921 (1), MM. Silvain et Jaubert avaient été déclarés collaborateurs à la *Revue des Deux Mondes* ; — et ce, par application de l'art. 13 de la loi du 29 juillet 1881, qui édicte le **droit de réponse**, — touchant un article de M. Doumic sur leur traduction en vers des *Perses*, représentée à la Comédie-Française.

Un arrêt du 24 novembre 1922 infirme le jugement et laisse nos dramaturges à leur seule qualité de lecteurs, quant au magazine dont s'agit.

Cet arrêt fait échec, dit-on, à une jurisprudence constante, et au principe qu'un journal ou revue ne peut refuser l'insertion d'une réponse non contraire aux lois, aux bonnes mœurs, à l'intérêt légitime des tiers ou à l'honneur du journaliste entrepris.

Est-il tellement révolutionnaire ?

Oui, vu sous l'angle de cette théorie de **l'abus du droit,** proposée à la Cour par le ministère public.

Il y a des droits extrêmement respectables, il n'y en a point d'absolus, et la relativité du plus « sacré » de tous : le droit de propriété, a été proclamée par les tribunaux, à maintes reprises.

Le plus topique cas pourrait bien être celui jugé par le Tribunal de Compiègne, le 19 février 1913 (*Dalloz*, 1913,2, 181), où le propriétaire d'un terrain s'est vu condamner à faire disparaître des ouvrages : carcasses de bois et hauts piquets de fer destinés, sous prétexte (dit le tribunal) de protéger son terrain du voisinage d'un constructeur de dirigeables, à empêcher l'évolution des dirigeables de ce constructeur.

Mais si l'arrêt de la Cour a suivi le ministère public sur la théorie, il s'est gardé d'appliquer nettement au fait en litige les conséquences du principe de la relativité ; et ce n'est point, en définitive, parce que la prétention de MM. Silvain et Jaubert menace l'exercice du droit de critique qui appartient à la *Revue des Deux Mondes*, qu'elle se voit repoussée. C'est parce que la réponse de ces messieurs n'est pas véritablement une *réponse*. Au lieu de venger leur propre et particulière querelle, ils ont voulu, constate l'arrêt, « soumettre aux lecteurs de la *Revue des Deux*

(1) Voyez *Mercure de France*, 15. III, 1921, p. 784 et s.

Mondes quelques remarques générales dépouillées de toute rancune personnelle, sur un ou deux points de pure doctrine ».

La beauté d'une œuvre lyrique telle que les *Perses*, avait signifié M. Doumic... « ne s'accommode pas de la médiocrité. J'estime qu'une prose fidèle eût mieux valu. Traduire Eschyle en vers, à moins d'être un très grand poète, il est sage de ne pas s'en mêler ! »

Il appartenait à nos auteurs, a sans doute pensé la Cour, de montrer qu'ils avaient agi en poètes, sinon très grands, du moins suffisants. Mais non pas — a-t-elle dit — de développer cette thèse « qu'un poète ne saurait être vraiment traduit que par un poète, et que le rythme lyrique, pour revivre dans une autre langue, exige le rythme lyrique, » ; et de « développer cette thèse à l'aide de citations et de comparaisons tirées des *Perses* ».

Bref tous les considérants de l'arrêt sont travaux d'approche, bagatelles de la porte ; et ce qu'il faut en retenir juridiquement c'est celui-ci, le dernier :

... que pareille discussion est d'ordre théorique, n'est point de nature à faire l'objet d'une insertion forcée et qu'elle ne peut être imposée par l'autorité de la loi à la *Revue des Deux Mondes*.

Et la décision, si elle ne reste pas tout à fait en harmonie avec la jurisprudence antérieure, la trouble à peine, ainsi que l'a parfaitement remarqué l'arrêtiste de la *Gazette des Tribunaux* (nos des 27-28 novembre).

Ajoutons qu'elle reste en harmonie, tout à fait, avec la jurisprudence touchant l'abus-du-droit. Car, pour qu'il y ait abus d'un droit, il faut que ce droit soit exercé dans le but de nuire à autrui, ou bien sans intérêt et sans motifs légitimes.

MM. Silvain et Jaubert, ne remplissaient pas ces conditions. — « Prétendre exercer le droit de réponse quand on n'a souffert aucun préjudice, par pur caprice et en dehors de tout intérêt personnel, c'est attenter à la liberté d'autrui, c'est dépasser son droit, c'est en abuser... » disait l'avocat général.

Tout beau (les *Perses* d'Eschyle, et ceux de Silvain-Jaubert, compris) ! L'article de M. Doumic n'était point fait pour attirer le public chez nos auteurs ; il devait nécessairement leur causer du préjudice, et l'intérêt personnel, non pas de Silvain et Jaubert, hommes, mais de Silvain et Jaubert dramaturges, leur commandait de protester contre cette réclame à rebours.

Mais ils ne devaient pas répondre à côté. Avis aux intéressés à venir ! C'est une leçon de droit, certes, mais aussi de rhétorique et polémique que l'arrêt donne.

§

Dans le courant de l'année dernière, les journaux de Lyon ayant abaissé leur prix à 10 centimes, le *Matin*, le *Journal*, le *Petit Parisien*, le *Petit Journal* mirent en demeure leurs dépositaires de la région lyonnaise de choisir entre la vente de leurs feuilles, à 15 centimes, et celle des journaux susdits. Le choix de deux dépositaires de Besançon fut bientôt fait ; et en mars, *le Nouvelliste de Lyon* était avisé par les sieurs R... et B..., qu'à leur grand regret, etc...

Le Nouvelliste cita alors devant le tribunal correctionnel de Besançon les quatre journaux parisiens, inculpés d'infraction tant à l'art. 419 du C. P., qui punit les **manœuvres pour fausser le prix**, qu'à l'art. 10 de la loi du 10 avril 1916, qui reprime la **spéculation illicite**.

Il a été débouté par jugement du 15 décembre rendu sur plaidoirie, pour les inculpés, de Me José Théry, spécialiste bien connu des questions de presse.

Attendu... que l'art. 419 du Code Pénal et l'article 10 de la loi du 10 avril 1916 ne visent que les denrées et marchandises, et qu'un journal, œuvre essentiellement intellectuelle, ne saurait à aucun point de vue être assimilé à une denrée ou à une marchandise.

Que, d'autre part, ces textes ne peuvent s'appliquer qu'à des marchandises ou denrées susceptibles d'avoir un cours et qu'il est de toute évidence qu'aucun cours ne saurait exister pour les journaux ; que le cours ne peut en effet s'établir qu'entre marchandises de même qualité, et de même quantité ; que chaque journal constituant une œuvre propre et spéciale, il ne peut y avoir identité entre des journaux différents, et que partant aucun cours ne peut s'établir entre eux.

Que les journaux ne rentrent pas dans l'expression *marchandises* de la loi de 1916, pas de doute. Loi d'exception, faite pour combattre la vie chère, elle n'a voulu protéger que l'acheteur des choses nécessaires à l'existence matérielle, laissant les choses intellectuelles hors de son contrôle. — Et c'est si vrai, que lorsque le législateur s'est occupé du prix des journaux et qu'il a fixé ce prix (Loi du 12 juillet et décret du 23 juillet 1918, notamment), ç'a été non pour l'abaisser, mais pour le hausser, et

non dans l'intérêt du public, mais dans l'intérêt du journal.

Dans l'art. 419, cependant, le mot *marchandises* garde son sens général. Est « marchandise » tout ce qui peut faire l'objet d'un marché ; et non pas seulement les choses corporelles, matérielles, qui se comptent, se pèsent ou se mesurent.

— « Œuvre essentiellement intellectuelle, dit le jugement, un journal ne saurait *à aucun point de vue* être assimilé... à une marchandise. »

A aucun point de vue? Même pas au point de vue des dépositaires ? — Voilà une opinion bien... idéaliste! On peut avoir très haute idée de la presse sans vouloir que la tenancière du kiosque ou l' « aboyeur » du trottoir voient dans une gazette autre chose qu'un objet valant 3 sous à Paris et 2 à Lyon.

D'autre part, prétendre faire appliquer l'inapplicable art. 419 du C. P., c'est demander la solution de la quadrature du cercle. Et encore que l'expression *cours*, qui est dans la loi de 1916, ne soit pas dans l'art. 419, il semble que le *Nouvelliste de Lyon* ne doit pas attendre de l'appel ce que la première instance lui refusa.

§

Ce n'est pas à juste titre — il s'en faut ! — que, dans son numéro du 16 janvier, l'*Auto* place la décision rendue, la veille, par la Fédération Française de boxe, sur le **match Carpentier-Siki**, sous cette manchette : « acquittement général faute de preuves ».

Tous les *non lieu*, certes, n'accordent pas un brevet d'innocence à la fois morale et légale.

Mais ici le juge « proclame » que ledit match « n'a été précédé d'aucune convention irrégulière, qu'il a été sincèrement disputé, que son résultat a été régulièrement acquis ».

Ainsi avait conclu la Commission d'enquête de la Fédération, dans un rapport qui fait honneur, et pour le raisonnement et pour l'expression, au rédacteur, M. Frantz Reichel.

Ce rapport constitue un remarquable document de psychologie judiciaire ; et, tel que les choses du ring n'intéressent pas et même qu'elles rebutent, peut y prendre un gros intérêt. Valable pour le ring, il vaut pour tout ce qui ressortit au jugement de la foule, — qui est la même partout.

On y voit de quelle manière la question la plus claire, la moins

problématique et qu'une minute de réflexion devrait résoudre, arrive, par le mariage de la bêtise chez les uns, de l'ingéniosité chez les autres, de la légèreté chez tous, au problème le plus embrouillé.

On saisit, sous sa forme de germe, le scandale naissant, on le voit tout naturellement éclore, devenir plante, arbuste, arbre. On aperçoit les mobiles : quelquefois intéressés, la plupart du temps sincères, qui guidèrent tant les jardiniers de l'arbre, que ceux qui vinrent, une fois l'arbre développé, s'arrêter complaisamment sous son ombre ou jacasser dans ses branches. On analyse les engrais dont il a été nourri, et l'onde qui l'arrosa.

Tout cela à l'aide de faits, et sans que notre démonstrateur moralise : soin qu'il nous laisse.

Refaisant à rebours la route que le phénomène a suivi, on conduit l'arbre à sa graine, et sa graine sinon tout à fait à rien (*ex nihilo nihil*), du moins à quelque chose d'insignifiant.

Et on n'a plus qu'à attendre une nouvelle preuve retentissante de l'infirmité humaine, en souhaitant qu'elle se produise sur un terrain aussi peu dangereux, socialement parlant, que celui où, le 24 septembre 1922, s'effondra pour toujours, je crains (car le match, au cinéma, ne m'a pas paru « chiqué »), le merveilleux... Brummel de l'athlétisme, qui porte aussi le prénom de Georges.

Mémento. — *L'Avocat Roi*, par Max Buteau (La Renaissance du Livre), livre après lequel le sujet reste à traiter, mais qui l'éclaire en l'effleurant. — *Répertoire de Droit Marocain*, par Maurice Prenant (Librairie marocaine, Paris, 33, rue Chaussée-d'Antin). — *Journal du Droit International*, août-octobre (Marchal et Godde) donne, avec les « Compagnies étrangères d'assurances en France et le cas de leur double faillite » et « les Expulsions d'étrangers indésirables en Alsace-Lorraine », les chants du cygne de son savant et si fécond directeur Edouard Clunet. — *Le Trafic de la Cocaïne*, par MM. Courtois-Suffit et René Giroux (Soc. d'Imprimerie et d'édition, 17, rue Candie, Paris).

MARCEL COULON.

VOYAGES

Henry Bordeaux : *Au pays de saint François de Sales*, Rey, à Grenoble. — Paul Berret : *Le Dauphiné*, Laurens. — André Maurel : *Paysages d'Italie*, Hachette. — Jean Mélia : *La ville blanche*, Plon.

Le souvenir de saint François, dont nous parle M. Henry Bor-

deaux dans un volume récemment publié : **Au pays de saint François de Sales**, est resté populaire dans toute la Savoie. L'ouvrage qu'il lui a consacré et dont la librairie J. Rey, de Grenoble, a donné une très remarquable édition, raconte la vie, au pays de saint François, — qui fut un peu houspillé par ses contemporains s'il parvint ensuite à la béatitude, — les aspects et les sites de la région, les lieux qui illustrent sa légende, etc. Récemment, on peut le savoir (1898), ses reliques ont été transportées, au milieu d'un immense concours des populations, au sommet du Forchet, une des cimes de la Savoie, qui se dresse en face du Mont-Blanc. — On suit avec intérêt le récit que donne M. Henri Bordeaux de la vie de saint François de Sales, qu'encadrent les décors pittoresques de la région, et dont certains se retrouvent parmi l'illustration du livre, — comme le château de Nemours à Annecy ; une vue de la ville d'après une ancienne gravure, le portail de l'hôtel de la famille de Sales, toujours à Annecy, etc... C'est dire que le livre de M. Henry Bordeaux se trouve être, en somme, une bonne et intéressante publication.

§

Dans les collections de la librairie Laurens on peut indiquer encore un curieux volume sur **le Dauphiné**, par Paul Berret, collection des *Provinces françaises*. Le Dauphiné est une intéressante et pittoresque contrée, entre les Alpes et le Rhône et dont Vienne, capitale de la région, eut surtout de l'importance à l'époque romaine. De cette ancienne période, il est resté un petit temple d'Auguste et Livie, des parties vagues du Forum, escaladant une colline derrière la ville et, tout à fait au sud, un édicule terminé en pyramide et dit *Tombeau de Ponce-Pilate*. C'est une *méta* ou borne de cirque ; mais on sait que l'ancien procurateur de Judée mourut à Vienne, en exil ; la tradition, dès lors, devait bien lui trouver une sépulture. Au faubourg de Saint-Colombe, passé le Rhône, se trouvaient beaucoup de villas romaines, dont on a retiré, dans les fouilles, des antiquités diverses. Certaines ont enrichi le musée municipal, mais la plupart ont été envoyées à Paris. Cependant dans l'ancienne église Saint-Pierre, jolie construction romane, maintenant désaffectée, on a établi un important musée lapidaire et l'on y a entassé des débris nombreux. Des autres églises de Vienne, la cathédrale n'est qu'un long couloir ; la partie basse de la façade est seule remarquable. Saint-

André, encore de la période romane, possède un clocher remarquable flanquant l'abside. Il y a aussi nombre de maisons anciennes, — certaines avec des galeries superposées se répétant d'étage en étage sur la cour, — disposition qui se retrouve dans bien d'autres villes du midi, — et dont l'escalier est enfermé dans une tourelle d'angle, formant poste de guette au-dessus du toit et que couvre un bonnet bas. On peut remarquer également le pont pittoresque qui franchit la Gère, affluent du Rhône, à l'entrée du vieux quartier où l'on travaille les étoffes ; la tour de Philippe-le-Bel sur la rive droite du fleuve ; la chapelle de Virieu dans la rue longeant la cathédrale, etc. Mais le vieux pont sur le Rhône a disparu et se trouve remplacé par une horrible passerelle de fer qui est évidemment une des gloires de la métallurgie moderne.

A côté de Vienne, les villes intéressantes ne manquent pas d'ailleurs dans le Dauphiné, de même que les paysages et les coins curieux. C'est Valence, Grenoble, Embrun ; des sites curieux, comme la route de la Grande Chartreuse ; d'anciens monastères comme l'abbaye de Saint-Antoine.

Parmi les célébrités de la région, on cite volontiers le vieux batailleur Lesdiguières, qui fut longtemps chef des huguenots de ce côté, et que Louis XIII nomma connétable, — mais à la condition qu'il se fit catholique. Lesdiguières prit la balle au bond et se hâta d'aller à la messe. Il habitait le célèbre château de Vizille, qui passa plus tard aux Casimir-Périer ; mais on raconte toujours dans la région de curieuses légendes concernant le Connétable.

Comme les précédents de la collection des « provinces françaises », le volume sur le *Dauphiné* comporte une partie descriptive et une anthologie ; des extraits concernant l'histoire et les mœurs, enfin un chapitre concerne les poètes dauphinois et patoisants. Le volume, comme les autres de la collection, offre une illustration nombreuse et se trouve accompagné d'une carte régionale.

§

De M. André Maurel on peut indiquer encore un nouveau volume des **Paysages d'Italie** (*De Trieste à Cattaro*), cette fois sur les territoires nouvellement réunis au royaume péninsulaire, qu'il revendiquait depuis longtemps, mais que l'Autriche n'aurait jamais abandonnés sans la déconfiture de la dernière

guerre. C'est Trieste, Pola, Zara, qu'emportèrent d'assaut, au passage, sous la conduite du doge Dandolo, les croisés qui devaient ensuite prendre Constantinople, Spalato, Raguse, etc. C'étaient en grande partie les possessions de Venise, la côte que le lion de Saint-Marc tenait sous sa griffe. Au reste, comme les précédents de la série, le volume de M. André Maurel est intéressant à suivre. Il constitue d'ailleurs une curieuse actualité. Mais avec les remaniements de la carte d'Europe, il y a bien de la besogne pour les géographes, et leur effort est souvent provisoire vu les fluctuations de la politique.

§

La ville blanche dont nous parle M. Jean Mélia, c'est Alger et le curieux volume qu'il publie à son propos mérite de retenir l'attention. De la description de la Kasbah aux ébats des danseuses indigènes, à travers des souvenirs historiques comme ceux de l'expédition de Charles-Quint, à travers les souvenirs et les ruines, parmi les jardins, les mosquées, le pittoresque de la population et des quartiers indigènes, le récit de M. Jean Mélia conduit le lecteur, lui montre les curiosités et les choses les plus remarquables de la capitale algérienne. Je n'ai jamais eu l'occasion de visiter notre vieille colonie d'Afrique, mais ceux qui la connaissent, l'ont parcourue et fréquentée, nous disent que l'auteur voit surtout le pays par son beau côté. Mais c'est le droit de chacun de vanter sa marchandise, et peut-être vaut-il mieux un peu d'indulgence que de ne voir jamais les êtres et les choses qu'avec « les lunettes du dénigrement ».

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

Le Centenaire de Renan. — Une lettre inédite. — Pensées inédites (*Le Journal*, 23 février). — La grande pitié de Tahiti (*Le Journal des Débats*, 1er février).

On célèbre le Centenaire d'Ernest Renan. Cent ans : chiffre religieux qu'il faut accepter puisque c'est une occasion de mettre au point l'idée que nous nous faisons actuellement d'un écrivain et de ses œuvres. L'œuvre d'un écrivain, fruit tombé de l'arbre, — tombé dans le courant du fleuve de la vie, — subit toutes les fluctuations et évolutions de notre sensibilité. L'œuvre de Renan n'est déjà plus ce qu'elle était du vivant de son auteur, et de-

main, elle sera différente encore. Il est intéressant de saisir aujourd'hui, à travers les articles des journaux et des revues, des discours officiels, ce que l'actualité a fait de Renan. M. Maurice Barrès, qui est un homme de foi, oubliant que Renan a donné la ciguë au fils de Dieu, prononce :

C'est en Bretagne, en Sicile, au Parthénon, partout où ses regards se sont tournés qu'il a cherché à se mettre en rapport avec l'esprit éternel qui agit et se continue à travers les siècles. Il a mis au-dessus de tous les grands dons de l'âme ; il a glorifié et étudié ceux qui vivent pour une pensée supérieure à leur existence finie ; il nous a persuadés de la nécessité d'un pouvoir spirituel dans le monde.

M. Pierre Lasserre constate que Renan a été le plus attirant des écrivains de son époque, par « l'effet des contrastes qui jouent en lui, par cette grâce caressante dont s'enveloppe, chez lui, un fond d'âpreté et de passion, par l'alliance étrange d'une entière sincérité avec une pensée riche en énigmes, sur laquelle il semble souvent qu'on n'ait pas de prise définitive ».

Mais, peut-être, ajoute M. P. Lasserre, nous sera-t-il donné, en considérant la race, « de pénétrer dans le secret de cette complexion un peu plus avant qu'on ne l'a fait jusqu'ici ».

Peut-être aussi que la grande force de Renan est dans la souplesse de sa pensée, riche en énigmes et en imprécisions. Sceptique, Renan ironise et pourtant c'est encore le Séminariste de Saint-Sulpice qui vient réciter sa *Prière sur l'Acropole* ; c'est toujours le même dieu qu'il prie.

M. Fernand Hauser publie dans le **Journal** une lettre inédite que lui confia « la fille de Renan ». C'est une des lettres que Renan écrivait à sa mère, au cours de ses voyages. Renan était retourné en Syrie pour prier sur la tombe de sa sœur Henriette, morte là-bas, emportée par les fièvres.

Il écrit de Beyrouth, le 12 janvier 1865.

Mère bien-aimée,

Voilà enfin mon doux pèlerinage accompli. J'ai vu l'endroit où repose notre Henriette chérie. Ce voyage a été pour nous plein d'émotions bien douloureuses et cependant de charme. Nous l'avons fait lentement, à petites journées, savourant à chaque pas les souvenirs attachés par nous à chaque endroit du chemin. Nos braves gens du village d'Amschid nous ont reçus à bras ouverts. Le souvenir de notre bonne Henriette est encore vivant parmi eux et ils ont bien vivement compati à nos larmes.

Près du tombeau de notre amie est une chapelle où j'ai fait célébrer pour elle un service selon le rite du pays. Tout le village y était ; les femmes, les enfants nous entouraient et pleuraient avec nous. Ces beaux chants de la liturgie maronite, doux et graves, répondaient avec une admirable harmonie à ce qu'il y avait de tendre et d'élevé dans le cœur de notre pauvre amie. J'avais d'abord voulu la tirer du caveau où elle avait été déposée et lui construire un caveau à part. Mais la famille à laquelle appartient le caveau m'a prié si instamment de ne pas leur enlever ce précieux dépôt que je n'ai pas voulu leur faire de peine. Elle est gardée par l'amitié de toutes ces bonnes gens ; j'élèverai seulement au-dessus du caveau un petit monument avec une inscription pour dire que là repose une femme d'une rare vertu.

Nous avons eu un très beau temps pour ce triste et cher voyage. La montagne était déjà couverte de verdure et de fleurs. A notre retour à Beyrouth, nous avons été saisis par de fortes pluies. Aujourd'hui le temps s'est éclairci et, demain, nous partons pour Damas. C'est un très facile voyage. Il y a une route et une diligence. Puis nous quitterons la Syrie. L'heure me presse et m'empêche, mère chérie, de causer avec vous aussi longtemps que je l'aurais voulu. Ecrivez-moi votre prochaine lettre à Smyane (Turquie). Je vous écrirai encore avant de partir de Beyrouth et vous donnerai de nouveaux détails. Mille baisers à nos chers petits et croyez à ma vive tendresse.

E. RENAN.

Voici encore d'autres petits papiers inédits. Renan aimait à jeter sur des feuillets ses pensées politiques. On en a beaucoup publié, constate M. F. Hauser ; Mme Renan en possède encore d'inédites et elle me permet de copier celle-ci :

Si l'ordre et le repos matériel étaient le but de la société et des gouvernements, il ne faudrait jamais faire de révolutions. Le raisonnement des absolutistes serait bon. L'obéissance passive n'entraîne pas autant de maux que le droit à la révolte. Oui, mais le but de la vie, est-ce de la passer le plus commodément possible ? C'est un raisonnement de boutiquiers. Faire marcher la vie à tout prix...

Et cet autre, qui date de 1848, et qui est bien dans la note de cette époque :

Impies, possédez la terre... Consolons-nous de nos souffrances. Nous nous aimons... On ne nous enlèvera pas l'amour... La nature est notre sœur. Nous la sentons mieux qu'eux. Laissez-les jaunir d'égoïsme. Nous sommes plus heureux qu'eux. Nous sentons mieux le divin et l'aimable.

qui est bien aussi dans le ton d'une homélie épiscopale.

§

Jean Dorsenne, — le charmant poète qui s'est volontairement exilé à Tahiti, suggestionné peut-être par ses propres romans d'aventures, — vient d'adresser au **Journal des Débats** une lettre d'Océanie sur « la grande pitié de Tahiti ». Ses révélations ne nous excitent pas beaucoup à nous embarquer vers l'île que Gauguin a rendue célèbre.

Papeete,

O'Tahiti, Nouvelle-Cythère, perle du Pacifique : autant de noms évocateurs, pour des imaginations enthousiastes, de félicités merveilleuses, de tableaux édéniques ! Tout le monde a lu les récits des anciens navigateurs, tout le monde fut passionné surtout par l'ouvrage de Loti, de sorte qu'aujourd'hui une légende s'est formée : Tahiti est une île de rêve où règne un éternel printemps, une terre de cocagne où, comme disait un conférencier lyrique, « vivre, c'est aimer et chanter ».

S'il est un rôle ingrat, c'est celui de briseur d'illusions. La vérité, dit-on, finit toujours par s'imposer ; mais ceux qui l'apportent, cette vérité, ne jouissent, en général, que d'un faible crédit et que d'une sympathie modérée. Il est si ennuyeux d'être obligé d'abandonner de vieilles opinions auxquelles l'esprit était habitué depuis l'enfance ! Tant de gens regardent Tahiti à la façon de ces amoureux platoniques et fervents qui, dédaigneux des contingences physiques, ne voient qu'un être idéal et éthéré dans la maritorne qu'ils aiment ! Hélas ! notre époque s'attarde peu au rêve, et se révèle quasi uniquement amoureuse des réalités.

Il faut regarder les choses en face. Il faut cesser de considérer Tahiti comme un aimable prétexte à d'enthousiastes descriptions littéraires, comme une source de lyrisme, d'ailleurs bien conventionnel et bien usagé ; Tahiti est appelé, depuis le percement du canal de Panama, à jouer un rôle économique et militaire de premier plan. La Conférence de Washington nous a donné un droit de regard dans le Pacifique. Où ce droit peut-il mieux s'exercer qu'à Tahiti ?

Déjà en 1844, un ingénieux hydrographe de la marine envoyé en Océanie écrivait : « Tahiti deviendra l'entrepôt de l'Océanie et nos marchandises se répandront au milieu de tout l'Océan par les soins de nos colons. »

Quelle disproportion entre le rêve et la réalité ! Nous sommes loin des espérances d'alors. Tahiti se trouve, à l'heure actuelle, dans une situation si inquiétante qu'on peut craindre de voir, à brève échéance, succomber cette colonie dans le marasme économique où elle se débat actuellement. Si des mesures énergiques ne sont pas prises d'urgence, nous aurons prochainement à déplorer la perte d'un des plus beaux fleurons de notre domaine colonial.

Dès la sortie du débarcadère, le voyageur est fâcheusement impressionné. Il croit débarquer dans une colonie française, et il s'aperçoit, qu'à tout prendre, Tahiti est une possession anglaise ou américaine. Quel langage frappe ses oreilles ? L'anglo-saxon. Quelle est la nationalité des principales maisons de commerce ? Anglaise ou américaine. Quels produits vend-on ? Des produits anglais ou américains. Si un imprudent se hasarde à demander un article français, dans le vulgaire langage de nos pères, on le regardera sans comprendre.

Que l'on ne s'étonne point outre mesure. Jetez un regard sur une mappemonde. Vous constaterez que Tahiti, ilot perdu dans le Pacifique, se trouve à mi-chemin entre la Nouvelle-Zélande et l'Australie d'un côté et la Californie de l'autre.

Tahiti est reliée par un bateau avec Auckland, Sydney et San-Francisco. Par conséquent, aucune communication avec la métropole. Dans ces conditions, le trafic se fait uniquement avec l'Australie et la Californie. Voici une colonie française entièrement placée sous la dépendance de nos voisins.

Déjà pénible pour notre amour-propre national, une pareille situation offre des inconvénients plus sérieux, plus tangibles. A Papeete, le franc est théoriquement la monnaie courante ; pratiquement, c'est le dollar et la livre. Depuis la hausse de ces devises, on comprend facilement que le coût de la vie ait triplé et même quadruplé. De sorte qu'aujourd'hui Tahiti est sans doute le pays du monde où les moindres denrées atteignent les prix les plus formidables. Voilez-vous la face, vous tous qui êtes restés aux récits enchanteurs de Loti : la crise des loyers et la crise des domestiques sévissent également dans l'île heureuse. Point de maisons à louer, point de serviteurs à engager. Une case très ordinaire vaut 200 francs par mois. Une bonne demande 150 à 200 francs et, pour ce prix, elle fera enrager la maîtresse de maison la plus débonnaire et la plus patiente.

On n'a pas exagéré la fertilité de Tahiti. La vanille, le café, le coton le coprah comptent parmi les plus fortes ressources du pays. Mais à quoi sert cette fertilité, si personne ne cultive la terre et ne récolte les fruits ? Il n'y a pas de main-d'œuvre à Tahiti. La paresse tahitienne est chose proverbiale. Un Maori aimerait cent fois mieux manger pendant un mois un uru à son repas, boire un verre d'eau et ne pas travailler, que manger des rôtis, des gâteaux, boire du vin et travailler. Toutes les terres sont en friche. Les quelques rares cultures sont aux mains des Chinois, qui représentent, à Tahiti, le seul élément intéressant de la population. Ils sont les seuls à alimenter le marché en légumes et en salades, et à pratiquer la culture du riz, du tabac, de la vanille, etc.

Malheureusement, les Célestes sont encore peu nombreux. Une grande partie de la population leur est hostile. Loin de favoriser leur

immigration, on semble l'entraver. Aussi la production de Tahiti, si on envisage la fertilité du sol, est-elle insignifiante.

Il faut ajouter qu'aux Etablissements français de l'Océanie, le régime foncier est inexistant. Il n'y a pas de cadastre. L'administration ignore quels sont ses domaines. Les indigènes se ruinent en procès de terre ; cette situation n'est pas faite pour accroître la production.

Le pays se meurt, constate Jean Dorsenne ; encore quelques années et Tahiti offrira l'aspect des îles Marquises. « Cet archipel, qui comptait autrefois 50 000 habitants et aujourd'hui 3.000 à peine, présente un aspect de désolation et de mort unique dans l'histoire de la civilisation. »

Mais tout espoir de sauver le pays est-il perdu ? Un nouveau gouverneur est arrivé à Papeete avec un vaste programme de collaboration indochinoise, de création de lignes de navigation, d'emprunt indo-chinois, etc.

Cette fois-ci, conclut J. Dorsenne, tout le monde comprend que cette expérience est décisive, et que si elle n'aboutit à rien, il faudra perdre tout espoir de sauver nos colonies du Pacifique.

R. DE BURY.

MUSIQUE

La cas Magnard. — OPÉRA-NATIONAL : *Cydalise et le Chèvre-Pied*, ballet de MM. de Caillavet et Robert de Flers, musique de M. Gabriel Pierné.

La lettre que Madame Albéric Magnard a adressée au Directeur du *Mercure*, en réponse à mon article sur son mari, appelle quelques observations. « Je tiens à préciser, y écrit elle,

1° Que mon mari a fait tout ce qu'il a pu pour reprendre son rang dans l'armée (il était sous-lieutenant) et devait attendre ;

2° Albéric Magnard fut surpris dans sa maison par les Allemands et n'a, par conséquent, pas prémédité le drame qui a terminé sa vie ;

3° L'orchestration de son opéra *Guercœur* et plusieurs manuscrits ont disparu emportés ou brûlés par les Allemands ; Albéric Magnard n'avait donc pas pris soin de mettre ses œuvres à l'abri, comme l'insinue mensongèrement M. Marnold.

Ne connaissant rien d'**Albéric Magnard**, en dehors de la musique que le devoir professionnel me forçait quelquefois d'entendre, ce sont des renseignements, de la sûreté desquels il ne m'était guère possible de douter, qui m'ont amené à m'énoncer comme je l'ai fait dans le *Mercure* du 16 janvier dernier. J'ai

reçu, en effet, en 1919, une brochure de soixante pages intitulée *Albéric Magnard* et signée de M. Maurice Boucher, agrégé de l'Université. Cette brochure est une apologie chaleureuse et porte, en guise de dédicace, ces quelques lignes de l'auteur en capitales :

En publiant cette esquisse, je tiens à exprimer ma reconnaissance à Madame Magnard qui m'a fait l'honneur de m'entretenir plusieurs fois de son grand disparu. Je remercie également MM. Auguste Savard et Emile Cordonnier qui m'ont donné sur leur ami commun tant de précieuses indications.

Aux pages XXXIII et XXXIV, on y lit :

Dans l'incendie où périssaient avec le génie d'un artiste tant d'objets précieux, furent anéantis douze poèmes pour chant et piano que Magnard venait d'achever... Le manuscrit de *Guercœur* fut aussi détruit, à moins qu'il n'ait été volé, ce qui n'est pas impossible. La partition existe puisqu'elle a été publiée, mais l'orchestration de deux actes en était perdue. Guy Ropartz l'a reconstituée... Une quatrième symphonie, récemment terminée, se trouvait à Paris et ne fut sauvée que par un hasard.

Dans l'incendie d'une maison qui contenait « tant d'objets précieux », le vol de deux actes d'orchestration ou de la partition d'orchestre entière (car le texte est équivoque) de l'ouvrage inconnu d'un compositeur peu connu et plus que probablement totalement ignoré des soldats pillards, un tel vol apparaît peu vraisemblable. M. Boucher, d'ailleurs, n'en émet que l'hypothèse. Il ne saurait être attribué aux habitants du village, car l'incendie fut immédiat. M. Boucher, pages XXIX et XXX, raconte ainsi le drame :

Magnard était dans sa chambre, son fils pêchait dans l'étang quelques poissons pour le déjeuner. Soudain une troupe de soldats envahit la terrasse. Le jeune homme revient en hâte. Il est saisi et lié à un arbre. Magnard, qui devait se trouver au premier étage, ouvre une fenêtre et tire. Deux fantassins tombent. Il fallait dès lors que le destin s'accomplît... Les portes cèdent, mais nul n'ose monter ; on envoie des salves dans les vitres. On roule de la paille autour de cette maison qu'habitaient le silence sournois et la sombre volonté de lutte. Le feu y est mis, des pillards s'attaquent à l'autre bout et les flammes détruisent ce que les voleurs n'emportent pas.

Ces voleurs, pillant au milieu des flammes et parmi « tant d'objets précieux », auraient-ils eu l'idée « d'emporter » l'énorme

manuscrit d'une partition d'orchestre ? On l'admettra difficilement. Et, s'il n'a pas été volé, ce manuscrit fut-il brûlé ?

L'incendie, qui a tout atteint, a sévi avec des caprices étranges. Il respecta quelques lambeaux de papier arrachés aux partitions et tordit des poutres de fer.

M. Boucher décrit en ces termes à la page XXXI ce qu'il constata à Baron, où « Madame Magnard voulut bien lui faire voir les lieux sinistres ». Or la partition pour piano et chant de *Guercœur* a 241 pages, ce qui correspond pour la partition d'orchestre à un in-folio d'un millier de pages au moins sur papier fort. Il est évident qu'un volume compact de cette importance est aussi peu propre à être dévoré par le feu sans laisser la moindre trace qu'à être « emporté » sous le bras au travers d'un incendie. S'il avait été là, l'incendie « aux caprices étranges » en aurait certainement « respecté » au moins quelques « lambeaux ». Et, puisque M. Boucher peut supposer le vol, c'est donc qu'on n'a pas relevé le plus minime indice de la présence de cette partition dans « les lieux sinistres ». Et on a tous les droits d'en conclure qu'en cherchant bien on la découvrirait sans doute — à l'abri — quelque part. Quant à la quatrième symphonie, celle précisément que nous infligea M. Koussevitzky, elle était « à Paris ». Il s'ensuit qu'on ne peut affirmer péremptoirement la destruction par le feu que d'un seul et unique manuscrit de Magnard, celui d'un recueil de « douze poèmes pour chant et piano *qu'il venait de terminer* ». Où étaient les autres, non seulement ses ébauches ou brouillons, mais ceux de ses ouvrages achevés ou même publiés ?

A l'égard de la *Quatrième Symphonie*, M. Maurice Boucher ajoute « qu'elle ne fut sauvée que par un hasard ». Quoique la phrase soit ambiguë, elle paraît signifier que ce manuscrit était resté à Paris « par hasard »; d'où découlerait que Magnard avait l'habitude de conserver ses manuscrits dans sa propriété de Baron. Dans ce cas, comment M. Boucher n'en put-il signaler en toute certitude qu'un seul détruit dans l'incendie ? On pourrait conjecturer, à l'extrême rigueur, car le vrai peut parfois n'être pas vraisemblable, que Magnard laissait tous ses manuscrits à Paris et n'en gardait aucun dans ce « Manoir des Fontaines », qu'il avait acquis et rempli d'objets d'art ou précieux pour s'iso-

ler farouchement du monde, où il résidait et composait ses œuvres. Mais à quoi se rapporterait alors le « hasard » qui « sauva » la quatrième symphonie ? Tout cela eût été trop long à détailler dans une chronique d'actualité et je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de fournir aux lecteurs les éléments d'une opinion objective. Pour moi, je me refuse à modifier la mienne.

Au sujet de la situation militaire d'Albéric Magnard, son biographe apologiste nous apprend ce qui suit, pages XXVII et XXVIII.

Autrefois, à propos d'une affaire célèbre et dans un accès d'indignation qui lui inspira l'hymne à la justice, il avait envoyé sa démission d'officier de réserve. Il demanda qu'on lui rendît ses galons. Mais, au début des hostilités, on regardait souvent les volontaires comme de gênants exaltés ; on semblait ne les accepter que par faveur, après que des formalités décevantes eussent pris à tâche de laminer leur enthousiasme massif. Magnard fut rebuté. Il trouva blessantes les visites médicales, et ridiculement superflues les démarches exigées. Puisqu'il ne rencontrait pas une obligeance égale à son désir de faire vite, il pensa qu'on n'avait nul besoin de lui. Il renonça à servir, peut-être, mais pas à combattre...

Albéric Magnard ayant démissionné au moment de l'affaire Dreyfus, il s'ensuit que, depuis bien longtemps, il n'était plus « sous-lieutenant », au contraire de ce que « précise », je ne dirai pas comme elle « mensongèrement », mais inexactement madame Magnard, en position pourtant d'être informée. Il n'était pas officier, et il « n'attendait » pas, en dépit d'une autre non moins inexacte « précision » de Madame Magnard. M. Maurice Boucher, son confident, le déclare sans ambages : « Pensant qu'on n'avait nul besoin de lui », Albéric Magnard avait « renoncé à servir ». Et il y renonça « parce qu'il trouva blessantes les visites médicales et ridiculement superflues les démarches exigées ». Il avait d'ailleurs demandé « qu'on lui rendît ses galons ». Peut-être aurait-il rencontré moins de difficultés à s'engager sans réclamer son grade, à rentrer dans le rang ainsi que l'on fait simplement, sans dégoûts ni esbroufe, des officiers non seulement de réserve, mais d'active démissionnaires ou retraités hors d'âge. J'ai cité naguère ici le cas d'un de nos plus célèbres musiciens qui, réformé d'avant guerre et voulant « servir », fut recalé deux fois aux conseils de révision et se fit « pistonner » pour obtenir

d'être accepté enfin à la troisième de ces « visites médicales » que Magnard estimait « blessantes » jusqu'au point d'être « rebuté » par cette formalité légalement inéluctable en l'espèce et assurément justifiée. Et sans doute accordera-t-on que Madame Magnard exagère, et même un peu fort, en « précisant » que « son mari a fait *tout ce qu'il a pu* pour reprendre son rang dans l'armée ».

Madame Magnard « précise » aussi qu'Albéric Magnard « n'a pas prémédité le drame qui a terminé sa vie ». Cela ne se déduirait guère des spécifications de M. Boucher, de qui le témoignage semble malaisément récusable, puisqu'il repose sur ses « entretiens » avec madame Magnard elle-même et fut publié sous son patronnage invoqué sans qu'elle ait jamais protesté. Car il « précise » formellement qu'Albéric Magnard « renonça à servir, peut-être, mais pas à combattre ». Et M. Maurice Boucher poursuit, page XXVIII :

... Il eût trouvé lâche d'éviter l'ennemi. Celui-ci, pas plus que le reste de l'univers, ne pourrait modifier sa conduite. On ne peut dire que Magnard ait rien prévu. Il resta parce que c'était son caractère ; il n'y avait là ni bravade, ni exaltation. Toute autre attitude eût été un désaveu... Il envoya à Paris sa femme et ses deux filles et s'enferma dans sa retraite de Baron. Seul son beau-fils demeura près de lui et seul il a pu dire les tragiques violences des derniers jours. A l'approche des troupes ennemies, Magnard déclara que — s'il le fallait — son revolver contiendrait des balles pour les Allemands et une dernière pour lui.

Et plus loin, page XXX :

Son fils m'a montré l'arbre où il fut attaché. C'est là qu'il entendit donner l'ordre de le fusiller, mais il se fit passer pour le fils du jardinier et sa présence d'esprit lui sauva la vie.

Ainsi Magnard « n'avait pas renoncé à combattre » et « eût trouvé lâche d'éviter l'ennemi » ; il avait « envoyé sa femme et ses deux filles à Paris » où « se trouvait » déjà sa dernière symphonie ; on ne peut affirmer sûrement la présence à Baron que d'un seul de ses manuscrits ; il avait annoncé que « son revolver contiendrait des balles pour les Allemands ». Or j'ai écrit ;

Si Magnard voulait tuer des Allemands pendant la guerre et servir ainsi son pays, cela lui était bien facile : il n'avait qu'à s'engager, comme tant d'autres l'ont fait simplement, sans esbroufe. Au lieu de

cela, il semble avoir prémédité la scène de sanglant mélodrame dont ceux qui l'entouraient pouvaient devenir les victimes.

Ce n'était évidemment pas excessif. Et, en effet, on ne pouvait dire plus que : « il *semble*... » tant tout était trouble et confus en ce cerveau inquiet, violent et impulsif. Je n'aurai pas la cruauté, — il faudrait d'ailleurs trop de place, — de reproduire les pages que M. Maurice Boucher consacre au caractère de celui qu'il est obligé de dénommer « cet homme aux colères soudaines, aux susceptibilités imprévues ». Sous l'indulgence admirative de l'apologiste, on y discernerait combien, en suggérant « qu'il n'était pas peut-être indemne de névrose », j'ai atténué ce qui en transparaît trop clairement sur la mentalité d'Albéric Magnard. « On ne peut dire que Magnard ait rien prévu », remarque M. Boucher. Et, en effet, il n'avait pas « prévu » que son geste risquait de faire brûler tout un village et fusiller ses habitants y compris son propre beau-fils. Encore là, était-il excessif d'opiner, comme je l'ai fait, que cette « névrose » éventuelle « serait la seule excuse de son acte inutile et dément »? Certes, on l'eût volontiers excusé, cet acte, puisqu'il n'eut point les conséquences terribles qu'il devait presque fatalement entraîner. On l'aurait excusé s'il était retombé dans le silence pitoyable comme le nom du musicien s'évanouira demain dans un indifférent oubli. Mais d'inconscients thuriféraires ont eu l'étrange volonté de battre le tambour sur cette aventure d'ordre, au fond, surtout pathologique. Dès 1915 paraissait une plaquette de trente pages arborant ce flamboyant multi-titre : *1914. — Une Défense héroïque. — Magnard. — Le Fils d'un Sceptique. — La Mort d'Albéric Magnard.* On y lisait M. Barrès exalter cette « mort héroïque », s'écrier : « Gloire à ce fils harmonieux de Racine, à ce défenseur du génie français ! » et, dans un de ces sonnets saugrenus dont il possédait le secret, Edmond Rostand oser ce stupéfiant alexandrin :

Mort pleine de clarté, de goût et de raison !

Le Crapouillot, rédigé tout entier par des revenants (c'est bien le mot) du front, imprima avant moi quels sentiments cet « héroïsme » de Magnard inspire à ceux-là qui, avec ou sans « blessantes visites médicales », ont à la fois « servi » et « combattu ». Sans le zèle imprudent de ses panégyristes, on n'aurait

pas besoin de « préciser » que, si Magnard fut un compositeur sans talent et peut-être un malade, il n'a pas été un « héros ».

§

Notre Opéra continue à pourvoir aux exigences de ses abonnements divers. Et, en même temps, il en profite pour faire plaisir aux gens en place de la République musicale. Après M. Paul Paray, chef d'orchestre des Concerts Lamoureux, et son *Artémis troublée*, ce fut M. le Directeur du Conservatoire avec *la Fille de Roland*. Ensuite c'était le tour du successeur d'Edouard Colonne au Châtelet dominical, dont on représenta **Cydalise et le Chèvre-Pied**. L'argument de ce nouveau ballet commence par être assez drôle avec ses cours de flûte ou danse des Ægipans et des Dryades dans la nuit étoilée du parc de Louis XIV ; il tourne au second acte à la farce banale et finit en queue de poisson dans « les greniers de Versailles ». La musique y suit une analogue progression. M. Gabriel Pierné est un compositeur fécond qui connaît à fond le métier qu'on apprend à l'école. Avec son écriture coulante et sa polyphonie correcte, son art disert n'a jamais rien cassé, ni fait ni bien ni mal à personne. Son harmonie, dans cette *Cydalise*, demeure celle d'un Saint-Saëns, qui pourtant serait chu soudain dans un puits de quinte augmentée. M. Pierné s'est ostensiblement assimilé, dans ses fonctions propices, les subtils procédés, ficelles ou trucs d'une instrumentation moderniste. Il en use avec une dextérité raffinée dont on fut tout d'abord charmé. Mais cette brillante parure couvrait vraiment trop peu de chose pour qu'à la longue on n'y baillât un tantinet. Le musicien, à l'heure où nous vivons, affiche une confiance évidemment anachronique aux vertus de la « variation », alors surtout, que, comme ici, elle varie une inspiration de plutôt terne inconsistance. Cela donne assez bien l'impression d'un aimable causeur de salon qui s'évertuerait à perpète à répéter différemment la même histoire d'ailleurs sans intérêt. Notre Opéra monta de son mieux *Cydalise*. Mlle Zambelli et M. Aveline y sont parfaits. Quoique souvent en vain, M. Staats, maître de ballet, déploya de visibles efforts pour sortir du poncif oiseux qui lui est adhérent comme au colimaçon sa coquille. Les décors de M. Dethomas se suivent et se ressemblent dans leur pseudo-stylisation monotone. Ils ressemblent même peu à peu singulièrement à ces tableaux de paysage que nos Compagnies

de Chemins de Fer encadrent dans les halls de leurs gares afin d'induire en tentation les citadins indécis sur l'endroit où passer leurs vacances. Notre Opéra n'en a pas moins dépensé une fois de plus une appréciable somme pour un ouvrage inévitablement voué à disparaître sans retour dans un plus ou moins bref délai. Ne s'en lassera-t-il donc point ? S'il ne sait pas choisir dans la musique contemporaine ou si la qualité y fait à ce degré défaut, l'expérience de *la Flûte enchantée* lui démontre qu'il n'a que l'embarras du choix pour enrichir son répertoire et soi-même avec tout bonnement des chefs-d'œuvre. *La Flûte enchantée*, en effet, malgré M. Reynaldo Hahn, remplit la salle de l'Opéra jusqu'au faîte et sa caisse jusqu'au maximum. Il en serait sans aucun doute autant avec *Don Juan*, *Idoménée* et l'admirable *Euryanthe* de Weber que nul Français vivant n'entendit encore au théâtre. Il y a aussi Spontini, le père de l'opéra à grand spectacle, qui serait plus chez lui peut-être que quiconque au monument Garnier. Pourquoi M. Rouché ne nous rendrait-il pas *la Vestale* ou *Fernand Cortez* ? Ce serait fort intéressant et tout à fait conforme au rôle éducateur qu'une officielle subvention, encore qu'insuffisante, assigne implicitement à notre Académie nationale de Musique et de Danse.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition de la Société Moderne, Galerie Devambez. — Exposition Maurice Savreux, galerie Dru. — Exposition Georges Migot, galerie Marcel Bernheim. — Une statue de Louis Dejean, galerie Marcel Bernheim. — Exposition Milcendeau, galerie Druet. — Exposition du *Pou qui grimpe,* galerie Bernouard. — Exposition Henry Baudouin, galerie Percin. — Exposition Feder, galerie Barbazanges. — Exposition Charles Camoin, galerie Bernheim-Jeune. — Quelques peintres de Montparnasse à la Licorne. — Exposition Bouillard-Devé à la Licorne.

La Société Moderne garde son bel aspect de sélection et de point de rencontre d'artistes sérieux et savants, aux méthodes hardies, mais ayant dépassé la période des recherches aventureuses. L'ensemble donne une impression de culture et d'élégance littéraire en même temps que plastique. De Maurice Chabas des incursions dans le domaine des rêves réalisés avec une belle et neuve technique, précise, détaillée, féconde en harmonies de couleurs tendres avec des accords de force bien frappés, et

des pages naturistes d'une éclatante sérénité, c'est la même impression de contemplation souriante, attendrie et tranquille qui se dégage des apparitions éthérées et de leur miroir terrestre. Lebasque figure avec une jolie série, anecdotique un peu non sans quelque mondanité ; de Théo van Rysselberghe, une solide étude de nu et des fleurs de bel accent. Les pages de Moghreb d'André Suréda sont de cette série de visions intimistes à la fois et somptueuses, où l'artiste semble évoquer, sur les terrasses et dans les patios des villes maures, Schéhérazade ou Zobéide. C'est toujours, dans un parti pris de réalisme scrupuleux, cette faculté d'évocation d'un milieu de féerie, avec d'étranges ciels qui semblent des fonds d'or ou quelques tentures d'impalpable étoffe aux nuances rares méticuleusement observées dans le spectacle de la nature. Quelques portraits d'étude ethnique sigillent ce beau panneau. André Wilder peint avec sa robustesse nuancée les Andelys et le Tréport. Les clairs paysages d'Alfred Smith se parent de belle fraîcheur : ceux de Claude Rameau abondent en jolis accords dans une note volontiers foncée. Jean Peské, après avoir donné de jolies pages où les gris de Paris se jouaient dans les arborescences des grandes avenues, revient à ses éclatants paysages du Var, avec bonheur. De Périnet des pages bretonnes calmes et distinguées. Un nu de Jaulmes précis et sobre s'impose par sa grâce simple et vraie et s'encadre de deux compositions décoratives où se manifeste son don particulier de pureté dans la mise en page de ses éléments ornementaux. Trois pages de Victor Charreton affirment la maîtrise de notre meilleur paysagiste. Les jeunes peintres devraient méditer devant ces harmonies si subtiles et cette entente des grandes lignes et ces transpositions de jeux de couleur qui permettent à Charreton de tout dire en conservant toute la grande ligne de l'impression.

La plage anglaise de Horton est d'un sentiment très délicat. Charlot a deux beaux paysages clairs, Claudius Denis des fleurs très harmonieuses, ainsi que Carrera. Les Nymphes d'Auburtin se parent de pâleurs rosées sur des eaux d'émeraude et d'opale. Les cartons de tapisserie d'André Jolly, somptueux et frais, s'architecturent en lignes simples. Citons de bons envois de Lavilléon, Llano Florez, Henri Marret, Henri Morisset, Alluaud, Mlle Villeneuve.

Albert Marque expose de délicates têtes d'enfants et un joli

groupe, les *Sources*. Il y a de bonnes études de Jean Boucher et de Villeneuve. La tête laurée d'Anna Bass est une merveille de grâce attentive et souriante. Une tête de fillette s'empreint de vive et fraîche sincérité. Un masque de jeune fille, très calme de ligne, et deux torses féminins d'une grande pureté de dessin, l'un d'une immobilité classique, l'autre d'un charme frémissant affirment la maîtrise de l'artiste. A l'art décoratif, Brégeaux, Massoul, Bablet. Des bois d'Emile Alder, traités curieusement et dans un bon esprit de lyrisme, font preuve d'un excellent métier.

§

Galerie Dru, une exposition de **Maurice Savreux** présente une série de bouquets d'un aspect très ornemental, cherché dans la masse et la forme du bouquet plus que dans la forme de la fleur et réalisant les ambitions de cette recherche. De bons paysages silencieux, aux verdures froides et sombres de la banlieue parisienne... un seul tableau de figures pour rappeler les œuvres curieuses du même genre qu'a déjà signées ce bon peintre.

§

Galerie Marcel Bernheim, une abondante série de paysages de **Georges Migot** très en progrès. La notation s'est faite plus nourrie et plus expressive. Dans les espaces vastes, les eaux reflètent avec justesse des ciels bien transcrits. Une étude de vieille paysanne n'est point sans qualités d'observation. **Louis Dejean** expose à la même galerie un nu harmonieux et gracile d'une jolie sveltesse nerveuse.

§

Des eaux lourdes et moirées comme sur un fond d'acier bleui de reflets de frondaisons d'automne et de nuages de ton cendreux ou sableux ; là-dessus, le halètement des paysannes guidant les bachots informes vers des cahutes frêles ; une atmosphère large et comme de faible densité qu'on sent voisiner avec les grèves et la mer ; un pays de mélancolie qui sent la fatigue, le travail acharné maigrement récompensé, telle est la Vendée de **Milcendeau**, plus âpre et plus rèche, malgré tant de jolis jeux de nuances dans ses rouilles claires que la Vendée aux ciels puissants d'Auguste Lepère. Au milieu de ces paysages le portrait de l'artiste par lui-même, affiné, raviné par la maladie, si différent du Milcendeau jeune et presque poupin qui peignait le portrait

de Polaire ou rapportait d'Espagne de rutilantes fruiteries où le pourpre des piments éclatait parmi les gemmes limpides des raisins et l'or mâti d'argent des guirlandes d'oignons. C'est un portrait d'artiste sensible et inquiet et qui s'est embrumé. Les dessins très nombreux et très poussés indiquent une patiente étude de son milieu natal, où il retrouvait, dit Gustave Geffroy, dans sa remarquable préface au catalogue, son réservoir d'idées et sa provision de songeries.

§

Deux portraits traités avec la simplicité de ligne et l'arbitraire de tonalité propres à l'imagerie populaire servent à la fois d'enseigne et d'écussons au groupe du **Pou qui grimpe**, réunion de jeunes artistes qui veulent, à Coutances, faire revivre l'imagerie normande. Les portraits sont ceux de Barbey d'Aurevilly et de Remy de Gourmont et de les avoir traités en saints littéraires et patrons de ces recherches érudites et curieuses est le fait de Joseph Quesnel qui, à côté de ces deux pièces, nous montre à l'exposition, chez Bernouard, des préparations de son almanach la Rose du Bois, nombre de bois en couleurs très vivants. Une belle Normande naïve et plantureuse, une coiffe qui se perd dans les nuages et symbolise la vieille et célèbre chanson populaire, la Rose du Bois. Voici encore la joyeuse animation du marché de Coutances, et une jolie ronde aux vives couleurs, de papillons qui sont des paysannes agiles. M. Pierre Le Conte donne de jolies impressions d'églises normandes dans la nuit ou de ruraux filant prestement, le dos rond sous l'ondée. M. Jean Thézeloup montre, dans de jolis médaillons féminins, une naïveté subtile, Mlle Arlette Bouvier, autre adepte de la gravure sur bois, dans des vignettes où passent des amoureux romantiques, ne manque point de coquetterie ni de malice. Un album de dessins sur Jeanne Ronsay fixe harmonieusement quelques jolis gestes de danse et saisit bien les flexions d'un corps élancé parmi l'agitation rythmique. Un bon album archaïque de M. René Jouenne, les chevaliers de la Bonne France, est d'un bon esprit du moyen âge modernisé. Tout cela prouve une curieuse activité et compte parmi les bons essais de régionalisme. C'est jeune et non sans expérience du métier et souvent d'une heureuse fantaisie.

§

Dans une nouvelle galerie, la galerie Percier, un jeune peintre,

M. **Henry Baudouin**, expose des vues de Paris, d'une assez jolie saveur lumineuse avec quelque rigidité de présentation. Les plis des rideaux sans cassures encadrent à travers la fenêtre ouverte des coins d'horizons pour la plupart stylisés. Un nu féminin est présenté avec hardiesse, un coin de port frémit de couleur. M. Baudouin a d'évidentes qualités de peintre.

§

Galerie Barbazanges une assez nombreuse exposition de **Feder**, artiste laborieux et patient, vériste convaincu que pourtant le voisinage du cubisme avait légèrement modifié. L'étude naturiste a repris ses droits et à côté de paysages d'un sentiment intéressant Foder expose des portraits traités avec sincérité et serrant de très près la réalité de ses modèles.

L'Exposition **Charles Camoin** abonde en notes curieuses et ensoleillées. Une petite place de village provincial avec son café, ses joueurs de boule, sa jolie lumière évoque toute la vie tranquille sous la paresse lumineuse, des petits ports aux voiles rouges sont d'un agréable effet. L'artiste peint bien les fleurs et les arbres. Ses nus sont adroitement construits parfois sans grande insistance, mais tout l'ensemble est aimable et lumineux.

§

A la Licorne, quelques peintres aux recherches à la fois classiques et avancées. Astoy montre une très jolie tête de jeune fille et une bonne nature-morte. C'est un artiste de talent probe et doué de grâce sans afféterie. Barat-Levraux avec un bon nu dans une belle atmosphère d'ombre chaude. Une excellente *Cueilleuse* de Gonzalès dans une harmonie vert et bleu très distinguée, Ramecy avec un nu dans un décor pittoresquement orchestré, Lagar doué d'originalité, Le Scouezec avec un nu très fortement établi, et une nature-morte au fond sombre, supérieurement traitée, qui dénote chez cet excellent peintre un progrès notable, des bois de Lebedeff dont plusieurs dans sa curieuse note d'imagerie populaire. Des masques des Wassilieff mettent aux angles de la salle le relief doré de leur fantaisie spirituelle. Notons encore de bons envois de Zavado et de Loutreuil.

§

M[me] **Bouillard-Devé** a rapporté du Cambodge des études très consciencieuses de danseuses en des pages de lignes intéressantes de tonalité agréable.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Une acquisition nouvelle du département égyptien du Musée du Louvre. — *Le Bon Bock*, de Manet. — Le délabrement du château et du parc de Versailles. — Les découvertes de M. Carter à Louqsor. — Mémento bibliographique.

Une œuvre exceptionnelle, sortie de la vieille terre d'Égypte comme les trésors de la tombe royale de Toutânkhamon dont on parle tant en ce moment, et datant, comme eux, du second Empire thébain et de la XVIIIe dynastie, c'est-à-dire de la plus belle époque de la civilisation sur les rives du Nil, vient d'entrer au **Musée du Louvre,** où elle sera vite classée parmi les grands chefs-d'œuvre de nos collections. Dans sa séance du 5 février le Conseil des Musées nationaux à voté l'acquisition, pour une somme relativement minime (60.000 francs) d'un *Chien-loup* en calcaire jadis peint, haut de 1 mètre, provenant probablement de la nécropole de Lykopolis (Ville des Loups) découverte dans l'hiver de 1921-22 aux environs d'Assioût, principal lieu du culte du dieu Oup-ouatou, qu'on figurait sous la forme d'un chien du désert. Représenté montant la garde, assis sur son train de derrière, une clochette suspendue au cou, les oreilles dressées, l'œil méfiant, tout son être respirant la vigilance, on le sent prêt à bondir, ses muscles soudain détendus, pour se précipiter sur l'intrus ; et cependant c'est avec les moyens les plus simples, le modelé le plus synthétique, n'indiquant que les formes essentielles, que cette impression de vie intense est obtenue. L'artiste qui a créé une telle œuvre était un animalier déjà comparable à l'auteur de l'admirable *Lionne blessée* assyrienne du British Museum, à côté de laquelle notre *Chien-loup* méritera d'être cité désormais.

Un des plus célèbres tableaux de Manet, « **Le Bon Bock** » (portrait du graveur Émile Belot, qui figura au Salon de 1873) vient de rentrer en France : après avoir fait partie de l'ancienne collection du baryton Faure, qui l'avait acheté 600 francs et après avoir été exposé en 1906 à la galerie Durand-Ruel, il avait été vendu, en décembre 1907, pour la somme de 200.000 fr. à un amateur de Berlin. On vient de l'exposer à Paris pendant une quinzaine de jours au profit de l'œuvre de la Fraternité des artistes, et aussi dans l'espoir de créer un mouvement d'opinion favorable à son acquisition par le Louvre. Certes l'œu-

vre est extraordinaire de vie et de vérité; c'est un morceau de peinture étourdissant, au moins égal aux plus belles pages de Frans Hals dont il procède (on n'a pas oublié le joli mot d'Alfred Stevens : « C'est de la bière de Haarlem qui mousse dans ce bock ! ») ; mais ce n'est pas là une raison suffisante pour payer neuf fois plus (on a parlé, en effet, de 1.800.000 francs!) qu'on ne l'eût fait il y a quinze ans une œuvre qu'on ne jugea pas alors, et à juste titre, indispensable à nos collections. Manet est, en effet, assez bien représenté au Louvre et dans l'antichambre du Louvre qu'est le Musée des arts décoratifs par des œuvres comme l'*Olympia*, le *Fifre*, le *Port de Boulogne* et le *Déjeuner sur l'herbe*, plus caractéristiques de sa personnalité, pour qu'on n'ait pas besoin de cet apport supplémentaire, et le Conseil des Musées nationaux a eu raison de se refuser à obérer le budget du Louvre en déboursant pour une œuvre de ce genre une somme aussi considérable : après les fâcheux précédents de l'acquisition à des prix exorbitants de l'*Atelier* de Courbet et de la *Mort de Sardanapale* de Delacroix, pour lesquels toutefois on pouvait donner comme excuse le caractère exceptionnel des deux œuvres, cette folle dépense eût été un vrai scandale. N'ayant pas réussi dans sa tentative, le marchand propriétaire de la toile l'a expédiée en Amérique, où, paraît-il, elle a trouvé acquéreur.

Depuis plusieurs mois les journaux et les revues d'art poussent des cris d'alarme inspirés par le pitoyable état de délabrement dans lequel, la guerre aidant, sont tombés petit à petit le château et le parc de **Versailles** ainsi que les Trianons (1). De tous côtés ce ne sont que dégâts : plafonds et parquets dégradés à l'intérieur du château, statues de la façade ou du parc fendues ou rongées par les intempéries, groupe du *Char d'Apollon* tombant en morceaux, constructions du Hameau de la reine menaçant ruine, etc. La question a été enfin portée à la tribune du Parlement lors de la discussion de la loi de finances, et la Chambre a voté une somme de 300.000 francs pour les réparations nécessaires et a décidé que pendant cinq ans les droits d'entrée dans le palais seraient exclusivement consacrés à cette œuvre

(1) Ces justes plaintes ont été résumées avec force et de la façon la plus convaincante, appuyées qu'elles sont de documents et de photographies saisissantes, par M. Henry Lapauze dans un fascicule spécial de la *Renaissance de l'art français* (janvier 1923).

de sauvetage. C'est là une disposition excellente, que nous souhaitons, avec M. Ouvré, député de Seine-et-Marne, qui la réclamait également pour Fontainebleau, voir appliquée à tous nos palais nationaux.

§

Grâce à une publicité retentissante, le monde entier est au courant des découvertes sensationnelles faites depuis novembre dernier à **Louqsor**, dans la Vallée des Rois, par l'archéologue anglais Howard Carter (1). Depuis une quinzaine d'années, avec l'aide de puissantes subventions fournies par lord Carnarvon, il avait entrepris dans cette vallée, qui a déjà livré le secret de tant de sépultures royales, mais qui en conserve encore une dizaine inviolées, des fouilles méthodiques. Ses longs efforts viennent d'être récompensés : le 5 novembre dernier, en déblayant des matériaux accumulés dans une ancienne excavation, il trouvait au-dessous de la tombe de Ramsès VI une porte sur laquelle il reconnut, non sans une vive émotion, le cartouche d'un pharaon de la XVIIIe dynastie : Toutânkhamon (2). La porte donnait accès dans un couloir suivi d'une antichambre où se trouvaient accumulés jusqu'au plafond, dans un grand désordre, des meubles et des objets d'art de toute nature, d'une extrême richesse et du travail le plus achevé (3) : un char et des lits ornés de sculptures et dorés, des statues royales de grandeur naturelle, un magnifique trône en bois doré au dossier incrusté de pierres précieuses, des vêtements somptueux renfermés dans des coffres, quantité de vases d'albâtre et de coffrets de toutes formes et de toutes dimensions, malheureusement vidés par des voleurs venus, sans doute peu d'années après l'ensevelissement du roi, dérober les bijoux et les objets en métal précieux renfermés dans la tombe, car on a trouvé les traces de cette effraction à la suite de

(1) Elles ont été excellemment résumées par M. Ch. Boreux, conservateur adjoint du département égyptien du Louvre, dans le premier numéro (15 janvier) d'une nouvelle revue, *Beaux-Arts*, que nous recommandons à nos lecteurs pour ses exactes informations, et par M. Paul Mathiex dans l'*Action française* du 16 février.

(2) Ou Tut-Ank-Amen, suivant l'orthographe anglaise : les deux écritures sont également valables.

(3) Des dessins ou photographies en ont été donnés au fur et à mesure du déblaiement, dans le *Times* et le *Petit Parisien*, et l'*Illustration*, dans ses numéro des 3, 10 et 24 février et 3 mars, vient d'en publier de nombreuses et belles reproductions accompagnant des articles d'un de nos meilleurs archéologues, M. P. Montet, qui a vu et étudié sur place ces trouvailles.

laquelle le tombeau fut dissimulé sous des obstacles si nombreux qu'on perdit dans la suite le souvenir de son emplacement. La chambre suivante, non encore ouverte — et qu'on n'ouvrira pas avant la fin de l'année, peut-être pour laisser le temps de se calmer à l'effervescence qui s'est manifestée en ces dernières semaines dans la population égyptienne, choquée de ce qu'elle considère comme un sacrilège, — contient le sarcophage lui-même : on s'en est assuré par une ouverture pratiquée dans la porte. Mais ces trois salles représentent-elles le véritable lieu de sépulture de Toutânkhamon, le tombeau que, comme tous les pharaons, il dut se préparer de son vivant? Leur petit nombre, leur exiguïté, l'absence des grandes décorations murales qui sont de règle dans les tombes royales, permettent d'en douter et, si l'on rapproche de cette médiocre installation et de cet entassement désordonné du mobilier funéraire ce que nous savons et que nous avons raconté ici même, lors de l'entrée au Louvre en 1920 du magnifique groupe d'*Amon et Toutânkhamon* (1), des rancunes et des actes de violence (le groupe du Louvre en porte les traces) qui s'exercèrent après sa mort sur ce gendre et successeur du roi hérétique Aménophis IV, on se demande si, comme le pensent les savants conservateurs du musée égyptien du Louvre, MM. Georges Bénédite (2) et Charles Boreux, Toutânkhamon n'aurait pas été dépossédé de sa tombe par son successeur Horemheb, ursurpateur déjà de beaucoup de ses monuments, et si la sépulture découverte par lord Carnarvon n'est pas une simple resserre.

Il n'en reste pas moins que les trouvailles de M. Carter sont des plus intéressantes et constituent l'événement le plus important qui se soit produit en Égypte depuis cinquante ans. Mais le tapage fait autour d'elles ne doit pas faire oublier toutes celles, plus importantes encore, de nos savants français : de Champollion à qui l'on doit le déchiffrement de hiéroglyphes; de Mariette mettant au jour le Sérapéum de Memphis ; de son continuateur Maspero pénétrant dans plus de vingt pyramides inexplorées et y découvrant quantité de textes, exhumant le temple de Karnak, retrouvant à Déir el-Bahari, en 1881, non pas une, mais trente-six momies de rois et de princesses royales des XVIIe, XVIIIe et XIXe dynasties, parmi les-

(1) V. *Mercure de France*, 1er septembre 1920, p. 488 et 489.
(2) V. ses interviews dans le *Figaro* du 24 février et le *Matin* du 25 février.

quels ceux des plus grands pharaons : Sésostris, Aménophis Ier, Séti Ier, Ramsès II, sans penser à tenir le monde au courant jour par jour de ces émouvantes découvertes ; de M. de Morgan trouvant le trésor de Dachhour remontant à la XIIe dynastie, qui fait aujourd'hui l'émerveillement des visiteurs du Musée du Caire ; de M. Loret découvrant les tombes d'Aménophis II, d'Aménophis III, de Thoutmôsis Ier, de Thoutmôsis II, de Thoutmôsis IV, etc. Et l'on ne doit pas perdre de vue que la France a été la première à frayer la voie où se sont engagées après elle les autres nations et que c'est elle qui a amassé la riche moisson de documents de toute sorte dont l'histoire et la science ont tiré tant de profit.

Mémento. — La librairie Hachette vient de reprendre, avec un magnifique volume consacré aux peintures de Rembrandt, la publication, interrompue par la guerre, de sa belle et utile collection des « Classiques de l'art » qui, comme on sait, donne dans un même volume la reproduction de toutes les créations d'un maître (*Rembrandt : l'œuvre du maître* ; in-8°, xxxii-607 p. av. 643 fig. ; 40 fr.) Comme les précédents, le recueil se compose de deux parties : œuvres authentiques de Rembrandt ; œuvres seulement attribuables ou faussement attribuées au maître. Les premières sont représentées ici par 604 pièces ; mais il faut en ajouter encore quelques autres que l'auteur ne semble pas connaître, telles les trois que publiait en 1921, dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1), le savant connaisseur qu'est M. Bredius. Elles sont classées par groupes de même espèce : sujets historiques ou religieux, portraits, etc., et placées, dans chaque groupe, suivant leur date d'exécution. Nous aurions préféré voir suivre l'ancien système adopté jusqu'ici dans ces volumes, c'est-à-dire l'unique classement chronologique qui a l'avantage de montrer l'évolution et l'épanouissement progressif du génie de l'artiste étudié ; les excellentes tables qui terminent ces recueils suffisaient à ce groupement par sujets. Ces reproductions sont accompagnées, à la fin du volume, de plusieurs pages donnant sur les œuvres représentées les renseignements historiques et critiques nécessaires, puis de trois index par ordre chronologique, par musées et collections, enfin par sujets, et une notice biographique sur Rembrandt sert d'introduction au recueil. Il est seulement regrettable que la traduction de tous ces textes (car nous avons affaire, comme dans les volumes précédents, à une édition française d'une collection allemande) ait été faite, semble-t-il, en Allemagne même et non chez nous, où cependant les bons traducteurs ne manquent

(1) Livraison d'avril 1921.

pas : il en résulte un français singulier, d'une lecture souvent pénible. Mais, ces réserves faites, l'ouvrage est indispensable à tous ceux, historiens, collectionneurs, antiquaires, ou simples curieux d'art, qui, ne pouvant se payer le luxe de posséder le grand ouvrage en 8 volumes de Bode et Hofstede de Groot, désirent être renseignés sur l'œuvre du maître.

Deux autres recueils moins importants : *L'Enfant à travers les siècles* et *Les plus beaux portraits de femmes* (2 vol. in-18, chacun de 64 p. avec grav. : 6 fr.) ont été édités par la même maison Hachette. Ce sont deux charmants petits volumes, comprenant chacun une cinquantaine de reproductions de peintures précédées d'une brève introduction, cette fois rédigée par un Français, M. Charles Moreau-Vauthier. Le choix des œuvres est généralement bon, surtout pour les portraits féminins ; mais on regrette l'absence de certaines œuvres : par exemple on eût aimé voir, figurer parmi les effigies d'enfants, le célèbre *Enfant bleu* de Gainsborough dont nous parlions ici dernièrement. Il y aurait lieu aussi de rectifier dans plusieurs légendes les indications de collections (par exemple le *Portrait de Mme Récamier* par Gérard n'est plus à l'Hôtel de Ville de Paris, mais, depuis plusieurs années, au Petit Palais ; celui de de *Giovanna Tornabuoni* par Ghirlandajo a passé depuis plus de quinze ans de la collection Rodolphe Kann, aujourd'hui dispersée, dans celle de Pierpont-Morgan puis, avec celle-ci, au Musée de New-York, etc.).

Le « *Studio* » de Londres a fait paraître dernièrement, dans ses éditions, un très beau et remarquable volume consacré aux eaux-fortes de notre compatriote Meryon (*The etchings of Charles Meryon* ; London, offices of « The Studio » ; in-4, av. 47 planches ; 2 guinées). On sait assez l'importance et la beauté de l'œuvre gravé de Meryon, et en quelle estime, se traduisant par des prix fantastiques, il est tenu par les collectionneurs. A ceux qui ne peuvent se donner le coûteux plaisir de posséder des épreuves originales du maître nous recommandons particulièrement ce volume qui leur donne, en 47 planches en hélio ou en photogravure, des fac-similés fidèles des plus belles de ces planches : le *Stryge*, la *Galerie Notre-Dame*, la *Morgue*, le *Petit Pont*, la *Tourelle de la rue de la Tixéranderie*, la *Rue des Chantres*, le *Ministère de la Marine*, etc., accompagnées d'une importante notice due au savant conservateur du Cabinet des estampes de Londres, M. Campbell Dodgson.

Enfin, nous voudrions signaler parmi les derniers numéros spéciaux qu'a publiés cette même revue et qui, comme on sait, sont toujours établis avec tant de soin et savent grouper sur une même question des documents d'un si grand intérêt, un très beau recueil de dessins à la plume ou au crayon depuis Dürer jusqu'à nos jours (*Drawings in pen and pencil from Dürer's day toours* ; London, The Studio, 1922).

On y trouve en 160 pages, précédées de 24 pages d'appréciations critiques dues à M. George Sheringham, un choix d'admirables dessins des plus grands maîtres de tous pays, empruntés aux diverses collections publiques ou privées d'Angleterre, d'Autriche, d'Italie ou de France : pages de Dürer, Corrège, Léonard de Vinci, Gentile Bellini, Botticelli, Titien, Michel-Ange, Raphaël, Véronèse, Tintoret, Guardi, Tiepolo, Rembrandt, Claude Lorrain, Ingres, Meryon, Daumier, Lepère, Constable, Gainsborsugh, Cotman, Wilkie, Lawrence, Kate Greenaway, Aubrey Beardsley, Brangwyn, etc. C'est une jouissance exquise de feuilleter ce bel album.

AUGUSTE MARGUILLIER.

POÉTIQUE

La Pléiade, Librairie de France. — *La Muse française*, « Le Figaro », 13 février 1921. — « *La Muse française* », revue du mouvement poétique, n° 1, mars 1922. — Fernand Divoire : *Rapport sur les Tendances nouvelles de la Poésie*, « Revue mondiale », 15 novembre 1921. — Paul Valéry : préfaces. — *Les Tendances de la jeune poésie*, enquête, « Le Figaro », premier article : 9 avril 1922. — *La jeune littérature*, enquête, « Revue hebdomadaire », 14 et 21 octobre-4 novembre 1922. — Jules Romains : *Petite introduction à un Cours de Technique poétique*. « Nouvelle Revue française », 1er juillet 1922. — Georges Chennevière : *De la nécessité d'une Discipline poétique*, « Mercure de France », 1er octobre 1921.

J'aborde cette rubrique avec autant de modestie que de décision.

La modestie vient de ce que les techniques les plus fausses, les plus mauvaises, les plus usées n'empêchent nullement l'éclosion d'une œuvre d'art exquise, par la seule vertu d'un sentiment sincère. Cependant, c'est infiniment rare. Presque toujours, la création en poésie comme en peinture ou en musique, est liée à l'originalité du mode qui l'exprime. Prenons, par exemple, la plus grande poétesse française, Marceline Desbordes-Valmore. Il est difficile d'imaginer plus de négligence et d'abandon dans l'emploi de moyens plus pauvres. Or, rien que par sa spontanéité jaillissante, sa passion engendrait des trouvailles, desquelles presque tout l'art de Verlaine est né.

Ainsi je n'attache pas foncièrement à la poétique l'importance artistique que la poésie peut prendre d'elle-même à travers toute expression, par suite d'impondérables qui échappent le plus souvent à l'analyse.

Mais les mécanismes n'en doivent pas moins provoquer un examen approfondi, pour que précisément la poésie en soit allégée. Les confusions sur la technique entravent la communication

poétique. Et l'examen du mécanisme ne doit pas tant porter sur sa valeur esthétique, forcément changeante, que sur la *réalité* de ses rouages.

Depuis la guerre, on discute plus abondamment et plus aigrement que jamais des organes de notre poésie : ce ne sont que polémiques hasardeuses, affirmations gratuites, perpétuels à-priorismes, éternelles redites non contrôlées. A part de rares exceptions, ni les professeurs, ni les critiques, ni les poètes ne semblent se douter qu'un contrôle rigoureusement objectif est aujourd'hui possible, entièrement indépendant de ce que nous croyons ou voulons entendre et comprendre, que nous pouvons même y soumettre l'histoire, c'est-à-dire le mécanisme ancien comme le moderne. L'histoire de notre art poétique est d'ailleurs complètement à refaire, rien que d'après les témoignages des XVIIe et XVIIIe siècles. M'étant ainsi appliqué depuis près de trente ans à discerner ses réalités, il m'a paru qu'en me servant des publications et articles courants, puis aussi des livres anciens totalement ignorés de nos lettrés, je pourrais faire profiter le public de mes expériences et lectures, en dehors de toute théorie préconçue et de tout système, personnel ou autre.

On annonce une *Prosodie* de M. Jules Romains, un *Art poétique* de Mme de Noailles, un *Art poétique* de Mme Lucie Delarue-Mardrus, une *Versification* de M. P.-N. Roinard, un *Art eurythmique* de M. Raymond Clauzel. Nous sommes loin de la première époque symboliste, alors que les poètes, tout en écrivant volontiers sur la technique de leur art, croyaient nuisible d'entrer dans le détail, de s'arrêter à des « vétilles », suivant l'expression de M. André Fontainas resté fidèle à cet état d'esprit. Nous aurons du pain sur la planche. En attendant, déblayons-la de ce qui a paru sur la question ces récentes années.

Les écrits sur la poétique peuvent être divisés en trois groupes comme les œuvres mêmes des poètes :

1° Défense des règles strictes imposées par la tradition *officielle*. (Je dis « officielle », parce qu'il n'y a pas qu'une tradition ; il y en a une autre, fondée sur l'expérience, qui est aussi vraie et qui peut s'accorder avec ce qui en paraît le plus éloigné ; nous aurons souvent l'occasion de le remarquer.)

2° Défense d'une modification des règles officielles dans la limite de leur cadre élargi.

3° Défense de tous les moyens expressifs applicables au poème.

A la première division appartenait le manifeste de **La Pléiade** (mais il restait dans les généralités, et je ne veux m'occuper que d'idées précises comme des faits), puis le manifeste de **La Muse française**, association de quarante-deux poètes ayant pour président M. Raymond de la Tailhède et vice-présidents MM. Fernand Gregh et Léo Larguier. Il y était dit des choses non moins vagues. Dans la revue du même nom, organe du groupe, le premier numéro annonçait : « Nous saluons les mainteneurs du vers français dans ses deux éléments essentiels, à savoir, la cadence du rythme et le son de la rime. » Quelle « cadence » ? quel « son » ? Au lecteur de se débrouiller. Cependant M. André Thérive croyait pouvoir écrire dans les pages suivantes :

Le vers libre proprement dit, le « rythme subjectif » a fait entièrement faillite. On a accordé confiance pendant vingt, pendant trente années, aux essais les plus audacieux, espéré que l'oreille s'accoutumerait. En fait, il ne reste, du vers libre symboliste que les principes, à peine élargis, de La Fontaine...

M. André Thérive doit être bien jeune, sinon il aurait pu lire ces affirmations gratuites dès 1895. Je donne cette citation comme exemple de ce que je ne prendrai jamais la peine de réfuter, ni même de signaler. Si M. Thérive nous avait montré ce qu'était pour lui un « rythme subjectif », et comment il entendait « les principes élargis de La Fontaine », il en eût été autrement, on aurait été sur un terrain « objectif », et l'on eût pu s'y aborder.

Dans son **Rapport sur les tendances nouvelles de la Poésie**, M. Fernand Divoire écrivait au contraire :

Aujourd'hui on s'efforce de supprimer tous les obstacles ; il n'y a plus de discussion sur les vers-libristes...

Et il ajoutait :

Il n'y a pas d'art révolutionnaire. Il y a simplement un art de plus en plus large et de plus en plus riche en moyens, de plus en plus simple et éloigné du convenu...

Telles sont les généralités opposées qu'il suffit d'enregistrer une fois pour toutes.

Les préfaces dont on a beaucoup parlé de M. Paul Valéry à *Connaissance de la Déesse*, par M. Lucien Fabre et à une nouvelle édition de l'*Adonis* de La Fontaine rentrent dans la pre-

mière division. Mais il n'y est touché que par nomenclature péjorative à des éléments matériels de notre sujet ; ce sont de simples assertions souvent trompeuses ; comme quand M. Valéry attribue le choix des rythmes irréguliers à l'influence de la musique, et quand il parle de « philologie » et de « phonétique » à propos du symbolisme, dont le grand tort fut précisément de ne s'en être pas préoccupé. Il traite surtout dans ces pages de l'esthétique et de la psychologie de son art, sur quoi l'on peut dire tout ce qu'on veut, alors que j'entends me restreindre, pour commencer, à la physique de la poétique, à ses faits patents et aux idées qui s'y rapportent.

Quoique pour notre sujet l'on n'y trouve rien à glaner, il faut retenir l'enquête littéraire par M. Gilbert-Charles, au *Figaro*, sur **Les Tendances de la jeune poésie**, pour l'imprécision technique dans laquelle, tout en prônant son saint, chaque poète demeura. Cette imprécision continuelle est en effet un signe du temps, le signe d'une profonde incertitude, qui n'est que le fruit de l'ignorance. Dans l'enquête sur **La jeune littérature** de la *Revue hebdomadaire*, même constatation, et oppositions générales comme celles de M. Thérive et de M. Divoire. A noter ces déclarations de M. Pierre Camo, poète pour lui-même très traditionnaliste : « Quand au vers libre, il vit toujours... Dans l'enseignement de Charles Maurras... je ne vois rien d'irréductiblement incompatible avec le vers libre. » De M. Pierre Drieu La Rochelle : « Peu importe les formes, si la forme est solide, simple. Pourquoi ne pas tenter tour à tour ou ensemble le vers régulier, le vers libre, la prose rythmée ? »

Nous devons écarter moins rapidement les deux articles que M. Georges Chennevière, **De la nécessité d'une discipline poétique**, et M. Jules Romains, **Petite introduction à un cours de technique poétique**, publièrent pour annoncer le dit cours, qu'ils firent en commun au Vieux-Colombier.

Ils sont partis de cette idée que la poétique ne s'enseigne nulle part comme la peinture, la musique, etc. ; que ce qu'on en a appris incidemment dans les classes est tombé dans l'oubli de toutes les notions restées incomplètes ; qu'en tous cas, si les poètes de tradition classique ont une technique précise, les autres n'en ont pas, ne s'étant jamais donné la peine de la formuler. Ainsi M. Jules Romains

Les imagine-t-on mis en demeure d'exposer et de justifier leur technique par le menu, de *l'enseigner* ? Ah ! il est facile de laisser entendre, en quelques pages entières et sans condescendre à de vulgaires précisions, qu'on a ses secrets aussi de technique laborieusement forgée, qu'on obéit à des règles très savantes et très mystérieuses et que le vers « moderne », c'est encore plus « calé » que le vers classique. Mais le moindre point sur l'i ferait bien mieux notre affaire.

J'ai dit plus haut que les symbolistes en général s'étaient trop défiés du détail ; ils n'en ont pas moins énoncé nombre de principes dont il a été facile de dégager l'essentiel. Sans ses habitudes bien connues d'ignorer tout ce qui n'est pas lui, M. Jules Romains aurait pu s'en apercevoir.

Dans sa « *Prosodie de l'Ecole moderne* (1844), précédée d'une lettre à l'auteur par Victor Hugo et d'une préface d'Emile Deschamps », prosodie dont certaines parties sont très supérieures au *Traité* de Banville, Wilhem Ténint écrivait :

Jusqu'à ce jour, la nouvelle école, c'est-à-dire l'école qui s'est inspirée des seuls vrais principes de l'art, a mis en pratique une forme splendide, en harmonie avec sa pensée plus large ; mais n'ayant pas formulé les règles que, d'ailleurs, on trouvait appliquées dans ses ouvrages, ou ne les ayant formulées qu'*accidentellement, isolément, dans des articles de journaux ou des préfaces*, les jalons du chemin tracé disparaissaient, de sorte qu'il semble à beaucoup de personnes *qu'elle n'a suivi que les lois de sa fantaisie*, et que les quelques doctrines qu'elle a mises en avant sont sans aucune corrélation et ne peuvent se réunir en un corps de doctrine. Le contraire est la vérité (p. 13).

Les passages que j'ai soulignés nous montrent à quel point les questions se représentent toujours de la même façon : après des aveuglements plus ou moins volontaires.

Aussi est-il assez piquant de lire après Wilhem Ténint cette phrase de M. Georges Chennevière : « L'école romantique, si féconde en génies de premier ordre n'a pas créé de style durable, *parce que les poètes d'alors ne se sont mis d'accord que sur des négations, et qu'ils n'ont pas su ou pas voulu constituer une technique organiquement nouvelle.* » C'est tout de même raide de lire des choses comme ça, quand on connaît les traités romantiques de Ténint et de Banville, sans compter plusieurs autres !

Mais il n'y aurait peut-être pas un paragraphe, dans les articles de ces messieurs, qui ne renferme une erreur. Je ne veux

retenir que la principale. Selon eux, la raison d'être d'un cours de poétique est dans la nécessité pour les poètes d'obéir d'abord à une « *technique impersonnelle* », la même que donnent aux artistes l'Ecole des Beaux-Arts et l'enseignement des maîtres. Rien n'est plus faux. Ce n'est pas la « technique » d'un art qui peut être « impersonnelle », ce sont les *éléments* de la technique. *L'art* diffère précisément de *l'industrie* par la personnalité de la technique. Qu'ils soient architectes, peintres, sculpteurs ou musiciens, les artistes mentionnent qu'ils furent élèves d'un maître, d'une expérience personnelle, et non d'un code, d'un ensemble de formules passe-partout. Le défaut des « écoles » est particulièrement de substituer la formule à l'expérience. Aussi, même aux Beaux-Arts, on est d'un « atelier ». Mais les diverses techniques emploient des éléments communs, qui se réduisent à la *matière* même de l'art dont on se sert. MM. Chennevière et Romains la confondent avec la *façon* dont on s'en sert. Il y a une technique générale des gammes, des tons, des consonnances etc. ; du violon, de la flûte, du cor, etc., comme du fusain, du crayon, de la plume ; comme de la couleur, de l'huile, du pastel ; de la pierre, du fer, du bois, du plâtre ; mais même pour chacune de ces matières, indépendamment de la technique expressive personnelle, il peut y avoir une manière propre de comprendre la mise en œuvre. (Cela n'empêche point M. Romains d'écrire : « Une technique est impersonnelle, ou elle n'est point. Le seul rôle des « personnes » dans l'affaire est de favoriser *l'évolution* (!) de la technique en se chargeant d'une *codification* (!) — conciliez, si vous pouvez, les deux termes ; — depuis longtemps attendue et préparée. » *Codification* ! nous y sommes. On voit de quelle fausseté scolaire est imprégné l'esprit de l'auteur.)

Or la matière d'une technique poétique n'est pas dans la façon de se servir du mouvement verbal et de l'harmonie verbale, elle est dans les éléments de ce mouvement et de cette harmonie : éléments du langage, de ses sons, de ses mots, de ses groupes de mots, de ses phrases, combinés avec les éléments qui déterminent ses figures rythmiques, harmoniques et mélodiques. La versification la plus conventionnelle est un complément de l'étude physiologique, acoustique et historique du langage ; elle ne peut d'aucune manière s'enseigner à part, surtout lorsqu'on se place,

comme nos deux poètes-professeurs, à un point de vue réformiste. Cependant MM. Jules Romains et Georges Chennevière ont prétendu établir des *recettes*, alors que, même pour la cuisine, on sait combien elles sont arbitraires et insuffisantes, et que seul compte l'enseignement du « chef » ou du « cordon bleu ». Aussi peut-on attendre avec curiosité la *Prosodie* de M. Romains.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos de la Prière sur l'Acropole. — *La Prière sur l'Acropole* est, sans conteste possible, un des plus beaux morceaux de la littérature française envisagée dans son ensemble. C'est déjà quelque chose ! Tout y est, en effet : un style d'une qualité personnelle incomparable, une expression adéquate à la pensée, une émotion profonde, beaucoup de savoir avec beaucoup de facilité, et ce je ne sais quoi de suprême, où l'on sent que l'inspiration et que l'art se sont fondus dans une définitive, dans une chantante unité.

J'ai relu récemment encore ces pages uniques ; des larmes d'admiration me sont montées aux yeux devant tant de beauté. Cependant, à la seconde même où les caractères d'imprimerie nous entrent dans la prunelle pour s'effacer à mesure, l'esprit chemine; il va, il vient, il court au delà de la ligne qu'on lit ou bien revient en arrière vers la ligne qu'on a déjà lue ; il s'y fixe quelquefois, sans plus pouvoir s'en arracher.

Ainsi m'advint-il.

Une phrase éclipsa pour moi toutes les autres, domina, s'imposa, impérative, à mon attention.

Ce fut cette phrase célèbre :

« Une littérature qui, comme la tienne (celle de la Grèce), serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Au premier moment, ça paraît clair. En effet, on a saisi aujourd'hui le sens intime de la Prière. Autrefois, on voulait y voir la glorification d'une Grèce hiératique, à la façon de nos Parnassiens extasiés devant l'Olympos, surtout depuis qu'il ne s'appelle plus l'Olympe.

Cette glorification y est bien. Seulement, il n'y a pas qu'elle.

En s'adressant à la « déesse orthodoxe », Renan lui dit, substantiellement, qu'il l'honore, mais qu'elle ne l'amuse guère ; j'ai toujours vu dans ces pages moins une invocation à la « Salutaire » qu'un hymne à la Poésie celtique. L'auteur ne le manifeste-t-il pas clairement ? Il nous avoue qu'il aime ses maladies, qu'il se complaît en sa fièvre. « Une philosophie perverse sans doute, nous assure-t-il, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. »

Que cela est divinement noté, et que cela nous explique peu ce que peut bien être « une littérature saine de tout point » ! Dans l'espèce, cette littérature serait la littérature grecque, sans que l'on précise néanmoins de quelle époque il s'agit. Admettons que ce soit la littérature contemporaine du Parthénon, celle du ve siècle avant notre ère, celle, donc, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Thucydide, de Platon, de Gorgias et de Protagoras, de beaucoup d'autres !

Il y a, me semble-t-il cependant, belle lurette qu'on reproche au malheureux Euripide son esprit à facettes, ses contradictions en matière morale et religieuse, son penchant pathologique au doute, son habileté naturelle à soutenir successivement toutes les croyances, comme un Renan avant la lettre transporté sur la scène.

Je sais bien qu'il manque a Euripide le parfum mélancolique des fougères armoricaines. Le principe d'âme est chez lui, malgré tout, le même que chez tous les tourmentés de nos jours. Il a, lui aussi, l'esprit « profondément gâté ».

Pour ce qui est de la transformation graduelle du bien en mal et du mal en bien, n'est-ce point Gorgias, n'est-ce point Platon, déjà nommés, n'est-ce point Socrate encore, que l'on accuse d'être les pères de cette sophistique maladive où Renan semble se complaire ?

Voilà donc déjà des écrivains pas très bien portants, suivant la conception renanienne. En dehors d'eux, on chercherait vainement chez les autres cette hygiène fatigante qui répugne à Renan.

Choisissons quelques exemples dans cette littérature « saine de tout point ». Ces exemples vont nous mener loin, — nous mener, si je ne m'abuse, jusqu'à certains arcanes de la mentalité de notre auteur.

Je m'arrête à quelques faits littéraires qui courent dans toutes les mémoires.

Une femme adultère, aidée de son amant, tue son mari; la fille de cette femme, outrée du crime, inapaisée malgré le temps, instruit son frère plus jeune, l'arme à la vengeance, et ce fils, implacablement, tue sa mère. C'est le sujet de *l'Electre* de Sophocle, — encore vivante dans *l'Electre* de Poizat.

Un inventeur, un bienfaiteur de l'humanité, châtié par Dieu, est cloué sur un roc inaccessible où un vautour lui dévore un foie sans cesse renaissant. C'est le sujet du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle,— et ce Prométhée pourrait encore affronter la rampe aujourd'hui.

Rien dans ces deux drames, pour n'en point citer d'autres, rien qui puisse être qualifié de sain ou de pas sain. Aucune de ces appréciations n'est ici à sa place. Il y a là de la force, de l'énergie, de la violence, de la brutalité, si l'on veut. Il n'y a point de rainure par où l'ennui se puisse glisser. Et c'est bien la littérature du siècle de Périclès.

Mais alors, quelle était l'idée dernière de Renan, quand il attribuait à la littérature de ce siècle d'or ce caractère de fastidieuse rigidité, de canonique ataraxie?

Nous le saurons par l'éducation même de Renan.

Dès le collège de Tréguier, dès son enfance la plus tendre, Renan avait été nourri de latin. Ce serait un point d'histoire curieux à établir que de rechercher si certaines classes, si peut être les récréations, comme cela doit se pratiquer encore dans quelques séminaires, se faisaient en latin à Saint-Sulpice. Toujours est-il que Renan me dit un jour :

— Je pense en latin. Ce que j'écris n'est que la traduction de ce latin intérieur en français vulgaire.

Son sourire indiquait le grain de sel, — un grain assez gros, — que comportait cette boutade. Il n'en est pas moins vrai que le latin lui resta familier jusque dans la vieillesse.

Quand aborda-t-il donc l'étude de la littérature grecque?

La première rencontre sérieuse eut lieu à Saint-Nicolas du Chardonnet, alors sous la direction de M. Dupanloup; car, ainsi parle toujours Renan : M., c'est à savoir, *Monsieur* Dupanloup. Renan est dans la bonne tradition. *Monseigneur*, me répétait-il souvent, ne s'emploie qu'au vocatif! Cela est incontestable. Mais

Monsieur est aussi un vocatif, à l'origine, et ne signifie pas autre chose que *mon seigneur*. Nous pouvons donc hardiment parler de *Monseigneur* Dupanloup, même lorsque ce n'est pas à lui que nous nous adressons.

Mgr Dupanloup était un lettré des mieux avertis. Son discours de réception à l'Académie française du 9 novembre 1854, — plaquette aujourd'hui rarissime et que possède mon fonds du Sénat, — contient sur le style et sur les synonymes des remarques dont il faut s'être pénétré.

Mgr Dupanloup était, de plus, un humaniste passionné. Et ici nous allons nous amuser. Mgr Dupanloup avait mécontenté le clergé de l'époque, pour avoir voulu introduire à Saint-Nicolas du Chardonnet l'enseignement des humanités tel qu'il se pratiquait à la Faculté des Lettres. Et Renan était du côté des mécontents !

Renan tenait déjà et tint toujours depuis pour les vieux maîtres de Saint-Sulpice, pour la théologie, pour les mathématiques, pour les sciences naturelles, pour l'exégèse — seules études qui lui parussent dignes d'attention. Il garda toujours, il exprima toujours à Mgr Dupanloup une reconnaissance personnelle. On voit aussi par certains passages des lettres à sa mère, — il avait alors dans les dix-sept à dix-huit ans, — que ce vibrant esprit ne pouvait pas ne pas sentir résonner en lui des musiques ineffables devant les vers des grands tragiques (1). Mais, au fond de lui-même, il n'approuvait pas Mgr Dupanloup et il se méfiait de la littérature grecque ! Pour moi, il est resté jusqu'à la fin et jusqu'au tuf le prêtre rigide de Saint-Sulpice. On n'imagine pas à quel point, quand on examine l'œuvre de Renan, on se trouve en présence d'un catholique convaincu.

Un fait échappé à tout le monde, un fait incroyable, un fait incontestable cependant, un fait dont l'origine plonge dans cette vénérable discipline sulpicienne qui marqua, dès le début, de son empreinte cette nature profonde et réfléchie, c'est que nulle part chez Renan on ne trouve une trace quelconque d'un contact direct, comme on en voit chez tous les humanistes, avec un auteur grec. Il avait des idées générales sur la Grèce, sur la littérature de la Grèce ; elles abondent dans ses écrits. Il n'entretenait un com-

(1) Voir *Lettres du Séminaire*, p. 123, p. 147. Ces lettres sont de 1840 et de 1841. A la page 123, je lui sais particulièrement gré d'avoir senti le « charme inexprimable » de certain passage d'Aristote, ce sentir là n'est pas donné à tout le monde.

merce intime avec aucun des représentants de cette littérature.

Je dis littérature, je ne dis pas philosophie. Platon et Aristote, qu'on peut lire dans des traductions, ne nous initient pas nécessairement aux beautés littéraires de l'Hellade. Ils nous fournissent tout au plus le moyen de disserter sur la beauté grecque, sans que pour cela nous la pénétrions. J'ai parcouru, l'un après l'autre, tous les volumes de M. Renan. Je me suis appliqué à me remettre dans l'oreille toutes nos conversations. Jamais je n'ai pu saisir chez lui une connaissance personnelle avec un des grands poètes, avec un des grands écrivains de la Grèce, en tant que poète et en tant qu'écrivain.

Mes recherches m'ont même amené au résultat contraire. Dans les *Origines du Christianisme*, par exemple, il est tout à fait caractéristique de lui voir citer, que dis-je ? de lui voir mentionner Euripide, à l'occasion d'événements indifférents et postérieurs, relatifs à la connaissance que Néron pouvait avoir d'une tragédie perdue d'Euripide, le *Bellérophon*, ou relatifs encore au tombeau de ce poète. La mentalité d'Euripide, si voisine de la sienne propre, ne le frappe point. C'est toujours l'archéologue, c'est toujours l'historien qui entre en scène ; ce n'est jamais l'helléniste. Il s'intéresse passionnément à Homère, non point à cause des adieux d'Hector et d'Andromaque, mais à cause des théories de Fréderic-Auguste Wolf sur la genèse des épopées. D'ailleurs, comme en témoigne le soigneux *Catalogue* de sa bibliothèque, dû à M. G. Bénédite, Renan n'avait pas d'Homère.

Une preuve intéressante de ce que nous avançons nous est fournie par une masse d'observations minuscules. J'en retiens deux. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1875, p. 2623, sur le Congrès de Palerme, donc, en pleine Sicile, au moment même où il songe à Théocrite, Renan nous entretient des « muses sicélides », *Sicelides Musæ*, tout comme dans Virgile (1). Il pensait latin plus volontiers que grec. Leconte de Lisle, plus tard, devait nous parler de la « mer sikélane ». Je ne sais lequel des deux je préfère. Je crois que ce sont encore les *Muses de Sicile*.

(1) Le morceau, charmant d'ailleurs, a été recueilli dans les *Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878, p. 112. Dans les deux extraits, les *muses sicélides* sont en italiques et ont un accent aigu sur le *é* de *cé*, sans que Renan, dans les *Mélanges*, ait, après trois ans, atténué le latinisme.

Voici qui est plus piquant.

On sait qui est le poète Apollonius de Rhodes, auteur des *Argonautiques*. Du moins, si on ne le sait pas chez tous, tous les libraires, le personnage est bien connu à l'Université et dans cette Faculté des Lettres que Renan prisait si peu.

Les *Argonautiques* sont, en réalité, non pas un poème épique, mais bien le premier *roman* d'analyse sentimentale. La peinture délicate de l'amour, au fur et à mesure qu'il se développe dans le cœur de Médée, est une des plus belles trouvailles du génie hellénique, encore assez vénérable, puisque nous sommes, avec Apollonius, entre le quatrième et le troisième siècles avant notre ère. Virgile, si cher à Renan, fut un des fervents d'Apollonius.

M. Renan n'hésite pourtant pas à ranger Apollonius de Rhodes tout en un tas avec des écrivains de beaucoup postérieurs, avec Apollodore, Elien, Diogène Laërce, Athénée et « autres *polygraphes* ». (*Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878, p. 396.)

Oh ! nous en avons tous fait et nous en ferons bien d'autres. Ce *lapsus* nous sert uniquement ici à illustrer un côté particulier de Renan. Il nous permet aussi de pénétrer enfin l'esprit de la fameuse phrase dont nous nous tourmentions :

« Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Renan, de la meilleure foi du monde, confondait la *littérature* avec l'*architecture !* On comprend sans peine qu'un Parthénon éternel, par sa perfection uniforme et continue, finisse par nous lasser ; on ne le comprend pas d'une littérature qui ne présente aucun de ces caractères d'uniformité.

Et c'est le Parthénon, le Parthénon seul, — ce n'est pas l'*Acropole !* — que Renan avait en vue. Dès le début, avant d'attaquer la *Prière*, il décrit le saisissement qui le prit au spectacle du Rocher sacré :

« Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin. »

Le terme est suggestif. Nous autres, saturés de lettres classiques, depuis l'enfance, — cela se passait du moins ainsi de mon temps, — nous n'aurions pas, devant le Parthénon, la *révélation*, nous aurions la *confirmation* du divin, puisque, dès la sixième, dès les fables d'Esope, on nous élevait dans le culte de la perfection hellénique. Renan était plus nouveau dans le temple.

Qu'est-ce que cela fait au bout du compte ? Renan intitule cette page merveilleuse :

« Prière que je fis sur l'*Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté.* »

Finissons donc par où nous avons commencé. On peut exalter un peuple, même sans l'avoir approfondi dans tout son immense génie. Que M. Renan ait pénétré la *beauté parfaite* de l'architecture grecque, en laissant la littérature grecque à l'écart, la Prière n'en reste pas moins un des fleurons éclatants et délicats de la couronne littéraire de la France.

JEAN PSICHARI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les Précurseurs de Lord Carnarvon. — Avec l'année 1815 une ère d'épreuves commença pour M. Bernardin Drovetti, Consul en Égypte de S.M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie. L'écho de la chute foudroyante de son Auguste Maître vibra douloureusement en son cœur. Car il aimait Napoléon et l'avait toujours servi avec un zèle dévoué, reconnaissant en lui, dont le nom de famille était Buonaparte et l'île natale la Corse, un « pays », un homme de sa race, — M. Drovetti était Piémontais (1), M. Drovetti en souffrit aussi dans son prestige : il perdit un poste qui, auprès de Méhémet-Ali, était souvent aussi considérable que celui d'un ambassadeur à la Porte. Et il se prit à trembler pour sa « collection ». Sans souhaiter la prolongation indéfinie de la guerre, le ci-devant Consul avait, en effet, ses raisons pour y trouver son compte. M. Drovetti qui ne manquait ni d'une certaine culture, ni de goût, ni surtout de flair, s'occupait de rechercher en Haute-Égypte des antiquités. Il s'y livrait à des fouilles, grâce à un firman du Pacha, mais en s'entourant de toutes sortes de précautions, presqu'avec mystère, de crainte de donner l'éveil. Jusque-là nul n'avait troublé sa quiétude. Le paralytique Colonel Missett, son collègue britannique, expliquait ses fugues fréquentes dans le Saïd par l'absurde dessein de tramer, au profit de Buonaparte, des intelligences avec les beys. Le Pacha, qui savait à quoi s'en tenir, le regardait comme

(1) Né le 7 janvier 1776 à Barbanie, mort fou à Turin, le 9 mars 1852. Consulter les *Notizie Biografiche sul Cavaliere Bernardino Drovetti*. Torino, 1857.

un maniaque et les indigènes comme un sorcier. Ses agents étaient discrets. Aussi son *okelle* (1) était-elle devenue, sans que seulement on s'en doutât en Europe, un véritable petit musée. Les circonstances elles-mêmes se faisaient complices. Les croisières anglaises balayaient la Méditerranée. Les idées qu'en Europe on entretenait relativement à l'Égypte étaient aussi vagues que terrifiantes. On ne se souciait point de s'aventurer dans une contrée dont les habitants avaient lynché près de deux milliers d'Anglais, à Rosette, et le Pacha, d'un seul coup, massacré au Kaire, quelque cinq cents mamelouks. Depuis l'échec et l'Expédition, l'espion Badia, *alias* Ali Bey el Abbassi, M. de Chateaubriand, Lord Valentia et Mr Henry Salt, son secrétaire, avaient seuls abordé en Égypte où du reste leur passage fut bref. Mais déjà l'apparition, en 1814, de Captain Light avait inquiété M. Drovetti. Certes, une hirondelle ne fait pas le printemps : pourtant, que l'Europe fût rendue à la paix et les voyageurs, comme les cailles, s'abattraient sur ce pays. Et en effet, coup sur coup, le pachalik n'avait pas tardé à recevoir la visite de MM. William Turner et Thomas Legh, du Révérend Smelt et de sir Frederic Henniker. M. Drovetti épia jalousement l'emploi de leur temps et leur itinéraire. Des Pyramides aux cataractes, ces touristes suivaient les récits et la piste d'Hérodote et de Strabon, de Norden, de Pococke, de Bruce et de Volney ; leur curiosité effleurait le sol, se rassasiait des temples à demi ensablés, copiait bas-reliefs et inscriptions, se perdait en conjectures. M. Drovetti se rassura, mais pour se rembrunir, aussitôt que Mr Henry Salt eut succédé à l'infirme Colonel Missett. A peine débarqué, ce Mr Salt s'était mis à suivre avec un intérêt suspect les travaux du nivellement des collines qui ceignaient Alexandrie et sur l'emplacement desquelles Méhémet-Ali se proposait d'ériger des fortifications.

Quelques centaines de pauvres diables d'Arabes [fellahs] et de buffles trimaient à cette tâche, surveillés de près par un assez considérable cordon de troupes ; et, néanmoins, leurs progrès étaient très lents, ainsi qu'il fallait s'y attendre d'une place à une autre et sans méthode ils transportaient des monceaux de décombres, réduisant une colline pour n'en former qu'une nouvelle, plus loin (2).

(1) Suite de logements assignés par l'autorité locale aux Consuls francs et à leur « nation »

(2) Lettre de H. Salt à W. Hamilton, Alexandrie, 27 mars 1816 : dans *The Life and Correspondence of Henry Salt...* by J. J. Hall, Londres, 1834, vol. I, p. 454.

Or, il était évident que si Mr Salt rôdait dans les parages de la colonne de Pompée, fixant avidement le sol remué et broyé, ce n'était point pour préparer un rapport au *Foreign Office*; on pouvait surprendre sur son visage rasé l'espoir de quelque découverte archéologique, et sa déception de constater que les « Arabes » « se bornaient à briser la croûte du terrain, qu'ils pulvérisaient si complètement avec leurs grossiers engins que rien que de très dur y pouvait résister... »

Si bien gardé qu'il fût, le secret de M. Drovetti n'avait point échappé au cheikh Ibrahim (1) et cet étrange personnage, mi-explorateur, mi-espion à la solde des Anglais s'empressa de le révéler à Mr. Salt à qui il ne cacha point non plus que

ainsi qu'il advient couramment dans le Levant, chez les vieux résidents européens, des préoccupations mercantiles et pécuniaires avaient eu, à la longue, le dessus sur la passion de Drovetti pour les antiques ; depuis qu'il était devenu marchand de blé, il se montrait désireux de monnayer sa collection. Elle lui avait coûté 1500 livres (2): en Europe on en donnerait certainement trois ou quatre fois cette somme (3).

Rien de plus vrai. Depuis longtemps M. Drovetti ne rassemblait plus sarcophages, momies et camées que dans l'espoir de les exporter un jour avec profit. Aussi, et bien qu'il soupçonnât Mr. Salt de vouloir désormais lui faire concurrence, quand Burckhardt l'en pria, il ne se refusa pas, comptant bien tenter l'Anglais et conclure une bonne affaire, à étaler devant ses yeux les merveilles de son *okelle*. Mr. Salt partagea l'avis de Burckhardt : le musée du ci-devant Consul

renfermait en abondance des objets curieux, dont quelques-uns d'une valeur extraordinaire... Sans conteste, c'était la plus belle collection qui existât alors en France, en Italie et en Angleterre. Peu de grandes statues, mais de dimensions moyennes en foule et une innombrable série d'idoles, de scarabées, de médailles, de pierres gravées, et autres articles illustrant la religion et l'art social des Égyptiens, leur mode, leur mobilier, etc. Ses rouleaux de papyrus surtout étaient inestimables. M. Drovetti en possédait dix dans un parfait état, trois desquels les plus amples qu'on eût découverts en Égypte, outre une masse de plus petits, et un immense manuscrit copte sur peau de gazelle, trouvé dans l'île d'Omke, au delà de la cataracte de Ouady-Halfa (4)...

(1) De son vrai nom : John Lewis Burckhardt.
(2) J. L. Burckhardt : *Travels in Egypt and Nubia*, Londres 1819.
(3) Soit 37.500 fr.
(4) Burckhardt, *ouv. cité* p. XXIX.

Mr. Salt au comble du ravissement se disait que toutes ces belles et étranges choses feraient très bien derrière les vitrines du *British Museum*. M. Drovetti n'y voyait aucun inconvénient, pourvu qu'on y mît le prix. Il l'avait fixé à £ 7.000 (1). Mr. Salt se flattait de l'amener à de plus raisonnables prétentions, et encore doutait-il que le *Museum* fût assez riche pour se porter acquéreur (2) En attendant, M. Drovetti avait regagné la Haute-Égypte où il « achetait tout ce qu'il trouvait afin de compléter sa collection ». Mr. Salt se promit de suivre son exemple, et aussi sa prudence, parce que ainsi que Burckhardt le lui faisait observer,

Le Pacha, fort heureusement, ne se doutait pas encore de la valeur de ces statues (3), sans quoi il imiterait probablement Wely Pacha, de Morée, et réclamerait des droits de sortie, car il étendait ses extorsions sur tous les produits de l'Egypte et même s'abaissait jusqu'à donner en ferme la bouse des chameaux et des brebis (4).

Dans le dessein de se concilier les bonnes grâces de Méhémet, Mr. Salt s'évertuait à obtenir de Londres pour la corvette égyptienne commandée par le capitan Ismaïl Gibraltar la permission, qu'on lui avait refusée en 1810, d'entrer dans la mer Rouge par le périple du cap de Bonne Espérance.

(1) Irby and Mangles : *Travels in Egypt and Nubia*. Londres, 1823, p. 140.

(2) *The Life and Correspondence of Henry Salt*, I. p 472.

(3) Méhémet-Ali était trop malin pour ne s'être pas rendu compte que les « pierres sculptées », momies, papyrus, etc., avaient une valeur marchande. Par calcul politique il ne monopolisa pas cette source de revenues : le firman de fouilles, c'était son backchiche à lui, — moins ruineux que les « concessions que son fils Saïd et son petit-fils Ismaïl prodiguèrent aux Consuls étrangers, — et comme une politesse en vaut une autre, il tenait Mr Salt par son faible. Quant à ses sentiments concernant les fouilles, il les manifesta un jour publiquement et tout à son honneur.

« Méhémet-Ali, las du voyage qu'il venait de faire en Nubie, voulut voir, à son passage à Gournah, quelques uns des tombeaux dont il avait tant entendu parler aux Européens. Il ne fut pas plutôt arrivé au village, qu'il fut frappé singulièrement à l'aspect des dépouilles éparses de momies, des bras, des corps, des têtes à demi brisés par les Arabes .. Indigné à ce spectacle, Méhémet-Ali fit faire des reproches aux Consu's et aux Européens qui ordonnent ces fouilles. « Quoi ! s'écria-t il en invoquant le Prophète, ces cadavres n'étaient-ils pas autrefois des hommes comme nous ? On ne pense qu'à acquérir de brillantes collections ; et ces chairs, ces ossements, sont jetés çà et là sans respect ; ces restes humains deviennent tous les jours la proie des plus vils animaux et l'on y fait à peine attention ! »... Il ordonna sur le champ aux arabes de couvrir de sable tous ces débris ». Frédéric Cailaud : *Voyage à Méroé, au Fleuve Blanc*, etc., Paris, 1826, t. Ier, p. 294.

(4) J. L. Burckhart, *ouvr. cité*, p. XXVIII. La bouse des chameaux et des brebis séchée au soleil en galettes plates sert encore aujourd'hui de combustible aux fellahs.

J'avoue, mandait-il à Mr Hamilton (1), j'avoue mon anxiété que la requête du Pacha soit exaucée, quelle qu'ait été là-dessus ma précédente opinion (2) : cela le disposera très favorablement à mon égard ; pour mes débuts, c'est d'une importance capitale et il en résultera, j'imagine, quelque avantage pour les intérêts britanniques... Sans que le gouvernement s'en mêle directement, qu'on m'autorise à lui délivrer un passeport. Son navire n'arrive a peut-être jamais à destination, mais le Pacha du moins sera content (3)...

Il avait, dans le même sens, écrit à tous les gouverneurs de l'Inde, et Méhémet qui connaissait ces démarches, en manière de prime, déférait à tous ses désirs et apposait son cachet au bas d'un firman lui concédant le droit de pratiquer des fouilles.

Pour mettre en goût son gouvernement et le public anglais, Mr. Salt décida de débuter par un coup d'éclat. Burckhardt lui avait parlé d'une « tête » colossale, celle du « jeune Memnon » qu'il avait rencontrée dans la Haute Égypte. Mais comment ramener de si loin pareil morceau ? Burckhardt avait sous la main l'homme qu'il fallait pour cette entreprise, un géant en chair et en os de 6 pieds et demi de haut. Giovani Belzoni, aventurier romain, se glorifiait d'avoir quitté l'Italie plutôt que de la voir envahie par Buonaparte (4) Depuis lors il avait erré de par le vaste monde. En 1809, à Edinburgh, dans les villes d'Irlande et dans l'île de Man, il avait vécu des *pennies* que ses acrobaties, ses tours de force, ses « expériences » en hydraulique, verres musicaux et fantasmagorie arrachaient à l'admiration des badauds attroupés (5). A Londres, au Smithfield market et à l'Ashley Théâtre il avait, comme danseur de corde, récolté quelques applaudissements. Mais supplanté dans la faveur du public par un rival plus souple, il avait dû émigrer à Lisbonne (6). Jeune, portant beau, d'allure

(1) William Richard Hamilton (1797-1859), sous-secrétaire d'État aux Affaires Étrangères : 16 oct. 1809-22 janv. 1822. Secrétaire de Lord Elgin (1799), il avait surveillé l'embarquement du butin de marbres grecs arrachés au Parthénon, qu'il réussit à sauver quand le vaisseau qui les transportait en Angleterre fit naufrage en vue de Cerigo.

(2) Voir Auriant : *La Politique Orientale de l'Angleterre*, dans le *Mercure de France* du 1er septembre 1922, p. 390.

(3) *The Life and Corresp. of. H. Salt*, vol. I, 458, 470-1.

(4) G. Belzoni : *Narrative of the Operations and Recent Discoveries... in Egypt and Nubia*, 3e éd. Londres 1822, l. VIII.

(5) *The Quarterly Review*, vol. XIX, p. 422 3. Les données de cet article ont été fournies par H. Salt (voir *The Life and Correspondence of H. Salt*, vol. I, p. 493.)

(6) *Journal des voyages*, mai 1819, 7e cahier p. 382-3.

engageante il plut au régisseur du Teatro San Carlo qui lui confia un rôle dans *Valentine et Orson*, et durant le Carême dans un mystère où il réussit un Samson remarqué. De Lisbonne il était passé à Madrid où il avait amusé la Cour. Malheureusement, ne trouvant pas souvent des rôles à sa taille, il chôma bientôt et s'embarqua pour Malte. Le Capitan Ismail Gibraltar y résidait en qualité d'agent du Pacha d'Égypte qui s'inquiétait alors, entre autres choses, de rendre à la culture les terres basses et sablonneuses de Ras El Ouady, dans la Charkiéh. Il venait d'y faire élever mille sakiehs (1). L'irrigation le préoccupait beaucoup et on lui avait expédié d'Angleterre « des machines en fer pouvant être actionnées par la force du courant du Nil » ; par manque d'ouvriers experts l'innovation avait échoué (2). Belzoni se donna pour être de la partie et Ismail Gibraltar lui facilita son passage en Égypte (mai-juin 1815) (3). Là on lui avait aussitôt commandé la construction d'une pompe, que trois mois plus tard on inaugurait en présence du Pacha. C'était un engin bizarre. Niché dans une grande roue, un fellah se démenait comme un écureuil ; au troisième tour, le vertige le gagna, il eut juste le temps de sauter à terre, cependant qu'avec violence la roue retournait sur elle-même (4). Méhémet arrêta l'expérience et les frais : signor Belzoni perdit sa mensualité de 800 piastres et fit figure de charlatan. Il s'apprêtait, faute de mieux, à se rendre dans le Saïd et à glaner des antiquités comme on ramasse du bois mort quand M. Salt était apparu. Naturellement il accepta avec reconnaissance la bonne aubaine qu'à bourse commune Mr. Salt et Burckhardt lui tendaient. En juin 1816 il remontait le Nil, nanti de firmans et d'instructions où ses patrons précisaient

> qu'il trouverait la tête [de Memnon] sur la rive occidentale du Nil, face à Karnak, proche le village appelé Gournah, accotée contre la paroi sud d'un temple en ruines dénommé Kasser el Dekake par les indigènes (5).

Et en janvier 1817, ayant triomphé des obstacles de la nature et des embûches des hommes, signor Belzoni consignait à

(1) El Djabarti : *Merveilles*, IX, p. 194-5.
(2) *Ib.* IX, p. 197.
(3) Belzoni, *ouvr. cité*, t. I, p. 1.
(4) *The Quarterly Review*, vol. XIX. avril.-déc. 1818, 423.
(5) G. Belzoni : *Narrative of the Operations and Recent discoveries... in Egypand Nubia.* Londres 1822, 3e éd. 101 p. 42.

Alexandrie, dans l'entrepôt du Pacha, la « tête » colossale, prête à être embarquée à bord d'un transport maltais à destination de l'Angleterre (1), Au Kaire, où il s'empressa d'aller empocher un présent et les félicitations de Mesers Salt et Burckbardt, il regretta de n'avoir pas eu à sa disposition un bateau à fond plat, autrement, outre la « tête », une statue en grès dur de femme nue, les cheveux aplatis, tombant sur les épaules et tenant une tête de bélier sur ses genoux, et six des dix-huit « androsphynx » par lui découverts, près d'un petit étang dans l'enceinte du temple de Karnak, du côté de Louxor (2), il eût profité de l'occasion pour *descendre* aussi l'un des deux obélisques de Philœ, longs de 21 pieds. En quoi le signor Belzoni ne se vantait point : au dire de Burckhardt

il maniait des masses de ce volume avec autant de facilité que d'autres des cailloux, et les Égyptiens qui lui voyaient une carrure de géant le tenaient pour un sorcier (3).

Et Burckhardt ajoutait :

La main d'œuvre est si bon marché en Égypte qu'une somme modique vous mène loin : un fellah se loue quatre *pence* par jour ; bien que plus de 100 fellahs fussent plusieurs jours durant occupés avec notre tête et que le frêt seul ait absorbé cent livres, sans parler d'un présent à Belzoni (4), toute la dépense encourue par nous jusqu'à Alexandrie ne s'élève guère à plus de trois cent livres et toute l'expédition de Belzoni à quatre cent cinquante (5),

Ce premier exploit, les murmures flatteurs qui l'avaient accueilli, le retentissement européen qu'on imaginait déjà, ennivrèrent l'ex-bateleur. Il rêvait maintenant de se voir consacrer le déménageur brévetè des tombes et des temples pharaoniques ; lui, dont les bras musclés avaient étreint le néant des ambitions humaines, il caressait celle de se voir célèbre par ses « découvertes », et, soignant sa réclame, il mendiait des voyageurs de ne point l'oublier dans leurs récits.

(1) *Ib.* t.I p. 213

(2) Louxor, de El Aksor, pluriel arabe désuet de Quas Zer, qu'on ne doit point confondre avec Kasser (Château), et qui signifie généralement ruines. Burckhardt, ouvr. cité XXXVII, note 2.

(3) 2000 piastres, soit 500 fr. *The Life and Correspondance of H. Salt*, t. I, p. 498.

(4) Burckhardt, *ouvr. cité*, p. XXVIII.

(5) Lieut.-Col. Fitzclarence : *Journal of a route across India through Egypt to England* [1817-18] ; Londres, 1819, pp. 433, 465-6.

Entre temps il s'accordait quelque repos et coulait des jours heureux, au Kaire, sous le toit de Mr. Salt. C'était une vieille et étrange demeure mamelouke, avec un portique sur une vaste cour, des *moucharabiéhs* aux fenêtres. Il s'amusa à dénicher le panneau glissant qui béait sur l'ombre mystérieuse et le parfum fané d'un appartement secret. Alangui parmi les coussins soyeux du divan, il savourait le *kief* et de longues pipes, le dos tourné à une fenêtre dont le vitrage coloré diaprait, sous le soleil, son *caftan* et son *djubé* d'Osmanli. Dans la salle à manger, le jet d'une fontaine, agitant, sous le plafond peint, des verres musicaux, lui rappelait son misérable passé, mais un tour dans les folles allées du jardin Rossetti, où croissaient pêle-mêle, comme dans une savane orientale, dattiers, lauriers-roses, oliviers, grenadiers, orangers, citronniers, abricotiers, lui faisait agréablement constater la distance parcourue depuis lors, et dans les *salams* exagérés des gros et dignes turcs, sa fierté chatouillée lisait un hommage à sa fortune naissante.

L'heure avait sonné de tenter une nouvelle épreuve, et crocheter le temple d'Ibsamboul. L'opération, Mr. Salt avait quelques raisons de le craindre, n'irait pas sans encombre. Il s'attendait à voir se dresser contre lui M. Drovetti qui, au mois de mars 1816, en route pour la seconde cataracte, avait déjà conçu ce projet, et même obtenu de Hassan Kachef, moyennant trois cents piastres (1) versées d'avance, de lui livrer le temple désensablé, à son retour de la frontière égypto-nubienne. Après son départ, survint signor Belzoni ; gagné à sa cause un ci-devant cheikh, vénéré par les naturels à l'égal d'un oracle, prédit que l'effraction du temple déchaînerait de terribles calamités, et que les Francs cherchaient à leur ravir les trésors qui s'y trouvaient enfouis (2). Signor Belzoni avait pareillement circonvenu le Kachef à qui, au nom de Mr. Salt, il offrit des présents dont deux beaux turbans pour ses fils, et la promesse d'un royal *backchiche* s'il s'arrangeait pour lui réserver la primeur des excavations. Rentré de son exploration, M. Drovetti avait eu la mortification de voir le Kachef lui restituer ses piastres avec dédain prétextant qu'à ce compte-là le jeu n'en valait pas la chandelle (3). L'ancien consul ne fut pas long à découvrir la

(1) Soit 75 frs ! *Irby and Mangles*, ouvr. cité p. 30. Cfr. aussi F. Cailliaud, ouvr. cité, t. Ier, p. 317.

(2) F. Cailliaud, *ouvr. cité*, t. Ier, p. 317.

(3) *Irby and Mangles*, ouvr. cité, p. 30

cause de ce revirement. Et cela l'exaspéra. La liste de ses griefs contre Mr. Salt était déjà longue. Depuis l'arrivée de l'Anglais, la place n'était plus tenable. L'Égypte et la Nubie, c'était de plus en plus certain, se transformaient en terrain de chasse aux antiquités (1). La concurrence n'avait pas tardé à produire un état de choses désastreux.

Les indigènes avaient fini par remarquer l'avidité avec laquelle les voyageurs s'enquéraient des papyrus et autres antiquités ; ces papyrus on les trouvait généralement sous les bras ou entre les jambes des momies et si grande en était depuis quelque temps la demande, par suite de la rivalité du « parti français » aux gages de M. Drovetti et du « parti anglais » à la solde de Mr. Salt qu'on les vendait trente, quarante et cinquante piastres contre les huit ou dix piastres (2) de naguère. Les notables ou mieux les plus fieffés coquins de Gournah, s'étant mis à la tête de leurs compagnons, formèrent deux équipes de fouilleurs dont l'une se désignait « parti français » et l'autre « parti anglais ».Ces gens-là étaient constamment en quête de tombes nouvelles, dépouillant les momies et déterrant les antiquités. Les chefs retenaient les trois quarts des gains dont le reste allait au menu fretin. Ils tremblaient que les étrangers ne vissent ces tombes et ne commençassent à exécuter des fouilles pour leur compte. Chaque parti, pour accroître sa collection, ne cessait de susciter des intrigues, cherchant, par des backchiches à s'attacher le Defterdar (3), les Agas et les Kachefs. Ces derniers temps M. Drovetti avait réussi à obtenir du Defterdar un ordre interdisant aux indigènes de vendre des antiquités aux Anglais ou de travailler pour eux et à Gournah, d'après les instructions et en présence du Bey, un Kachef s'était vu fort cruellement bâtonner sous la palme des pieds, pour s'être prêté aux desseins des Anglais. Maintenant la situation était plus favorable (4)...

Oui, la situation était maintenant plus favorable aux Anglais qui avaient les moyens d'apprivoiser le Defterdar, les Kachefs et les Agas. Et quelques obstacles qu'il se fût ingénié à semer sur

(1) Henry Salt, écrivait à ses amis de Londres : « ... et je suis d'autant plus heureux des découvertes de Belzoni qu'elles ont ajouté maints nouveaux sujets d'attraction pour les voyageurs dont la compagnie est toujours agréable dans une contrée aussi lointaine et barbare que l'Égypte », *The Quarterly Review*, vol. XIX, p. 193.

(2) Soit respectivement 7, 10, 12 fr. 50 ; 2 fr. 25 et 2 fr. 50.

(3) Mohamed Bey Defterdar, gendre de Méhémet-Ali et alors gouverneur de la Haute-Égypte.

(4) *Irby and Mangles*, *ouvr. cité*, p. 30.

leur voie sablonneuse M. Drovetti n'avait pu empêcher signor Belzoni, M. Beechey, secrétaire de Mr. Salt et sir Joseph Bankes de déblayer et piller à leur aise le temple d'Ibsamboul. Tout ce qu'ils regrettaient de ne pouvoir emporter, fresques et inscriptions, M. Beechey et sir Joseph, hissés sur des échelles, le copiaient fiévreusement dans la nuit profonde, humide et suffocante du sanctuaire violé, à la lueur d'une cinquantaine de petites chandelles fixées sur des faisceaux de palmes, lesquelles nouées à de longues perches retombaient tels les bras d'un chandelier (1). Le Defterdar les surprit dans cette posture. Il passait par là, se dirigeant vers la seconde cataracte afin de se rendre compte jusqu'à quel point elle était navigable pour les bateaux que son beau-père voulait lancer à la conquête du Dongola et du Sennaar. Il s'était arrêté à Ibsamboul,

> et non seulement afin de présenter ses hommages aux fouilleurs ; il daigna encore ramper à l'intérieur du temple où il ne réprima point son ahurissement à la vue de tant de lumières, et dans une telle atmosphère, de tant de mains occupées à une besogne dont le sens lui échappait, quoiqu'on s'efforçât de le lui expliquer, répétant sans cesse : « Quel trésor ont-ils trouvé (2) ? »

Il eût pu le convoiter glorieusement exposé au Consulat de S. M. B. avec le butin rapporté d'ailleurs par Belzoni qui préparait sa troisième expédition. Elle avait pour objet de *descendre* au Kaire l'un des deux obélisques contre lesquels il s'était buté à Philœ, lors de son premier passage. Ce fut sa dernière incursion dans le Saïd. Elle ne s'accomplit pas sans fatigue, ni sans péril, tant M. Drovetti, ses agents et son « parti » déployèrent d'acharnement à l'entraver. Mais signor Belzoni fut assez fort et assez habile pour la mener à bonne fin. Après quoi, s'estimant sans doute suffisamment riche de *bakchiches* anglais, sentant venir la vieillesse et poindre la nostalgie, il souhaita, au terme de vingt années d'absence, de rentrer « dans le sein de sa famille ». C'est là, de Padoue, qu'il rédigea, avec la collaboration de sa femme qui était anglaise, pour la « placer devant le monde », la relation de ses « recherches et opérations »

(1) *Narrative of the life and adventures of Giovanni Finnati...* as dictate by himself and edited by William Joseph Bankes, Londres, 18.0, vol. II, 303.
(2) *Ib.*, pp. 316-7.

en Egypte et en Nubie. Aujourd'hui que Toutenkamon obtient un succès de curiosité on le peut parcourir avec quelque intérêt.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Evert van Muyden : *Souvenirs de la Campagne Romaine*, ouvrage orné de planches hors texte et de vignettes d'après les dessins de l'auteur, introduction de Paul Seippel ; Genève, Editions d'Art Boissonnas. — Henri de Ziegler : *Nostalgie et Conquêtes* ; Genève, Editions « Sonor ». — Mémento.

Géographiquement, la Suisse est un étrange pays. La montagne y figure l'épine dorsale du corps humain ou le faîtage d'une charpente, la pièce principale de l'armature, celle qui assemble et relie toutes les autres. Non seulement, elle domine le terroir et l'ordonne autour d'elle, mais ses reliefs ramifiés créent dans tout son empire de petites patries jalousement fermées. Grâce à elle, les indigènes, pour peu qu'ils soient d'humeur vagabonde, se sentent à l'étroit chez eux et, sans jamais cesser de chérir le foyer de leurs pères, s'en vont parfois chercher au loin une demeure d'élection.

Tel fut le sort du peintre Evert van Muyden, dont l'éditeur Boissonnas, avec le soin et le goût parfaits qu'il apporte à toutes ses réalisations, publie aujourd'hui les **Souvenirs de la Campagne Romaine,** illustrés par l'auteur.

Descendant d'une vieille famille hollandaise, qui, sous le premier Empire, était venue se fixer dans le pays de Vaud, Evert van Muyden naquit en 1853 à Albano, où séjournaient alors ses parents, et mourut dans la région parisienne, à Orsay, en 1922. Son père, avant lui, avait aimé et peint les gloires de Rome, puis s'était résigné à vivre aux environs de Genève. Au temps de sa jeunesse, l'artiste, regagnant après l'hiver romain la maison paternelle, contemplait d'un regard maussade ce « pays serré comme un long poisson entre les parois d'une boîte à courants d'air, où l'œil est toujours brutalement arrêté par des montagnes qui sont des murs et où, par conséquent, la pensée se rétrécit et ne passe pas certaines hauteurs ». Il trouvait qu'à Genève « on n'est jamais content, il y a de l'ennui dans l'air, quelque chose qui pousse à la mauvaise humeur ». Il y éprouvait, comme une flagellation, le regret de ses belles années d'Italie. Plus tard, à Paris, à Orsay, son désir de revoir la terre entre toutes choisie

s'exaspéra encore. Vint la vieillesse. Evert van Muyden, pour se consoler, entreprit de ressusciter, par l'écriture et par le dessin, le temps heureux où il avait vingt-cinq ans et tout loisir de vagabonder à travers la campagne romaine. C'est un fragment de ses réflexions intimes que l'on nous invite à feuilleter aujourd'hui.

Cette prose n'est pas, à vrai dire, d'une qualité littéraire impeccable. Mais, pour l'animer, on y a joint vingt-quatre planches hors texte et de nombreuses vignettes, tirées d'ouvrages inédits qui s'intitulent *Notes d'Artiste*, *Souvenirs de Rome*, *Journal*, *Notes Philosophiques*. Tout cela est charmant, plein de grâce, de netteté, de libre fantaisie et de sage mesure ; tout cela prouve à l'évidence que, si Evert van Muyden n'était pas un écrivain de grande race, il montrait, devant ce qui se voit, tous les dons d'un observateur sensible, adroit et prompt. Certes, l'art des jeunes peintres que nous aimons ne ressemble guère à celui de ce dessinateur minutieux ; on pourrait prétendre cependant que plusieurs sont en train de revenir, par des chemins détournés, à d'analogues recherches. Ceci, du moins, est sûr : souvent trahi, si j'ai bonne mémoire, par les moyens grossiers des journaux qui publiaient autrefois ses croquis, van Muyden, grâce à des méthodes perfectionnées de reproduction, se révèle dans ce livre, non seulement comme très digne de la notoriété que lui valut, vers 1900, son talent d'animalier, mais comme un illustrateur du plus rare mérite.

Quand on étudie ses dessins, le texte assez pauvre des *Souvenirs* acquiert, par moments, une saveur imprévue. Il ne faut pas le considérer en lui-même, il faut chercher dans les mots un commentaire du trait : on leur trouve alors des accents qui renforcent ceux de la représentation linéaire.

Le volume s'ouvre par une introduction, compréhensive et amicale, mais un peu molle, de M. Paul Seippel. Ce bon Européen, dont la vie se partage entre Genève et Zurich, use d'un vocable espagnol pour décrire le costume des archéologues allemands qui, sous les yeux de van Muyden, « débarquaient » dans la Ville Eternelle. La vertu cosmopolite et maritime de ce langage ne m'eût sans doute pas étonné si je n'avais pas eu la surprise d'apprendre que les doctes personnages « se drapaient dans les plis de vastes *sombreros* et se couvraient de chapeaux

de feutre bosselés ». Ne croyez pas que je plaisante : cela est *imprimé*, page X, en toutes lettres. Au bas de la même page, deux vignettes campent deux savants d'outre-Rhin, vêtus d'amples lévites qui, à la vérité, paraissent être de couleur foncée ; les chapeaux, sombres aussi, et bosselés, sont sur les têtes.

§

Revenons à la géographie de la Suisse.

Entre autres particularités, ce singulier pays présente celle de ressembler à une collection d'échantillons. Rien, sauf la montagne, ne s'y développe avec ampleur. Les races s'y entrecroisent, les idiomes s'y pénètrent, les climats les plus divers y voisinent. En moins d'une heure, le montagnard uranais passe d'un désert de neige et de rochers à la douceur d'un avril italien. Le tunnel de Chexbres est long de quelques centaines de mètres : le train qui s'y engage vient de traverser une contrée de vallons et de coteaux boisés, toute noire encore de sapins ; une minute de ténèbres et vous êtes en plein vignoble, au bord d'une Méditerranée un peu pâle, mais sous un ciel ruisselant de clarté. Bâle est la sœur de Strasbourg. En Corse, j'ai retrouvé, devant la citadelle de Corte, l'âpre silhouette de Sion. Fribourg assemble dans ses architectures la Savoie, la Bourgogne et l'Autriche médiévales ; la Renaissance y mêle l'Italie païenne aux gothiques Allemagne ; le XVIII[e] siècle y est aussi français qu'aux Trianons ou à Aix-en-Provence. L'hôtel de ville de Lucerne dresse sur la façade d'un *palazzo* florentin une toiture alpestre et débordante.

Sans sortir de chez lui, le Suisse connaît une réduction du monde et, quand il voyage, il rencontre partout des aspects qui lui rappellent son pays. Il y revient, et c'est pour opérer de nouvelles synthèses entre les visions rapportées de lointaines contrées et les images que le retour replace sous ses yeux.

Si vous ne voulez m'en croire, lisez **Nostalgie et conquêtes.**

L'auteur, M. Henri de Ziegler, est un Genevois très fin, très artiste, libéré de ces « idées reçues » dont le dictionnaire embarrasse encore beaucoup de ses concitoyens. Il a vécu deux ans, que je lui envie, « dans une île de la Propontide, à quelques milles de la côte de Bithynie, ... une île rouge, couronnée de pins maritimes, dont le parfum flottait tout à l'entour sur la mer ». Il a connu dans leur beau temps Galata, Pera, Stamboul et la

côte bithynienne. Ses voyages l'ont conduit de Jérusalem à Bratislava, de la Pologne à l'Ausonie. Puis ce fut de nouveau Genève, avec des incursions en Savoie et dans le Jura français. Puis encore la Suisse, le Tessin, le Valais, Fribourg, tout ce merveilleux musée d'art et d'histoire dont il faut peut-être que notre prime jeunesse ait méconnu l'enseignement pour que, plus tard, la vraie vertu nous en soit révélée.

Prosateur qui se souvient d'avoir été poète, M. de Ziegler, plus à l'aise dans la prose qu'au temps de ses débuts dans le vers régulier, écrit aujourd'hui une langue ferme et fine. Impressionniste, il dit fort bien « l'ivresse jeune du départ et tous les émois du retour ». Mais savant et lettré, il ajoute — sans en avoir l'air — à ses impressions d'Orient et d'Occident des notions précises de tout ce que ses yeux ont vu. Un éclectisme fondé sur le bon sens lui permet de chérir tendrement le rêve immobile de l'Islam sans nier la grandeur de ce nationalisme avide et passionné que professe l'élite des modernes Hellènes. L'influence de Loti, sensible dans certaines de ses descriptions, se corrige en lui par celle de Barrès et de ses continuateurs.

A ceux qui, selon le mot cher à Philippe Godet, parcourent les livres « en diagonale », celui de M. de Ziegler dérobera ses mérites. Ils jugeront banale cette *Nostalgie* et fragiles ces *Conquêtes*. Sédentaires ou vagabonds, ceux qui aiment à lire lentement seront sans doute d'un autre avis: l'ouvrage de l'écrivain genevois leur apprendra bien des choses et leur en rappellera d'autres qu'ils auraient bien tort d'oublier.

Mémento. — I. — J'ai reproché naguère à M. Daniel Baud-Bovy (voir le *Mercure* du 1er août 1922, page 804) d'avoir écrit sur *Les caricatures d'Adam Töpffer* un livre trop anecdotique et de ne s'être pas attaché davantage « à caractériser la valeur intrinsèque de l'œuvre ». Pour toute réponse, M. Baud-Bovy m'envoie le deuxième volume, paru en 1904, de la savante et magnifique publication illustrée qu'il a consacrée aux *Peintres genevois*. Je m'empresse de reconnaître qu'il y a dit, sur l'art et sur le métier du père Töpffer, tout ce qu'il en faut dire. Il avait donc parfaitement raison de ne point se répéter ; c'est moi qui avais tort de vouloir qu'il revînt sur de l'ouvrage fait et bien fait. Son précieux présent me vaut d'ailleurs le plaisir de constater que, sur le fond, c'est-à-dire sur l'œuvre d'Adam Töpffer, nous sommes pleinement d'accord. On lit, en effet, dans les *Peintres genevois* : « Töpffer, malheureusement, n'a guère dépensé ce rare talent que dans

des caricatures anecdotiques ou de circonstance... Mises au jour, elles émerveilleront les connaisseurs par les qualités d'art qu'elles recèlent, mais un commentaire sera nécessaire à leur complète intelligence... Que l'on considère au reste, à côté de l'œuvre de l'artiste, l'œuvre de l'homme ; et cette œuvre, ce sont ses enfants... Rodolphe est son continuateur direct. » J'ai dit, en d'autres termes, les mêmes choses. — Un peu plus loin, M. Baud-Bovy porte, sur les *Menus Propos* de Rodolphe Töpffer, un jugement que l'on pourrait m'accuser d'avoir plagié (dans le *Mercure* du 1er avril 1922, page 226). Cet homme qui a de si charmantes façons de répondre aux critiques me concédera donc que, si je dois rougir d'avoir ignoré son beau livre de 1904, je n'encours aucun blâme pour partager les opinions qu'il y professe.

II. — Je suis très heureux de voir des écrivains romands faire éditer leurs œuvres à Paris et y réussir. Mais, à ce propos, les remarques de quelques lecteurs m'obligent à répéter ceci : la méthode distributive adoptée par la direction de cette revue réduit mon lot aux livres publiés en français par des firmes suisses. Il va sans dire que je revendique tous ceux qui ont trouvé éditeur des deux côtés du Jura. Ce n'est donc point par méchanceté que je n'ai pas commenté *Fiançailles*, le dernier volume de Robert de Traz, directeur de la *Revue de Genève* et lauréat du *Figaro* ; c'est uniquement parce que la seule marque d'Albin Michel s'inscrit sur la couverture. Comme on dit dans le canton de Vaud, « qui ne peut ne peut ». De même il me plairait de raconter par le menu tout le plaisir que m'a donné *Monsieur Quatorze*, roman d'aventures plein de verve et d'humour à quoi se divertit le critique d'art François Fosca. Lorsqu'on sait que ce Fosca s'appelle de son vrai nom Georges de Traz et que, par surcroît, il est peintre, comment ne serait-on pas tenté de consacrer toute une chronique aux deux frères : le psychologue attentif et l'artiste épris de fantaisie ?

III. — M. Camille Spiess publie, à Londres, une plaquette à la mémoire de son père, le docteur Charles Spiess, qui fut un collectionneur passionné et dont l'autre fils est le bon poète Henry Spiess.

IV. — La *Bibliothèque universelle*, morte de misère à l'âge de cent vingt-sept ans, vient de ressusciter par les soins de la maison Payot. La couverture bleue est remplacée par un brochage couleur de crème et la rédaction partiellement remaniée.

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II, volume II, Edition Slovo, Berlin. — Maurice Paléologue : *La Russie des tsars pendant la grande guerre*, Tome III, Plon. — Mme A.-A. Vyroubov : *Pages de*

ma vie, Rousskaia Lietopiss, Paris 1922. — S. P. Beletzki : *Grigori Raspoutine*, Revue Byloïé, n° 20, Pétrograd 1922.

Quatre livres très différents, mais tous d'un intérêt considérable, se rapportant presque au même sujet. Pour trois d'entre eux : les *Lettres de l'impératrice*, *Pages de ma vie*, et les souvenirs de l'ancien chef du Département de la police russe, Beletzki, on peut dire que le héros principal est le même : *Grigori Raspoutine* ; et le fameux *staretz* tient aussi une assez large place dans les souvenirs de M. Paléologue.

En rendant compte du premier volume des **Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II**, nous avons souligné l'énorme importance de cette correspondance qui, par son absolue sincérité, est le document le plus précieux que nous possédions pour l'histoire des dernières années de la dynastie des Romanov. C'est qu'en effet, dans ses lettres, l'impératrice ne cache rien, et ses pensées et ses sentiments les plus intimes sont dévoilés au lecteur, ainsi que tous les actes par lesquels les souverains aveuglés essayaient de maintenir leurs prérogatives d'autocrates. Ce second volume, qui arrive presque jusqu'à la catastrophe finale, est, si possible, encore plus intéressant que le premier. Le drame qui se joue dans l'âme de l'impératrice est encore plus poignant et sa lutte incessante contre les ennemis réels ou imaginaires de la dynastie et de la Russie devient encore plus tragique Si, dans ses premières lettres, l'impératrice Alexandra Feodorovna se borne à donner quelques conseils à l'empereur, à lui indiquer les personnes qu'il serait bon d'appeler aux postes de confiance, au fur et à mesure que se poursuit la correspondance, le ton change, et, à la fin, elle ne conseille plus, elle impose. Elle-même choisit et fait les nominations et ordonne à Nicolas II de contresigner ce qu'elle a décidé. Elle traite l'empereur en enfant sans volonté qui doit obéir aux ordres des grandes personnes. Elle traduit en actes les conseils et les suggestions les plus néfastes de Raspoutine ; et si, par hasard, à la *Stavka*, sous l'influence de quelqu'un de son entourage, Nicolas II fait une nomination ou résiste aux injonctions de Grigori, aussitôt l'impératrice se rend à la Stavka et obtient les décisions conformes à sa volonté. Les histoires de famille de son mari l'attristent beaucoup ; le mariage malheureux de la sœur de l'empereur, Olga, son divorce et son remariage sont pour elle des causes de soucis :

Je comprends tout et ne puis me fâcher contre elle, écrit l'impératrice, parce qu'avant tout elle a un ardent désir de liberté et de bonheur; mais elle te force à violer les lois de la famille et, ce qui est le pire, dans un cas qui te touche de très près : elle est fille et sœur d'empereurs ! C'est triste devant tout le pays, alors que la dynastie passe par des épreuves si pénibles et que tant de courants hostiles agissent contre elle. Les mœurs de la société se dissolvent et notre famille — Paul, Michel et Olga — donne l'exemple, sans parler déjà de la conduite encore bien pire de Boris, André et Serge.

Au cours de cette correspondance on voit très bien comment la volonté de l'empereur capitule devant celle de l'impératrice qui le traite de plus en plus en petit garçon, l'appelant même tantôt « mon stupide petit garçon », tantôt « mon petit garçon bleu » (comme le héros d'un conte anglais qu'ils avaient lu ensemble). Mais la volonté de l'impératrice est dominée à son tour par une volonté beaucoup plus forte, à laquelle elle se soumet aveuglément : celle de Raspoutine, dont l'influence est devenue toute puissante. Dans ses lettres elle le compare à Christ, à Dieu. Le 5 avril 1916, elle écrit à Nicolas II :

Comme le Christ doit maintenant souffrir en voyant tous ces maux et ce sang répandu partout ! Il a donné sa vie pour nous ; on l'a persécuté, calomnié. Il a tout supporté et a versé Son sang précieux pour nous délivrer de nos péchés, et comment L'en avons-nous payé, comment Lui prouvons-nous notre amour et notre reconnaissance ! Le mal dans le monde grandit toujours. Pendant la lecture de l'Evangile, j'ai beaucoup pensé à notre Ami. On le persécute comme les pharisiens et les publicains persécutaient le Christ en arguant de leur perfection. En effet, nul n'est prophète en son pays. Cependant comme nous devons lui être reconnaissants ! Combien de ses prières ont été entendues ! Il y a un pareil serviteur de Dieu et autour de lui grandit la malignité, on tâche de lui nuire et de le détacher de nous. Si seulement ils savaient quel mal ils font ! Lui ne vit que pour son empereur et pour la Russie, et il supporte toutes ces calomnies à cause de nous.

Et plus loin :

Notre Ami écrit des lettres si tristes. Il dit que puisqu'on l'a forcé de quitter Pétrograd il y aura là beaucoup d'affamés pendant les fêtes de Pâques. Il distribue tant d'argent aux pauvres ; chaque kopek qu'il reçoit il le donne et cela apporte aussi la bénédiction de Dieu à ceux qui lui ont remis l'argent.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette générosité et ce désinté-

ressement de Raspoutine, et, à ce sujet, on trouve des renseignements tout à fait édifiants dans le livre de Beletzky : *Grigori Raspoutine*, dont nous parlerons plus loin.

Malgré ses errements et ses fautes, la noblesse de caractère de l'impératrice Alexandra Feodorovna se révèle dans presque chacune de ses lettres. En même temps qu'elle impose à l'empereur des mesures souvent stupides et presque toujours néfastes pour la Russie, parfois elle intervient généreusement pour les humbles. Par exemple le 8 avril 1916 elle écrit à son mari :

Je t'envoie la requête d'un des blessés de tante Olga. C'est un juif qui a vécu dix ans en Amérique. Il a été blessé, et a perdu un bras, dans les Carpathes. Ses blessures vont bien, mais, moralement, il souffre atrocement puisqu'au mois d'août il doit sortir de l'hôpital et perd le droit de résider dans les capitales ou autres grandes villes, alors qu'il ne pourrait trouver de travail que dans une grande ville. Il sait admirablement l'anglais et tante Olga dit qu'il a reçu une bonne éducation. Il y a dix ans il est allé en Amérique, pour devenir, par toutes ses capacités, un membre utile de la société, cela étant ici difficile aux juifs toujours entravés par les lois restrictives. Bien qu'étant en Amérique il n'oubliait pas la Russie et souffrait de la nostalgie ; et, aussitôt la guerre déclarée, il est accouru ici pour prendre rang parmi les soldats et défendre sa patrie. Là, il a perdu un bras au champ d'honneur, et a reçu la médaille de Saint-Georges ; il désire ardemment rester en Russie, mais voudrait recevoir le droit de vivre librement partout, droit que les juifs ne possèdent pas. Aussitôt qu'il quittera l'armée, comme réformé, il sera dans la même situation qu'auparavant, et ni son retour dans la patrie pour prendre part à la guerre, ni la perte de son bras ne lui compteront. Comprends-tu comme c'est terrible et cruel ?

Non seulement l'impératrice intervient dans les affaires de l'Etat, mais elle s'immisce dans les questions militaires où elle impose les conseils de Raspoutine.

Annette a oublié de te dire, écrit-elle, que notre Ami envoie sa bénédiction à toute l'armée orthodoxe. Il prie de ne pas faire maintenant une grande offensive au Nord, parce que, dit-il, si nous continuons à avoir des succès au Sud ils reculeront au Nord ou déclancheront eux-mêmes là-bas une offensive, et alors leurs pertes seront très grandes ; tandis que si c'est nous qui attaquons nos pertes seront lourdes.

Et à propos de la mort tragique de lord Kitchener, Alexandra Feodorovna écrit à l'empereur que Raspoutine dit qu'

il est bien pour nous que Kitchener ait péri, car plus tard il aurait fait beaucoup de mal à la Russie, et qu'il ne faut pas être très triste si les documents ont disparu avec lui. Vois-tu, notre Ami a toujours peur du rôle de l'Angleterre après la guerre quand commenceront les pourparlers de paix.

Un homme que l'impératrice place presque aussi haut que Raspoutine, c'est Protopopov qu'à force d'insistance elle impose à l'empereur comme ministre de l'Intérieur. Le 27 septembre 1916, elle écrit :

Mon chéri, demain tu recevras le nouveau ministre de l'Intérieur (Protopopov). Il est très ému. Laisse-lui sentir ta force de volonté et ta décision. Cela l'aidera et soutiendra son énergie. Fais-le causer avec Alexéiev afin que celui-ci voie qu'il a affaire à un homme très intelligent qui ne perd pas son temps. Ce sera un contre-poison aux lettres de Goutchkov. Parle-lui de Soukhomlinov ; il trouvera le moyen d'arranger cela, autrement le vieux mourra en prison et nous ne nous le pardonnerons jamais. En réalité, Soukhomlinov est en prison pour sauver Kchesinskaia et Serge Mikhaïlovitch (grand-duc), et c'est précisément à cause de ces deux qu'on n'a pas osé juger ce procès. André Vladimirovitch (cousin de l'empereur) l'a dit à Rediger et à Bélaiev, bien que lui-même soit l'amant de la Kchesinskaia.

Dans la même lettre, l'impératrice parle des événements en Grèce et prend nettement parti pour Constantin :

Je t'en prie, écrit-elle à l'empereur, parle sérieusement de cela avec Sturmer. Par notre politique nous, orthodoxes, forçons les Grecs de devenir républicains. C'est tout simplement honteux. Pourquoi ne demanderais-tu pas à Poincaré de révoquer Sarrail et n'insisterais-tu pas pour que les Français et les Anglais (c'est mon idée) défendent Tino, le *roi*, au lieu de prendre parti pour Venizelos, révolutionnaire et franc-maçon ? Fais venir Sturmer, puisque c'est très difficile d'écrire sur ce sujet. Donne-lui des instructions précises. Ils agissent très mal, et je comprends que le malheureux Tino ait failli devenir fou. Tiens devant toi la petite note que je t'ai envoyée. Notre Ami demande que tu parles de tout cela avec Protopopov. Ce sera très bien si tu lui parles de notre Ami pour qu'il l'écoute et suive ses conseils. Laisse-lui sentir le prix que tu attaches à ses avis.

Mais il y aurait beaucoup à citer dans cette correspondance extraordinaire où se dévoile l'âme complexe et tourmentée d'une femme qui joua un rôle si important dans la fin tragique du règne des Romanov.

La dernière lettre de l'impératrice est datée du 17 décembre 1916. Elle débute d'une façon très calme ; elle parle du temps, de la crypte, d'un roman anglais que doit lire l'empereur ; elle s'informe de vers intestinaux dont souffre le tzarevitch.

S'il pouvait s'en débarrasser il grossirait et serait moins diaphane, le cher enfant...

A ce moment, comme on le voit par la suite, la lettre a été interrompue. On apporte à l'impératrice la nouvelle que Raspoutine a disparu. Alors elle continue :

Nous sommes tous ensemble. Peux-tu imaginer nos sentiments et nos pensées : notre Ami a disparu ! Hier, Annette l'a vu ; il a dit que Félix l'avait prié de venir chez lui, la nuit, qu'une automobile viendrait le chercher et qu'on l'emmènerait pour faire la connaissance d'Irène.

En effet, une automobile (militaire) est venue le chercher ; deux messieurs en civil s'y trouvaient, et Il est parti. Cette nuit il y a eu un grand esclandre dans la maison de Youssoupov ; une grande réunion : Dmitri, Pourichkevitch, etc., tous ivres ; la police a entendu des coups de feu. Pourichkevitch a couru en criant aux agents de police que notre Ami était tué. La police et les représentants de la justice sont maintenant dans la maison de Youssoupov ; il n'ont pas osé auparavant parce que Dmitri s'y trouvait. Le préfet de police a envoyé chercher Dmitri. Félix voulait partir ce soir pour la Crimée, j'ai prié Kalinine de le retenir... Je ne puis, je ne veux pas croire qu'Il est tué ! Que Dieu ait pitié de nous ! C'est une si horrible souffrance. (Je suis calme, je n'y crois pas.) Merci pour ta chère lettre. Viens le plus tôt possible. Toi ici personne n'osera toucher à Annette ou lui faire quoi que ce soit. Félix venait souvent chez lui les derniers temps...

Ta Sunny.

A la réception de cette lettre, l'empereur quittait immédiatement la Stavka pour rentrer à Tsarskoïe-Selo. Un mois plus tard la révolution éclatait en Russie.

Il est indiscutable que l'impératrice Alexandra Feodorovna, quelque funestes qu'aient été ses actes, était profondément convaincue qu'elle travaillait au bonheur de la Russie. Elle était encouragée dans cette croyance par des milliers de lettres et de télégrammes qu'on lui adressait de tous les points de la Russie. La plupart émanaient de gens simples qui exhalaient leur amour pour leur impératrice. Aussi, même quand triompha la révolution et que tous se détournèrent de la dynastie déchue, l'impératrice

demeura-t-elle persuadée que le *peuple* russe l'aimait et était avec elle. L'explication de ces encouragements qui arrivaient à l'impératrice de tous les coins du territoire russe nous est donnée par M. Paléologue, dans le troisième volume de son ouvrage, **La Russie des Tsars pendant la grande guerre**. La grande-duchesse Victoria, femme du grand-duc Cyrille, a raconté à M. Paléologue un entretien qu'elle eut avec l'impératrice. Ayant exprimé à celle-ci son effroi de l'hostilité grandissante de la société pour la famille impériale, l'impératrice, blême de colère, l'interrompit :

> Vous vous trompez, ma chère. D'ailleurs je me suis trompée moi-même. Tout récemment encore je croyais que la Russie me détestait. Aujourd'hui je suis éclairée. Je sais que c'est la société de Petrograd seule qui me hait, cette société corrompue, impie, qui ne songe qu'à danser et à souper, qui ne s'occupe que de ses plaisirs et de ses adultères, pendant que, de tout côté, le sang coule à flots... le sang !... le sang !...

Comme suffoquée par la colère, l'impératrice s'arrêta un instant, puis reprit :

> Maintenant, au contraire, j'ai la grande douceur de savoir que la Russie entière, la grande Russie, la Russie des humbles et des paysans est avec moi. Si je vous montrais les télégrammes et les lettres que je reçois chaque jour, de tous les points de l'empire, vous seriez fixée. Je ne vous en remercie pas moins de m'avoir parlé franchement.

Mais, dit M. Paléologue, ce que la pauvre tzarine ignorait, c'est que Sturmer avait eu l'idée géniale, reprise et amplifiée par Protopopov, de lui faire expédier quotidiennement, par l'Okhrana, des vingtaines de lettres et télégrammes dans le style que voici :

> Oh ! notre souveraine bien-aimée, mère et tutrice de notre césarévitch adoré... Gardienne de nos traditions... Oh ! notre grande et pieuse tzarine... Protégez-nous contre les méchants... Gardez-nous de nos ennemis... Sauvez la Russie !...

Le troisième volume de l'ouvrage de M. Paléologue est, pour la documentation de cette période de l'histoire de la Russie, une source aussi précieuse que les deux premiers. Observateur perspicace, l'ancien ambassadeur de France a noté jour par jour ses entretiens et ses impressions sur les grands événements qui se

déroulaient devant lui. Placé au centre même de la vie politique, il a connu les secrets de la diplomatie mondiale et vu les ressorts du drame révolutionnaire qui se jouait en Russie ; et ses caractéristiques des faits et des gens sont souvent remarquables. Citons celle du fameux ministre de l'Intérieur Protopopov qui, avec Raspoutine, fut l'un des plus actifs artisans de la chute de la dynastie :

Le nouveau ministre de l'Intérieur est un des vice-présidents de la Douma, Protopopov. Jusqu'à ce jour, l'empereur n a que très rarement choisi ses ministres dans la représentation nationale. Le choix de Protopopov ne présage cependant aucune évolution vers le parlementarisme. Loin de là. Par ses opinions antérieures, Protopopov était classé comme un « octobriste », c'est-à-dire un libéral très modéré. Au mois de juin dernier, il a fait partie de la délégation parlementaire qui s'est rendue en Occident et, tant à Londres qu'à Paris, il s'est montré un fervent adepte de la guerre à outrance. Mais, au retour, pendant un arrêt à Stockholm, il s'est prêté à une étrange conversation avec un agent allemand, Warburg, et, quoique l'affaire soit restée assez obscure, il a indubitablement parlé en faveur de la paix. Rentré à Petrograd, il a lié partie avec Sturmer et Raspoutine, qui l'ont aussitôt introduit près de l'impératrice. Sa faveur a été prompte. Il a été tout de suite initié aux conciliabules secrets de Tsarskoïé-Sélo ; il y avait droit pour sa maîtrise dans les sciences occultes, principalement dans la plus haute et la plus ténébreuse de toutes, la nécromancie. Je sais en outre avec certitude qu'il a eu jadis une maladie infectieuse et que, récemment, on a observé chez lui les prodromes de la paralysie générale. La politique intérieure de l'empire est donc en de bonnes mains !

Quelques jours plus tard, le 9 octobre 1916, M. Paléologue complète ce portrait :

La brusquerie de sa conversation s'explique, m'assure-t-on, par son état de santé : les altérations subites du caractère et l'exaltation des facultés imaginatives constituent des prodromes typiques de la paralysie générale. Ce qui est certain, d'autre part, et que je viens d'apprendre, c'est qu'il a été mis en rapport avec Raspoutine par son médecin, le thérapeute Badmaïev, ce charlatan mongol, qui applique à ses malades la pharmacopée abracadabrante des sorciers thibétains. J'ai déjà noté l'alliance qui s'est nouée jadis, au chevet du petit césaréwitch, entre le médicastre spirite et le *staretz*.

Initié depuis longtemps aux sciences occultes, Protopopov était un client prédestiné de Badmaïev. Celui-ci, qui machine sans cesse quelque intrigue, a tout de suite compris que le vice-président de la Douma

serait une précieuse recrue pour la camarilla de l'impératrice. Au cours de ses opérations cabalistiques,il n'a pas eu de peine à prendre de l'ascendant sur cet esprit déséquilibré, sur ce cerveau avarié, où se trahissent déjà les signes précurseurs de la mégalomanie. Bientôt il le présentait à Raspoutine. Le politicien névropathe et le thaumaturge mystique s'enchantèrent l'un l'autre. Quelques jours plus tard Grigori désignait Protopopov à l'impératrice comme le sauveur que la Providence réservait à la Russie. Sturmer appuya servilement. Et l'empereur, une fois de plus, céda...

Du livre de M. Paléologue nous apprenons des faits jusqu'alors ignorés ; par exemple que, parmi tous les agents secrets que l'Allemagne entretenait dans la société russe, il n'en était pas de plus actifs, de plus adroits, de plus opérants que le financier Manus :

De confession hébraïque, ayant obtenu par les moyens habituels l'autorisation de résider à Pétrograd, il s'est acquis, ces dernières années, une fortune considérable par le courtage et la spéculation. Le génie de sa race lui inspira de lier partie avec les plus farouches défenseurs du trône et de l'autel. C'est ainsiqu'il se subordonna servilement au vieux prince Mestchersky, le célèbre directeur du *Grajdanine*, l'intrépide champion de l'absolutisme orthodoxe. En même temps, ses discrètes et ingénieuses libéralités lui gagnaient peu à peu tout le clan de Raspoutine.

Depuis le début de la guerre, il mène campagne pour une prompte réconciliation de la Russie avec les puissances germaniques. On l'écoute beaucoup dans le monde de la finance et il s'est créé des attaches dans la plupart des journaux. Il est en relations constantes avec Stockholm, c'est-à-dire Berlin. Je le soupçonne fort d'être le principal distributeur des subsides allemands.

Plusieurs pages sont consacrées au meurtre de Raspoutine. Il y a peu de détails nouveaux dans le récit du meurtre et des circonstances qui l'ont accompagné, sauf un renseignement que, jusqu'ici, nous n'avions trouvé nulle part. C'est Akoulina, l'ancienne démoniaque, qui a passé la nuit à laver le corps de Raspoutine et embaumer ses plaies ; c'est elle qui l'a habillé dans des vêtements neufs, l'a déposé dans le cercueil et lui a mis entre les mains une lettre de l'impératrice dont voici le texte :

Mon cher martyr, donne-moi ta bénédiction, afin qu'elle me suive constamment sur le chemin douloureux qui me reste à parcourir ici-bas. Et souviens-toi de nous là-haut dans tes saintes prières ! Alexandra.

On peut encore glaner quelques détails inédits se rapportant au fameux *staretz*, par exemple sur son inimitié avec le célèbre théosophe français Papus, dont l'influence avait été grande, à un certain moment, à la Cour de Russie. Le dimanche 28 janvier 1917, M. Paléologue note un entretien qu'il a eu avec Mme T..., une intime de Raspoutine et du couple impérial :

Depuis une dizaine d'années, me dit Mme T... Papus n'est plus venu en Russie, mais il a continué de correspondre avec les Majestés. Il a plusieurs fois essayé de leur démontrer que l'influence de Raspoutine leur était funeste, parce qu'elle lui venait du diable... Aussi le Père Grigory détestait Papus et, quand les Majestés lui en parlaient, il éclatait violemment : « Pourquoi l'écoutez-vous cet esbrouffeur ! Et de quoi se mêle-t-il ?... Si ce n'était pas un intrigant, il aurait bien assez de travail avec tous les impies et tous les pharisiens qui l'entourent. Nulle part, il n'y a autant de péchés que là-bas, dans l'Ouest ; nulle part Jésus crucifié ne subit autant d'outrages... Que de fois je vous l'ai dit : Tout ce qui vient *des Europes* est criminel et pernicieux. »

La même dame a affirmé à M. Paléologue avoir vu une lettre adressée par Papus à l'empereur, en 1915, qui se terminait ainsi :

Au point de vue cabalistique, Raspoutine est un vase pareil à la boite de Pandore et qui renferme tous les vices, tous les crimes, toutes les souillures du peuple russe. Que ce vase vienne à se briser, et l'on verra son effroyable contenu se répandre aussitôt sur la Russie.

Ce qui est surtout impressionnant et se dégage de la lecture du livre de l'ancien ambassadeur de France, c'est la course à l'abîme de la dynastie des Romanov. Le fossé qui se creusait entre l'empereur et le peuple s'élargissait d'un jour à l'autre et tout son entourage l'y précipitait. Dès le 23 janvier le grand-duc Paul disait à M. Paléologue :

L'empereur est plus que jamais dominé par l'impératrice. Elle a réussi à lui persuader que le mouvement d'hostilité qui s'est déchaîné contre elle et qui, malheureusement, commence à l'atteindre lui-même, n'est qu'une conjuration des grands-ducs et une émeute de salons. Cela ne peut plus finir que par une tragédie... Vous connaissez ma foi monarchique et tout ce que l'empereur représente de sacré pour moi. Vous devez comprendre combien je souffre de ce qui se passe et de ce qui se prépare.

Le même jour, rentrant de Tsarskoïé-Selo en chemin de fer,

il cause avec Mme P..., une amie de l'empereur, qui lui dit, parlant du grand-duc Paul :

Je suis beaucoup plus pessimiste encore que lui. La tragédie qui se prépare ne sera pas seulement une crise dynastique, ce sera une révolution terrible et nous n'y échapperons plus. Rappelez-vous l'oracle que je viens de rendre : la catastrophe est proche.

Cependant l'imminence du péril, l'affreuse vision du sort qui attend la dynastie et la Russie n'empêchent pas les grands-ducs et leurs amis de continuer leurs coutumières orgies :

Hier soir, le prince Gabriel Constantinovitch offrait un souper chez sa maîtresse, une ancienne actrice. Parmi les convives, le grand-duc Boris, le prince Igor Constantinovitch, Poutilov, le colonel Trégoubatov, quelques officiers et une escouade de brillantes hétaïres.

Durant toute la soirée, on n'a parlé que de la conjuration, des régiments de la Garde sur lesquels on ne peut compter, des circonstances qui seraient le plus propices à l'attentat, etc. Tout cela dans le va-et-vient des domestiques, en présence des filles, au chant des tziganes, dans la vapeur du Moët et Chandon, « brut impérial », qui coulait à flots.

Pour finir, on a bu au salut de la Sainte-Russie.

Les notes de M. Paléologue s'arrêtent en mai 1917. C'est le déclin du gouvernement provisoire et le début du bolchevisme. L'auteur raconte comment il fut « démissionné ». M. Albert Thomas s'était chargé de lui annoncer sa disgrâce. En quittant la Russie pour toujours, ayant déjà franchi la frontière finlandaise, l'ambassadeur de France, malgré lui, se rappelle la complainte pathétique par laquelle un pauvre *moujik*, un « innocent » termine une scène démente dans *Boris Godounov* :

Pleure, ma sainte Russie, pleure ! car tu vas entrer dans les ténèbres. Pleure, ma chère Russie, pleure ! car tu vas mourir.

Les souvenirs de Mme A.-A. Vyroubov, **Pages de ma vie**, sont loin d'avoir la valeur documentaire des *Lettres de l'Impératrice*, car cette sincérité absolue, qui donne tant de poids à celles-ci, leur fait totalement défaut. C'est un livre écrit plutôt avec le souci de se disculper. L'amie de Raspoutine s'applique à diminuer son rôle personnel et à réduire à peu de chose celui du *staretz*. Cependant elle ne peut taire les reproches et même les propos sévères que laisse échapper contre elle l'impératrice, dans ses lettres, et voici l'explication qu'elle en donne :

Mon amour et mon dévouement pour l'impératrice subirent, en 1914, une rude épreuve. L'impératrice, sans aucune raison, devint jalouse de moi, me soupçonnant d'une liaison avec l'empereur. Se trouvant offensée dans ses sentiments les plus chers, l'impératrice ne put évidemment pas se retenir d'épancher sa douleur dans ses lettres à ses proches en présentant ma personne sous des couleurs peu attrayantes.

Mais, dit-elle, son amour immense et son dévouement finirent par triompher. Toutefois il ressort des lettres de l'impératrice que son changement d'attitude envers sa dame d'honneur est dû surtout à l'influence de Raspoutine et à la nécessité de l'avoir entre eux comme truchement.

Les souvenirs de Mme Vyroubov ne nous apprennent rien de nouveau. Son séjour dans la forteresse de Pierre-et-Paul et ses rapports avec les bolcheviks sont parmi les passages les plus intéressants. Là, elle est sincère et donne une description très pittoresque des premiers temps du bolchevisme. Mais l'intérêt principal de ce livre est dans l'appendice, avec des lettres de l'impératrice, écrites après l'arrestation du couple impérial, de Tsarskoié-Selo d'abord et ensuite de Sibérie. Même en Sibérie, dans les pires conditions, au milieu du déchaînement de la guerre civile, l'impératrice conserve inébranlable sa foi en Dieu et en sa destinée.

C'est pénible — écrit-elle le 10 décembre 1917, de Tobolsk — d'être arrachée de tous les êtres chers, moi qui étais habituée à connaître toutes les pensées de ceux qui m'entouraient. Je te remercie de ton affection. Comme je voudrais être avec toi ! Mais Dieu sait mieux. On apprend maintenant à n'avoir aucun désir personnel. Dieu est miséricordieux et il n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui. Que je suis vieille déjà! Mais je me sens la mère de ce pays et je souffre pour mon propre enfant. J'aime ma patrie malgré toutes les horreurs de maintenant et tous les péchés qui s'y commettent. Tu sais qu'on ne peut pas arracher de mon cœur l'amour pour la Russie malgré l'ingratitude noire envers son empereur, qui déchire tout mon être. Mais ce n'est pas tout le pays. C'est une maladie après laquelle il sera plus fort. Seigneur Dieu, aie pitié de nous et sauve la Russie! On voit des souffrances de tous côtés. Depuis combien de temps n'ai-je aucune nouvelle de tous mes parents ! C'est terrible d'être séparée des êtres chers et de toi. Mais malgré tout je ressens une paix morale admirable. Dieu m'a donné une foi infinie, c'est pourquoi j'espère toujours. Et nous nous verrons aussi, avec notre amour qui renverse les murailles. Tu passes Noël sans moi, dans un sixième étage, je ne puis même pas penser à cela !

Plusieurs lettres furent envoyées en cachette et, pour dépister la police bolcheviste, elles étaient écrites en caractères slaves et adressées « à la chère et bien-aimée sœur Séraphine » et signées : « Sœur en péché, Feodora ».

Mme Vyroubov ayant écrit à l'impératrice qu'elle a fait la connaissance de Maxime Gorki et que celui-ci lui a rendu beaucoup de services, l'impératrice lui répond le 23 janvier 1918 :

Sois prudente avec tous ceux qui viennent chez toi. Je m'inquiète beaucoup de Bitter (Gorki). Il publie un journal abominable, et il a écrit tant de pièces ignobles et de mauvais livres. Ne dis rien d'important devant lui. Les hommes tâchent, comme autrefois, de t'entourer. Je ne parle pas de tes vrais amis, des gens honnêtes, mais des autres qui, pour leurs buts personnels, tâcheront de nouveau de se servir de toi et de se cacher derrière ton dos. Alors on prononcera ton nom et on commencera à te persécuter de nouveau. « Bitter » est un véritable bolcheviste.

Et plus loin, dans la même lettre :

Je me casse la tête quoi t'envoyer, car ici, il n'y a absolument rien. Tous nos cadeaux de Noël ont été faits par nous-mêmes, et maintenant les yeux doivent se reposer. La femme d'un prêtre a rêvé que la rivière Irtych était devenue toute noire, ensuite elle redevint claire et au milieu apparut un homme éblouissant. A Tobolsk, tout le monde parle de ce rêve et y voit l'avenir de la Russie.

A Raspoutine sont également consacrés les souvenirs de l'ancien chef du département de la Police, Beletzki, que publie la revue *Byloié*, dans son nº 20. Ces souvenirs sont d'autant plus précieux que presque tous les papiers concernant Raspoutine ont été détruits. Tout d'abord, ce furent tous ceux que possédaient l'empereur et l'impératrice. Du journal intime de Nicolas II, des 10, 11, 12 et 13 mars 1917, il résulte que, pendant ces quatre jours, il brûla toutes ses lettres et papiers. Sans doute l'impératrice suivit-elle son exemple.

Beletzki connaissait très intimement Raspoutine. Il le considérait comme un homme très intelligent,

possédant une volonté extraordinairement forte qu'il avait développée en lui. Il agissait à cause de cela sur l'empereur devant lequel, souvent, pendant une explication, il frappait du poing.

Les rapports entre l'empereur et Raspoutine, Beletzki les caractérise comme « la lutte d'une volonté faible contre une volonté

forte». Un fait curieux dans la carrière de Raspoutine, c'est que la plupart des personnes qui l'entouraient, qui profitaient de son influence, lui étaient hostiles. Les hauts fonctionnaires qui intriguaient par Raspoutine et par lui défendaient leurs intérêts, le reniaient volontiers, prétendant ne pas le connaître. Beletzki lui-même, les premiers temps, cacha à sa femme ses relations avec Raspoutine, et il le rencontrait dans une maison louée à cet effet, ne voulant pas le recevoir chez lui. Le ministre de l'Intérieur Khvostov, et, en général tous les hauts fonctionnaires, agissaient de même. Beletzki raconte qu'une force assez importante de la police secrète était chargée de veiller sur l'ami des souverains. En outre, jour par jour, heure par heure, ils notaient les faits et gestes de Raspoutine; mais ces notes de police ont aussi été brûlées au commencement de la Révolution.

Des attentats contre la vie de Raspoutine se tramèrent à plusieurs reprises au Ministère de l'Intérieur même. Quand il fut appelé par l'impératrice en Crimée, le préfet de police de Yalta envoya à Beletzki un télégramme chiffré ainsi conçu : « Voulez-vous m'autoriser à tuer Raspoutine, pendant son passage de Sébastopol à Yalta ? » Beletzki remit ce télégramme au ministre de l'Intérieur Maklakov, mais on n'y donna aucune suite. Dans son livre Beletzki raconte les aventures érotiques de Raspoutine qui passait ses nuits dans des lieux de débauche. Il consacre aussi un certain nombre de pages à un aventurier notoire, le prince Andronnikov, dont le rôle, jusqu'à aujourd'hui, reste encore obscur. Il avait libre accès dans tous les ministères, il était toujours affairé, et on ne le voyait jamais sans un énorme portefeuille sous le bras. Plehwe s'intéressait beaucoup à ce portefeuille et il voulut savoir ce qu'il contenait. Enfin, une fois, on réussit à s'en emparer : il était simplement bourré de journaux.

Je puis dire, écrit Beletzki, que jamais Andronnikov ne cessait de faire des démarches pour obtenir un poste de ministre en faveur de tel ou tel personnage. Il ne possédait ni propriétés foncières, ni ressources personnelles, mais il menait un très grand train de vie. Parfois il avait beaucoup d'argent et, parfois sans un sou, il empruntait à ses amis.

C'est dans l'appartement du prince Andronnikov que Beletzki rencontrait le plus souvent Raspoutine, et c'est là aussi que venait Mme Vyroubov et les quelques personnes élues qui formaient le cercle intime du *staretz*.

Les **Souvenirs** de Beletzki, qui ne sont pas encore terminés, occuperont une place importante parmi les documents historiques se rapportant à notre époque.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

L. Coupaye : *La Ruhr et l'Allemagne*, préface de A. Dariac, président de la Commission des Finances de la Chambre des Députés, Dunod. — Jean Lescure : *Le Problème des réparations ; comment le résoudre ?* Plon. — R. Hofman : *Interdépendance ; contribution d'un neutre à la reconstruction en Europe*, G. Oudin. — Fr.-W. Fœrster : *Mes combats à l'assaut du militarisme et de l'impérialisme allemands*, Librairie Istra.

Ingénieur en chef de l'artillerie navale, et membre de la Commission militaire interalliée de contrôle en Allemagne, l'auteur de ce livre a séjourné près de deux ans dans le district rhéno-westphalien où l'avaient appelé ses fonctions. Le temps que ces dernières lui laissaient libre, M. Coupaye l'a employé à réunir les éléments de l'ouvrage qu'il nous apporte aujourd'hui : il prend le soin de nous dire que ces matériaux sont « d'ordre public » et ont été recueillis dans de nombreux journaux et publications, puis complétés par des conversations privées. Il est sorti de ce travail un livre de pure documentation technique, auquel l'auteur s'excuse de n'avoir pas cru devoir joindre une recette nouvelle pour résoudre le problème des Réparations, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, et que n'a d'ailleurs pas manqué de le faire en trois pages le préfacier. Ces regrets sont fort inutiles, et la grande reconnaissance que nous devons à M. Coupaye est précisément d'avoir réussi à rendre accessibles au grand public des données techniques d'une absolue précision, que les spécialistes pourront désormais consulter avec fruit. N'oublions pas que c'est au manque de documentation sérieuse en ces matières que nous devons certains échecs, et certaines erreurs d'exposition plus funestes que des échecs, tant à la conférence de la Paix qu'aux réunions internationales qui l'ont suivie.

La première partie du livre de M. Coupaye consacrée à un rapide aperçu géographique du bassin rhéno-westphalien et à une énumération très complète de ses voies d'accès, sait introduire au milieu d'un nombre impressionnant de statistiques une certaine note pittoresque. C'est un pittoresque différent et d'une autre classe que celui

que poursuivait tel envoyé d'un grand journal parisien, cité par notre auteur : ce confrère enthousiaste ne déclarait-il pas s'endormir le soir à Dusseldorf en contemplant les lueurs que plaquaient dans le ciel les hauts-fourneaux encerclant la ville, alors qu'il n'existait à l'époque *aucun* haut-fourneau à Dusseldorf et aux environs, et que le plus proche est aujourd'hui à 10 kilomètres à vol d'oiseau de la ville ? Ainsi s'écrit la petite histoire et quelquefois la grande.

Une courte incursion dans le domaine politique, peut-être moins neuve, car les éléments en avaient déjà été publiés, mais où l'on trouve cependant (p. 61 et suivantes) une énumération précieuse des journaux allemands et de curieux détails sur leur vie quotidienne, nous conduit aux diverses études économiques et sociales qui représentent certainement la contribution la plus substantielle. apportée par M. Coupaye, selon sa propre expression, « à la somme des connaissances françaises sur l'Allemagne ». Nous citerons particulièrement des chapitres relatifs à la constitution et au fonctionnement des sociétés anonymes et à leur groupement, cartels ou « combinaisons verticales », dont il a été si fréquemment question depuis quelque temps. Le chapitre relatif à la formation de l'ingénieur allemand et d'une manière générale à l'organisation de l'enseignement supérieur n'est pas moins instructif, qui nous montre le développement acquis par ce dernier depuis la guerre, tandis que de ce côté-ci de la frontière nous pleurons la grande pitié de nos laboratoires et de nos universités provinciales au personnel réduit.

La dernière partie du travail de M. Coupaye, qui forme sensiblement la moitié du livre, est consacrée aux « sources allemandes d'énergie industrielle » : c'est, — et nous nous excusons de ce médiocre rapprochement de termes, — une mine inépuisable de chiffres et de renseignements : cette documentation, d'ailleurs classée selon une méthode qui nous a paru très heureuse, échappe, par sa nature même, à tout commentaire. C'est un instrument de travail, mais aussi une source d'édification. « L'Allemagne s'avance à pas de géant, écrit M. Coupaye, dans la voie du progrès économique ». Nous avons assez souvent, ici et ailleurs, dans ces brèves analyses comme en de plus longues observations, insisté sur l'artifice de la faillite apparente du Reich et produit de semblables affirmations, pour ne pas nous réjouir de les voir confirmer

par un des hommes qui paraissent avoir suivi ces questions de plus près, et prétendent, pour emprunter une dernière fois à l'auteur une de ses expressions favorites, « donner de la documentation et non faire de la polémique ».

C.-J. GIGNOUX.

§

Il n'est pas de question plus actuelle que celle que traite M. Jean Lescure, professeur à la Faculté de Droit de Bordeaux : **Le Problème des Réparations. Comment le résoudre** ; et à sa suite on peut voir que ce problème n'est pas aussi insoluble ni sa solution aussi forcément impitoyable que ce qu'on entend parfois dire.

La dette de l'Allemagne a été fixée, après deux ans de calculs et discussions, donc point à la légère, à 132 milliards de marks-or. Ce chiffre est-il hors de proportion avec la réalité des dommages causés par elle ? Assurément non. Il ne comprend même pas, je crois, les dommages subis par l'ancienne Russie. Avec la capacité de paiement de l'Allemagne ? Non encore. La fortune de ce grand pays était estimée avant la guerre par certains de ses dirigeants à 400, et n'était toujours pas inférieure à 350 milliards de marks. Avec les précédents historiques ? Toujours non puisqu'en 1871 nous avons dû payer 5 milliards de francs or, pour une guerre qui n'avait causé aucun dommage au territoire ennemi ; cette somme, énorme pour l'époque, représentait pour moitié les dépenses militaires du vainqueur, pour l'autre moitié un simple butin ; si nous avions imposé les mêmes chefs de versement à l'Allemagne de 1919, sa dette aurait atteint 2.000 milliards !

Donc l'Allemagne doit 132 milliards de marks-or, dont un peu plus de la moitié revient à la France. De ces 70 milliards environ nous n'avons pas, en quatre ans, touché un pfennig, car les 8 milliards et demi qu'a versés l'Allemagne aux Alliés représentent des achats de marchandises ou des frais d'occupation, à l'exception d'un demi milliard que la Belgique a touché en vertu de son droit le priorité. Par contre, nous avons avancé à l'Allemagne 80 milliards de francs-papier pour commencer la restauration de nos pays dévastés et nous devrons lui avancer encore 60 milliards pour la finir ; en y joignant les pensions que l'Allemagne doit également supporter, cela ira à 200 milliards de francs-papier

équivalant à peu près aux 70 milliards de marks-or que l'Allemagne nous doit.

Si l'Allemagne arrivait à ses fins, c'est-à-dire à ne pas nous payer, la situation serait merveilleuse pour elle ! D'une part, nous serions, nous, écrasés par notre dette de guerre et de réparations, environ 400 milliards exigeant un service d'intérêts d'au moins 20 milliards et par nos dépenses militaires qu'il serait de la plus grande imprudence de supprimer et qui sont aujourd'hui de 5 milliards. D'autre part, l'Allemagne n'aurait à payer ni remboursements aux Alliés, ni dépenses militaires, puisque défendues, ni enfin intérêts de sa dette, puisqu'elle a fait faillite, après avoir eu, d'ailleurs, l'habileté de faire acheter 100 milliards de ses marks par les spéculateurs étrangers à l'époque où l'on escomptait son relèvement loyal, ce qui fait qu'elle n'a à peu près rien perdu à l'opération. Et ainsi éclate, avec une clarté, je crois, aveuglante, son plan de campagne économique d'après-guerre, aussi profond, habile et décisif que son plan de campagne militaire d'avant-guerre. Mais nous avons brisé la première machine, nous briserons bien la seconde.

Le moyen est d'ailleurs très simple. Il s'agit, en laissant de côté les paiements par annuités échelonnés pendant un demi-siècle, qui ont des inconvénients, d'imposer à l'Allemagne une nouvelle dette publique de 132 milliards de marks-or à la place de l'ancienne, volatilisée, et qui ne sera supérieure ni à celle-ci, ni à la nôtre, ni à celle des autres pays ayant fait la guerre, en s'assurant du paiement des intérêts, comme on s'en assurait pour la Dette ottomane ; ces intérêts ne feraient jamais que 6 à 7 milliards de marks-or, soit 8 milliards de francs-or, ou 24 milliards de francs-papier. Or, nous supportons déjà aujourd'hui, dette et dépenses militaires, 18 milliards ; l'Allemagne ayant une population supérieure de plus d'un tiers à la nôtre pourrait supporter une charge majorée de plus d'un tiers également, donc dépassant les 24 milliards indiqués. Ainsi, la solution du problème n'est nullement impitoyable et notre devoir est de l'imposer de gré ou de force à notre débiteur.

Le système proposé par M. Jean Lescure n'est pas très différent. Il ne s'occupe que de la France, réduit la dette allemande aux réparations et pensions restant à payer au 1er janvier 1923 (celles déjà payées se compensant dans l'hypothèse avec notre dette

extérieure, mais nos créanciers y consentiront-ils ?) et la fait acquitter au moyen d'emprunts perpétuels contractés chaque année par l'Allemagne, et allant de 14 milliards de francs-papier cette année-ci à 104 au total en 1933 ; la charge maxima pour les intérêts ne serait cette année-là que de 2 milliards de marks-or et irait en s'atténuant par suite des amortissements et conversions. Tout ceci peut se soutenir, bien que ma solution me semble plus simple en somme, plus intégrale et plus instructive pour l'Allemagne.

Un autre système est celui que M. Hofman, collaborateur de la *Gazette de Lausanne*, expose dans son livre : **Interdépendance** : *contribution d'un neutre à la reconstruction en Europe ;* il s'agirait d'une régie financière chargée sous le contrôle de la Société des Nations d'amortir les dettes de guerre des belligérants, estimées sur la base du pair à 805 milliards et les dettes de réparations évaluées en bloc à 200 milliards ; des taxes sur les transports, échanges, etc., donneraient à cette régie un budget recettes de 15 milliards environ qui permettrait de réaliser cet amortissement. Sur le papier, tout cela marche très bien, mais comment la régie s'assurerait-elle de la loyauté de certains de ses justiciables ?

HENRI MAZEL.

§

Dans un article récent (1) où je me suis appliqué à dégager les responsabilités de la guerre, telles que les laisse apparaître une étude minutieuse des documents autrichiens, j'ai signalé en note un ouvrage du professeur Fœrster : *Mes combats à l'assaut du militarisme et de l'impérialisme allemands*. Cet ouvrage mérite mieux qu'une mention. Nous lui devons, nous devons à son auteur une attention moins fugitive.

La vie, le caractère du professeur Fr.-W. Fœrster commandent le respect. Fils de l'astronome Wilhelm Fœrster, il a été élevé, en plein Berlin prussien, dans l'esprit de la vieille Allemagne, celle de Gœthe, de Humboldt, de Herder. Au foyer familial, il trouvait pratiquée la haine de la politique bismarckienne et du pangermanisme tapageur d'un Treitschke. N'oublions pas que W. Fœrster, le père, fut un des rares Allemands qui condamnèrent l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine et qu'il ne cessa

(1) *Mercure de France*, 1er novembre 1922.

pas, jusqu'à sa mort récente, de garder avec la France et la pensée française un contact étroit.

Ainsi, Fr.-W. Fœrster échappa-t-il aux idées qui ont empoisonné sa génération. Il déclare lui-même que dans la Prusse officielle, il s'est toujours senti comme en territoire occupé. Dès le lycée, son sentiment de la dignité humaine se heurte au caporalisme triomphant, son esprit chrétien souffre de voir la raison d'Etat substituée aux lois divines. Jeune docteur, il commence le combat contre l'Allemagne prussienne de Bismarck qui, dit-il, « devait infailliblement se trouver traînée un jour à la barre du monde civilisé ». Après de longues années d'efforts, découragé de convaincre ses compatriotes et critiqué par ses amis mêmes, il se retire de la vie politique, se rend en Suisse, puis, en 1913, en Autriche, où il reçoit une chaire à l'Université de Vienne. Là lui apparaît la gravité de la situation internationale. Il est frappé de l'aveuglement des nouvelles couches allemandes. En pleine guerre, il s'obstine encore à dessiller des yeux qui ne veulent pas voir. Il pressent l'effondrement de son pays et l'envisage comme un châtiment.

Tel est l'homme qui a écrit *Mes combats*. Il n'est pas de réquisitoire plus terrible contre la politique de l'Allemagne impériale. On songe, en le lisant, qu'il est bien oiseux de s'attacher à des confrontations de dépêches et de dates. La responsabilité de l'Allemagne ne ressort pas seulement des actes de juillet 1914. Elle est plus ancienne et plus large.

> Que dissimulaient, au fond, écrit M. Fœrster, l'action contre la Serbie, le ton et la rigueur de l'ultimatum, la crainte singulière de voir céder les Serbes, l'hostilité contre les propositions anglaises de conciliation et enfin l'incroyable nonchalance avec laquelle on accueillait les déclarations menaçantes de la Russie insistant sur le caractère européen du conflit? Il se cachait là, certainement, la volonté masquée, mais parfaitement consciente, des milieux qui détenaient le pouvoir, la volonté de forger la destinée de l'Allemagne dans le feu d'une guerre mondiale.

Il dit encore:

> *Même* si, après l'ultimatum à la Serbie et le refus opposé à l'offre de Grey de réunir une conférence d'ambassadeurs, l'Entente avait déclaré à l'unanimité la guerre, sa renonciation à de nouvelles tentatives de conciliation eût sans doute été blâmable au point de vue moral et chrétien, mais la faute principale en eût incombé quand même à la politique des puissances centrales.

Pour comprendre cette politique, il est indispensable de bien connaître quelle mentalité Bismarck et Treitschke avaient façonnée à l'Allemagne. Le déclenchement de la catastrophe a été l'aboutissement logique d'un état d'esprit général. Le militarisme avait fini par dominer toute autre préoccupation. Il n'était pas organisé en vue de la défense nationale. Il était le principe organique et vital de l'Etat. Les civils eux mêmes, comme l'observa lord Haldane, pensaient militairement. Maîtres d'école, professeurs, pasteurs, étaient les grands-prêtres du culte nouveau. L'armée n'était que l'instrument « d'une immense erreur nationale ».

La guerre semblait à tous naturelle et fatale.

Avouons, écrit M. Fœrster, qu'aucun peuple, depuis des dizaines d'années, n'a fêté et glorifié la guerre au même degré que nous, l'appelant fontaine de Jouvence des nations, remède contre la décomposition, façonneuse de caractère viril ! Certes, on a vu dans d'autres pays des échantillons de ce genre. Mais c'étaient des exceptions sans écho national; tandis que l Etat militariste allemand avait répandu une idéologie de guerre rebelle au pacifisme et qui fut pour l'âme de notre peuple une sorte de religion. On la préparait ainsi, non seulement à ne pas prendre au tragique le déchaînement d'une guerre, mais encore à la désirer dans le secret de son cœur.

A la désirer... On n'en peut douter après cet aveu cynique de Rohrbach :

Dans les jours où la décision pour la guerre ou la paix balançait sur le fil d'une épée, je ne tremblais pas de peur de voir baisser le plateau de la guerre, mais je tremblais de peur de voir baisser celui de la paix... Quelle angoisse dans l'attente de savoir ce qui allait vaincre dans le cœur de nos chefs, de la volonté ou de la peur de l'immense responsabilité ! *Voilà les pensées qui empêchaient bien des Allemands de dormir ces dernières nuits de juillet...*

Ce n'était pas, en effet, un sentiment isolé. M. Fœrster cite des articles de journaux et de revues, de toutes nuances et de toutes importances, où la guerre et l'esprit de guerre sont exaltés. C'est un conseiller du ministère des Affaires étrangères, qui écrit en 1896 :

Le plus grand gain de la conquête de l'Alsace-Lorraine réside pour nous dans le fait que la France ne s'y résignera jamais, que par conséquent l'Allemagne devra rester armée longtemps encore.

C'est un article de tête des *Grenzboten* qui proclame, cette même année :

Nous enseignons que si le salut de notrepatrie réclame la conquête, la domination, l'écrasement, la destruction des peuples étrangers, nous ne devons pas nous laisser impressionner par des scrupules chrétiens ou humanitaires. Il ne faut donc faire aucune opposition aux armements poussés à l'extrême, à condition toutefois qu'ils finissent par servir, un jour pas trop lointain, aux fins auxquelles ils sont destinés.

C'est la *Post*, le grand journal berlinois, qui, en 1912, demande :

Quels sont les hommes qui émergent de l'histoire de la nation, ceux que le cœur allemand chérit le plus ? seraient ce Gœthe, Schiller, Wagner ou Marx ?

Et elle s'empresse de répondre :

Oh ! non, ce sont Barberousse, le grand Frédéric, Blücher, Moltke, Bismarck, les hommes durs et sanglants !

Après les maîtres, les élèves. On va voir que la leçon a été comprise :

La guerre est la plus haute et la plus saine expression de l'activité humaine. Nous vivrons un jour cette joyeuse et grande heure de combat... Oui, ce sera une joyeuse et grande heure que nous avons le droit de désirer secrètement.

Ainsi s'exprime une revue de la jeunesse, la *Jungdeutschlandspost*.

C'est dans cet état d'esprit, ajoute M. Fœrster, que, menaçante et brandissant son épée, l'Allemagne s'est mise en travers du progrès de la culture humaine.

L'auteur passe en revue l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine contre le gré des populations, le traitement brutal infligé à celle-ci, les provocations allemandes au Maroc, le conflit anglo-allemand, le conflit russo-allemand. Mais ce qui est le plus symptomatique des tendances de l'Allemagne et sur quoi nous insisterons davantage, c'est son attitude aux conférences de la Haye.

Dès la première conférence, en 1899, alorsque le monde presque unanimement saluait avec sympathie la proposition russe, l'Allemagne se montra « également unanime à lui opposer une réserve

railleuse ». Le professeur von Kahl, interprète des sentiments de tous, s'écria :

Nos ancêtres, les vieux Germains, se retourneraient dans leurs tombes à l'idée d'un désarmement complet.

On choisit comme chef de la délégation allemande le prince de Münster, qui déclarait à qui voulait l'entendre, dans les couloirs du Palais de la Paix, que tout cela n'était que de la « blague ». Les délégués reçurent pour mot d'ordre de voter contre tout désarmement et contre l'arbitrage international. Lorsqu'ils exécutèrent leur double mandat, ils soulevèrent une véritable tempête. Le délégué italien, l'ambassadeur des Etats-Unis, s'efforcèrent de faire comprendre à leurs collègues du Reich quelle irritation s'accumulerait contre l'Allemagne, si elle faisait échouer toute l'œuvre de La Haye. Un des envoyés, le professeur Zorn, impressionné, partit pour Berlin. Il revint avec l'acceptation de la Cour permanente d'arbitrage, mais sans caractère d'obligation, ce qui, en fait, annulait complètement cette apparence de concession.

En 1909, seconde Conférence. L'Angleterre insiste, au nom de l'humanité, pour que l'on mette à l'ordre du jour la question du désarmement. L'Allemagne s'y oppose et menace de rester à l'écart, si on passe outre. Et, pour être certaine de ne pas céder cette fois, même dans une faible mesure, elle remplace le délégué Zorn, trop conciliant, par deux antipacifistes notoires. Ceux-ci justifient la confiance que l'on a mise en eux en faisant échouer le projet d'institution d'un traité d'arbitrage universel obligatoire. Un écrivain allemand, Gothein, a pu écrire :

Tous ceux qui prirent part à la Conférence emportèrent l'impression que l'Allemagne, ainsi que l'Autriche qui naviguait dans son sillage, barraient la route à la conciliation internationale *pour rester libres de rompre la paix quand l'occasion leur semblerait bonne*.

Cette impression ne devait que trop se vérifier!

Les atrocités méthodiques de l'Allemagne dans la conduite de la guerre trouvent en M. Fœrster un censeur aussi sévère que son rôle dans les origines du conflit. La terreur en Belgique et dans le nord de la France, les déportations, la séparation des familles, l'exploitation des enfants, les dévastations systématiques, les gaz asphyxiants, les zeppelins et les avions sur les villes, le torpillage

sans merci, apparaissent à l'auteur comme des moyens infernaux inventés par un peuple qui a perdu toute conscience et qui règle sa mentalité sur la devise : « Pour ne pas rougir, il suffit de ne pas avoir honte. » M. Fœrster cite de cette barbarie des témoignages, non récusables, d'officiers allemands et de la direction militaire elle-même, qui sont parmi les plus accablants qui aient été produits. Il trouve pour la flétrir les mots décisifs. Car en ces matières, le moraliste, prononçant au nom de principes éternels, est un juge plus rigoureux que le juriste ou l'historien.

Il y a dans ce livre bien des vérités encore. Celle-ci :

L'armée allemande a été sauvée par Wilson d'un désastre comme l'histoire n'en a jamais connu.

Cette autre :

Il était impossible de ne pas reconnaître que la paix de Versailles était encore infiniment plus douce que celle qu'aurait apportée aux vaincus une victoire allemande.

Puisqu'il faut se borner, une dernière citation. Elle est empruntée à un ouvrage du capitaine Paasche, « l'un de ces Allemands qui, à l'étranger, ont subitement compris en quoi consiste, au fond, le différend tragique qui sépare l'Allemagne du reste du monde ». Dans une prosopopée, qui ne manque pas de grandeur, l'officier repenti dit à son peuple :

Le monde ne se rouvrira à toi que lorsque tu seras devenu humain !

Oui, le monde et la France attendent ce grand jour. Mais combien de temps sera nécessaire pour que la masse des peuples d'outre-Rhin acquiert la belle et saine mentalité d'un Paasche, d'un Fœrster, d'un Kautsky, d'un Muelhon, d'un Eisner, d'un Lichnowsky, d'un Fernau... ou de ce simple travailleur qui, hanté par le souvenir des atrocités auxquelles il avait pris part, écrivait en 1919 :

De l'aveu de notre crime découle notre devoir de réparer. Je veux réparer mon crime ! Je veux aller là-bas dans les pays dévastés, je veux aider à effacer les dévastations, les preuves de notre faute. Ce n'est pas avec des paroles de conciliation entre les peuples, avec des phrases creuses sur la réparation, que je veux expier, mais avec le travail de mes mains, avec l'action. Et si, bien plus tard, les poings fermés s'ouvrent et se tendent fraternellement vers nous, si dans leurs yeux nous ne voyons plus la haine, mais le pardon, alors, — alors notre faute sera expiée !

Nobles paroles! Puissent les magnats et les grévistes de la Ruhr les entendre!

GUSTAVE HIRSCHFELD.

A L'ETRANGER

Orient.

Livres jaunes, bleus et blancs, l'incident de Smyrne et le Débat sur l'Irak. — Au Quai d'Orsay on prépare un Livre Jaune (1), à Downing Street un Livre Bleu (2), à la Grande Assemblée, un Livre Blanc : ainsi les Gouvernements intéressés affirment leur souci de convaincre et l'« opinion publique » et les rares *honnêtes* gens qu'à Lausanne leurs délégués respectifs n'ont pas tout à fait gaspillé leur temps et l'argent des contribuables, qu'ils se sont donné mille peines pour « y faire les affaires de [leur] maître et y découvrir celles d'autrui » (3) ; que si, malgré tout, ils n'y ont pas conclu ce pourquoi on les avait envoyés, cela est dû uniquement à un concours de circonstances qu'on laisse au patriotisme des uns, à la perspicacité des autres, le soin de deviner. Les « extrémistes » d'Angora, eux, ne connaissent point de ces ménagements et par l'organe du *Hakkimeti Mille* ces turbulents indiscrets réclament la publication d'un Livre Rouge spécial dénonçant les intrigues des Alliés, seuls responsables de la rupture de la Conférence. Ces Osmanlis confondent, non sans raison, la mission d'un négociateur avec celle d'un ambassadeur, lequel, selon le bon M. de Caillères (4) est « un honorable espion ; parce que l'une de ses principales occupations est de découvrir les secret des Cours où il se trouve et il s'acquitte mal de son emploi s'il ne sait pas faire les dépenses nécessaires pour gagner ceux qui sont propres à l'en instruire ». Le chef de la délégation osmanlie n'y a point failli, on l'a bien vu à certains signes, quoique, selon toute apparence, il n'ait payé ces avis qu'avec des promesses. Mais Ismet a éprouvé qu' « il y a entre les négociateurs un commerce d'avis réciproques, il faut en donner, si on veut en recevoir, et le plus habile est celui qui tire le plus d'utilité de ce

(1) Vient de paraître en 2 volumes.

(2) Ce Livre Bleu « contiendra toutes les propositions et tous les discours de la Délégation Russe concernant les Détroits et la Mer Noire ». Mr Mac Neil, sous-secrétaire d'Etat (Aff. Etr.), aux Communes, le 2 février.

(3) De Caillères : *De la manière de négocier avec les souverains*, Amsterdam 1786, p. 176.

(4) *Ib.*, p. 30.

commerce, parce qu'il a des vues plus étendues pour profiter des conjonctures qui se présentent » (1). Or, incontestablement, le plus habile de tous les négociateurs réunis à Lausanne, ce fut Lord Curzon, et bien qu'un abîme sépare leur mentalité des méthodes européennes les tartares pèlerins d'Ouchy ne sont pas sans avoir obscurément conscience des exigences de la politique et qu'il est malséant autant que téméraire de dévoiler, ailleurs qu'en séance secrète, les confidences reçues et les secrets surpris. C'est pourquoi, même si un incendie n'avait pas, peu de jours plus tard, détruit les presses de la Grande Assemblée, il est fort douteux que celle-ci se fût pliée à la fantaisie des friands de scandales. Cette Assemblée, après avoir médité la relation circonstanciée que lui a débitée Ismet sur ses aventures, intrigues et marchandages en Frankistân, délibère toujours sur la décision à prendre. Il semble, toutefois, que le parti de la modération ait prévalu dans ses conciliabules, et les tirades enflammées du « Groupe de l'Indépendance » qui comprend 135 députés — dont 50 en khaki et *kalpak* — s'éteignent sensiblement devant les arguments plus pondérés de l'opposition (2). Angora pour se prononcer plus ou moins définitivement attendait la péroraison que le Ghazi avait promise pour jeudi 1er mars et premier jour d'une nouvelle année de l'Hégire. Mais Moustafa dont c'est l'ambition de jouer bientôt au Cincinnatus-dictateur, Moustafa harangua la Chambre, avec un œil sur la majorité.

Il passa en revue les progrès de la « nation » vers la réalisation de son « Pacte ». Le butin politique, dit-il, qui devait revenir aux Osmanlis après leurs victoires, n'a pu être encore validé, la Conférence de Lausanne n'ayant donné aucun résultat. Peut-être le nouvel an apportera-t-il la paix; mais il était plus sage d'exercer sa prévoyance en s'armant pour la guerre. Si les hostilités reprenaient, la « nation » pouvait se fier à l'armée. Sans l'indépendance la vie n'a point de goût, etc...

Cependant les Turcs ont capitulé à Smyrne. Ils viennent de faire officiellement amende honorable pour « l'incident » qu'ils ont provoqué en minant le golfe de cette ville (3). Le malentendu, déclarent-ils, est dissipé ; les navires de guerre britanniques se sont empressés de rejoindre aussitôt leur base à Malte, laissant

(1) *Ib*., p. 23.
(2) Qui compte 87 députés.
(3) Voir *Mercure de France*, 1er mars 1923, p. 554 et note 1.

dans ces parages la *Calypso* en éclaireur. Car avec le Turc on ne saurait jamais se méfier assez.

Si les Turcs ont cédé à Smyrne, le Gouvernement de S. M. B. maintient fermement sa position devant Mossoul et en Irak (Mésopotamie). Nouveau crève-cœur pour Angora que le débat qui agita la Chambre des Communes (20 février). Maints députés y intervinrent pour conjurer le Cabinet de renoncer à la trop coûteuse aventure de Mésopotamie. L'attaque de Mr Asquith fut particulièrement violente — avec humour et franchise.

... Un Royaume Arabe, s'écria Mr Asquith, fut érigé en Mésopotamie avec le Roi Fayçal comme candidat préféré du Gouvernement Britannique, — un candidat « coupon » — dernière illustration du système « coupon » (rires)... Un traité, ou soi-disant traité, fut conclu avec Fayçal en octobre [1922] (1) que doit ratifier une Assemblée Arabe — en admettant l'existence d'une telle institution. Il n'en savait rien, ni comment elle était distribuée en ses parties. On pouvait, en tous cas, douter fort qu'elle consentît à ce traité. Pour la commodité du débat, il ne considérerait ce document ni comme une réalité ni comme un lien. et le discuterait librement, à moins que le traité de Lausanne n'impose d'autres obligations. Son parti à lui et, pensait Mr Asquith, la majorité de la nation, ne souscriraient pas volontiers à un surcroît d'engagements de la part du Gouvernement en faveur de l'avenir de la Mésopotamie. Cette contrée ne représente qu'une simple expression géographique ; c'est une contrée sans frontières ; la tâche de rendre efficace et utilisable la ligne qu'il faudrait tenir entre Bagdad et Mossoul entraînerait de toute nécessité, en soldats et en argent, une dépense énorme, disproportionnée. Il ne croyait pas que quelqu'un sût si vraiment il y avait du pétrole à Mossoul. Sur ces problématiques réservoirs nul Gouvernement sensé ne tablerait pour demander au peuple britannique de débourser un *halfpenny* soit en argent comptant soit en crédit...

Mr Bonar Law subit le choc sans broncher. Quand son tour fut venu de répliquer, il défendit en style parlementaire la politique de son gouvernement qui continue, par rapport à la Mésotamie, celle de Mr Lloyd George, déclarant

que si jamais l'Angleterre se trouva engagée dans une entreprise qui n'était nullement destinée à produire du pétrole ou quelque chose d'analogue, mais, *à notre point de vue,* parfaitement altruiste, c'était bien en Mésopotamie.

Il ne s'agit point, jamais il n'a été question de pétrole, poursuivit

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er novembre 1922, pp. 842 3.

Mr Bonar Law. Les seules obligations qui nous lient sont celles que nous avons contractées envers le peuple de l'Irak. Il n'est point possible de ne pas en tenir compte. *Je n'ai point annoncé — j'espère que la Chambre n'aura pas retenu que j'ai annoncé — une décision ; je n'ai pas non plus montré vers quelle direction incline ma pensée. Je suis persuadé que lorsque on me lira, on conviendra que je ne me suis pas compromis.*

Les Communes n'ont pas attendu le texte imprimé de ce speech pour lire ainsi que Mr Bonar Law les y invitait, entre les lignes. Elles ont ri à sa boutade, d'un rire entendu ; et qu'elles avaient saisi le sens sibyllin de son apologie, elles l'ont prouvé aux urnes : par 273 voix contre 167 elles ont fait confiance au Premier en rejetant la motion du libéral G. Lambert qui recommandait « une restriction immédiate et rigoureuse des responsabilités britanniques en Mésopotamie » (1).

AURIANT.

§

Pologne.

L'EMBOUTEILLAGE MÉMELOIS. — Ce sont surtout les petits problèmes qui causent de longs soucis aux diplomates. A côté de l'affaire de Jaworzyna, qui semble évoluer pourtant vers un réglement définitif, voici la question de Memel (en lithuanien *Klaïpeda*), modeste en apparence, qui a provoqué bien des gestes hâtifs et un réel émoi. C'est que les questions susceptibles d'être résolues par des moyens purement diplomatiques appartiennent en général à la série des « problèmes secondaires » : tactiques et non stratégiques, pourrait-on dire Il est vrai que, d'autre part, ces problèmes « aux dimensions réduites » renferment parfois la quintessence de grandes « possibilités politiques ». L'Affaire de Memel possède-t-elle précisément cette propriéte révélatrice ?

Apparemment elle se réduit à ceci : Le Traité de Versailles a détaché de l'Allemagne de la Prusse Orientale) un territoire de 2450 km² contigu au cours inférieur et à l'embouchure du Niémen, habité par quelques 150 mille Allemands et Lithuaniens, ceux-ci ayant une faible majorité : toutefois dans la ville même, les Allemands constituent plus des trois quarts de la population. Suivant le § 99 du Traité de Versailles l'Allemagne « s'engage à

(1) Le même G. Lambert n'obtint guère plus de succès le 1er mars avec sa motion à l'effet de réduire de £ 1.0 0 les crédits de £ 830.000 demandés par le Gouvernement pour « divers service du Moyen Orient. » Par 269 voix contre 153 ces crédits furent intégralement votés.

reconnaître les dispositions que les principales puissances alliées et associées prendront relativement à ces territoires, notamment en ce qui concerne la nationalité des habitants ». Ainsi le territoire de Memel était une propriété provisoire des principales puissances alliées et associées, et pouvait être soit attribué par elles à une tierce-puissance, soit « réservé » indéfiniment... C'est ici précisément qu'apparaît la différence juridique essentielle entre les affaires de Wilno et de Memel : la région polonaise de Wilno, ayant été simplement *récupérée* par la Pologne en vertu du Traité de Riga (conclu entre la Pologne et la Russie seulement), son attribution ne pouvait pas être de la compétence des « Principales Puissances alliées et associées ». Ce n'est donc pas à Wilno, mais bien plutôt à Gdansk (Dantzig) qu'on peut trouver une situation analogue à celle de Memel. Pourtant ici encore une différence capitale est à observer : Gdansk est le port du bassin de la Vistule et la Vistule est un fleuve entièrement polonais ; Memel est un port du bassin du Niemen et le Niemen traverse les régions lithuaniennes et polonaises. Précisons encore. Le port de Memel dessert normalement un territoire d'une étendue de 192.000 km² avec une population qui dépasse neuf millions d'habitants ; or toute la Lithuanie ne compte que 46.000 km² et quelque deux millions ou deux millions et demi d'habitants. Enfin la valeur des exportations de la Lithuanie constitue à peine 13 o/o de la valeur totale des exportations mémeloises et le chiffre des importations ne dépasse pas, pour la Lithuanie, le 11 o/o.

Il semblait donc fort naturel que si la Conférence des Ambassadeurs se décidait un jour à prendre une décision, elle ne manquerait pas d'installer à Memel une sorte de régime dantzicois avec une autonomie, un conseil de port, une zone franche pour la Pologne et un haut commissaire interallié... En effet, la vie elle-même — pendant cette longue période du régime « provisoire » — tendait déjà vers cette solution « dantzicoise », d'ailleurs bien plus appropriée à Memel qu'à Gdansk : un accord commercial polono-mémelois est conclu et une collaboration économique entre Memel et la Pologne, aussi bien qu'entre Memel et la Lithuanie, s'organise spontanément.

Soudain, un coup de théâtre. Les Lithuaniens poussés par les Russes et plus encore par les Allemands — *pour créer une diversion à la Ruhr* — s'emparent de force du territoire de Memel.

Le sang français coule et la Conférence des Ambassadeurs secoue sa torpeur. En toute hâte, après avoir reçu quelques vagues satisfactions de façade, elle s'empresse d'attribuer Memel à la Lithuanie. Quelle prime magnifique à l'intrigue allemande et à l'insolence lithuanienne!

La Pologne qui, dans tous ces gestes lithuaniens de provocation, semble démêler une volonté étrangère de « chambarder » la paix de l'Est, — la Pologne demeure impassible, mais affecte aussi d'ignorer le verdict de Paris. Chose curieuse, les Lithuaniens eux-mêmes, les *beati possidentes* actuels, ne semblent non plus trop goûter la décision des Ambassadeurs, où ils trouvent « superflues » quelques « garanties », pourtant bien inoffensives, pour le commerce polonais. Ils protestent donc et, en attendant, ils ont déjà expulsé de Memel le consul polonais.

Ainsi pour esquiver une difficulté (de riposter à l'attaque lithuanienne) on est tombé dans une autre : de la pluie sous la gouttière, dirait-on en Pologne. La situation s'embrouille et la question se posera peut-être de nouveau : par quels moyen en sortir?

N'ayant aucune prétention de les indiquer ici, remarquons simplement que tout le problème lithuanien semble être dominé, ou mieux, *exploité* par de puissants intérêts étrangers. Bornons-nous cette fois à constater que si l'Allemagne envisage surtout la Lithuanie comme une future « *charnière* » *de son système d'encerclement* (de la Pologne), les Russes — et leurs amis (1) — la regardent comme une future proie, et la « bienveillante sollicitude » que M. Tchitcherine porte actuellement à la Lithuanie ressemble fort aux « attentions » du chasseur pour de jeunes perdrix... En effet, l'existence même de la Lithuanie n'est possible que si la Pologne existe et si elle est assez forte pour avoir une « politique de l'Est » indépendante des « suggestions » germaniques et des menaces bolchevistes.

La question se pose de savoir pourquoi les Lithuaniens donnent si facilement dans ces pièges et fuient tout accord, tout rapprochement avec la Pologne ? Il est possible d'émettre ici quelques hypothèses qui se compléteraient plutôt qu'elles ne s'excluraient. 1°) Sachant que la Pologne a intérêt à défendre l'indépendance lithuanienne tant en face du germanisme que des « appétits russes », les Lithuaniens croient pouvoir tout se permettre avec la

(1) Voir le *Temps* du 29 décembre 1922, article signé P. V.

Pologne, comme un enfant gâté à l'égard de parents trop indulgents. 2) La Lithuanie (l'organisation actuelle de l'Etat) est avant tout l'œuvre de l'Allemagne (du moins à l'origine) et des « réfugiés » russes qui se sont mués en « Lithuaniens de circonstance » et dont l'attachement à l'idéal lithuanien semble être — tout au moins — un peu vacillant... 3°) Il y a, enfin, la vieille politique Lloyd-georgienne qui tendait à « tchécoslovaquiser » la Pologne en lui barrant le chemin de la Baltique...

Ainsi le récent « embouteillage memelois » révèle certains aspects de ce « malaise européen de l'Est » dont le conflit polono-lithuanien n'est qu'un symptôme d'ordre psychologique avant tout. Est-ce par une patience inlassable à l'égard des prétentions lithuaniennes que la Pologne pourra le guérir ? Ou par une généreuse fermeté, au contraire ? Il serait en tout cas infiniment désirable que la Pologne puisse parler enfin aux vrais représentants de l'idée et du peuple lithuaniens et non pas... aux masques.

R. DE BROU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Corpus vasorum antiquorum. France : Musée du Louvre, par E. Pottier. Fascicule I; Champion. 55 »

Art

Jean Babelon : *Jacopo de Trezzo et la construction de l'Escurial.* Essai sur les arts à la cour de Philippe II, 1519-1589; Champion. 30 »

Edmond de Goncourt : *Hokousai,* l'art japonais au XVIIIe siècle ; Flammarion et Fasquelle. 7 »

Léon Heuzey : *Histoire du costume antique d'après des études sur les modèles vivants.* Préface par Edmond Pottier. Avec de nomb. illust. ; Champion. 60 »

Louis Réau : *L'art français sur le Rhin au XVIIe siècle.* Avec 12 simili gravures; Champion. 16 »

Esotérisme

W. J. Crawford : *La mécanique psychique.* Avec 12 fig.; Payot. 7 50

C. Jinarajadasa : *L'évolution occulte de l'humanité d'après la théosophie,* traduit de l'anglais; Famille théosophique. 9 »

C. W. Leadbeater : *De la clairvoyance ;* Famille théosophique. 5 »

Ethnographie

Adrien Blanchet : *Les souterrains refuges de la France,* contribution à l'histoire de l'habitation humaine ; Auguste Picard. » »

Géographie

E.-L. Trouessart : *La distribution géographique des animaux* ; Doin. 10 »

Hagiographie

P.-M. J. Lagrange : *La vie de Jésus d'après Renan* ; Gabalda. 3 50

Histoire

Emile Bourgeois et Louis André : *Les sources de l'histoire de France, XVIIe siècle, 1610-1715*. Tome III : *Biographies* ; Aug. Picard. 15 »

E. Duchesne : *Le Stoglav ou les cent chapitres, recueil des décisions de l'assemblée ecclésiastique de Moscou, 1551*, traduction, avec introduction et commentaire ; Champion. » »

Emile Lauvrière : *La tragédie d'un peuple*, histoire du peuple acadien de ses origines à nos jours. Avec de nomb. illust. ; Bossard, 2 vol. 45 »

Paul Leuilliot : *Les Jacobins de Colmar*, procès verbaux des séances de la société populaire, 1791-1795 ; Préface de M. Christian Pfister ; Librairie Istra. 25 »

Alfred Francis Pribram : *Les traités politiques secrets de l'Autriche-Hongrie, 1879-1914*, d'après les documents des Archives d'Etat de Vienne, traduit par Camille Jordan. Tome I : *Le Secret de la Triple-Alliance* ; Costes. 30 »

Rodolphe Reuss : *La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace, 1790-1795*. Tome I : *1790-1792*. Tome II : *1793-1795* ; Librairie Istra. 30 »

Littérature

Joachim du Bellay : *Les amours de Faustine*, poésies latines traduites pour la première fois et publiées avec une introduction et des notes par Thierry Sandre ; Malfère, Amiens. 7 50

Abbé Alban Cabos : *L'apologie de la Saint Barthélémy par Guy du Faur de Pibrac* ; Champion. 4 »

Abbé Alban Cabos : *Guy du Faur de Pibrac*, un magistrat poète au XVIe siècle, 1529-1584 ; Champion. 15 »

Jean Fleurier : *En commentant La Palice : Le fil de la Planche* ; Fischbacher. 6 »

Maxime Gorki : *En gagnant mon pain*, mémoires autobiographiques, traduit par Serge Persky ; Calmann-Lévy. 6 95

J. Halphen : *Contes chinois*, traduits du chinois ; Champion. 20 »

Pierre Lasserre : *Renan et nous* (Cahiers verts, n° 18) ; Grasset. 6 50

P. Martino : *Le naturalisme français* ; Colin. 5 »

Comte de Pimodan : *Louise Elisabeth d'Orléans, Reine d'Espagne, 1709-1742*. Avec un portrait ; Plon. 12 »

Louis Réau : *Correspondance de Falconet avec Catherine II, 1767-1778*, publiée avec une introduction et des notes, Champion. » »

Ernest Renan et Henriette Renan : *Lettres intimes*, 1842-1845 ; Nelson. 4 50

Charles J. Sisson : *Le goût public et le théâtre Elisabethain jusqu'à la mort de Shakespeare* ; Imp. Darantière, Dijon. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Maurice Lewandowski : *Comment l'Allemagne a su se faire payer. Lille sous l'occupation allemande*. Lettre de M. Delasalle ; Hachette. 5 »

Commandant Robert Thys : *Nieuport, 1914-1918* ; Berger-Levrault. » »

X. Torau-Bayle : *Salonique, Monastir et Athènes* ; Chiron. 5 »

Philosophie

X. Torau-Bayle : *Introduction à l'étude de la philosophie* ; Chiron. 7 50

Poésie

Fernand Gregh : *Couleur de la Vie* ; Flammarion. 7 »

Jean Pellerin : *Le bouquet inutile* ; Nouv. Revue franç. 6 75

Albert Saint-Paul : *De la lumière effeuillée*, poème d'un jour de fête, orné de bois gravés de Jean Saint-Paul ; Povolozky. » »

X : *Chansons pour elles* ; Les Tablettes, Saint-Raphaël. » »

Politique

Léon Lamouche: *La Bulgarie;* Rieder. 5 »

Jackson H. Ralston : *Le droit international et la démocratie*. Traduit de l'anglais par Henri Marquis. Préface de M. Edouard Lambert; Giard. 6 »

Questions coloniales

J. Brévié: *Islamisme contre Naturisme au Soudan français*. Préface de Maurice Delafosse; Ernest Leroux. » »

Robert Raynaud : *En marge du livre jaune : Le Maroc*; Plon. 10 »

Questions juridiques

Pierre Bouchardon : *Le Crime de Vouziers* (Enigmes et drames judiciaires d'autrefois); Perrin. 7 »

Questions médicales

A. Dolonne : *L'autoguérison par l'autosuggestion;* Victorion. 3 75

Roman

Mathilde Alanic : *Au soleil couchant;* Flammarion. 7 »

Henri Bachelin : *Le chant du coq;* Flammarion 7 »

J. de Beauregard : *Ordre du roi;* J. H. Jeheber, Genève. 6 »

Pierre Billotey : *Raz Boboul;* Malfère, Amiens. 7 50

Binet Valmer : *Le Désir et le Péché;* Flammarion. 7 »

Jacques Calmy : *Une rencontre;* Les hommes nouveaux. 2 50

Paul Henri Capdevielle : *Bernès le Sauvage;* Tallandier. 6 75

L.-F. Choisy : *Sur les deux rives;* Fischbacher. 7 50

J.-O. Curwood : *Le grizzly*, mis en français par Midship; Crès. 6 »

Michel Georges-Michel : *Dans la fête de Venise;* Fayard. 6 50

Réné Marie Hermant : *Kniazii;* Malfère, Amiens, 7 50

Louis Léon-Martin : *Le jeune homme au cyclecar;* Fayard. 6.50

Louis Martin Chauffier : *La fissure;* Bloud. 7 »

Léo Massieu : *La cité des automates ou la solution inimitable;* Presse franco-russe. 7 »

Henri Mirabel : *Ames rustiques;* Clarté. 5 »

Jean Nesmy : *L'amour dans le brouillard;* Bloud. 7 »

Georges Périn : *Petite Madame Collomb;* Rieder. 6 75

Frédéric Plessis : *Caroline Gévrot;* Perrin. 7 »

Eleanor H. Porter : *Pollyanna ou le jeu du contentement;* J. H. Jeheber, Genève. 7 50

Théo Varlet et André Blandin : *La belle Valence;* Malfère, Amiens. 7 50

Stanley J. Weyman : *La cocarde rouge*, traduit de l'anglais par Théo Varlet; Nelson. 4 50

Sciences

H. Duport : *Critique des théories einsteiniennes. La Relativité et la loi de l'attraction universelle;* Imp. Darantière, Dijon. » »

J.-H. Fabre : *Souvenirs entomologiques*, 7e série. Avec de nomb. illust.; Delagrave. 20 »

Sociologie

Lucien Deslinières : *Délivrons-nous du Marxisme;* France-Edition. 12 »

Théâtre

Farquhar: *Le Stratagème des roués*, traduit de l'anglais par Constantin-Weyer; Renaissance du livre. 5 »

Anatole France: *Les noces corinthiennes;* poème dramatique en 3 parties; Lemerre. » »

Edmond Sée: *Théâtre complet*. Tome I : *La Brebis, l'Indiscret;* Flammarion. 7 50

Voyages

Achille Ratti (S.S. Pie XI) : *Ascensions*, traduit de l'italien par Emile Gaillard ; Dardel, Chambéry. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les origines de Théodore de Bainville. — Deux Commémorations : Théodore de Banville et Albert Glatigny. — A propos de Jules Laforgue. — Nazir. — De quelques ex-châteaux prussiens. — La théorie de la relativité formulée il y a cinquante ans par un poète espagnol. — Intelligence « automatisée ». — La noblesse de Cambronne. — Un lapsus chez Renan. — De l'humour dans les faits divers.

Les origines de Théodore de Banville. — La famille Faullain de Banville, à laquelle appartenait le poète, ne semble pas avoir appartenu à la noblesse.

Le premier ancêtre auquel il soit possible de faire remonter la filiation suivie est un certain Germain Faullain de Banville, dont le fils, Claude Balthazard Faullain de Banville, reçut, en 1691, un brevet de porte-enseigne dans la compagnie de Turqueville.

De son mariage celui-ci eut trois fils, dont le dernier, mort en 1794, eut deux filles qui moururent célibataires dans leur domaine du Vindis, près Sainte-Mère-l'Eglise, au sud-est de la presqu'île du Cotentin, — car les ancêtres du poète étaient des Normands. Ce fut seulement l'un des représentants de cette famille, Jean Louis, ingénieur des ponts et chaussées, qui vint, le premier, s'établir dans le Bourbonnais, à Moulins en 1780.

De son union avec Mlle Tresaguet de l'Isle est issu, entre autres enfants, Claude Théodore Faullain de Banville, qui naquit en 1784 à Moulins. Officier de marine, il dut pour des raisons de santé donner sa démission et rentrer dans la vie civile où il exerça les fonctions de conseiller de préfecture de l'Allier et de géomètre en chef du cadastre. Il mourut à Paris, dans les premiers jours de novembre 1846, chevalier des ordres royaux de Saint Louis et de la Légion d'honneur, et fut inhumé le 7 novembre 1846 au cimetière de l'Est.

Il avait épousé Zélie Thibaut Denozier-Huet, qui appartenait à une excellente famille de l'Allier, et qui donna le jour, le 14 mars 1823, à Etienne Claude Jean Baptiste Théodore Faullain de Banville, l'auteur des *Odes Funambulesques*.

Bien que les qualités et prérogatives par quoi se prouve la noblesse ne figurent pas dans les actes concernant les Faullain de Banville, ceux-ci n'en avaient pas moins des prétentions nobiliaires. Ils scellaient leurs lettres d'un cachet portant pour armoiries *d'azur au chevron d'argent*, blason qui se retrouve dans les ex-libris du poète.

Celui-ci, comme son père, témoigna d'opinions républicaines, ce qui

ne les empêchait pas de se dire les descendants d'un certain Olivier Gohier, sieur de Banville, anobli par Louis XIV en récompense de services qu'il avait rendus au royaume, ayant combattu sous le règne précédent à Saint-Jean-d'Angély, à la Rochelle et en Italie et avoir, pendant les troubles de la Fronde, alors qu'il était receveur général du taillon en l'élection de Bayeux, escorté à ses frais jusqu'à Saint-Germain les deniers du Roi.

C'est en se prétendant ses héritiers qu'ils justifiaient leur noblesse ; toutefois ils ne songèrent jamais à se rattacher à une très ancienne maison noble de Normandie, les de Banville, qui, elle, remonte au XIIIe siècle et porte *vairé de six tires*, armes que, par erreur, on a données parfois à Théodore de Banville lui-même. — A. C. G.

§

Deux commémorations : Théodore de Banville et Albert Glatigny. — La célébration d'un centenaire : celui de la naissance de Banville, et d'un cinquantenaire, celui de la mort d'Albert Glatigny, ont lieu, cette année, à un mois de distance : 14 mars pour le premier, 16 avril pour le second.

C'est dans un petit pavillon situé sur le coteau de Sèvres que Glatigny mourut, à l'âge de 34 ans, des suites d'une maladie de poitrine qu'il avait contractée, disent quelques-uns de ses biographes, en Corse, à Bocagnano, où un gendarme, qui le prenait (lui, le fils d'un gendarme !) pour l'assassin Jud, l'avait emprisonné, en plein hiver de 1869, dans une cave servant de local cellulaire.

Au physique c'était, d'après le témoignage de M. Anatole France, qui l'a rencontré en 1871, deux ans avant sa mort :

> Un grand et maigre garçon à longues jambes terminées par de longs pieds. Ses mains, mal emmanchées, étaient énormes. Sur sa face imberbe et osseuse s'épanouissait une grosse bouche largement fendue, hardie, affectueuse. Ses yeux, retroussés au-dessus de pommettes rouges et saillantes, restaient gais dans la fièvre.

Etrange destinée que celle de ce poète qui semble avoir été atteint du malaise ambulatoire dont souffrirent, sous des formes diverses, Nerval et Rimbaud ! Encore, Nerval pouvait-il suivre, en « seigneur-poète », la troupe de Jenny Colon ; c'est surtout comme acteur comique que Glatigny promena ses rêves itinérants dans toutes les grandes villes de France et de Belgique. Un certain génie sommeillait peut-être en lui, voisin du génie de Banville, lequel, dans ses *Souvenirs*, raconte, avec sa modestie coutumière, comment ses *Odes funambulesques* décidèrent de la vocation d'Albert Glatigny :

> Glatigny était, à Alençon, petit acteur d'une troupe errante ; il y fit la connaissance de Malassis, le futur éditeur, qui lui donna un livre, le premier venu, de quelque poète contemporain. Glatigny qui, la veille, ne savait rien, après

avoir lu ce livre quelconque savait tout : la métrique, la rime, les innombrables rythmes lyriques, les ressources, les ruses, les magnificences de l'alexandrin, ce protée insaisissable, et, enfin, toutes les difficultés du plus grand et du plus compliqué de tous les arts. Quoi donc! avait-il, en effet, appris cela en quelques heures ? Non certes, car un tel miracle serait impossible ! il ne l'avait pas appris : *il s'en était ressouvenu* ; il était comme un exilé qui, chassé tout enfant de son pays, un jour, après de longues années écoulées, tout à coup entend parler sa langue natale et s'en rappelle les verbes, les syllabes magiques, les mots depuis longtemps chers à son oreille...

Quelques mois après cette « révélation », Glatigny publiait ses *Vignes folles*, œuvre où, en effet, l'influence de l'exquise fantaisie banvillesque est très sensible. Il faut toutefois noter que, dès l'âge de 16 ans, il avait composé, en quelques jours, *Les bourgeois de Pont-Audemer au XVII*e *siècle*, drame en trois actes et en vers ; à 17 ans, un drame sur *Guillaume le Conquérant*, puis des comédies, des impromptus, etc., etc.

Mais on aime surtout Glatigny pour sa destinée douloureuse, pour ses *Vignes folles* (1857), ses *Flèches d'or* (1864), ses *Gilles et Pasquins* (1872) et aussi quelques jolies pièces licencieuses qu'il faut chercher particulièrement dans le *Parnasse satyrique du XIX*e *siècle* et dans *Le théâtre érotique de la rue de la Santé*. — L. DX.

§

A propos de Jules Laforgue.

Paris le 2 mars 1923.

Monsieur le Directeur,

Le *Mercure de France* du 1er mars a publié une lettre de M. G. Jean-Aubry démontrant que huit vers cités dans ma *Littérature Française Contemporaine* à l'article Jules Laforgue n'étaient pas dus à ce poète, mais à son homonyme, Jules Lafforgue. Voici pourquoi ces vers figurent dans mon ouvrage.

En annotant l'œuvre de Laforgue, je n'avais précisément pas relevé ce poème. C'est en lisant la *Mêlée Symboliste* de M. Ernest Raynaud que je l'y ai trouvé cité (vol. 1, page 12) d'après le livre de Mme Anne Osmont : sur l'autorité de M. Raynaud, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un poème non recueilli dans l'édition du *Mercure* — qui n'était pas encore l'édition définitive alors que paraissaient plusieurs inédits. Je me suis donc cru autorisé à en faire état, aussi bien que de la lettre de Taine à Maupassant publiée dans la *Revue des Deux Mondes* ou des lettres de Rimbaud parues dans la *Nouvelle Revue Française*.

Ainsi s'explique la *première* erreur matérielle que l'on ait, après trois mois de polémiques, relevée dans un volume de 700 pages. Si M. Jean-Aubry persiste à m'en tenir pour responsable, il lui faudra dire que sur ce point ma documentation était « de troisième main », puisque entre Mme Osmont et moi il y avait M. Ernest Raynaud.

Veuillez agréer, etc. RENÉ LALOU.

§

Nazir. — La réponse de M. Robert Stahl à M. Daniel Massé, dans le *Mercure* du 25 février, à propos du lac de Génésareth, me ramène aux fameux « Nazirs ».

Le titre de « Nazir », écrit M. Stahl, fut attribué à Jésus en raison de sa qualité de premier-né.

Cette assertion n'est fondée sur aucun texte biblique, si je m'en rapporte, non aux textes syriaques (je les ignore, hélas !), mais à la vulgate de saint Jérome qui n'est récusée par personne.

Certes, Dieu s'était primitivement réservé les premier-nés. Par la suite, le rachat fut admis ; la rançon faisait même partie des émoluments des prêtres :.. *ut pro hominis primogenito pretium accipias* (Nombres, XVIII, 15).

Après la proclamation de sa loi sur le Sinaï, le Seigneur choisit les enfants de la tribu de Levi comme serviteurs du temple et des cérémonies. Il les prend aussi, — les Nombres encore sont formels à ce sujet, — au lieu et place des premiers-nés : «*Pro primogenitis quæ aperiunt omnem vulvam in Israël, accepi eos (levitas); mea sunt enim omnia primogenita filiorum Israël, tam ex hominibus quam ex jamentis ;... et tuli levitas pro canctis primogenitis filiorum Israël.* » (Nombres, VIII, 16 et suiv.)

Le premier-né n'est donc pas nécessairement un « Nazir ». Le chapitre VI des Nombres est d'ailleurs d'une clarté précise. Je le résume. Le « Nazir », homme ou femme, s'engageait pour toute sa vie ou une période déterminée, par un vœu. Durant sa consécration spéciale au service du Seigneur, l'usage du vin, le contact des cadavres lui était interdit. Signe distinctif, il laissait croître sa chevelure, brûlée en holocauste à l'expiration de son engagement. Samson fut « Nazir » dès sa conception et sur l'ordre même de Dieu.

« *Concipies et paries filium,* annonce l'ange à l'épouse de Manué, *cujus non tanget caput novacula ; erit enim Nazaræus Dei ab infantia sua et ex matris utero.* » (Juges, XIII. 5).

Enfin, le premier livre des Rois nous apporte la preuve irréfutable que le premier-né n'était pas « Nazir » du fait de sa naissance. La future mère du juge Samuel, désolée de sa stérilité : « *votum vovit dicens : Si... dederisque servæ tuae sexum virilens, dabo eum Domino omnibus diebus vitæ ejus, et novacula non ascendet super caput ejus.* » (I Rois, I, 11.)

Comment expliquer ce vœu si la qualité de premier-né entraînait celle de « Nazir » ?

M. Stahl dit encore :

La secte messianiste des Nazirs considère aussi son Messie comme un Nazir.

Aucun passage de l'Ecriture ne nous permet de dire cela. Jésus prit

ses disciples parmi les simples gens, très simples même. Quant au terme employé au chap. XXIV, 5 des Actes, la Vulgate écrit « *Nazarenus* », c'est-à-dire attaché au Nazaréen, et non « *Nazaræus* » ou Nazir. — L. DESTRÉGARD.

§

De quelques ex-châteaux prussiens. — La pseudo-révolution allemande de 1918 ne s'est guère attaquée aux souvenirs monarchiques non plus qu'aux personnages princiers. Cependant, ceux-ci ont cru prudent parfois d'abandonner ceux-là, non seulement par... prudence, mais aussi par économie.

Parmi les châteaux de l'ex-empereur qui s'intitule encore roi de Prusse, celui de Berlin a été transformé en un musée d'arts industriels. En outre, l'Université y a installé un institut de recherches psychologiques, et l'administration des postes une station de télégraphie sans fil.

L'ancien palais du prince Georg, Wilhelmstrasse, abrite aujourd'hui les services de la division du ministère de l'Intérieur qui s'occupe des affaires d'Alsace-Lorraine ; celui du prince Friedrich-Leopold est occupé par le service de presse du gouvernement. Près de Berlin, l'ancien château de Niederschœnhausen, — dans lequel l'épouse du grand Frédéric, Elisabeth-Christine, passa des années dans une solitude presque absolue, employant son temps à traduire en français les cantiques de Gellert, jouant aux cartes et n'ayant qu'un désir au monde... gagner le gros à la loterie de Francfort, — Niederschœnhausen va se transformer en un musée d'art populaire.

Bellevue, construit en 1785 par le prince Ferdinand, frère du même Grand Fritz, habité par lui jusqu'à sa mort (en 1813), puis par son fils August, qui fut amoureux de Mme Récamier, — Bellevue, situé au Tiergarten, ne vit plus guère aujourd'hui que par les allées et venues des bureaucrates des différents services ou ligues patriotiques qu'il abrite : association pour la protection des frontières allemandes de la Haute-Silésie par exemple, — et aussi par la société du film patriotique. L'office du héraut d'armes qui s'y trouvait naguère l'a abandonné pour le ministère de la Justice. On y a isolé et fermé quelques salles d'apparat ; pour le reste, Bellevue sera transformé en logements pour les sans-foyer.

Quant au château de chasse de Grünewald, dont l'origine remonte à l'Electeur Joachim Ier, et qui fut, pendant les quinze premiers jours de la guerre, la résidence préférée de Guillaume II et de l'impératrice, on ne sait pas trop quoi en faire, car l'argent manque pour le transformer, comme on l'avait proposé, soit en une sorte de maison des artistes, soit, comme Bellevue, en logements.

Sic transit...

§

La théorie de la relativité formulée il y a cinquante ans par un poète espagnol. — On sait que M. Nordmann a, dans son livre de vulgarisation, soutenu que l'initiateur de la théorie de la relativité n'était autre que le célèbre mathématicien Poincaré. Or, si l'on veut bien se reporter à la page 100 du volume 72 de la *Colleccion Diamante*, édité il y a une trentaine d'années à Barcelone et à Madrid, et intitulé : *Versos y Prosa*, on y constatera que son auteur, le poète J.-M. Bartrina (1850-1880), y a formulé — et la chose est vieille d'un demi-siècle ! — très exactement la thèse qui fait tant de bruit de nos jours. Voici le texte original de cet apologue :

LOGICA EXTRANA

... Todo el mundo
Crece cuarenta metros por segundo...
Esto decía un loco a cierto sabio
Que visitaba un día el manicomio :
Y al oir inferir tan rudo agravio
Al sentido común, con vehemente
Celo, digno de encomio,
Quiso pulverizar rápidamente
La afirmación absurda del demente.
... Inútilmente ; en vano buscó el modo :
Cortóle el paso esta verdad probada :
« *A crecer cuanto ve nuestra mirada,*
Creciendo nuestros ojos, como todo,
No crecería a nuestros ojos nada (1). »
Pensó que, si el absurdo aconteciera,
Creciendo toto en proporción debida,
Eternamente igual la razón fuera
Entre lo mensurable y la medida.

Bartrina n'a pas du tout été apprécié par nos auteurs de *Manuels* courants — oh ! ces « manuels » ! — à sa valeur. Ils ne voient en lui que « l'auteur d'un recueil pessimiste et amer, intitulé *Algo* (1876...) », ou encore lui dédient (Fitzmaurice-Kelly) la qualité d' « artiste ». En vérité, l'originalité essentielle de ce Barcelonais réside, non en le fait qu'il popularisa en Espagne le pessimisme de Leconte de Lisle, mais en sa tentative d'introduire dans le Parnasse espagnol, au moyen d'une poésie personnelle, les sciences physiologiques et mécaniques. N'eût-il pas fait autre chose que de formuler, avec la netteté que l'on vient de voir, l'idée très précise qui sert de base aux théories d'Einstein, qu'il serait assuré de l'immortalité... Pour satisfaire les bibliographes — et comme notre *Nationale* ne possède rien de Bartrina, — nous dirons

(1) *Si tout ce qu'embrasse notre regard s'accroît et que nos yeux, comme le reste, s'accroissent aussi, l'accroissement, à nos yeux, sera nul...*

aussi que le volume que nous citons s'intitule exactement : *Obras en prosa y verso* ; que l'auteur de ce choix posthume des œuvres de Bartrina est J. Sardá (Barcelona-Madrid, 1881) ; qu'on trouvera, dans l'*Illustración Española y Americana* de 1883, p. 273, une étude de Barthe sur les *Obras de Bartrina* et qu'enfin, Don J. Roca y Roca a publié, à Barcelone, en 1916, croyons-nous, — sous le titre : *Memoria biográfica de Joaquín María Bartrina y d'Aixemus* — un intéressant essai sur la vie de ce méconnu. — C. P.

§

Intelligence « automatisée ».

Alger, 19 février 1923.

Monsieur le Directeur,

Dans une note de bas de page de mon article intitulé « Remy de Gourmont, J.-H. Fabre et les Fourmis » (*Mercure de France* du 15 août 1922, p. 27) j'avais écrit qu'il convient de dire « intelligence automatisée » quand on parle d'instinct et pas « intelligence automatique ». Là-dessus, j'ai appris, par des coupures de presse, que l'on m'attribuait la paternité du terme « automatisée ». Je tiens à dire que cette paternité revient à quelqu'un de bien plus autorisé que moi ; je n'ai trouvé la citation suivante que ces jours-ci et je regrette de ne pas l'avoir eue à ma disposition pour l'insérer dans le susdit article.

Marcellin Boule, professeur au Muséum, écrit dans son livre intitulé *Les hommes fossiles* (Masson et Cie, 1921) à la page 438, en note, ce qui suit :

> On a longtemps opposé, d'une façon irréductible, la « raison humaine » et « l'instinct animal ». Mais tous les naturalistes psychologues reconnaissent aujourd'hui avec Darwin, G. Perrier, Romanes, Bouvier, etc... qu'il faut, de toute nécessité, placer des opérations intelligentes à l'origine des instincts et que ceux-ci ne sont que des « habitudes héréditaires », une sorte de *raisonnement automatisé*, dont les exemples ne manquent pas, même chez l'Homme. Ceci ne me paraît pas d'ailleurs inconciliable avec la théorie de Bergson sur la dualité et l'indépendance de l'intelligence et de l'instinct.

D'où il suit que l'opinion de R. de Gourmont à propos de l'origine de l'instinct est bien celle des savants modernes.

Aux lecteurs du *Mercure* que ces questions intéressent je signale un travail récent de E. Bugnion (Aix-en-Provence, 1922) intitulé : *La guerre des fourmis et des termites. La genèse des instincts expliquée par cette guerre* (1).

Veuillez agréer, etc. V. CORNETZ.

(1) A propos des insectes paralyseurs d'araignées il est utile de signaler au grand public qui croit à la science parfaite et achevée des Pompilides par exemple tous les faits nouveaux découverts par Ferton, les Peckham, etc... D'après ces faits les femelles des Pompilides font souvent preuve d'une science

§

La noblesse de Cambronne. — M. André Chesnier du Chesne m'excusera d'insister. Mais j'ai le regret de lui dire qu'il ne fera croire à personne — sauf peut-être à certains roturiers, entichés de sang bleu — que, pour désigner un personnage *à une date donnée et très précise* de son existence, il faille le gratifier d'un titre nobiliaire qu'il ne devait porter que dans la suite. Nul historien ne s'avisera jamais, parlant de Bonaparte entre les années 1799 et 1804, d'employer, pour désigner le Premier Consul, l'expression : « l'Empereur ». La chose est tellement évidente qu'insister serait superflu. M. André Chesnier du Chesne semble avoir oublié que, dans le cas en litige, il s'agissait d'une lettre de Cambronne en date du 17 juillet 1819 et que, comme Cambronne n'était alors que Baron, la correction de M. L. Dx. à la page 862 du tome CLXI du *Mercure* était bien ce que j'appelais une *emendatio in pejus*. Le Duc Decazes n'a rien à voir avec notre affaire et l'on peut laisser là ce personnage. Par contre, j'aurais à chercher noise à M. André Chesnier du Chesne sur certaines de ses affirmations touchant celui qui est ici le *corpus delicti*. Ainsi prétend-il que c'est le 4 juin 1810 que Cambronne fut créé Baron de l'Empire, et que la Restauration le confirma dans ce titre « par lettres patentes du 12 février 1820 ». Ces dates ne sont pas exactes. Qu'il veuille bien se reporter au travail — le plus sérieux de ceux qui existent sur ce point — de l'ancien archiviste de la ville de Nantes, M. de La Nicolière Teijeiro, à la 8e année (1892) de la *Revue Historique de l'Ouest* des Comtes de Carné et Régis de L'Estourbeillon : *Cambronne, Notes et Documents Inédits*, p. 41-71, il y trouvera que c'est le 10 juillet 1810 que furent expédiées les lettres patentes en question et qu'elles furent confirmées le 17 décembre 1818. Quant aux armoiries, il ne les décrit pas exactement. La description exacte s'en trouve dans l'*Armorial Général de l'Empire Français* de Fleury Simon (Paris 1812, in-folio), tome Ier, p. 39 : *d'azur au lion d'or en abîme, à l'orle de 10 grenades d'argent allumées de même ; au franc quartier des Barons Militaires, de gueules à l'épée haute d'argent*... Comme quoi il est toujours à propos de se souvenir de ce conseil d'un mystérieux « doyen anglais » — qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a point revu — évoqué par un journal royaliste le lundi 22 novembre 1909 : *Always control your references !* — CAMILLE PITOLLET.

§

Un lapsus de Renan. — Les *lapsus calami* sont rares chez

très imparfaite dans l'art de tuer. « Au cours des temps elles ont dû subir une évolution dans cet art », pense Bouvier.

L'état « actuel » de la question est exposé d'une façon très documentée et instructive dans le livre de Bouvier : *La Vie psychique des Insectes*, Flammarion, 1918, p. 151.

Renan, écrivain très soigneux. En voici un qu'on trouvera dans le dernier volume des *Origines du Christianisme* (*Marc-Aurèle*, p. 623, 6e éd.) :

Les bêtes ne dévoraient pas tout de suite les victimes ; *ils* les mordaient, les traînaient ; leurs dents s'enfonçaient dans les chairs nues, y laissaient des traces sanglantes.

Ils, sans nul doute, se rapporte à *lions*, que l'auteur avait d'abord écrit ou à quoi il songeait.

§

De l'humour dans les faits divers. — *L'Eclair* du 16 février dernier rapporte les faits divers suivants :

En décembre dernier, Mlle Derber était mystérieusement assassinée au presbytère de Beufeld (Bas-Rhin). Près du cadavre, on découvrit un cache-nez dont le propriétaire Schneider, ferblantier du village, vient d'être arrêté. Il a avoué.

Quel titre le journaliste — un véritable pince-sans-rire — donne-t-il à cette sombre histoire :

N'oubliez jamais votre cache-nez.

Mais ce qu'on trouve huit lignes plus bas est peut-être plus féroce encore :

La Cour d'assises de Versailles a condamné aux travaux forcés à perpétuité le soldat Louis Hervieux, 21 ans, qui violenta et étrangla, le 3 juin 1922, la femme Anne Lalo, 61 ans, alors qu'il était en permission à Herblay.

Titre, un seul mot :

L'amour.

Voilà qui rappelle les meilleures « nouvelles en trois lignes » que donnait autrefois *Le Matin* !

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXI

—

CLXII No 592. — 15 FÉVRIER

CLXII No 593. — 1er MARS

(*Veuillez tourner la page : vous trouverez tous les détails, toutes les précisions nécessaires.*)

LES MARGES

ont publié en 1922 :

Jethro Bithell : *La jeune poésie anglaise.* — René Martineau : *Léon Bloy chez Rollinat.* — Bersaucourt : *Célibat et Bibliophilie.* — Eugène Montfort : *M. Lasserre et M. Daudet.* — Mario Meunier : *Adonis.* — Pierre Lièvre : *Pierre Benoît.* — Marc Lafargue : *Souvenirs sur Déodat de Séverac.* — Jean Royère : *Un poème de Baudelaire.* — Pierre Billotey : *Le Pharmacien spirite.* Marmouset : *Au Lion tranquille*, romans. — Une enquête retentissante sur le XIXe siècle. — Un numéro spécial sur Alfred Jarry. — De nombreuses chroniques de MM. Eugène Montfort, Claude Berton, Fagus, François Fosca, Pierre Leguay, Paul Æschimann, Tristan Klingsor, des poèmes, des contes, des nouvelles, etc.

LES MARGES

en 1923

Le numéro du 15 février 1923 contiendra une enquête fort intéressante sur la censure. Voici les deux questions posées : *Pensez-vous que la liberté d'écrire doive rester entière chez nous ? Etes-vous contre toute censure, sous quelque forme qu'on veuille la faire renaître ?*

Soixante-cinq écrivains ont répondu à ces questions, parmi lesquels MM. Henri Barbusse, Tristan Bernard, Romain Coolus, Courteline, Mme Delarue-Mardrus, MM. Roland Dorgelès, Pierre Hamp, Abel Hermant, Camille Mauclair, Charles Maurras, Pierre Mille, F. de Miomandre, Rachilde, Jehan Rictus, Romain Rolland, Gustave Téry, Charles Vildrac, Willy, etc., etc...

Abonnements pour les Colonies françaises :

Mêmes prix que pour la France. Très bon marché { Un an : **20** francs. Deux ans : **34** francs.

Abonnements pour l'Étranger : Un an : 22 fr. — Deux ans : 38 fr.

Extrêmement avantageux pour certains pays, au change actuel. L'abonnement d'un an revient à moins d'un dollar et demi à l'Américain du Nord, de six shillings à l'Anglais, de sept francs cinquante au Suisse, de neuf pesetas à l'Espagnol, à un prix dérisoire également au Hollandais, au Suédois, au Norvégien. Et nous acceptons pour ces pays le paiement en devises étrangères.

Il est possible de contracter des abonnements rétroactifs, c'est-à-dire par exemple un abonnement de 2 ans (France : **34 fr.** Etranger : **38 fr.**) qui partirait du 1er Janvier 1922. En ce cas, vous recevez tous les numéros parus déjà en 1922, et tous les numéros à paraître en 1923, au fur et à mesure de leur publication.

Autre exemple : contractez un abonnement de 2 ans, à partir de Janvier 1921, vous recevez alors tous les numéros parus en 21 et 22, Vous ajoutez un abonnement d'un an (**20 fr.** et **22 fr.** Etranger) et vous recevez toute l'année 1923. Vous avez ainsi trois années de ***Marges*** pour **54 fr.** (France), **60 fr.** (Etranger), trente-six numéros, représentant la matière d'environ dix-huit romans à sept francs !

Les abonnements doivent être adressés à la Librairie de France, 99, Boulevard Raspail, Paris (Ve).

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, Rue Hautefeuille — PARIS-VIe

COLLECTION HELVÉTIQUE

H.-F. AMIEL

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

Édition nouvelle conforme au texte original
Augmentée de fragments inédits et précédée d'une introduction par BERNARD BOUVIER
Frontispices gravés sur bois par P.-E. Vibert

3 volumes in-16 jésus 13×19, sur vélin pur fil des Papeteries de Rives. Tirage limité à 1.650 exemplaires numérotés. Prix (taxe comprise).. **82 fr. 50**

« Cette édition nouvelle du *Journal intime* de H.-F. Amiel a été établie par les soins de M. Bernard Bouvier, préparé de longue date à cette tâche par sa relation d'élève à maître avec Amiel, d'ami et de parent avec l'héritière de ses papiers.

On peut dire que la piété inquiète des premiers éditeurs avait appauvri, parfois même altéré la figure réelle et vivante de l'auteur.

M. Bernard Bouvier a rétabli le texte authentique de tous les fragments publiés jusqu'ici, y ajoutant de très nombreux Extraits inédits.

Cette remise en œuvre présentera donc des aspects ignorés du penseur et une image définitive de l'écrivain du *Journal*. »

Ouvrages déjà parus dans la même collection :

Philippe Monnier. **Mon Village**. Un vol. in-16 jésus, 17 bois de P.-E. Vibert, sur papier d'Arches.. **33 fr. »**

R. Tœpffer. **La Bibliothèque de mon oncle**. Un volume in-16 jésus, dessins inédits de Tœpffer. Sur Arches.. **27 fr. 50**
— Sur vieux japon réimposé.. **99 fr. »**

Benjamin Constant. **Adolphe**, précédé du **Cahier rouge**, avec portrait et bois originaux de Bischoff. Un vol. in-16 jésus. Sur Arches.. **27 fr. 50**
Sur vieux japon réimposé.. **99 fr. »**

Carl Spitteler. **Gustave**. Un frontispice, portrait de l'auteur dessiné et gravé sur bois par P.-E. Vibert, vignettes de Francillon. Un vol. in-16 jésus. Sur Arches.. **27 fr. 50**
Sur vieux japon réimposé.. **99 fr. »**

G. Keller. **Les Trois Justes**, nouvelles, illustrations de Mangold. Un volume
Sur Arches.. **27 fr. 50**
Sur vieux japon réimposé.. **99 fr. »**

COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS D'AVENTURES

Vient de paraître :

J.-O. CURWOOD

LE GRIZZLY

ROMAN

Mis en français par **MIDSHIP**.

Un vol. in-16, orné d'un frontispice, couverture ill. par Pierre Falké. . . . . . . **6 fr. »**

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, dont 7 hors commerce, numérotés de 1 à 7 et de 8 à 25. Prix.. **20 fr. »**

« Cette chasse à l'ours, qui se termine par une réconciliation singulière entre le fauve et celui qui l'a traqué, mais qui se découvre une âme plus humaine au contact de cette rudesse animale, est un des meilleurs romans d'aventures que l'on ait publiés depuis longtemps. »

Du même auteur :

Bari, chien-loup. Un volume in-16.. **5 fr. »**
Les Cœurs les plus farouches. Un volume in-16.. **5 fr. 50**

Pour paraître prochainement :

Les Chasseurs de loups.



ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, r. de GRENELLE, PARIS-VIe, TÉL. : FLEURUS 12.27

VIENT DE PARAITRE :

JULES ROMAINS

MORT DE QUELQU'UN

ROMAN. — 1 vol. .... 6 fr. 75

EXTRAITS DE PRESSE

« ...un chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre... »
RACHILDE (*Mercure de France*, 15-IX-22).

« ...cette claire et mystérieuse méditation... MORT DE QUELQU'UN, c'est simple et vrai, une belle rêverie, la poésie d'un problème regardée avec des yeux demeurés neufs. »
MAURICE BARRÈS.

« ...un livre vraiment beau. »
DEBUSSY.

« ...Ce livre, mieux que les analyses les plus aiguës, que les raisonnements les plus tassés, met en relief l'importance de la pensée. Il nous montre sa propagation à travers les êtres et les choses. Elle s'étire, elle pousse ses ramifications et ses vrilles jusqu'à ce qu'elle rencontre une autre pensée avec laquelle elle s'envoûte. »
REMY DE GOURMONT.

« ...De telles affirmations sont d'ordinaire suspectes, mais je tiens MORT DE QUELQU'UN pour une réussite de génie. C'est un livre miraculeux... Il renferme cette unité que nous demandons, cette totalité de vision et cette perfection d'architecture. Ce roman inaugure définitivement une nouvelle littérature. »
HERBERT READ.

DU MÊME AUTEUR :

LUCIENNE

ROMAN. — 1 vol. .... 6 fr. 75

15e mille

« Pourquoi ROMAINS n'a pas eu le Prix Goncourt ? Simplement parce qu'on l'a jugé trop célèbre. ROMAINS est chef d'école, après tout. Il est connu à Paris comme le loup blanc (ou donc connaissait-on si bien le loup blanc ?) Or le prix Goncourt est fait pour les inconnus — ou à peu près. Malgré cela Romains a eu *cinq* voix, parce qu'on voulait lui rendre au moins l'hommage que mérite son talent - et son dernier livre, fortement conçu, LUCIENNE. »
J.-H. ROSNY aîné, de l'Académie Goncourt (*Comœdia*, 1/2/23).

« Quant à LUCIENNE, c'est, je le dis tout net, un beau livre, et comme on le verra, un livre d'une réalisation difficile... Une pareille maîtrise eût classé M. Jules ROMAINS parmi les meilleurs écrivains d'aujourd'hui, si M. Jules ROMAINS n'occupait depuis longtemps une place d'honneur parmi ceux de sa génération... »
HENRI BÉRAUD (*Petit Parisien*, 11/1/23).

ROMANS

Puissances de Paris. 1 vol. in-18. Prix .... 5 fr.
Donogoo Tonka ou les Miracles de la Science. 1 vol. in-18 ...... 6 fr.
Le Bourg Régénéré. 1 vol. in-18. Prix .... 6 fr.
Les Copains. 1 vol. in-18 ...... 7 fr.

POÉSIE

Europe. 1 vol. in-12 .... 4 fr.
Le Voyage des Amants. 1 vol. in-18. Prix 6.75

THÉATRE

Cromedeyre le Vieil. 1 vol. in-18. 6.75

RÉPERTOIRE DU VIEUX-COLOMBIER

M. Le Trouhadec saisi par la débauche. 1 vol. in-24 double couronne...... 3.50

Collection "une Œuvre, un Portrait"

POÈMES

Amour couleur de Paris. Suivi de plusieurs autres poèmes, avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par A.-D. DE SEGONZAC. 1 vol. in-16 jésus..... 20 fr.
Tirage à part du portrait (15 épreuves). Prix .... 15 fr.

A PARAITRE EN FÉVRIER :

ODES ET PRIÈRES

Bulletin de souscription à l'abonnement du " CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

NOM ET ADRESSE : ……………………………………

1. — Je vous adresse ci joint { **40 fr.** (France) / **50 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "

2. — Je vous adresse ci-joint { **140 fr.** (France) / **160 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection des 4 premières années reliées (1919-1923) en **quatre** volumes-albums (2.000 pages, des milliers d'illustrations).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de …………… (2), destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, …………… (1) livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires : ……………

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ……………

III. Ma maison d'édition favorite est : ……………

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique **littéraire**, **artistique**, théâtrale, cinégraphique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux **ou exotiques** ; les livres gais ou satiriques ; des traductions d'auteurs étrangers ; des livres d'une présentation amusante, sur la gastronomie, **les sports**, l'occultisme, etc.

V. Je désire des livres de luxe (indiquer le genre) et d'un prix ne dépassant pas ……………

VI. Je désire de plus ……………

Signature :

(1) Rayer les indications inutiles. — (2) Pour 4 ou 5 livres par mois pendant un an, tabler sur environ 300 fr.



Extrait du catalogue :

Dr MARDRUS

HISTOIRE DU PORTEFAIX

AVEC LES

JEUNES FILLES

(CONTE DES MILLE ET UNE NUITS)

Illustrations en couleurs de J. HAMMAN

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur **Vergé de cuve** des Papeteries d'Arches, à la forme, avec la suite des vignettes à part, une **AQUARELLE INÉDITE** de l'illustrateur et un **DESSIN ORIGINAL**........................ 250 fr.
500 exemplaires sur **Vélin de cuve**........................ 90 fr.
Reliure spéciale en **veau plein** avec décor de **personnages**........................ *80 fr.*

PAUL FORT

PONTOISE

OU LA

FOLLE JOURNÉE

Illustrations en couleurs de E. LEGRAND

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur **Vélin de cuve** à la forme des Papeteries d'Arches, avec la suite en noir des illustrations........................ 180 fr.
500 exemplaires sur **Vélin de pur fil**........................ 66 fr.
Reliure en **veau plein** avec décor moderne........................ *80 fr.*

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18............... **6 fr. 50**

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18........ **6 fr. 50**

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........... **7 fr.**

La Jongleuse, roman. Volume in-18................ **6 fr. 50**

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. **7 fr.**

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... **7 fr.**

L'Imitation de la Mort. Volume in-18........ **6 fr. 50**

Le Dessous, roman. Volume in-18.................. **6 fr. 50**

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. **7 fr.**

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. **6 fr. 50**

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par LITA BESNARD, reproduit en héliogravure. Volume in-18......................... **6 fr. 50**

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18.... **7 fr.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Mais. 20 r. **LAMARTINE** Cont. 731 m. Rev. br. 45.543 fr. M. à p. : 400.000 fr. Adj. Ch. Not. 13 mars. S'ad. not. Mes Labouret et Breuillaud, 323, r. Saint-Martin, dép. enc.

Pté 7 r. des **COURONNES** Cce 345 m. Rev. br. : 19.941 f. M. à pr. : 150.000 f. Adj. Ch. Not. 20 mars. Me M. Dauchez, not., 37, Q. Tournelle.

FONTENAY-S-BOIS. *Pr. 58, r. Gambetta.* **LIBRE. TERRAIN** 80 m. à la Plâtrière. **LIBRE.** M. à p. : 15.000 f., 50 f. Aj. Ch. Not Paris 13 mars. S'ad. Not, Ploix et M. Dauchez, 37, Q. Tournelle. d. ench.

Mon 15 r. **BOURG TIBOURG.** R. br : 8.815 f. M. à prix : 65 000 Adj. Ch. Not. 20 mars. S'ad. Mes Barillot et A. Morel d'Arleux, n. 5, r. du Renard, dép. enc.

Mon r. de **MONTREUIL**, 75, 77, Cce 630 m, R. br. : 13.402 f. M. à pr. : 125.000 fr. Adj. Ch. Not. 20 mars Me Delarue, not. Paris, 9, boul. Saint-Denis.

Maison à *Paris, 14, r.* **MARIE-STUART** R. br. : 10.138 fr. M. à p : 65.000 fr. Adj. ch. not. 20 mars. Me Delarue, not. 9, b. St-Denis.

Vente au Palais, le samedi, 17 mars 1923, 2 h., 3 lots.
1° MAISON A LEVALLOIS-PERRET (Seine) Pas. Valmy, n° 9. Cont. 53 m. 16 env. R. b. 530 fr. env. **M. à pr. : 2.000 fr.; 2° Maison à Levallois-Perret** (Seine) Pas. Valmy, n° 11. Cont. 52 m. 45 env. Rev. br. 350 fr. env. **M. à p.; 1.000 fr.; 3° Maison à Levallois-Perret** (Seine), Pas. Valmy, n° 13. Cont. 133 m. env. Rev br. 1.300 fr. **M. à pr.: 3.000 fr.** S'ad. Roger Bertin, av. Paris, Petit, not., Levallois-Perret.

Vente au Palais, Paris, 8 mars 1923, 2 heures.
NUE PROPRIÉTÉ
HOTEL PARTICULIER A NEUILLY,
28, rue Edouard-Nortier. **M. à Pr. : 110.834 fr.** S'adr. LENOIR, Danet, Simette, Bethout, Schwartz, Tissier, Dové, avoués, Godet, notaire.

Vente au Palais, Paris, le 7 mars 23, à 2 h., **2 lots :**
1° MAISON DE RAPPORT A BOULOGNE-SUR-SEINE (SEINE), quai de Billancourt, 5 et 5 bis. Cont. 232 m. 86 env. **M. à pr. : 40.000 fr. ; 2° PETIT HOTEL,** sis **même commune** et même quai, n° 6. Conten. : 451 m. 74 env. Loué 7.000 fr. **M. à Pr. 50.000 fr.** S'ad. à Mes PLAIGNAUD, 14, r. des Pyramides, et **Tournesac,** av. à Paris, et Vitry, not. à Boulogne-sur-Seine.

Vente au Palais, Paris, 21 mars 1923, 2 heures.
1° PROPRIÉTÉ à Paris 76, RUE DES RIGOLES. Cont. 442 m. 05 env. Rev. br. : 9.880 fr. env. **Mise à prix : 70.000 fr. 2° MAISON A BOULOGNE-SUR-SEINE** (Seine), 107, r. du Général-Galliéni. Cont. 355 m. 57 env. Rev. br. : 3.350 fr. env. **M. à pr. : 30.000 fr.** S'adr. à Me Brillatz, av., à Me Grange, not.

Vente au Palais, Paris, le 24 mars 1923, 14 heures **en onze lots : 1° PROPRIÉTÉ A EGREVILLE (SEINE-ET-M.) avec constructions 2 h. env. Mise à prix : 100.000 fr. : 2° NEUF TERRAINS A EGREVILLE.** Cont. de 21 ares 41 cent. à 1 hect. 80 ares 65 cent. **Mise à pr. : 600 fr., 1.500 fr., 2.000 fr., 500 fr., 800 fr., 200 fr., 1.200 fr., 500 fr., 200 francs. 3° PROPRIÉTÉ A MONTEREAU (S.-ET-MARNE)** 4.200 mq. env., **avec constructions. Mise à prix : 70.000 fr. 4° VILLA A LANGRUNE-SUR-MER (CALVADOS) au bord mer. M. à prix : 30.000 fr.** S'adr. à Paris, à Mes BOURGAIN et de Laumois, avoués, et à Me Moisy.

A adj. ch. des not. Paris, 20 mars 1923, 13 h. 30.
1° Maison angle 2 et 4 R. VAUVILLIERS et 72 RUE ST-HONORÉ. Cont. **209m** Rev. br. : **26.234** fr. M. à pr. : **260.000 fr. ; 2° Maison de rapport, 12, R. ROLLIN.** Cont. **325m.** Rev. **13.268** fr. M. à pr. : **140.000** fr. ; **3° MAISON ANG. R. Jacob, 29 et 23, R. BONAPARTE,** a us. Hot. meubl. Cont. **225 m.** Rev. **18.888** fr. M. à pr. : **200.000 fr.**; 4e, 5e, 6e, 7e et 8e **3 IMmbles. r. Championnet,** 86, 90, 92 et 4, 7, **Pass. Penel.** Rev. brut. : 2.956, 1.343, 4.576 **libre,** 1.787 fr. M. à pr. : 90.000, 20.000, 30.000, 30.000, 20.000 fr. S'ad. à Me Salle, not., 154. boulev. Haussmann, *dép. ench.*

Vente au Palais à Paris le 7 mars 1923, 14 heures
Sept lots 1° CHATEAU A NAINVILLE-LES-ROCHES (S.-et O.). Cont. **84 hect. 36 ar. 45 c. Libre. Mise à prix : 350.000 francs. 2° PROPRIÉTÉ** à usage de **Ferme à THURY-EN-VALOIS** (Oise). Cont. **190 ha. 63 a. 23 c. Mise à prix : 350.000 francs ; 3e, 4e, 5e, 6e ; 4 IMMEUBLES DE RAPPORT A PARIS**

	Sup.	R. br.	M. à p.
3e r. de la Verrerie, 34.	1.105m	118.650	1.100.000f
4e r. des Archives, 13...	492m35	53.690	500.000f
5e Square Ste-Croix de la Bretonnerie, 11....	941m82	99.197	900.000f
6e r. de Maubeuge, 27..	882m16	64.219	600.000f

7° PROPRIÉTÉ à Paris, r. de la FAISANDERIE n° 26. Sup. **1.087** mq. R. br. : **10.242** fr. M. à pr. : **270 000** fr. S'ad. Mes Cazier, 11, r. de Rome, Danet, Moreau, avoués ; Tollu et Kastler, notaires, à Paris.

Vente au Palais, à Paris, **le 10 mars 1923, a 2 h. PROPRIÉTÉ** appelée **CHATEAU de Sparre, à Thierry (AISNE)** près **CHATEAU-THIERRY,** Cont. **10 h. 30 ares,** 36 c. **M. à p. : 300.000 f.** s'ad. BRUNET, dové, avoués, Dufour, not. à Paris ; Gouffier, not. à Château-Thierry.

Vente au Palais, Paris, mercredi 14 mars 1923, à 2 h.
MAISON à Paris 49. RUE DE LA PROCESSION (15e arrond.) Cont. : 898 m. 97. Loyer : 10.000 fr. **M. à pr. 120.000 fr.** S'adr. Mes PELLERIN, 3 place Saint-Michel, Collet et Bourgeois, avoués à Paris.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES ACTIONNAIRES DE LA BANQUE DE FRANCE

L'Assemblée Générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue le 25 janvier, sous la présidence de M. G. Robineau, Gouverneur, qui a donné lecture, au nom du Conseil Général, du compte rendu des opérations pour l'exercice 1922.

Les escomptes commerciaux sont en augmentation de 44 o/o pour le nombre des effets, et de 10 o/o pour leur valeur totale.

Le mouvement général des caisses a atteint 1.344 milliards, dont 1.148 milliards par virements de compte à compte.

Les avances à l'Etat ont été ramenées de 24.600 millions à 23.600 millions, en fin d'exercice, avant le versement au Trésor du solde disponible du compte d'amortissement, soit 806 millions.

Les versements à l'État, à titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redevances, se sont élevés à 89.170.000 fr.

Le dividende de l'exercice 1922 a été de 51.100.000 francs soit 280 francs par action.

M. Charles Petit, ancien Président du Tribunal de Commerce de Paris, a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le Rapport des Censeurs.

L'Assemblée a réélu Régents MM. de Neuflize et Davillier. Elle a réélu Censeur M. Camille Poulenc, industriel. Elle a élu Régents M. Jean Balsan, industriel, en remplacement de M. Alfred Loreau, décédé, et M. Félix Berthelot, Trésorier-payeur Général d'Alsace et de Lorraine, en remplacement de M. Guérin, Trésorier-payeur Général, admis à la retraite.

Société des services contractuels des Messageries Maritimes

La Société des services contractuels des Messageries Maritimes procède à l'émission d'un emprunt obligataire d'un montant nominal de 200 millions de francs représenté par 400.000 obligations 6 1/2 o/o de 500 francs, nettes d'impôts présents et futurs, amortissables en 20 ans à partir du 15 décembre 1926.

Les coupons sont payables les 15 juin et 15 décembre de chaque année, à raisen de 16 fr. 25 nets. Le premier coupon de 16 fr. 25 sera mis en paiement le 15 juin 1923.

Cet emprunt ayant été autorisé par M. le Ministre des Finances et par M. le sous-secrétaire d'Etat chargé de la marine marchande, il résulte du jeu combiné des articles 4, 10 et 11 de la convention du 29 décembre 1920 que le montant des intérêts de l'amortissement, ainsi que de toutes autres charges financières y afférentes, notamment les divers impôts, sera porté au débit du compte d'exploitation, dont le solde, s'il est débiteur, est pris en charge par l'Etat.

Prix d'émission : 490 francs par obligation, payables en souscrivant, jouissance du 15 décembre 1922.

Les demandes seront servies dans leur ordre d'arrivée et jusqu'à concurrence du disponible, à chacun des guichets des établissements chargés du placement.

La publication de la notice exigée par la loi a été faite au *Bulletin des Annonces légales et obligatoires à la charge des sociétés financières* à la date du 12 février 1923, n° 7.



Extrait du catalogue :

MOLIÈRE

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Illustrations en couleurs de JOSEPH HÉMARD

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

20 exemplaires sur **Japon**, avec une **AQUARELLE INÉDITE** et une suite en bistre........ 385 fr.

60 exemplaires sur **Japon**, avec un **DESSIN ORIGINAL** et une suite en bistre........ 275 fr.

500 exemplaires sur **Vélin de pur fil**........ 165 fr.

Reliure en **veau plein** avec décor de personnages Molièresques dans un encadrement de l'époque........ *80 fr.*

EDGAR POË, TRADUCTION BAUDELAIRE

MANUSCRIT TROUVÉ DANS UNE BOUTEILLE

Illustrations en couleurs de PIERRE FALKÉ

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

50 exemplaires sur **Japon impérial**, avec une suite en noir et une **AQUARELLE ORIGINALE**........ 225 fr.

500 exemplaires sur **Vélin de pur fil**........ 90 fr.

Reliure en **veau plein** avec décor moderne........ *80 fr.*

La Maison publiant un catalogue de livres rares, éditions originales, livres illustrés, livres romantiques, etc., d'OCCASION, l'enverra à tout bibliophile qui en fera la demande.

« Les Marges », revue qui rend de pieux hommages aux maîtres anciens, exerce une influence utile, et respire l'amour des bonnes lettres en même temps que de la vie moderne..

Paul SOUDAY.
Le Temps, 29 août 1918.

« Les Marges », la fière revue que Montfort a fondée pour l'honneur des lettres françaises.

ROSNY AINÉ.
Comœdia, 25 mai 1920.

LES MARGES

Revue littéraire fondée en 1903, par M. Eugène MONTFORT

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 MARS

La liberté d'écrire et les Français (Abbé Galiani)

Elie Richard............................ *Quartier Latin.*
Michel Puy............................ *Banville et Renan.*
Roger Frêne............................ *Rondes d'arondes*, poème.
Jacques Morland............................ *Les poètes du XVIII[e] siècle.*
Maurice des Ombiaux............................ *L'Académie belge.*
Ernest Tisserand............................ *Les Houppes du Maïs*, roman.

CHRONIQUES

Les romans de MM. FARRÈRE ; R. MARTIN DU GARD ; LUC DURTAIN ; C. ROGER-MARX ; JEAN SARMENT ; PAUL SOUCHON ; R. D'ÉTIVEAUD ; HENRI DUHEIM ; H. LAPAIRE ; ALBERT LANTOINE ; LÉON BARANGER ; DE GRAMONT, par Jean Viollis. — Le Conflit des Spectacles ; les pièces de MM. M. ROSTAND ; SACHA GUITRY ; ROBERT DE FLERS ET DE CROISSET ; SAVOIR ; BIRABEAU, par Claude Berton. — LES INDÉPENDANTS par F. Fosca ; MUSIQUE par T. Klingsor. — Revues et Journaux par Ph. BISSON. Les livres de GUY LAVAUD, PIERRE MILLE ; J. DES GACHONS ; MERCEREAU ; F. FOSCA ; G. BAUER ; F. VANDÉREM ; R. GÉRARD ; PAUL DERMÉE, par Eugène Montfort, P. Leguay, P. Lièvre, Henri Charpentier.
MARGES.

« Des revues qui puissent servir de guide fidèle, sûr, clair, français ? Le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que *Les Marges* n'en soient une », a noté dans *le Divan* M. Henri MARTINEAU.

Les Marges paraissent le 15 de chaque mois, *c'est le périodique français le moins cher :*

Le numéro : **2** francs ; Etranger : **2 fr. 25**.

Abonnement d'un an : France, 20 francs ; Etranger, 22 francs.
Abonnement de deux ans : France, 34 francs ; Etranger, 38 francs.

Les Marges forment à la fin de l'année trois beaux tomes contenant la matière d'environ six romans à sept francs.

Abonnements pour les Colonies françaises :

Mêmes prix que pour la France. Très bon marché { Un an : **20** francs. / Deux ans : **34** francs.

Abonnements pour l'Étranger : Un an : 22 fr. — Deux ans : 38 fr.

Extrêmement avantageux pour certains pays, au change actuel. L'abonnement d'un an revient à moins d'un dollar et demi à l'Américain du Nord, de six shillings à l'Anglais, de sept francs cinquante au Suisse, de neuf pesetas à l'Espagnol, à un prix dérisoire également au Hollandais, au Suédois, au Norvégien. Et nous acceptons pour ces pays le paiement en devises étrangères.

Il est possible de contracter des abonnements rétroactifs, c'est-à-dire par exemple un abonnement de 2 ans (France : **34 fr.** Etranger : **38 fr.**) qui partirait du 1[er] Janvier 1922. En ce cas, vous recevez tous les numéros parus déjà en 1922, et tous les numéros à paraître en 1923, au fur et à mesure de leur publication.

Autre exemple : contractez un abonnement de 2 ans, à partir de Janvier 1921, vous recevez alors tous les numéros parus en 21 et 22. Vous ajoutez un abonnement d'un an (**20 fr.** et **22 fr.** Etranger) et vous recevez toute l'année 1923. Vous avez ainsi trois années de ***Marges*** pour **54 fr.** (France), **60 fr.** (Etranger), trente-six numéros, représentant la matière d'environ dix-huit romans à sept francs !

Les abonnements doivent être adressés à la Librairie de France, 99, Boulevard Raspail, Paris (VI[e]).

LES ÉDITIONS G. CRÈS et Cie
21, rue Hautefeuille, 21. — PARIS-VIe

Vient de paraître : *UNE INNOVATION*

L'AMI DU LETTRÉ

POUR 1923

Publié par l'ASSOCIATION DES COURRIÉRISTES LITTÉRAIRES DES JOURNAUX QUOTIDIENS

Un volume in-16, orné de nombreuses illustrations . . . . **7 fr. 50**

Voilà un livre que tout le monde attendait.

Il contient, EN RÉALITÉ, TOUTE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE **1922**, sous une forme alerte, spirituelle et vivante, telle qu'on pouvait l'attendre, d'ailleurs, de la collaboration de courriéristes littéraires de grands quotidiens, dont il est l'œuvre de dilection.

Il s'accompagne, en outre, d'illustrations dues aux maîtres du dessin, de l'eau-forte et du bois.

En le lisant, on sait ce qu'on prépare, ce qu'on raconte, ce qu'on édite.

On pénètre par lui dans les milieux littéraires (salons, cafés, écoles, etc.).

C'est vraiment l'histoire littéraire de 1922 vue par des artistes et par des écrivains de race, et c'est ainsi la justification du titre.

Vient de paraître :

REMY DE GOURMONT

LE LATIN MYSTIQUE

LES POÈTES DE L'ANTIPHONAIRE ET LA SYMBOLIQUE AU MOYEN AGE

PRÉFACE INÉDITE DE L'AUTEUR

Frontispice de Maurice DENIS
Ornements de Roger DEVERIN

Un fort volume in-8 petit jésus 18×25,5 de 424 pages . . . . . . **40 fr.**

LÉON RIOTOR

POÈMES

ET

RÉCITS DE GUERRE

Nouvelle édition
augmentée de vingt pièces, avec une introduction
PAR
ERNEST RAYNAUD

ornée de 65 gravures sur bois originales :

Frontispice en 2 couleurs par Robert Bonfils ;

Portrait en 3 couleurs par P.-E. Vibert ;

20 gravures, hors-texte et têtes de chapitres, et une couverture en 2 couleurs par Henry-Munsch ;

42 lettrines par J.-J. Dufour.

Un volume hors-commerce in-8° raisin tiré à 500 exemplaires numérotés, en caractères Cochin corps 12, sur vélin de l'Isère, à 60 fr. l'exemplaire (*chez l'Auteur*).

10 exemplaires sur vélin d'Arches (*épuisé*).

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, roman. Volume in-18.............. **6 fr. 50**

La Tour d'Amour, roman. Volume in-18........ **6 fr. 50**

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........... **7 fr.**

La Jongleuse, roman. Volume in-18................ **6 fr. 50**

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. **7 fr.**

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... **7 fr.**

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ **6 fr. 50**

Le Dessous, roman. Volume in-18.................. **6 fr. 50**

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. **7 fr.**

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. **6 fr. 50**

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie inférieure, 1915-1917*, avec un portrait de l'auteur par Lita Besnard, reproduit en héliogravure. Volume in-18..................... **6 fr. 50**

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et Nouvelles*). Volume in-18.... **7 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RVE DE CONDÉ, 26. — PARIS (VIe)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18	7 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18	7 »
D'un Pays lointain. Volume in-18	7 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18	7 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18	7 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18	7 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Vol. in-18	6 50
Sixtine. Volume in-18	7 »
Histoires magiques. Volume in-18	6 50

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes. Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume	7 »
La Culture des Idées. Volume in-18	7 »
Le Chemin de velours. Volume in-18	7 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18	7 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18	6 50
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18	6 50
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18	7 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. Vol. in-18	7 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18	7 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18	6 50
Le Problème du Style. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires. Volume in-18	7 »
Promenades Littéraires, IIe série. Volume in-18	7 »
Promenades Littéraires, IIIe série. Volume in-18	6 50
Promenades Littéraires, IVe série. Volume in-18	7 »
Promenades Littéraires, V^e série. Volume in-18	6 50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16	2 »
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18	3 »
Pendant la Guerre. Volume in-16	6 50
Lettres à l'Amazone. Volume in-16	7 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16	6 »
Lettres à Sixtine. Volume in-16	6 50
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8	10 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18	7 »
Promenades Philosophiques. Volume in-18	7 »
Promenades Philosophiques, IIe série. Volume in-18	6 50
Promenades Philosophiques, IIIe série. Volume in-18	7 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18	6 50

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18	7 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16	2 »

CHEMINS DE FER DU MIDI

Les trains de voyageurs et les Services directs créés à l'occasion de la saison des sports d'hiver aux Pyrénées cesseront de circuler à partir du 7 mars 1923.

Désireuse, toutefois, de faciliter les relations rapides entre Paris et la Cerdagne, la Compagnie des Chemins de fer du Midi a décidé la mise en marche, entre Villefranche-Vernet-les-Bains et Bourg-Madame, à partir du 7 mars 1923 et jusqu'à nouvel avis, de trains bi-hebdomadaires, assurant les relations directes de et vers Paris.

Ces trains circuleront dans les conditions ci-après :

LES MERCREDIS ET SAMEDIS

Villefranche-Vernet-les-Bains	départ	15 h. 03
Bourg-Madame..............	arrivée	17 h. 21

LES LUNDIS ET JEUDIS

Bourg-Madame............	départ	10 h. 40
Villefranche-Vernet-les-Bains	arrivée	13 h. 02

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claudon, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, Paris, 28 mars 23, à 2 heures.

2 Maisons de rapport à Boulogne-SUR-SEINE. 1° **R. Danjou, 11.** Cont. : 270 m. env. R. brut : 10.66 fr. **M. à pr. : 70.000 fr.** ; 2° **R. Danjou, 15, et R. du Vieux-Pont de Sèvres, 78.** Cont. 167m65 env. Rev. br. 11.220 fr. **M. à pr. : 85.000 fr.** S'adr. Mes PLAIGNAUD, de Forges, Chardeau, av. à Paris, et Me Virey, n. à Boulogne-s.-Seine.

Vente au Palais, Paris, le 11 avril 1923, 2 heures,

PROPRIÉTÉ A VAUCRESSON (S.-ET-O.) dite « **La Maison Bleue** », angle av. **Clos-Toutain** et av. **Théry**. Cce 3.938m env. **LIBRE. M à pr. : 69.000f.** S'ad. à Me BRILLATZ et Me Musnier, av., et à Me Grange, notaire à Paris.

Vente au Palais, à Paris, 17 mars 1923, 2 heures.

IMMEUBLE A PARIS, 4, IMP. BARDOU. M. à pr. : 25.000 fr. R. 2.000 fr. S'adr. Mes LAVERNE, av., Cottenet, not., Dauthy, curateur.

Vente au Palais à Paris le 21 mars 1923, à 2 h.

PROPRIETE A DINARD ST-ENOGAT. Libre. Sur la Mer. Un lot « **Villa Indienne** » et « **Villa Mitsou** ». Cont. 520m75 env. **M. à pr. 50.600f.** S'adr. à Paris, Mes Roger Bertin, av., Amy, notaire.

CLAMART **Propté. rap.**, *r. Sèvres, 46.* Cce 1.709m. R. br. : 8.890 f. **M. à pr. : 60 000 fr.** plus r. viag. 4.200 fr. Créd. rent. 79 ans. Adj. Ch. not. Paris, 20 mars. S'adr. not. Mes Pineau et Cottenet, 25, boul. Bonne-Nouvelle, dép. ench.

IMM. D'ANGLE A Paris SUR 3 RUES R. POISSONNIÈRE nos 40 et 42, Cce **308** m. Rev. br. 39.028 f. **M. à p. 290.000 f.** A adj. Ch. Not. 20 mars S'adr. Me Dufour, not. Paris, 15 boul. Poissonnière.

Vente au Palais, Paris, 24 mars 1923, 14 heures en douze lots : 1° **PROPRIÉTÉ A EGREVILLE (SEINE-ET-M.)** **avec constructions 2 h.** env. **Mise à prix : 100.000 fr.** :

2° NEUF TERRAINS A EGREVILLE. Cont. de 21 ares 41 cent. à 1 hect. 80 ares 65 cent. **Mise à pr. 600 fr, 1.500 fr., 2.000 fr., 500 fr., 800 fr., 200 fr, 1.200 fr., 500 fr., 200 francs.**

3° PROPRIÉTÉ A MONTEREAU (S.-ET-MARNE) 4.200 mq. env., **avec constructions. Mise à prix : 70.000 fr.**

4° VILLA A LANGRUNE-SUR-MER (CALVADOS) au bord mer. M. à prix : 50.000 fr. S'adr. à Paris, à Mes BOURGAIN et de Laumois, avoués, et à Me Moisy, notaire.

VILLE DE PARIS. Adj. sr 1 ench. Ch. des Not. le **20 mars.**

2 TERRains D'ANGLE à PARIS 1° **R. Vaneau, 42 et Babylone** Se 179 m **M. à p. 500 f. le m.** 2° **R. de Buci** et **Bd St-Germain.** Se 243m. M. à p. **750** le m

2 TERRains à St-MAURICE (Seine). **Rue Decorse** *lots 24 et 31* Se 600 m. chac. M. à p. **45f le m chacun.** S'ad. not. Mes *Mahot de la Quérantonnais*, 14, r. des Pyramides et DELORME, r. Auber, 11, dép. ench.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Relations Directes entre Paris-Quai-d'Orsay et Barcelone

Billets directs simples et d'Aller et Retour (1re, 2e et 3e classes).

Enregistrement Direct des Bagages. Voitures directes. Wagons-Lits. Wagons-Restaurant.

1° PAR LIMOGES-TOULOUSE-NARBONNE

ALLER

Express. — Départ Paris Quai-d'Orsay 21 h. 30 (Wagons-Lits et Voitures directes toutes classes de Paris à Port-Bou). Arrivée Barcelone 19 h. 25 (voitures de luxe sur le parcours espagnol) ou 22 h. 24 (2e et 3e classes).

Express. — Départ Paris-Quai-d'Orsay 10 h. (toutes classes et wagon-restaurant de Paris à Toulouse). Arrivée Barcelone 7 h. 42 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol).

RETOUR

Express. — Départ Barcelone 5 h. 40 (toutes classes) ou 10 h. (voitures de luxe sur le parcours espagnol). Arrivée Paris Quai-d'Orsay 8 h. 54 (Wagons-Lits et voitures directes toutes classes de Cerbère à Paris).

2° PAR TOURS-BORDEAUX-NARBONNE

ALLER

Express. — Départ Paris-Quai-d'Orsay 8 h. 25 (toutes classes et wagon restaurant de Paris à Bordeaux). Arrivée Barcelone 7 h. 42 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol)

RETOUR

Express. — Départ Barcelone 18 h. 55 (1re et 3e classes sur le parcours espagnol. Wagon-Restaurant de Bordeaux à Tours). Arrivée Paris-Quai-d'Orsay 17 h. 40 (toutes classes).

Bons du Trésor 6 0/0 à trois, six ou dix ans

L'émission des Bons du Trésor 6 o/o, à trois, six ou dix ans d'échéance, s'ouvrira lundi prochain, 5 mars, aux guichets de toutes les caisses publiques et des principaux établissements de crédit.

Les avantages de ces nouveaux titres de l'Etat français sont des plus appréciables. Emis à 495 francs, ils rapportent *trente francs* d'intérêts annuels et exonérés d'impôt, payables par moitié les 8 juin et 8 décembre de chaque année, le premier coupon venant ainsi à échéance le 8 juin prochain. Ces Bons 6 o/o seront remboursables, au gré des porteurs, dans les conditions que voici :

A 500 francs le 8 décembre 1925 ;
A 515 francs le 8 décembre 1928 ;
A 540 francs le 8 décembre 1932 ;

On voit que la prime d'amortissement est considérable ; elle atteindra 45 francs pour les Bons qui seront conservés jusqu'en décembre 1932. Le revenu net des Bons 1923 dépasse donc sensiblement le taux de 6 o/o.

Les souscriptions sont reçues en numéraire, à raison de 495 francs par titre de 500 francs ou de 4.450 francs par titre de 5.000 francs. Mais les porteurs de Bons 1921 venant à échéance le 8 juin prochain peuvent souscrire, en échangeant simplement leurs anciens titres pour les nouveaux et ils percevront le premier coupon dès le 8 juin.

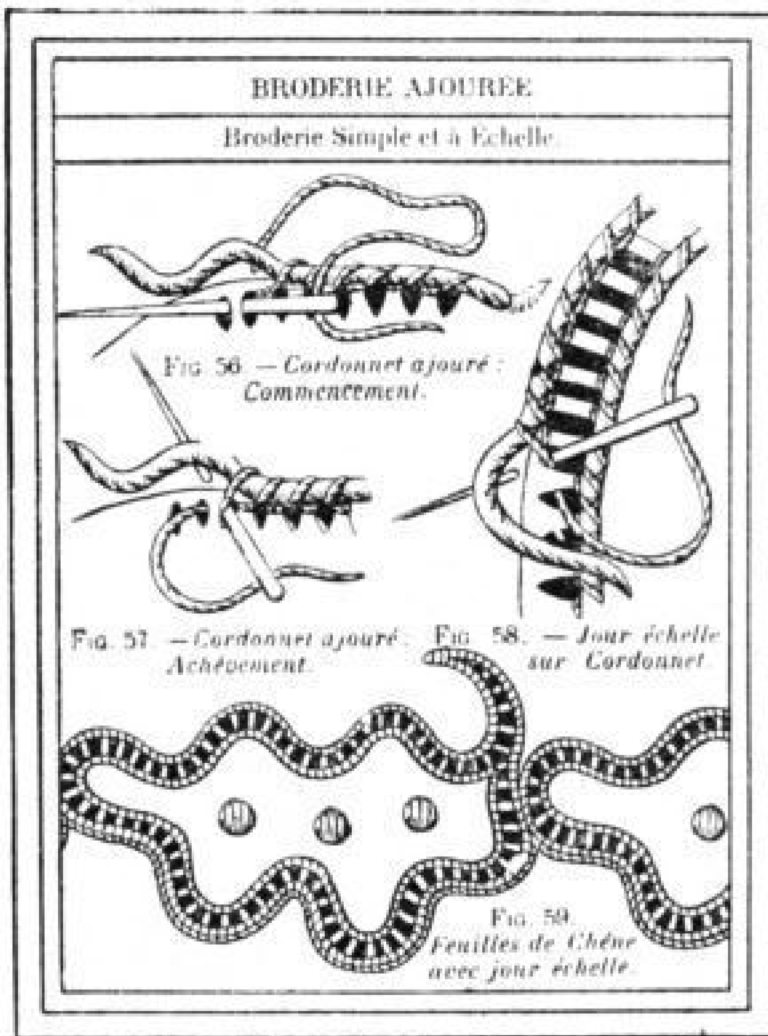
D'autre part, l'Etat s'engage à n'effectuer aucun remboursement anticipé avant le 8 décembre 1927 ; s'il procédait, après ce délai de près de quatre années, à une opération de cette nature, il tiendrait compte aux porteurs de la portion acquise de la prime d'amortissement.

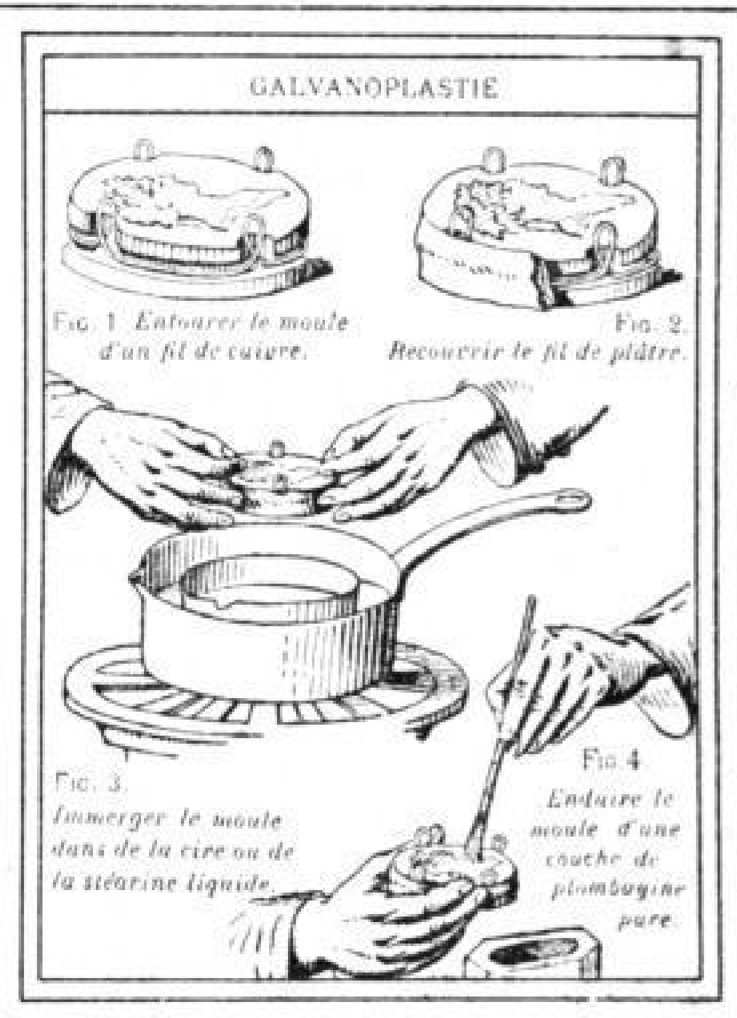
Enfin, les Bons 6 o/o 1923 seront acceptés en paiement des futurs emprunts de consolidation avec une bonification d'au moins 1 fr. 25 par titre de 500 francs.

Le mode de souscription est, comme par le passé, des plus simples. Les nouveaux titres 6 o/o sont délivrés, sans formalité et sans délai, soit au porteur, soit à ordre, et ils peuvent être *barrés*. Ils sont munis de coupons indiquant les dates d'échéance et payables aux mêmes guichets que la Rente Française. Rien n'est donc plus aisé que de souscrire aux Bons du Trésor 6 o/o, qui constituent un placement offrant des garanties et des avantages incomparables.

L'émission sera close au plus tard le samedi soir 7 avril, le ministre des finances s'étant réservé la faculté de l'arreter avant cette date.

BIBLIOTHÈQUE OMNIUM





Spécimens réduits des illustrations

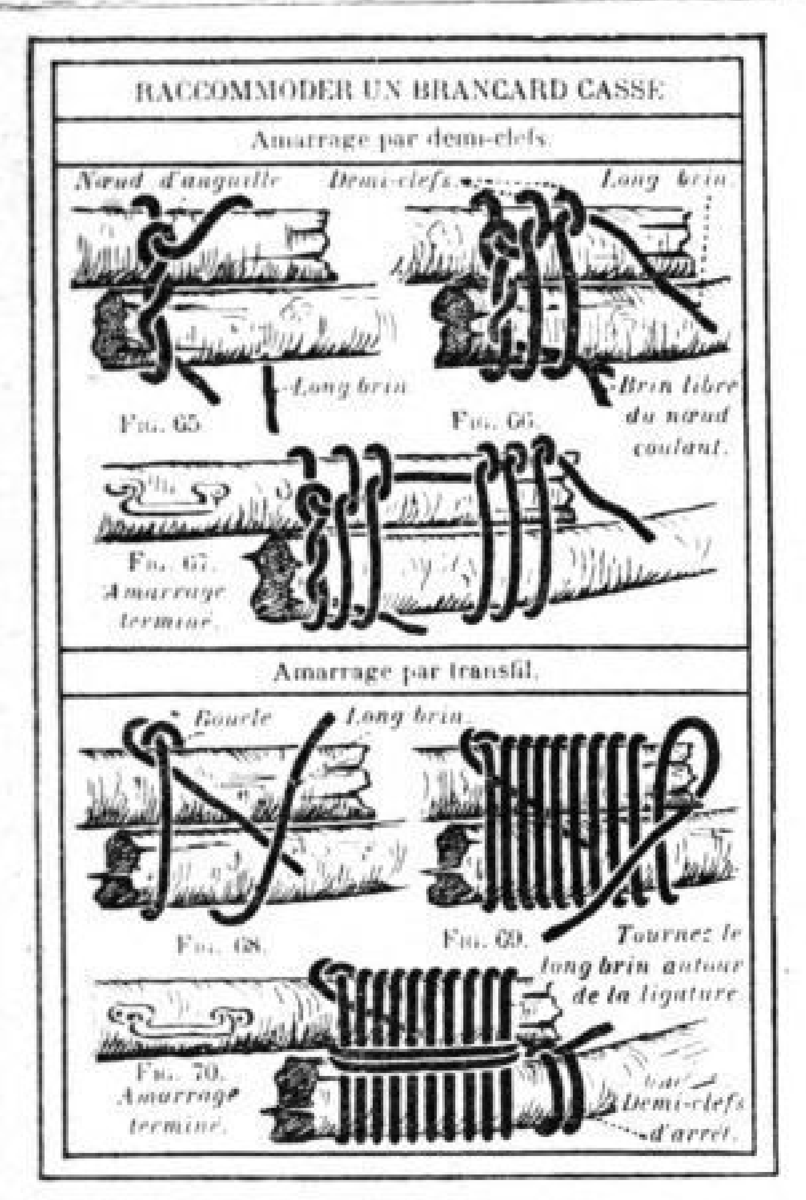
NOUVEAU DICTIONNAIRE
DE LA
VIE PRATIQUE

AGRICULTURE — ARMÉE — BEAUX-ARTS — CHASSE — COLONISATION CUISINE — DROIT PRATIQUE — ÉCOLES ET ENSEIGNEMENT — ÉCONOMIE DOMESTIQUE — HYGIÈNE — JEUX — LÉGISLATION — MÉDECINE PÊCHE — RELIGION — SPORTS — TOURISME — TRAVAUX A LA MAISON

L'EMBARRAS DE CHAQUE JOUR

QUI donc, à cent reprises au cours de son existence et dans les circonstances les plus diverses, ne s'est senti tout à coup embarrassé parce qu'il manquait de renseignements, parce qu'il ne savait pas « comment s'y prendre » ? Tantôt c'est une question litigieuse qui relève de la jurisprudence et d'où peut naître un procès ; — tantôt ce sont des droits

LIBRAIRIE HACHETTE



Spécimen réduit des illustrations.

à faire valoir auprès d'une administration, une demande à formuler ; ou bien il s'agit de soins immédiats à donner à un malade, d'un agencement à faire dans un appartement, d'un engin mécanique qui réclame une réparation de fortune, etc., etc... Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples.

LA DIFFICULTÉ DES RECHERCHES

OU peut-on chercher le renseignement désiré ? Dans les livres? Mais, peut-on acquérir tous les ouvrages susceptibles de fournir sur toutes les questions d'ordre pratique les informations désirables? De quelle énorme bibliothèque il faudrait disposer ! Où loger tant de volumes? Au milieu d'un tel amas, les recherches seraient d'ailleurs longues, ennuyeuses, pénibles. Il en résulterait fatigue et perte de temps.

N'est-il pas possible de trouver réuni en un seul ouvrage l'ensemble des documents, des conseils pratiques, si nécessaires au cours de la vie actuelle?

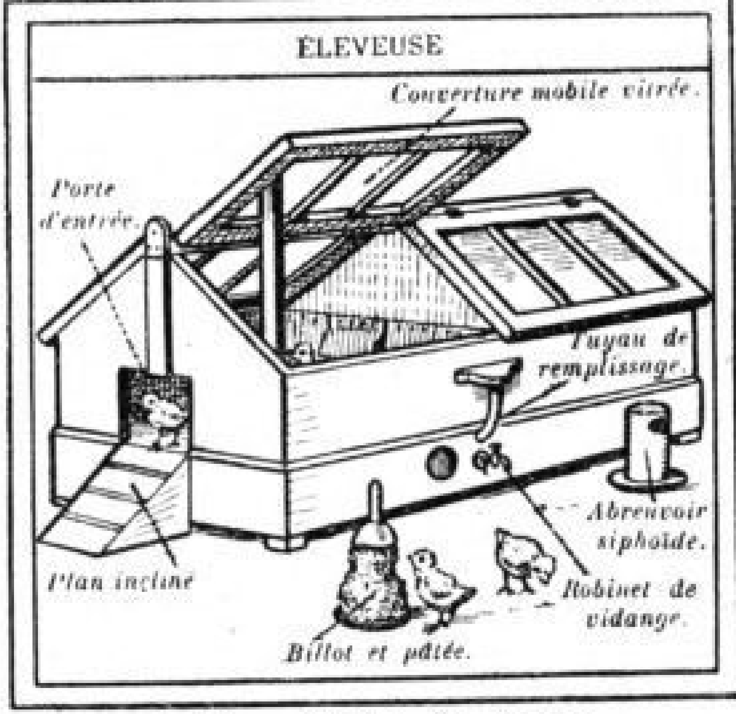
LES SOLUTIONS UTILES

CE livre existe : c'est le *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique*, magnifique volume de 700 pages grand format. Véritable « Encyclopédie » d'une incomparable richesse, qui embrasse toute la vie moderne, conçue sur un plan entièrement nouveau, et qui se propose avant tout, comme son titre l'indique, d'être **essentiellement pratique.**

Chaque article enseigne, avec tous les développements nécessaires, avec une abondance de détails précis et concrets, les procédés ; il analyse l'opération, en montre les phases successives, indique pour chacune la marche à suivre ; il initie aux « tours de main », qui ne sont habituellement connus que des gens du métier et après une longue expérience.

Le *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique* **connaît tout et renseigne sur tout.** C'est le compagnon du foyer, l'ami de la famille, celui à qui on a recours à chaque instant et qui, toujours, donne la précieuse indication cherchée, le conseil judicieux que l'on attend.

Le *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique* renferme notamment de très nombreux articles sur les *travaux de dames* : broderies, couture, dentelles, tapisseries, etc., etc... Pour tous ces travaux, les méthodes sont minutieusement décrites, des figures rendant facile et rapide l'application. Pas un « point » de broderie, de couture, de tapisserie, pour lequel on n'indique la position de l'aiguille et les plus menus procédés dont l'emploi assure un excellent résultat.



Spécimen réduit des illustrations.

UNE MINE DE RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

TOUS les articles ont été rédigés par les spécialistes les plus compétents et qui se tiennent constamment au courant des sujets. Aucune modification, aucun progrès ne reste inconnu d'eux. Les renseignements que donne le *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique* sur une question, correspondent au dernier état de cette question, à la façon la plus *moderne* de l'envisager. Ce souci d'*actualité* et de *nouveauté* n'a cessé d'inspirer les rédacteurs.

Une très large place a été faite à **l'illustration documentaire, explicative,** qui éclaire le texte, le rend plus compréhensible, s'impose à l'attention et à l'imagination du lecteur.

LE NOUVEAU DICTIONNAIRE DE LA VIE PRATIQUE S'ADRESSE A TOUS

LE *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique* est le guide et le conseiller indispensable pour :

Les Pères de famille que préoccupe l'avenir de leurs enfants, que menace un procès, qu'effrayent les exigences du fisc, qui cherchent à améliorer le sort de ceux qui leur sont chers ;

Les Mères de famille qui s'inquiètent de la santé de leurs enfants et qui, soucieuses, se penchent au chevet d'un malade ;

Les Maîtresses de maison qui veulent organiser leur intérieur, appliquer à leurs dépenses de table et de maison les principes d'une sage comptabilité domestique et faire régner l'ordre chez elles ;

Les Menagères que les questions de cuisine intéressent et qui n'ignorent pas qu'une bonne table contribue à faire la maison vivante et joyeuse;

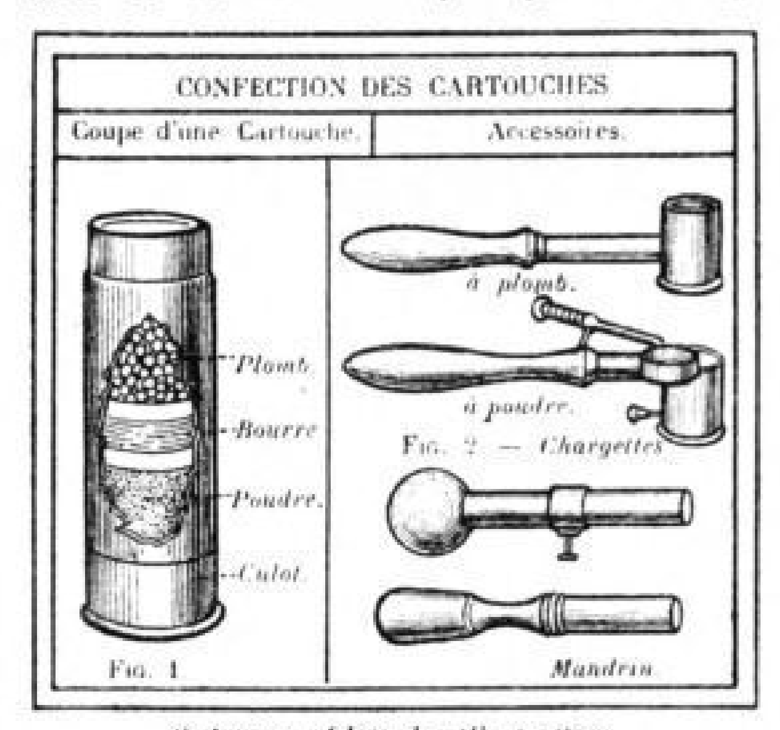
Les Jeunes Filles qui veulent acquérir les connaissances grâce auxquelles elles deviendront à la fois des femmes du monde et du *home*;

Les Jeunes Gens qui aiment les sports, qui hésitent à l'heure de choisir une carrière, que la vie coloniale attire, qui aspirent en un mot à devenir des hommes débrouillards, pratiques, utiles aux autres et à eux-mêmes ;

Les Enfants en quête d'un jeu nouveau, d'une vieille chanson ou d'une ronde ancienne ;

Les Habitants de la ville et de la campagne, collectionneurs et agriculteurs, hommes de cabinet, hommes de sport et de grand air, pêcheurs et chasseurs; *tous ceux enfin qui se trouvent en face d'un problème à résoudre, d'une énigme à déchiffrer ou d'une connaissance à acquérir.*

Tous doivent s'adresser au *Nouveau Dictionnaire de la Vie Pratique* qui ne laisse rien dans l'ombre ni dans le doute.



Spécimen réduit des illustrations.



Spécimen réduit des illustrations.

CORBEIL. — Imp. CRÉTÉ.